
Digitized by Google

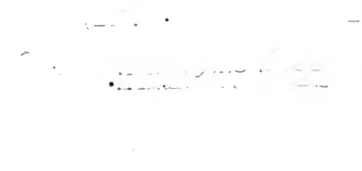
11
6
149
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

LES SIÈCLES CHRÉTIENS,

OU

HISTOIRE DU CHRISTIANISME,

TOME CINQUIÈME.



LES SIÉCLES CHRÉTIENS,

OU

HISTOIRE DU CHRISTIANISME,

DANS SON ÉTABLISSEMENT ET SES PROGRÈS.

DEPUIS J. C. JUSQU'A NOS JOURS.

*Par M. l'Abbé ***.*

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

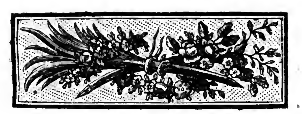
Chez GUEFFIER, Imprimeur-Libraire, au bas de la rue de la Harpe.
MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Mad. la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



H. 1st S. 1
P. T. 6. 21
H. 9. 164
Digitized by Google



LES SIÈCLES CHRÉTIENS,

OU

HISTOIRE DU CHRISTIANISME,

DANS SON ÉTABLISSEMENT ET SES PROGRÈS;

Depuis J. C. jusqu'à nos jours.

DOUZIÈME SIÈCLE.

ARTICLE PREMIER.

État de l'Empire Grec pendant le douzième siècle. XII. SIÈCLE.

ALEXIS Comnène fut assis sur le Trône de Constantinople jusqu'à la dix-huitième année de ce siècle. Ce ne furent

XII. SIÈCLE.

pas les moins brillantes de ſon règne. Il propoſa & conclut des traités utiles avec les Princes Croiſés qui s'étoient établis en Aſie. Il prit les armes contre les Mahométans, & leur fit la guerre avec tant de ſuccès, qu'il les força par ſes victoires à lui demander la paix, & à reſtituer toutes les places dont ils s'étoient emparés depuis la captivité de l'Empereur Romain - Diogène. Lorſqu'on vit qu'Alexis approchoit de ſa fin, les intrigues & les cabales s'agitèrent autour de lui, pour lui donner un ſucceſſeur. L'Impératrice Irène, ſon épouſe, l'obſédoit continuellement, afin de l'engager à laiſſer l'Empire à Nicéphore-Brienne, ſon gendre, & à exclure du Trône Jean Comnène, ſon fils, Prince eſtimable par toutes ſortes de bonnes qualités, & depuis long-tems aſſocié à la puiſſance ſouveraine. Elle ne ceſſoit d'importuner ſon mari, exagérant dans ſes vives & preſſantes ſollicitations, les talens & la capacité de Nicéphore, décriant Jean Comnène, lui attribuant des vices qu'il n'avoit pas, & le dépouillant du mérite que tout le monde lui connoiſſoit. Le motif de cette conduite étonnante dans une mère, étoit l'aveu-

gle prédilection qu'elle avoit conçue pour Anne Comnène, sa fille, épouse de Nicéphore-Brienne, qu'elle vouloit placer au premier rang, sans écouter ce que la raison & la nature, d'accord avec la politique, devoient lui dire en faveur de son fils. Alexis qui s'étoit toujours étudié à se rendre impénétrable, écoutoit les représentations de l'Impératrice, sans laisser paroître ce qu'il pensoit, ni ce qu'il comptoit faire. Mais on ne devoit pas s'attendre que ce Prince ambitieux & politique, qui avoit travaillé si long-tems à la grandeur de sa famille, consentît à perdre dans ses derniers jours le fruit de toute sa vie, en mettant la Couronne impériale sur une tête étrangère, au préjudice d'un fils qu'il avoit pris soin de former au grand art de régner. Cependant il approchoit du dernier moment, & il n'avoit répondu à l'Impératrice, que d'une manière vague, incertaine, qui ne manifestoit point ses intentions. Alors il fit approcher son fils, & lui remit, sans qu'on s'en apperçût, l'anneau qu'il portoit au doigt, c'étoit le Sceau impérial. Jean Comnène l'ayant reçu, monta promptement à cheval, suivi

XII. Siècle.

d'Isaac, son frere, & de tous ceux qui lui étoient attachés, & se rendit au grand Palais pour s'y faire proclamer. La Garde gagnée par l'Impératrice & par sa fille, en refusa l'entrée. Il fallut combattre, & cette milice insolente ayant été dissipée, on enfonça les portes, le Prince se montra au peuple, & la proclamation se fit avec de grands cris de joie. Peu de momens après, l'Empereur Alexis mourut, & l'ordre fut si bien maintenu dans la Ville, que cet événement ne causa pas le moindre trouble.

Après que Jean Comnène eut fait rendre à la mémoire de son père, les honneurs qui lui étoient dûs, il se livra tout entier aux soins du Gouvernement. Il donna les dignités à ceux dont il avoit déjà éprouvé le zèlé, & fit entrer dans son Conseil des hommes sages, éclairés & capables de partager avec lui le poids des affaires. La Princesse Anne qui n'avoit pas renoncé à l'espérance de faire monter son époux sur le Trône, trama une conspiration contre son frere; & ce Prince auroit été assassiné par ses Gardes, si Nicéphore-Brienne n'eût pas été aussi timide que sa femme étoit entreprenante. Le complot fut découvert,

& l'exil fut la seule punition des coupables. Anne désespérée d'avoir été si mal secondée par son mari, se plaignoit de la nature qui ne l'avoit pas fait homme plutôt que lui. Le règne de Jean Comnène fut marqué par des victoires éclatantes sur les Turcs, par une vigilance continuelle sur toutes les parties de l'administration intérieure, par un grand zèle pour la Religion, & l'on vit dans sa conduite personnelle, une régularité de mœurs qui ne se démentit jamais. Sa sagesse & sa bonté le firent aimer de tout son peuple; son courage & ses talens militaires le rendirent formidable à ses ennemis, & s'il eût vécu plus long-tems, l'*Empire Grec se seroit* infailliblement relevé *de ses pertes*. Mais un accident imprévu l'enleva d'une manière funeste à ses sujets & à sa patrie qui commençoient à goûter les douceurs d'un Gouvernement fondé sur la justice & la Religion. Il étoit à la chasse, & venoit de frapper un sanglier monstrueux; l'animal en fureur se débattit, & fit chanceler l'Empereur; la secousse fit tomber son carquois; une flèche empoisonnée lui fit, en glissant, une blessure à la main; il la négligea, l'inflammation s'y

mit, & bientôt le mal devint incurable.
XII. Siècle. Les Médecins déclarèrent qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de sauver la vie du Prince, que de lui couper le bras. Il ne voulut pas y consentir, & préférant la mort à cette cruelle opération, il s'y prépara avec une grande fermeté. De quatre fils qu'il avoit eu, deux étoient morts en bas-âge ; & des deux qui lui restoient, l'aîné, nommé Isaac, n'annonçoit que des vices, tandis que le cadet, appellé Manuel, promettoit des talens & des vertus. Le Prince mourant proposa celui-ci aux Grands & aux principaux Officiers de l'armée qu'il avoit fait assembler. Tous applaudirent à ce choix. Manuel fut salué Empereur, & on lui prêta serment de fidélité sur les SS. Evangiles. Après avoir ainsi pourvu à la tranquillité de l'Etat, & à la succession du Trône impérial dans sa famille, Jean Comnène mourut, regretté de tout l'Empire, en 1143, âgé de cinquante-cinq ans, dont il en avoit régné avec gloire plus de vingt-quatre & demi.

Manuel étoit en Cilicie avec son frere, pendant que tout cela se passoit. Il envoya sans délai un Officier de con-

fiance à Conſtantinople pour prévenir les mouvemens que le Prince Iſaac, ſon frere, pourroit ſe donner. Le Sénat & le Clergé inſtruits des dernières diſpoſitions du feu Empereur, confirmèrent ſon choix, & Manuel s'étant mis en chemin pour ſa Capitale, il y fut proclamé à ſon arrivée, par tous les Ordres de l'Etat. Le Prince Iſaac fit une renonciation publique de ſes droits, aimant mieux être la ſeconde perſonne de l'Empire, que d'exciter une guerre civile qui auroit fait verſer beaucoup de ſang, & qui n'auroit pu ſe terminer que par la mort de ſon frere ou la ſienne. Dans l'année même de ſon avénement au Trône, Manuel déclara la guerre à *Maſoul*, Sultan d'Iconium, & après de grands avantages remportés ſur lui, il le contraignit à lui demander la paix. Mais elle dura peu, & ces deux Princes furent preſque toujours armés l'un contre l'autre. Ils ne parurent unis que pour s'oppoſer aux projets des Princes Latins qui vinrent encore au ſecours des Chrétiens d'Orient, comme nous le dirons à l'Article des deux Croiſades entrepriſes dans ce ſiècle.

XII. SIÈCLE.

Quoique Masoul fut tout ensemble & fort expérimenté dans la guerre, & politique habile, Manuel l'emportoit sur lui dans ces deux genres. Il étoit aussi grand Capitaine que son père, & aussi grand homme d'Etat que son ayeul. Mais il ne les imita ni l'un ni l'autre par la pureté de ses mœurs. Il avoit épousé Berthe, belle-sœur de Conrad II, Empereur d'Occident, Princesse d'une rare piété, à qui l'on donna le nom d'Iréne. Manuel se dégoûta d'elle peu de tems après leur union, pour se livrer à la passion qui l'attachoit à Théodora, sa niéce; commerce criminel & scandaleux, qui compromit la réputation du jeune Monarque, & lui fit perdre l'estime de ses sujets. Cependant il respecta toujours la vertu de son épouse; mais elle vivoit abandonnée & réduite aux vains honneurs de son rang.

Les étroites liaisons que Manuel entretint avec les Princes Musulmans, pour traverser les entreprises des Croisés, l'ont fait soupçonner d'avoir du penchant pour la Religion de Mahomet. Mais on doit rejetter cette idée injurieuse, & tout persuade que la politique seule avoit part aux intelligences

ſecrettes qu'il eut, pour un tems, avec des Souverains qu'il ne pouvoit regarder, que comme les ennemis naturels de l'Empire. Outre les inquiétudes que lui donnèrent les armées nombreuſes des Croiſés, & les projets cachés qu'il leur ſuppoſoit, il eut encore à repouſſer les attaques de Roger I, Roi de Sicile, qui lui enleva l'Iſle de Corfou, ravagea les côtes de la Gréce, & tranſporta en Sicile les manufactures d'étoffes de ſoie qui faiſoient le principal objet du commerce des Grecs. Ce fut à l'occaſion de cette guerre, que Manuel, pour attirer la bénédiction de Dieu ſur ſes armes, donna un Edit appellé *Bulle d'or*, par lequel il confirmoit à toutes les Egliſes la poſſeſſion de leurs immeubles, & ſuppléoit à tout ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans leurs titres à cet égard. Manuel n'étoit pas fort avancé en âge, mais ſon application continuelle & la fatigue des marches, des combats, avoient tellement épuiſé ſes forces, qu'il tomba dans une langueur dont les progrès firent bientôt déſeſpérer de ſes jours. Lui ſeul ſe flattoit de prolonger ſa carrière, ſur la parole d'un Aſtrologue, qui lui promettoit

XII. SIÈCLE.

encore quatorze ans de vie. Cet eſpoir l'ayant aveuglé ſur le danger de ſon état, il mourut ſans avoir pris de meſures pour l'adminiſtration des affaires pendant la minorité d'Alexis Comnène, ſon fils, à peine âgé de treize ans, qui alloit parvenir au Trône par ſa mort. Ce Prince vécut en communion avec le Saint-Siège, & ſe montra toujours bien intentionné pour la réunion des deux Egliſes à l'exemple de ſon père & de ſon ayeul.

Le jeune Empereur Alexis II, fut univerſellement reconnu pour ſucceſſeur de Manuel, ſous la tutéle de l'Impératrice Marie, ſa mère, fille de Raymond, Prince d'Antioche. Cette Princeſſe étoit ambitieuſe, ſans talens, & jalouſe de commander, quoiqu'elle n'eût aucùne des qualités qu'il faut poſſéder pour ſe faire obéir. Elle ſe livra aux conſeils du Protoſébaſte, Alexis Comnène, neveu du dernier Empereur, homme dur, impérieux, & qui ne ſe ſervit de l'autorité ſouveraine dépoſée dans ſes mains, que pour commettre impunément les plus criantes vexations. La déférence de la Régente aux volontés de ce Miniſtre, étoit ſi aveugle, qu'on la ſoup-

çonna de cacher pour lui des sentimens plus tendres que la simple confiance. Les ennemis de l'Impératrice & de celui qu'on faisoit passer pour son amant, accréditoient par leurs discours injurieux un bruit que la haine & la malignité s'empressoient de répandre. Le mécontentement des Grands & du peuple s'accrut au point, que l'on conspira contre la vie du Protosébaste, & qu'on aposta des assassins pour le tuer. La Princesse Marie, sœur de l'Empereur, étoit à la tête de ce complot. Quoique cette entreprise n'eût pas obtenu tout son effet, par la mort ou la chûte du favori, elle fut une source de troubles à la Cour & dans la Ville. La haine qu'on avoit jurée au Ministre odieux qu'on vouloit perdre, n'en devint que plus violente, & les murmures augmentèrent encore, lorsqu'on apprit que le Sultan d'Iconium s'étoit emparé de plusieurs Villes, sans que l'Impératrice & son Conseil se fussent mis en peine de s'y opposer. Au milieu de cette agitation, le jeune Empereur ne songeoit qu'à ses plaisirs, & ne montroit aucune des qualités royales qui pussent faire espérer un plus heureux avenir.

XII. SIÈCLE.

Andronic, Prince de la Maiſon impériale, qui ſous le règne de Manuel avoit été contraint de ſe réfugier chez l'étranger, apprit dans le lieu de ſa retraite tout ce qui ſe paſſoit à Conſtantinople. C'étoit un génie factieux, inquiet, dominé par les paſſions les plus vives, & qui s'étoit rendu fameux par des aventures extraordinaires. Manuel dont il étoit couſin-germain, avoit inutilement employé la rigueur & la clémence pour le rendre plus circonſpect & plus modéré. L'intrigue étoit ſon élément, & la diſſimulation qu'il portoit auſſi loin qu'elle peut aller, étoit le voile dont il couvroit ſes deſſeins perfides. A peine fut-il informé des cabales qui déchiroient la Cour, & de la mauvaiſe conduite de ceux qui gouvernoient ſous le nom du jeune Alexis, que ſon ambition ſe réveilla, & qu'il entrevit plus de facilité que jamais à réuſſir dans le deſir de s'élever à l'Empire, qu'il cachoit depuis long-tems. Avant de rien entreprendre, il voulut connoître la diſpoſition des eſprits. Dans cette vue, il écrivit pluſieurs Lettres au jeune Empereur, au Patriarche, & aux perſonnes qu'il ſavoit être les mieux inten-

tionnées pour le bien public. Il déploroit les maux de l'Etat, & il se montroit disposé à se sacrifier lui-même, s'il le falloit, pour y remédier. Cet artifice lui réussit; on admira son zèle, sa générosité, & l'on se persuada que personne n'étoit plus capable que lui, d'empêcher la ruine totale de l'Empire, par ses talens & son expérience. On l'invitoit à venir promptement au secours de la patrie.

Les choses étant ainsi préparées, il partit, & dans sa route il ramassa quelques troupes avec lesquelles il se présenta aux portes de Constantinople. On l'y reçut comme un libérateur qui venoit laver la honte du Trône, & abattre la tyrannie. Le jeune Empereur incapable de juger de ce que demandoient ses véritables intérêts dans une pareille conjoncture; touché d'ailleurs par les protestations pleines de respect, & par les larmes d'Andronic, lui abandonna tout son pouvoir. Le premier usage qu'il en fit, fut de condamner le Protosébaste à perdre la vie, & l'Impératrice d'abord à l'exil, ensuite à la mort. Disposant de tout, il trouva des partisans en assez grand nombre, pour se livrer à l'exécu-

XII. SIÈCLE

tion de ſes projets ambitieux. Le poiſon le débarraſſa peu à peu de tous ceux qui pouvoient lui faire obſtacle. Alors ceſſant de diſſimuler, il ſe fit proclamer Empereur, non, diſoit-il, pour régner ſeul, mais pour ſervir de guide & d'appui au jeune Alexis. Tout le monde fut trompé par ce langage. Mais on dut commencer à connoître le nouveau Maître qu'on venoit de ſe donner, lorſqu'on apprit le lendemain de ſon couronnement, qu'il avoit fait étrangler dans la nuit & jetter dans la mer, ſon infortuné Collégue, pour lequel il avoit marqué la veille un intérêt ſi tendre.

Un monſtre tel qu'Andronic ne pouvoit jouir long-tems du fruit de ſes crimes, ni poſſéder le ſouverain pouvoir, ſans en commettre tous les jours de nouveaux. Sa cruauté, ſes ſoupçons jaloux, qui lui faiſoient voir des ennemis armés contre ſes jours, dans tous ceux qui avoient quelque rang ; ſes vengeances barbares, en un mot ſa tyrannie, qui ne pouvoit s'éteindre dans tout le ſang qu'il répandoit chaque jour, le rendirent pour tout le monde un objet d'exécration & d'horreur. On eſpéroit d'autant moins de lui voir prendre des ſentimens plus

humains, qu'il étoit plus que septuagénaire, & qu'à cet âge un naturel féroce & cruel ne s'adoucit plus. Il joignoit à la soif du sang, un autre vice des tyrans, la superstition. Toujours inquiet & tremblant pour sa vie, il eut recours à un Magicien pour savoir quel seroit son successeur. Le Devin lui fit voir dans le vase où il faisoit ses opérations magiques, les premières lettres du nom d'Isaac. Aussi-tôt on fit tomber les soupçons du tyran sur Isaac-l'Ange, arrière-petit-fils d'Alexis I, & sa perte fut résolue. Mais il la prévint, en tombant le sabre à la main sur Etienne, premier Ministre d'Andronic, qui étoit entré chez lui avec des soldats, pour le conduire au Palais. Après ce coup généreux, il se réfugia dans l'Eglise de sainte Sophie, où le peuple s'étant attroupé, on lui mit sur la tête la couronne de Constantin, qui étoit suspendue au-dessus du grand Autel. La révolution fut aussi funeste au tyran, qu'elle avoit été subite. On l'arrêta, & après lui avoir fait tous les outrages qu'un peuple mutiné peut inventer dans sa fureur, on le fit mourir. Digne prix des forfaits dont il s'étoit rendu coupable, & du sang innocent

XII. SIÈCLE.

qu'il avoit répandu avec tant de barbarie.

Les commencemens d'Isaac-l'Ange firent concevoir l'espérance d'un gouvernement juste & sage. Il rappella les exilés, & rétablit dans leurs biens ceux qu'Andronic en avoit injustement dépouillés. La première année de son règne fut signalée par une victoire qu'il remporta sur les Siciliens, & par une paix glorieuse qu'il conclut avec Guillaume II leur Roi. Il dut ces premiers succès à la valeur d'Uranus, son Général. Mais le même bonheur n'accompagna pas ses armes dans les deux guerres qu'il eut à soutenir presque à la fois contre le Sultan d'Iconium, & contre les Valaques révoltés. Ses armées furent battues, quoiqu'il en eût pris lui-même le commandement, & qu'il ne fût pas sans talens pour la guerre. Ces revers joints aux débauches & aux impiétés dont Isaac se faisoit un amusement, aliénèrent de lui tous les cœurs, & le firent tomber dans le mépris. Il s'éleva de tout côté des imposteurs & des rébelles qui aspirèrent au Trône. Une révolte n'étoit pas plutôt dissipée qu'il en renaissoit une autre. Enfin Alexis son frere, ayant ga-

gné les principaux Officiers, forma un parti puiſſant dans l'Etat pour le détrôner. La haine publique ſeconda ce nouvel uſurpateur. Il ſe fit proclamer Empereur; & le foible Iſaac qui avoit pris la fuite, au lieu de ſe défendre, ayant été arrêté, on lui creva les yeux, & on l'enferma dans une priſon, d'où nous le verrons ſortir pour régner encore au commencement du XIIIe. ſiècle. L'événement qui le précipita du Trône répond à l'an 1195. Nous jugeons à propos de reſter à cette époque, pour n'être pas obligé de nous répéter.

ARTICLE II.

État de la puiſſance Muſulmane ſous les Sarraſins & les Turcs.

L'HISTOIRE Muſulmane qui répond à ce ſiècle, devient plus obſcure & plus compliquée qu'elle ne l'a pas encore été. La multitude des Princes qui s'élevent, ſe combattent & ſe détruiſent tour-à-tour, la variété de leurs intérêts; leurs ſuccès rapides, & leur chûte ſouvent auſſi prompte que leur élévation; leurs

XII. SIÈCLE.

guerres & leurs alliances, tantôt entr'eux, tantôt avec les Princes chrétiens; leurs querelles & leurs unions qui se forment & qui cessent tout-à-coup, selon les circonstances & la mobilité de leurs intérêts; leur puissance respective qui croît ou qui s'abaisse par des causes sujettes à des variations continuelles; enfin les rapports plus ou moins directs des Emirs ou petits Souverains, avec les grands Princes ou Sultans dont ils étoient Vassaux, & de ceux-ci avec les Califes de Bagdad, Chefs de la Religion, & suzerains de l'Empire Musulman, qu'ils plaçoient sur le Trône de Mahomet, ou qu'ils en précipitoient plus souvent par caprice que par des vues politiques; tout cela, disons-nous, a mis tant de confusion dans les événemens, qu'il est très-difficile d'en suivre la trace, & d'y mettre de l'ordre, sans entrer dans une foule de discussions qui ne sont point de notre objet.

Nous avons vu dans le siècle précédent, se former au sein de l'Empire Musulman, trois grandes Puissances; savoir, celle des Sultans de Perse, des Califes Fatimites en Egypte, & des Sultans d'Iconium en Natolie; deux au-

tres moins considérables ; savoir, celle des Sultans d'Alep, & celle des Sultans de Damas en Syrie, & une infinité de petites, qui s'étendoient ou se resserroient selon que le sort des armes leur étoit favorable ou contraire. La première Croisade avoit fait naître entre ces divers Souverains de nouveaux intérêts & de nouveaux projets d'agrandissement. Les uns se lièrent avec les Grecs, pour s'opposer aux progrès des chrétiens d'Occident ; les autres s'unirent aux Princes Croisés pour se servir d'eux contre des voisins jaloux dont ils vouloient contenir l'ambition, ou contre des Maîtres puissans dont ils cherchoient à secouer le joug ; plusieurs enfin touchés du bien commun, & animés par le zèle de la Religion, se liguèrent entr'eux dans le dessein généreux d'opposer une forte barrière à tous les ennemis de l'Islamisme. On ne peut guère dire quels furent les principes du systême que les uns & les autres adoptèrent, au milieu des guerres & des révolutions dont ces tems orageux furent témoins. On approcheroit peut-être davantage du vrai, en pensant qu'ils n'en eurent aucuns, & que pour former leurs alliances, ou pour les rompre,

XII. SIÈCLE.

ils ne se décidèrent que par le hazard des circonstances & l'intérêt du moment. C'est en effet ce qui influe le plus puissamment sur les révolutions & la destinée des peuples, qui n'ont d'autre loi que la force & le droit de l'épée.

Lorsque les Princes Croisés eurent commencé à faire des établissemens durables dans l'Asie, les affaires prirent une autre face, & il dut naître, tant du côté des Chrétiens, que de la part des Musulmans, un nouveau plan de conduite plus décidé, plus conforme à l'intérêt commun de chaque Nation, & plus fidélement suivi par les uns & par les autres. Il semble que les Princes Latins unis entr'eux par le motif de la gloire nationale, joint à celui de la Religion, ne devoient former qu'une seule & même puissance, sous la direction du Roi de Jérusalem, leur Chef suprême; & que les Mahométans de leur côté, faisant cesser leurs divisions & leurs rivalités, n'avoient pas de meilleur parti à prendre, que de concourir tous ensemble à la destruction des Souverainetés encore mal affermies, dont les Occidentaux venoient de jetter les fondemens. Mais l'Histoire nous apprend que

ni les uns ni les autres ne se réglèrent presque jamais sur une politique dont la raison, la prudence & le besoin devoient leur faire sentir la nécessité. Guidés par une vue générale d'ambition, & entraînés par les événemens, ils consultoient peu les règles immuables d'un gouvernement éclairé, & jettoient rarement les yeux sur l'avenir, pour diriger leurs entreprises vers un but fixe & utile à la postérité.

Ainsi les Princes chrétiens, qui n'auroient dû former qu'une seule République, animée du même esprit & conduite par les mêmes vues, se divisoient souvent sur des prétextes étrangers à l'intérêt commun, s'attaquoient, se nuisoient & mettoient une fausse gloire à se tenir les uns à l'égard des autres dans un état de défiance & de crainte. Le motif de l'honneur & de la Religion étoit l'unique lien qui les rapprochoit quelquefois, & qui suspendoit les effets de cette rivalité soupçonneuse, dont l'expérience la plus funeste ne pouvoit les guérir. Encore falloit-il que le danger fût évident, & les circonstances de nature à réveiller l'enthousiasme, pour qu'on les vît occupés de la cause commune, & rassemblés

XII. SIÈCLE.

pour quelque tems sous les mêmes drapeaux. Ce défaut d'harmonie fut la principale cause de leurs revers. Il arrêta leurs progrès, rendit leur fortune incertaine & chancelante, égara leur valeur en la détournant de son véritable objet, & devint plus d'une fois le salut des Turcs & des Sarrasins.

Ceux-ci de leur côté n'avoient pas des vues plus justes, ni un plan de conduite mieux raisonné. Ils agissoient au hazard, sans dessein, changeant d'amis & d'ennemis sans consulter ni le bien public, ni l'intérêt général, tournant leurs armes aujourd'hui contre un Prince de leur Nation, demain contre un autre, ne prenant conseil que du caprice, ou d'un intérêt momentané; tantôt soumis au Sultan de Perse, & recevant ses ordres, tantôt agissant de concert avec celui d'Iconium, & combattant pour étendre sa puissance; zélés défenseurs du Calife de Bagdad par un sentiment de respect pour sa dignité, & bientôt après l'assiégeant dans sa Capitale, pillant ses trésors, & traitant sa personne avec le dernier mépris. Telle étoit la confusion qui régnoit parmi ces Princes, toujours inquiets & jaloux les uns des autres, tou-

jours prêts à détruire ceux qu'ils avoient élevés, & ne suivant d'autre impulsion que celle d'un courage impétueux, mal réglé, qui sembloit n'avoir pour objet que le ravage & la destruction. Cette désunion & ce peu de concert, contribua plus que tout le reste à soutenir la puissance des Princes Latins qui s'étoient fait des Etats en Asie.

Dans les premières années de ce siècle, le Sultan de Perse conçut le dessein de ramener à la dépendance tous les Emirs qui s'y étoient soustraits à l'exemple les uns des autres. Depuis que les Turcs avoient dépouillé les Califes des vastes régions dont ces conquérans s'étoient fait un patrimoine par le droit des armes, les Souverains dont elles reconnoissoient la domination, avoient toujours eu la supériorité de pouvoir & de grandeur sur tous les Princes Musulmans. Mohamed qui envahit le Trône de Perse sur Maleck-Schah son neveu, en 1104, se mit en devoir d'exécuter le sage & difficile projet d'abaisser les Emirs & les Atabekcs, en les faisant rentrer dans l'obéissance dont ils avoient secoué le joug. L'entreprise étoit digne d'un grand Prince; mais il falloit pour

XII. SIÈCLE.

y réussir une politique ferme, une conduite soutenue, & des forces proportionnées à celles que tous les Vassaux de l'Empire Musulman alloient réunir contre lui. Il n'employa que ce dernier moyen qui ne suffisoit pas sans les autres, & cette tentative, malgré le nombre de troupes qu'il mit sur pied, malgré la valeur & l'expérience des Généraux auxquels il en confia le commandement, n'aboutit qu'à faire verser beaucoup de sang, & ne changea rien à la situation des choses.

Après avoir inutilement combattu ses Vassaux, Mohamed ouvrit enfin les yeux sur les progrès que faisoient les Chrétiens, à la faveur des troubles qui divisoient l'empire, & sur le danger qui menaçoit la Religion Mahométane. Cette considération dont il n'avoit pas été frappé jusques-là, lui fit abandonner son premier dessein, & tourner son activité contre les ennemis de son culte. Tout ce qu'il y avoit de Princes zélés pour la Loi de Mahomet, vint se ranger sous ses enseignes, & bientôt son armée se trouva forte de deux cens mille hommes. Une armée si nombreuse, & que l'enthousiasme religieux rendoit encore plus formidable, auroit dû sans doute

doute engloutir & ruiner à jamais tous les établissemens des Latins d'Asie, avec toutes les forces qu'ils pouvoient y opposer. Mais il manquoit à cette multitude des Chefs capables de la conduire. Ce n'est pas que les Généraux de l'armée Musulmane fussent sans valeur & sans capacité ; mais ils n'avoient pas ces vues combinées, ni ces plans d'opérations réfléchis & calculés qui sont nécessaires au succès des expéditions militaires, dont on veut que les suites soient durables. Il arriva donc ce qu'on avoit déjà vu plus d'une fois dans ces mêmes contrées. L'appareil de cette armée terrible ne produisit qu'une épouvante passagère. On enleva quelques forteresses, on livra quelques combats nullement décisifs, on pilla des Villes, on dévasta des Campagnes, on dressa des piéges qui réussirent, d'autres qui furent évités ; c'est-à-dire qu'on perdit à peu près autant de monde qu'on en fit perdre, & qu'après un long choc, les Turcs & les Chrétiens, vainqueurs & vaincus tour-à-tour, étoient presque renfermés dans les mêmes bornes qu'avant la guerre.

XII. Siècle.

Parmi cette foule de Souverains qui

XII. SIÈCLE.

s'entre-disputoient les débris de l'Empire fondé par Mahomet, & devenu si vaste, si puissant par les conquêtes de ses successeurs, l'Histoire en distingue deux qui furent la gloire du nom Musulman, & la terreur des Chrétiens d'Asie pendant ce siècle. On voit que nous voulons parler de Noradin & de Saladin, Princes illustres, braves guerriers, & grands hommes tous les deux. Leurs exploits militaires, leurs succès rapides, leurs qualités personnelles & le rôle important qu'ils ont joué dans l'Orient à l'époque où nous en sommes, exigent de nous que nous les fassions connoître par quelques détails de leurs actions, & par quelques traits de leur caractère.

Noradin ou Noreddin, fils d'Emadeddin-Zenghi, Sultan de Moussoul & d'Alep, surpassa la réputation de son père, quoique les Ecrivains Arabes & Chrétiens se soient accordés à le regarder comme un des plus grands Capitaines de son tems. A la mort de Zenghi, Noradin partagea ses Etats avec un de ses frères. Mais ce Prince nourri dans le métier des armes, avoit trop d'ambition, & brûloit d'un desir trop vif d'acquérir de la gloire, pour s'en tenir à la Prin-

cipauté d'Alep, qui lui étoit échue. Il
se livra donc à l'ardeur de son courage, XII.
& à l'exemple des Conquérans qui l'a- SIÈCLE.
voient précédé, il entreprit de subjuguer & les Emirs, & les Princes Latins qui règnoient dans ces climats. Son intelligence égalant sa valeur, & sa patience lui faisant supporter constamment les plus grandes fatigues de la guerre, il vint à bout de soumettre en peu de tems la plupart des Princes contre lesquels il tourna ses armes. Le Sultan d'Iconium fut vaincu; celui de Damas n'obtint la paix qu'en se soumettant à donner une grosse somme d'argent & à payer tribut; la Principauté d'Edesse divint partie de ses Etats; Tosselin de Courtenai qui la possédoit, se vit au nombre de ses captifs, & le Calife d'Egypte fut au moment de venir grossir la foule des Souverains détrônés qui formoient sa Cour. Baudoin III, Roi de Jérusalem, fut le seul ennemi qui se montra digne de le combattre, & capable d'arrêter ses conquêtes. Noradin fut assez juste pour estimer la valeur & les talens militaires dans un Prince qui venoit de le vaincre; & quand il apprit sa mort, il fut assez généreux

XII. SIÈCLE.

pour le regretter & pour refuser d'attaquer ses Etats dans les premiers momens de la douleur où une si grande perte avoit jetté les Chrétiens. Attentif à la conservation de ses conquêtes, & sensible aux malheurs du peuple, il fit réparer un grand nombre de Villes presque ruinées par des tremblemens de terre, & les édifices publics que la violence des secousses avoit ou renversés ou endommagés. Religieux & fidèle dans ses engagemens à l'égard de tous & même de ses ennemis, il exigeoit une égale fidélité de la part de ceux qui traitoient avec lui, & les Francs ayant mal observé les conditions d'une tréve qu'ils avoient conclue ensemble, il prit les armes pour en punir l'infraction. Défenseur de l'Egypte, après en avoir été le vainqueur, il repoussa les corps de troupes que différens Princes Latins y avoient conduits, & les contraignit à se retirer, sans avoir rien exécuté sur une Province qui faisoit partie de son Empire. Il se préparoit à de nouvelles entreprises, lorsqu'une esquinancie l'enleva tout-à-coup au milieu de ses succès en 1173. Ce Prince également admiré des Musulmans & des Chrétiens, s'étoit

fait une grande réputation par sa justice & son désintéressement, autant que par sa valeur & ses conquêtes. Exact observateur de la Loi Mahométane, il en avoit rempli tous les devoirs avec tant de piété, que les Turcs honorent encore aujourd'hui sa mémoire, & le regardent comme un de leurs saints. A sa mort, son Empire comprenoit, outre Moussoul & ses dépendances, la Cilicie, la Syrie, la Mésopotamie, le Diarbek, l'Egypte & l'Yémen.

XII. SIÉCLE.

A la mort de Noradin, Salaheddin, que nous appellons Saladin, fils de Nodgémeddin-Ayond, & Curde de nation, étoit déja un Prince puissant & un conquérant fameux, formé dans l'art de la guerre sous Noradin lui-même qui l'avoit fait son Lieutenant en Egypte, & sous le Général Syracon, dont il étoit neveu. L'ambition dont il étoit dévoré, étoit jointe en lui à toutes les qualités brillantes & solides qui font les grandes réputations. Il étoit, par caractère, équitable, généreux & humain; cependant il devint injuste, perfide & cruel par politique. L'intérêt de sa grandeur & de sa gloire fut l'unique régle de sa conduite; & il compta pour rien la

XII. SIÈCLE.

justice & la reconnoissance, toutes les fois qu'elles ne s'accordoient pas avec ses projets. Lorsque Noradin, qui avoit pénétré ses vues ambitieuses, fut surpris par une mort inopinée, il songeoit à le rappeller auprès de lui pour éclairer ses démarches. Dans ce moment Saladin étoit en Egypte, où il exerçoit la souveraine autorité sous le nom de Noradin qui lui avoit donné le commandement de ses troupes. Ce Prince n'avoit laissé en mourant qu'un fils à peine parvenu à sa douzième année. Saladin se déclara tuteur du jeune Sultan, afin de le dépouiller avec plus de facilité. Ayant les armées à ses ordres, & jouissant de la confiance des Capitaines & des Soldats, il lui fut aisé d'envahir les Etats de son pupille. Mais ce n'étoit pas encore assez pour contenter son ambition, il vouloit réunir le Royaume de Jérusalem avec toutes les possessions des Princes Chrétiens en Asie, à l'Egypte & aux autres pays dont il s'étoit déja emparé.

Saladin dirigea toutes ses vues à l'exécution de ce grand dessein. Des troupes nombreuses & aussi bien disciplinées qu'il étoit possible, des Généraux

habiles & dont il savoit guider ou contenir l'ardeur, une activité que rien ne pouvoit ralentir, une constance qui venoit à bout de surmonter les plus grands obstacles, une prudence qui réparoit à l'instant les fautes ou les accidens qu'elle n'avoit pu prévoir; tels étoient les moyens sur lesquels Saladin fondoit l'espérance du succès. Une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, & une défaite que son armée n'auroit pas essuyée, s'il eût été en état de la commander, apporterent quelque retardement à son entreprise. Mais à peine fut-il rétabli, qu'il s'y livra tout entier. Roha, Edesse, Racca, Neciben, Amide & enfin Alep tomberent successivement en sa puissance. Les Princes Latins effrayés par des conquêtes si rapides, & par l'accroissement du pouvoir qui en étoit le fruit, proposerent à Saladin une tréve. Il l'accorda pour quatre ans; mais les Chrétiens qui avoient tant d'intérêt à l'observer, l'ayant violée, en pillant & en maltraitant les caravanes des pélerins qui alloient à la Mecque, Saladin irrité de leur perfidie, recommença la guerre avec plus d'ardeur que jamais. La victoire complette

XII. Siècle.

XII. SIÈCLE.

qu'il remporta sur les Princes Latins auprès du lac de Tibériade en 1187, mit le comble à sa gloire. Evénement d'autant plus funeste pour les Chrétiens, qu'outre la perte de leurs meilleures troupes, il entraîna celle de toutes les Villes qu'ils possédoient encore dans la Syrie & la Palestine. Elles reçurent la loi du vainqueur, & Jérusalem fut de ce nombre. Lorsque cette Ville passa sous le joug des Musulmans, il y avoit quatre-vingt-dix ans qu'elle étoit au pouvoir des Chrétiens. Après cette perte, il ne leur restoit plus que trois places considérables en Orient : Antioche, Tyr & Tripoli, avec quelques Châteaux.

Depuis ce moment, toutes les anneés de Saladin furent marquées par de nouveaux triomphes. Mais les nouveaux secours que les Chrétiens reçurent d'Occident, par l'arrivée des Rois de France & d'Angleterre, Philippe-Auguste & Richard, les mirent en état de s'opposer enfin aux progrès de ce conquérant. La Ville d'Acre ou de Ptolémaïs reprise par les deux Monarques ; une victoire complette remportée sur l'armée Musulmane par Richard, après le départ de Philippe ; Césarée & Jaffa soumises ;

XII. SIÉCLE.

enfin d'autres succès des Croisés qui pouvoient avoir encore de plus grandes suites, firent croire à Saladin que la fortune se lassoit de le favoriser, & le déterminerent à conclure une tréve de trois ans. Elle lui assuroit une partie de ses conquêtes, & lui donnoit le temps de se préparer à de nouvelles expéditions qu'il méditoit. Mais lorsqu'il commençoit à jouir de quelque repos, après une vie agitée, la mort vint terminer sa carrière en 1192. Il étoit dans la cinquante-huitième année de son âge. Depuis les premiers fondateurs de la puissance Musulmane, il n'avoit point encore paru de héros semblable à lui. Il réunissoit dans le plus haut dégré toutes les qualités qui font les grands Princes & les grands hommes. Il poussoit le désintéressement si loin, que malgré les revenus immenses qu'il tiroit de ses vastes Etats, & les richesses innombrables qui étoient le fruit de ses victoires, il ne laissa ni trésors, ni meubles précieux. Il avoit un grand nombre d'enfans; trois partagerent son Empire; les autres eurent des Villes, des Gouvernemens, ainsi que la plupart de ses parens : mais la discorde se mit parmi eux, & les guerres qu'elle fit

XII. SIÈCLE. naître, démembrerent cette grande Monarchie qui avoit coûté tant de travaux à Saladin, & tant de sang à la Nation Turque.

ARTICLE III.

État des Monarchies & de la Société politique en Occident.

PARMI les Monarchies plus ou moins étendues qui partageoient l'Europe, celle des Rois de Germanie étoit la plus vaste & la plus formidable; c'étoit aussi la plus agitée par les discordes civiles & les guerres étrangéres. La puissance de ces Princes qui avoient tant d'autres Princes pour sujets & pour vassaux, étoit formée des droits attachés à la Couronne d'Allemagne, & de ceux que le Sceptre impérial y ajoutoit. Mais les uns étoient souvent conbattus par l'ambition & l'independance des Grands, qui, sous différens titres de Ducs, de Comtes & de Barons, exerçoient la souveraineté dans leurs petits Etats; les autres étoient ou méconnus ou resserrés par les Papes, par les Princes d'Italie, & par les Villes qui

tendoient à devenir libres, toutes les fois que les Empereurs, occupés au loin, n'avoient pas des armées sur pied pour les soutenir.

XII. SIECLE.

Henri IV n'étoit plus. Ce Prince qui avoit fait trembler l'Europe, & qui s'étoit trouvé à soixante-six batailles, toujours vainqueur lorsqu'il ne fut point trahi, étoit mort à Liège dans la misère & l'abandon. Poursuivi jusqu'au-delà du tombeau par un fils dénaturé qui l'avoit chassé du Trône, on lui refusa les honneurs de la sépulture chrétienne, sans que ce fils, auteur de ses derniers revers, se mît en peine d'empêcher l'outrage fait à sa cendre. Henri V ouvrit son règne en 1107, sous des auspices qui n'annonçoient pas à l'Eglise & à l'Empire plus de repos qu'elles n'e avoient goûté sous celui de Henri IV son père. A peine se vit-il tranquille possesseur de la Couronne, qu'il persécuta les Princes qui avoient été fidèles au dernier Empereur, & qu'il leur déclara la guerre. Ensuite il tourna ses vues du côté de l'Italie, soutint avec une extrême chaleur les prétentions qui avoient excité de si grands troubles sous le règne de Henri IV, & si cruellement

traversé les jours de ce Prince infortuné.

XII. SIÈCLE. La querelle des investitures se rallumà & devint plus vive qu'elle n'avoit encore été. Les Papes, à l'exemple de Grégoire VII, crurent l'honneur du Sacerdoce, & les droits sacrés de l'autorité spirituelle, blessés par la tradition du bâton pastoral & de l'anneau donné aux Evêques par un Prince séculier. Pascal II, Gélase II & Callixte II déployerent toute l'activité de leur zèle, & tout l'appareil des censures ecclésiastiques, pour forcer Henri V à renoncer à des prétentions qu'il paroissoit plus jaloux de soutenir & de conserver qu'aucun de ses prédécesseurs. Les anathèmes dont les Pontifes le frapperent, & qu'il voulut braver, souleverent contre lui une partie des Seigneurs & des Evêques d'Allemagne. Ces troubles qui pouvoient occasionner une révolte générale, firent comprendre à Henri combien il étoit intéressant pour lui de se réconcilier avec le Saint-Siège. Il assembla donc une Diète à Worms, dans laquelle il renonça, du consentement des Etats, à la nomination des Evêques & des Abbés, laissant aux Chapitres & aux Monastères la liberté des élections, & promet-

tant de ne plus investir les Prélats de leurs biens temporels, par la crosse & l'anneau, mais par le Sceptre, pour marquer que ces biens étoient des concessions du Prince qui en conservoit la suzeraineté. Après cet accord, Henri fut admis au baiser de paix par les Légats du Pape. Il termina ses jours à Utrecht en 1125, dans sa quarante-quatrième année de son âge, & la dix-neuvième de son règne, à compter depuis la mort de son père.

Par la mort de Henri V, le Sceptre impérial sortit de la Maison de Franconie, où il étoit depuis plus d'un siècle. Les Princes & les Prélats d'Allemagne s'assemblerent à Mayence pour donner un Chef à la Nation Germanique & à l'Empire. Il y avoit plusieurs prétendans, & chacun d'eux étoit porté à cette première dignité de l'Occident par un parti considérable : mais le plus grand nombre des suffrages se réunit en faveur de Lothaire, Duc de Saxe. Frédéric, Duc de Souabe, avoit eu plusieurs voix, & Conrad son frère, qui aspiroit à la Couronne de Lombardie, soutenu par quelques partisans qu'il s'étoit attachés, fit une ligue avec lui, pour refuser à Lo-

thaire l'obéiſſance & l'hommage qu'ils lui devoient comme au Chef du Corps Germanique. Frédéric prit donc le titre de Roi d'Allemagne, & Conrad étant paſſé en Italie, ſe fit ſacrer Roi de Lombardie par l'Archevêque de Milan. La révolte de ces deux Princes obligea Lothaire à prendre les armes pour les ſoumettre. Il avoit pour lui toutes les forces de l'Empire, & ſes ennemis ne pouvoient lui oppoſer qu'une foible défenſe. Leur perte étoit inévitable, s'ils ſe fuſſent obſtinés à ſoutenir des prétentions chimériques, contre un Souverain à qui tout le monde obéiſſoit. Ils prirent le ſage parti de prévenir les malheurs dont ils étoient menacés, par une ſoumiſſion volontaire. L'Empereur ſatisfait de les voir rentrer d'eux-mêmes dans le devoir, les reçut en grace, & tourna ſes armes contre Roger, Roi de Sicile, qui s'étoit emparé des terres du Saint-Siège. Cette nouvelle guerre dont le motif faiſoit honneur à la piété de Lothaire, fut encore heureuſement terminée: mais ce Prince ne jouit pas long-tems de la gloire qu'il s'y étoit acquiſe. Il retournoit en Allemagne, lorſqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut en 1137, après

avoir règné douze ans & un peu plus de trois mois. XII. SIÈCLE.

Les Etats d'Allemagne s'aſſemblerent à Mayence, pour donner un ſucceſſeur à Lothaire qui n'avoit point laiſſé d'enfans mâles. On craignoit que Henri, ſurnommé le ſuperbe, Duc de Bavière, de Saxe & de Toſcane, gendre du feu Empereur, qui s'étoit emparé du tréſor & des ornemens impériaux, ne parvînt à ſe faire élire. C'étoit un Prince puiſſant par ſes grandes poſſeſſions & le nombre de ſes vaſſaux, ambitieux, plein d'orgueil, & dont le gouvernement n'auroit pas manqué d'être funeſte à la liberté du Corps Germanique. Pour déconcerter ſes projets, & prévenir les démarches qu'il faiſoit déja, pluſieurs Princes, Comtes, & Prélats aſſemblés à Coblents, ſe hâterent d'élire & de faire ſacrer ce même Conrad, Duc de Franconie, qui ſous le règne de Lothaire avoit uſurpé la Couronne de Lombardie. Cependant Henri le ſuperbe appuyé par un grand nombre de Seigneurs, réclama contre une élection qui dérangeoit les meſures qu'il avoit priſes pour s'élever à l'Empire, & ſe prépara à ſoutenir ſa réclamation les armes à la main.

XII. SIÈCLE.

Mais il fut déclaré ennemi de l'Etat dans une Assemblée des Princes & des Grands, & l'on prononça la confiscation de ses Duchés & de tous les autres fiefs. Il armoit puissamment dans le dessein de tirer vengeance de cet affront, lorsqu'il mourut, les uns disent de chagrin, les autres de poison. Cette mort fut suivie de quelques guerres particulières, occasionnées par les prétentions de divers Princes, aux différentes portions de la riche succession qu'elle laissoit vacante. La sagesse & la valeur de Conrad les terminerent toutes heureusement. Ce Prince qui s'étoit croisé avec un grand nombre d'autres, animés par les vives exhortations de S. Bernard, mourut à son retour de la Terre-sainte en 1152, après avoir règné près de quatorze ans. On rapporte au tems de cet Empereur l'origine des noms si fameux dans la suite, de Guelphes & de Gibelins. Le nom de Guelf ou Welf, étoit celui du Duc de Bavière qui avoit pris les armes contre Conrad, & servoit de cri de guerre à ses troupes; celui des impériaux étoit Weiblingen, nom d'un Village où Frédéric, Duc de Suabe, frère de Conrad, avoit été

élevé. Ces deux noms qui se changerent par corruption en ceux de Guelphes & de Gibelins, servirent à désigner les deux partis; & de-là vint que dans les guerres qui désolerent si long-tems l'Allemagne & l'Italie, on donna le nom de Gibelins aux partisans des Empereurs, & celui de Guelphes à leurs ennemis.

Conrad III ne laissoit qu'un fils, appellé dans la suite Frédéric de Rothembourg, trop jeune pour soutenir le poids du Gouvernement. Il avoit donc conseillé aux Princes d'Allemagne d'élire pour son successeur Frédéric, Duc de Suabe, son frére, surnommé Barberousse, à cause de la couleur de sa barbe, Prince qui joignoit à son mérite personnel, l'avantage de tenir par ses alliances aux deux partis des Guelphes & des Gibelins qui divisoient l'Empire. Tous les suffrages se réunirent en sa faveur dans la Diète qui fut tenue à Francfort au mois de Mars de l'an 1152. Rien ne peut être plus opposé que les portraits de cet Empereur, tracés par les Historiens Allemands, & par les Ecrivains d'Italie. Selon les premiers, ç'a été un des plus grands Princes qui

XII. SIÈCLE.

soient montés sur le Trône de Germanie. A la plus brillante valeur, il joignoit une fermeté d'ame inébranlable, une adresse merveilleuse à s'insinuer dans les esprits, & à gagner les cœurs, une éloquence naturelle & persuasive. Il savoit récompenser & punir à propos, & possédoit tous les talens propres à conduire ses vastes projets, & à déconcerter ceux de ses ennemis. Les seconds, au contraire, le représentent comme un tyran dur & impitoyable, un ambitieux qui vouloit tout engloutir, & mettre tous les Souverains au rang de ses vassaux; un Prince sans foi, qui se jouoit des promesses & des traités, qui ne respectoit rien quand sa grandeur ou ses intérêts étoient compromis, & qui sacrifioit le repos de l'Europe; au desir qu'il avoit de dominer en Maître absolu, des extrémités du Nord au fond de l'Italie. La rigueur peut-être excessive avec laquelle il châtia les révoltes fréquentes & l'indocilité opiniâtre des Lombards, ses longs démêlés avec les Papes, & le schisme scandaleux dont il fut l'auteur & le principal appui, tels ont sans doute été les motifs qui ont rendu la plume des Auteurs ultramontains si sévère, pour

ne pas dire si injuste, à son égard.

Mais l'Histoire qui juge les Princes & les Rois sans partialité, parce qu'elle est sans passion & sans intérêt, comptera toujours Frédéric I parmi les grands hommes & les héros. Il n'y avoit point eu d'Empereurs avant lui, qui connussent mieux les droits du Trône, & qui sussent mieux les faire respecter. Son caractère étoit élevé, son ame noble & fière; son courage incapable de céder aux revers, sa politique éclairée, quoique peut-être trop ambitieuse & trop peu flexible; s'il poussa quelquefois trop loin la sévérité de ses vengeances, il faut avouer aussi que les rébelles qu'il eut à reduire, irriterent sa fierté par des outrages qu'un Prince moins jaloux de son pouvoir, auroit eu de la peine à ne pas punir d'une manière propre à servir d'exemple, & à contenir des factieux toujours prêts à reprendre les armes. Nul Prince ne fut plus actif, plus appliqué aux affaires, plus attentif à profiter des événemens, & à ramener toutes les conjonctures au plan qu'il s'étoit tracé. Toujours en action, on le vit presqu'à la fois commander ses armées, livrer des batailles, assiéger & prendre

XII. SIÈCLE.

des Villes, négocier avec les Papes, & dicter des loix aux Princes d'Allemagne dans les Diétes où les différens Ordres du Corps Germanique sembloient n'être assemblés que pour souscrire à ses volontés.

Frédéric trouva dans les Papes Adrien IV & Alexandre III, deux adversaires dignes de lui. Mais après avoir longtems lutté contre eux, il fut cependant obligé de céder à l'ascendant qu'une politique ferme, constante & couverte du voile sacré de la Religion, donnoit à ces Pontifes sur un Prince qui mettoit toute sa confiance dans ses armes & son courage. Par le traité qu'il fit avec le dernier de ces deux Papes, l'an 1177, il renonça au droit des investitures, cause de tant de guerres & de malheurs. Il y fut déterminé par les avantages que les rébelles d'Italie si souvent & si sévérement châtiés, mais toujous indomptables, avoient remportés sur lui; par le caractère inflexible d'Alexandre III, qui se montroit plus fier & plus absolu dans la disgrace que dans la prospérité; & enfin par la honte d'être regardé dans toute l'Europe chrétienne comme le persécuteur du Chef de la Religion. A toutes

ces raisons se joignoit encore un motif d'intérêt & de politique; c'étoit d'unir à jamais la Sicile à ses autres Etats, en faisant entrer ce Royaume dans sa famille, par le mariage du Prince Henri son fils, qui fut son successeur à l'Empire, avec Constance, tante & unique héritière du Roi Guillaume II. Le Royaume de Sicile étant feudataire du Saint-Siège, l'agrément du Pape étoit nécessaire pour assurer le fruit de cette alliance. Ce fut le motif des ménagemens & des complaisances auxquels Frédéric crût devoir descendre. Ce Prince, dont le courage ne pouvoit être sans objet, n'ayant plus d'ennemis en Europe, alla chercher de nouveaux hazards au-delà des mers. Trahi par les Grecs, égaré dans des routes dangereuses par la perfidie de ses guides, & continuellement harcelé par les Turcs, il dut plus d'une fois son salut à son épée. L'Asie, qui fut témoin des prodiges de valeur, par lesquels il se signala, tant contre les Grecs, que contre les infidéles, devint son tombeau. Il se noya dans le fleuve salef où il se baignoit. On place à l'an 1190 la fin malheureuse de ce grand Prince. Il étoit âgé de soixante-neuf ans, & en avoit régné trente-neuf.

XII. SIÈCLE.

Les Etats d'Allemagne ne s'assemblerent point pour donner un nouveau Chef au Corps Germanique, parce que Henri, fils de Frédéric, avoit été couronné Roi des Romains en 1169, & par-là désigné son successeur au Trône. Après avoir terminé quelques guerres peu importantes en Allemagne, il passa en Italie avec une armée nombreuse, pour faire valoir les droits de Constance, son épouse, sur la Sicile & les autres Etats du Roi Guillaume II, qui venoit de mourir. Les Siciliens craignant la domination d'un Prince étranger, s'étoient donné un Souverain de leur Nation, dans la personne de Trancréde, fils naturel de Roger, Duc de la Pouille, & petit-fils de Roger II, premier Roi de Sicile, Prince aimable & vaillant, qui avoit captivé les cœurs de tous ses sujets par les belles qualités dont il étoit doué. Il étoit soutenu par le Pape Clément III, qui ne craignoit pas moins que les Siciliens, l'union du Royaume de Sicile aux autres Etats de la Maison impériale. Henri VI marcha contre ce rival, & répandit par-tout la terreur, par le traitement rigoureux qu'il fit subir aux Villes qui tomberent en son

pouvoir. Dès le commencement de cette guerre, le Roi Trancrède avoit été enlevé à l'amour de ſon peuple par une mort prématurée. Il ne laiſſoit pour tout eſpoir aux Siciliens qu'un fils encore enfant, qu'il avoit fait couronner avant ſa mort, & qui fut reconnu par la Nation pour légitime héritier du Trône, dont il fut mis en poſſeſſion, ſous la tutèle de la Reine Sibille, ſa mère, Princeſſe qui joignoit le courage & la fermeté des héros à toutes les vertus de ſon ſexe.

Henri VI ne négligea rien pour ſe rendre maître de la mère & du fils. La force ne lui ayant pas réuſſi, malgré le ſuccès de ſes armes & le découragement des Siciliens, il eut recours à la ruſe & à la perfidie pour venir à bout de ſon deſſein. Sybille gagnée par ſes promeſſes, & deſtituée de toutes reſſources, vint ſe remettre entre ſes mains avec le jeune Roi, ſon fils. Il ne ſe vit pas plutôt maître de cette proie, que ſe livrant à toute ſa barbarie, il traita la mère, le fils & tous les Seigneurs qui leur avoient été fidéles, avec une cruauté qui fait horreur. Les gibets, les bûchers & les ſup-

XII. SIÈCLE.

plices ordinaires ne suffisoient pas à sa rage ; il en inventa de nouveaux, & porta l'atrocité jusqu'à faire déterrer les deux derniers Rois, pour ôter à leurs cadavres les marques de la souveraineté qu'on avoit mis sur leur tête. Henri VI après avoir exterminé tous ceux dont il redoutoit le courage & le devouement à leurs maîtres légitimes, se préparoit à faire la guerre à l'Empereur d'Orient, lorsqu'il mourut à Messine en 1197, dans la trente-deuxième année de son âge, & la neuvième de son règne. Sa cruauté, sa soif du sang, & son manque de foi, ont rendu sa mémoire odieuse, & l'ont fait mettre au nombre des tyrans qui n'ont vécu que pour le malheur des peuples & la honte du Trône.

Tandis que l'Allemagne & l'Italie étoient en proie aux guerres & aux factions enfantées par l'éternelle rivalité des Papes & des Empereurs, la France désolée par tous les malheurs de l'Anarchie féodale, commençoit à faire de foibles efforts pour se mettre en équilibre avec les Puissances qui l'environnoient. Au commencement de ce siècle elle étoit gouvernée par Louis VI,

dit

dit le Gros, Prince actif, courageux, plus politique & plus réfléchi dans ses vues, qu'il n'étoit donné aux Princes de son tems de l'être. Il jetta par sa conduite ferme & soutenue, par son courage & son habileté, les fondemens de la puissance où ses successeurs parvinrent après bien des travaux & des entreprises difficiles, dont il leur avoit tracé le plan. On peut juger par un seul exemple du triste état où l'autorité royale se trouvoit alors réduite; c'est qu'il fallut à Louis VI plusieurs années pour réduire avec toutes ses forces un Seigneur du Puiset, qui dans un Château de la Beausse bravoit insolemment la foible armée de son Maître. Après avoir subjugué tous les petits tyrans de l'Isle de France, il tourna ses desseins contre les grands Vassaux aussi difficiles à contenir qu'à soumettre, parce que plusieurs d'entr'eux étoient plus puissans & plus redoutés que leurs Souverains. Ce fut sous ce règne, & à l'occasion de la guerre que Louis le Gros eut à soutenir contre l'Empereur ligué avec les ennemis de la France, que commença l'usage d'aller prendre sur l'Autel de S. Denis, le fameux étendard ap-

XII. SIÈCLE.

pellé l'oriflamme, qui étoit porté dans les combats par le Comte de Vexin, avoué de cette Abbaye.

L'Abbé Suger, Religieux édifiant dans le Cloître, sujet fidèle, bon Citoyen, & politique habile dans le Gouvernement, avoit secondé Louis VI dans les sages projets dont ce grand Prince avoit été occupé toute sa vie. Il soutint le poids des affaires sous Louis VII dit le Jeune, qui monta sur le Trône des François en 1137. Ce ministre éclairé conserva au Royaume la considération qu'il avoit acquise par la prudence & le courage du Monarque qu'on venoit de perdre. Il prévint ou répara les maux que l'incapacité, la foiblesse & la dévotion mal règlée du nouveau Prince causerent à l'Etat. S'il en eût été cru, le Roi n'auroit point abandonné les soins du gouvernement, dans un tems où sa présence étoit nécessaire, pour aller promener son inquiétude en Asie, pendant que les grands Vassaux, humiliés par son père, songeoient à secouer un joug qui blessoit leur orgueil & resserroit leur ambition. Louis VII, Prince courageux, mais imprudent & léger, ne sut pas goûter les conseils d'un hom-

me blanchi dans les affaires, & qui connoissoit mieux que lui les véritables intérêts de l'Etat. Il partit pour la Terre-sainte, & conduisant avec lui son épouse Eléonore d'Aquitaine, qu'il aimoit tendrement, & qui le déshonoroit par une conduite au moins très-équivoque, il fit éclater aux yeux de tous les Princes Croisés ses soupçons & sa honte.

Cette première faute en entraîna une autre. La jalousie & sans doute le dégoût joint au mécontentement, lui firent répudiet cette Reine qui n'étoit peut-être coupable que de quelque imprudence. Il lui rendit l'Aquitaine & le Poitou qu'elle avoit apportés en dot, comme héritière de Guillaume, dernier possesseur de ces belles Provinces, qui passèrent bientôt au rival le plus dangereux de la France. Le sage Abbé Suger qui prévoyoit les suites de ce divorce, s'y étoit opposé tant qu'il avoit vécu, & ce ne fut qu'après la mort de ce grand homme arrivée en 1152, que Louis VII le consomma. Cette faute que toutes sortes de raisons devoient empêcher, fut pour le Royaume une source inépuisable de malheurs, & pour l'Angleterre un principe de puissance

XII. SIÈCLE.

qui la rendit si long-tems redoutable aux Monarques & aux peuples François. Eléonore se remaria au Prince Henri Comte d'Anjou & Duc de Normandie, qui règna peu de tems après en Angleterre sous le nom de Henri II, & qui par-là vit sous ses Loix une moitié de la France. Le règne de Louis VII s'étendit jusqu'à l'an 1180. Il mourut à la suite d'un pélerinage qu'il fit en Angleterre au tombeau de S. Thomas de Cantorbéri dont il avoit été le protecteur & l'ami. Il étoit âgé de soixante ans & en avoit règné plus de quarante-trois. Il auroit été un grand Roi, si les qualités de l'esprit eussent répondu en lui à celles du cœur qu'il avoit plein de droiture & de franchise. Quelques Auteurs ont prétendu que le surnom de Jeune ne lui avoit pas été donné, parce qu'il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il parvint à la Couronne, mais parce qu'il avoit rendu la Guienne & le Poitou en répudiant Eléonore, action qu'on regarda comme un trait de jeunesse, ou pour mieux dire, d'imprudence & de légéreté.

A peine Philippe II, fils de Louis VII, fut-il sur le Trône, que la France

entrevit dans les belles qualités de ce jeune Roi, le principe du bonheur & de la gloire dont elle alloit jouir. Son siècle lui donna le surnom d'Auguste, & la postérité le lui a confirmé. Il le mérita par sa valeur brillante, par son génie vaste & ferme, par sa politique profonde & sûre, par ses talens qui le rendoient également propre à la guerre & aux affaires, par son amour pour les Sciences & les Arts, par sa grandeur d'ame & sa générosité, par ses victoires & ses conquêtes, en un mot par tout ce qu'il fit pour l'honneur de sa Couronne & la prospérité de son peuple. Son règne qui fut de quarante-trois ans, est un des plus beaux & des plus mémorables de notre Histoire, par les grands événemens qu'il vit éclore, sur-tout par les réunions qui s'y opérerent, & qui rendirent à la Majesté royale une partie considérable du pouvoir dont elle avoit été dépouillée dans un tems de foiblesse & de confusion. La Nation voyant à sa tête un Chef digne de la commander, développa sous ce Prince son caractère noble & généreux, son courage, son industrie, son amour pour la gloire, son attachement pour ses Maîtres, &

XII. SIÈCLE.

XII. SIÈCLE.

toutes les autres qualités brillantes & solides qui la rendent capable des plus grandes choses quand elle est conduite selon son génie.

Si Philippe commit quelques fautes; s'il manqua de politique & même d'équité, en chassant les Juifs du Royaume dont tout le commerce, & par conséquent la plus grande partie des richesses mobiliaires, étoient entre leurs mains, & en déclarant leurs débiteurs absous de ce qu'ils leur devoient; s'il oublia pendant la troisième Croisade le serment qu'il avoit fait à Richard, Roi d'Angleterre, de ne point attaquer ses Etats tandis qu'il seroit occupé à combattre les infidéles en Asie; s'il se commit trop légérement avec Rome, en répudiant la Reine Ingerburge qu'il fut obligé de reprendre; enfin s'il fut entraîné par quelques-unes de ces foiblesses dont les plus grands hommes ne sont pas exempts, par combien de belles actions ne racheta-t il pas ces erreurs, plus pardonnables encore dans un siècle à demi-barbare, où la raison étoit si loin de sa perfection, & où les droits de la justice & de l'humanité étoient si souvent méconnus? La victoire de Bouvines remportée sur

l'Empereur & ses alliés le 27 Juillet 1214, à jamais célèbre dans les fastes de la Nation, où Philippe secondé par l'élite de la Noblesse, fit des prodiges de valeur; la fixation d'un dépôt où les titres de la Couronne gardés avec soin, ne seroient plus exposés à tomber au pouvoir de l'ennemi, comme il étoit arrivé tout récemment, par une suite de l'usage dangereux qui avoit subsisté jusqu'alors, de les conduire à la suite du Roi étant à l'armée; la Normandie & les autres terres que le Roi d'Angleterre possédoit en France, remises sous l'autorité immédiate du Prince par un Arrêt solemnel; la Touraine, l'Anjou, le Maine, le Poitou, l'Auvergne, l'Artois, le Vermandois & plusieurs autres fiefs de moindre importance, réunis en diverses manières au domaine de la Couronne; une enceinte de muraille élevée autour de Paris pour l'ornement & la défense de cette Capitale, déja fort étendue, en comparaison de ce qu'elle avoit été jusques-là; l'établissement d'une milice régulière & permanente que le Prince soudoye, & qui se tient toujours prête à exécuter ses ordres; enfin plusieurs

XII. SIÈCLE.

XII. SIÈCLE.

autres institutions également utiles, qui ont été le fruit de sa sagesse & de sa politique; tels sont les titres qui doivent assurer à Philippe-Auguste la reconnoissance des François & les éloges de la postérité. Il laissa la France agrandie de moitié, tant par ses conquêtes que par ses réunions, & respectable à toute l'Europe. On doit le regarder comme un second fondateur de la Monarchie, & nos Rois en particulier lui sont redevables de cette autorité qui n'a fait que s'étendre & s'affermir depuis.

L'Angleterre avoit gémi sous le dur gouvernement de l'impérieux & farouche Guillaume-le-Roux, mort la dernière année du onzième siècle, sans laisser d'enfans légitimes, n'ayant point été marié. Henri I son frère, troisième fils de Guillaume le Conquérant, s'empara du Trône, au préjudice de Robert, Duc de Normandie, son aîné, qui n'étoit pas encore revenu de l'expédition sainte où il s'étoit engagé quelques années auparavant, & qui se trouva une seconde fois exclus de la Couronne. Ce Prince brave & généreux, à qui l'on devoit en partie les succès de la prémière Croisade, fit d'inutiles efforts pour chas-

ser son frère du Royaume d'Angleterre, usurpé sur lui. Il se vit même encore dépouillé de ses Etats du Continent par l'ambitieux Henri qui, violant sur des prétextes frivoles le traité qu'il avoit conclu avec lui, fondit sur la Normandie, & s'en rendit le Maître par la sanglante bataille de Tinchebrai. Les démêlés de Henri avec les Evêques de son Royaume au sujet des investitures, mirent le trouble dans l'Eglise d'Angleterre. Sa dureté envers les Prélats qui lui résisterent, & la persécution qu'il fit souffrir à S. Anselme le plus courageux de tous, comme le plus éclairé, sont une tache à sa mémoire. Du reste, ce Prince fut valeureux, habile dans l'art du Gouvernement, humain envers ses sujets, & savant pour son tems, ce qui lui fit donner le surnom de Beauclerc. Il abolit la loi gênante & tyrannique du couvre-feu, établie par Guillaume-le-Roux, & donna en faveur du peuple une Chartre remplie de priviléges; Loi précieuse à la Nation Angloise pour qui elle fut l'origine des libertés dont elle se montra dès-lors si jalouse, & qui furent portées si loin dans la suite.

XII. SIÈCLE.

Henri I se voyant sans enfans mâles, avoit pris des mesures avant sa mort arrivée en 1135, pour assurer la Couronne d'Angleterre à sa fille Mathilde, veuve de l'Empereur Henri V, & remariée à Geoffroi Plantagenet, Comte d'Anjou. Mais Etienne, petit-fils de Guillaume le Conquérant, par sa mère Adèle, épouse d'Etienne, Comte de Blois, s'étant emparé des trésors du feu Roi, s'en servit utilement pour gagner les suffrages des Grands & l'affection du peuple. L'Evêque de Winchester, son frère, puissant par sa naissance & par sa dignité, mais plus encore par sa qualité de Légat du Saint-Siège, mit le Clergé dans ses intérêts, tellement qu'à son arrivée à Londres, il fut proclamé Roi d'Angleterre sans le moindre obstacle. Cependant Mathilde secondée par le Comte de Glocester, son frère, se préparoit à faire valoir ses droits sur un Trône auquel sa naissance & la dernière volonté de son père l'appelloient également. D'abord les Anglois ne témoignerent pas une grande chaleur pour les intérêts de cette Princesse, parce qu'ils ne vouloient pas être gouvernés par un Roi d'une famille étrangère. Ils préféroient Etien-

ne, qui étoit du sang de Guillaume le Conquérant, & qui joignoit la clémence, l'affabilité, la valeur & les talens militaires, à une taille majestueuse & à un extérieur prévenant.

XII. SIÈCLE.

Deux fautes essentielles lui firent perdre l'avantage qu'il pouvoit tirer de cet attachement de la Nation, qui lui promettoit un règne paisible & glorieux; la première fut de permettre aux Seigneurs de fortifier leurs Châteaux, condescendance trop favorable à l'esprit de faction & d'indépendance, pour qu'il n'en abusât point. Il y eut en peu de tems dans les Etats d'Etienne plus de onze cens de ces forteresses, qui servoient d'asyle à autant de petits tyrans. La seconde faute que ce Prince commit, fut de se brouiller avec le Clergé, qui lui avoit été d'un si grand secours pour monter sur le Trône, & dont il avoit juré de conserver les priviléges. Les Evêques irrités des procédés violens qu'il avoit eu contre quelques-uns de leurs collégues soupçonnés de favoriser la Princesse Mathilde, se déclarerent contre lui, & l'Evêque de Winchester, son propre frère, se mit à leur tête. Le peuple épousa la querelle de ses Pas-

XII. SIÈCLE

teurs, & bientôt Mathilde se vit maîtresse de Londres, où elle fut reçue & proclamée Reine avec les solemnités ordinaires. Rien ne manquoit à son triomphe, Etienne étant devenu son prisonnier à la bataille de Lincoln, que le Comte de Glocester venoit de gagner pour elle. Mais cette Princesse ne jouit pas long-tems de sa prospérité. Elle perdit par sa hauteur & sa dureté ce qu'elle n'avoit acquis que par l'imprudence de son rival. Etienne avoit recouvré sa liberté. Le mécontentement des Grands & l'aversion du peuple, indignés du mépris que la nouvelle Souveraine faisoit d'eux, lui fournirent un parti puissant, & le reportèrent sur le Trône où Mathilde avoit à peine eu le tems de s'asseoir. Etienne, instruit par l'adversité, se conduisit avec tant de prudence & de circonspection, qu'en peu de tems il ramena à lui tous les cœurs. Ses derniers jours furent empoisonnés par la perte du Prince Eustache, son fils, âgé de dix-huit ans, qu'il avoit fait couronner & reconnoître pour son successeur. Cette mort inspira au jeune Henri Plantagenet, fils de Mathilde, le dessein de faire revivre les

droits de sa mère ; & la guerre civile alloit se rallumer plus vivement que jamais : mais les Prélats se rendirent médiateurs entre le Roi Etienne & ce nouveau Compétiteur. Il fut réglé qu'Etienne adopteroit Henri pour son fils & son successeur, en conservant le Trône jusqu'à sa mort. Elle arriva en 1154. Ainsi la Couronne passa tranquillement de la famille de Guillaume le Conquérant, dans la Maison des Plantagenets, qui donna une longue suite de Rois à l'Angleterre.

Henri II avoit reçu la meilleure éducation qu'il étoit possible de donner à un Prince dans le siècle où il vivoit. Son règne commença sous les plus heureux auspices, & les Anglois espéroient qu'il gouverneroit avec sagesse & avec gloire. Il s'étoit déjà fait une réputation dans le métier des armes, & il annonçoit avec les qualités brillantes qui font les héros, le mérite solide, la maturité de jugement, & la politique éclairée qui font les grands Rois. Il auroit pleinement rempli les espérances de l'Angleterre, s'il eût été moins impétueux dans ses passions, moins absolu dans ses volontés, & moins prompt à s'enflam-

XII. SIÈCLE.

mer contre ceux qui lui faisoient obstacle. Tous ses malheurs & ceux de son peuple vinrent de cette ardeur de caractère, & de ce penchant au despotisme qu'il ne sut jamais contenir dans de justes bornes. La fougue de ses premiers mouvemens, jointe à une ambition démésurée, l'entraîna souvent plus loin qu'il ne vouloit aller, & lui fit commettre une infinité de fautes dont il se repentit presque toujours trop tard. Aussi pendant l'espace de trente-trois ans qu'il règna sur l'Angleterre, ne fut-il presque jamais sans guerre & sans agitation.

Les fâcheux démêlés de ce Prince avec Thomas Béquet, qui, de Chancelier du Royaume, étoit devenu Archevêque de Cantorbéri, & par l'éminence de son Siège, Chef de l'Eglise d'Angleterre, furent la principale cause des troubles dont tout son Royaume fut la proie. Les immunités ecclésiastiques que Henri entreprit d'anéantir, & qu'il auroit dû se contenter de restreindre par des moyens sages & paisibles, furent le sujet de ces démelés. Thomas respectable par ses mœurs, intéressant par la persécution qu'il souffroit, trouva un asyle en France,

& des amis dans tous les Gens de bien. Sa cause devint celle de toute l'Eglise ; & quand il eut été immolé au ressentiment de son maître, qui avoit peut-être souhaité sa mort, mais qui ne l'avoit point ordonnée, sa sainteté éclata par tant de miracles, que Henri regardé comme son bourreau, devint odieux à ceux que la Religion touche le moins. Depuis cet événement, la vie de Henri ne fut qu'une suite de traverses & de disgraces humiliantes. La guerre s'alluma de tout côté dans ses Etats ; ses enfans prirent tour-à-tour les armes contre lui, & trouvèrent des partisans animés par la haine & le desir de venger leurs injures personnelles. Le remords & la honte de passer dans l'opinion publique pour le meurtrier d'un Saint, le conduisirent nuds pieds & en posture de suppliant, au tombeau du Martyr, où il reçut la pénitence. Quelques succès le consolèrent au milieu de ses revers, foibles rayons de son ancienne gloire, qui furent bientôt éclipsés par de nouvelles infortunes. Le Roi d'Ecosse avoit été battu & fait prisonnier ; les Princes rébelles étoient rentrés dans le devoir ; la paix avoit été conclue avec la France ;

XII. SIÈCLE.

& le calme paroiſſoit du moins rétabli au-dehors, tandis que le cœur de Henri étoit déchiré par le dépit & la douleur. Mais Philippe-Auguſte recommença la guerre, & Richard devenu l'héritier préſomptif du Trône d'Angleterre, abandonna ſon père, & s'unit à ſon ennemi. Le malheureux Henri, viſiblement pourſuivi par la vengeance du Ciel, étant battu de toutes parts & abandonné de ſes ſujets, fut obligé de ſe ſoumettre aux conditions les plus humiliantes & les plus dures, pour obtenir la paix. Le chagrin dont il étoit dévoré, ne le laiſſa pas ſurvivre longtems à cette dernière épreuve. Il mourut au mois de Juillet 1189, en donnant ſa malédiction à ſes enfans; & en doutant ſi la poſtérité le compteroit parmi les grands Rois, ou parmi les perſécuteurs de la vertu.

Richard I, que ſon courage intrépide & ſes beaux exploits ont fait ſurnommer Cœur-de-Lyon, devint Roi d'Angleterre en 1189 par la mort de Henri II, ſon père. La juſtice & la bienfaiſance ſignalèrent les commencemens de ſon règne, qui dans le court eſpace de dix années, fut rempli par les événemens les

plus extraordinaires. L'Asie fut pendant plus de deux ans le théâtre de sa gloire & de ses triomphes. Depuis que l'enthousiasme & le goût des aventures singulières, conduisoient en Orient une foule de héros tout à la fois dévots & galans, aucun n'avoit égalé ce Prince en valeur, & n'avoit obtenu des succès plus brillans. Il ne lui fallut presque qu'un instant pour conquérir le Royaume de Chypre en chemin. Acre, l'une des plus fortes places de la Palestine, tomba devant lui à son arrivée; plusieurs autres Villes furent emportées avec la même vigueur, ou se soumirent d'elles-mêmes, pour se dérober à la fureur de ce Prince que la résistance rendit quelquefois cruel. Enfin le héros de l'Orient, Saladin avec qui les Princes chrétiens n'osoient plus se commettre, fut obligé de reconnoître en Richard un Capitaine plus habile que lui. La victoire qu'il remporta sur le Sultan fut la dernière de ses belles actions en Asie. Les désordres auxquels son Royaume étoit en proie par la mauvaise conduite de ceux à qui il en avoit confié le gouvernement pendant son absence, le rappelloient en Europe. Il ne savoit pas qu'en y retournant chargé de

lauriers, il y trouveroit des fers, & qu'il seroit obligé d'accabler ses sujets, pour acheter sa liberté. Rendu à lui-même & aux fonctions de la royauté qu'il avoit abandonnées trop long-tems, il trouva l'Angleterre épuisée d'argent & troublée par des factions que la dureté de ses ministres avoit fait naître, & qui s'étoient fortifiées pendant sa longue absence. Cependant il lui falloit des troupes & des fonds pour soutenir deux nouvelles guerres, l'une civile contre Jean, son frere, l'autre étrangère contre Philippe-Auguste. Il y déploya le même courage & la même habileté dont il avoit donné tant de preuves dans ses autres expéditions. Il venoit de signer la paix avec Philippe, & sans doute il en auroit profité pour réparer les maux de tout genre dont son Royaume étoit accablé, lorsqu'il mourut des suites d'une blessure qu'il reçut en faisant le siège d'un petit Château du Limousin, l'an 1199. Il étoit âgé de quarante-deux ans. Jean Sans-Terre, son frere dont nous parlerons dans l'histoire du treizième siècle, lui succéda.

En Espagne la différence des cultes fut dans ce siècle, comme dans les pré-

cédens, une cause toujours subsistante de guerres entre les Chrétiens & les Musulmans. Cette partie de l'Europe fut plus que jamais féconde en grands Princes & en héros. Quatre Rois entre les autres, tous du même nom, furent la gloire de leur Nation, & la terreur des Arabes. C'étoient Alphonse VI, Roi de Castille & de Léon, Alphonse I, Roi de Navarre & d'Aragon, Alphonse-Raymond, Roi de Castille, & Alphonse-Henriquez, Roi de Portugal à la fin du douzième siècle, auxquels l'Histoire joint Sanche I, aussi Roi de Portugal après la mort d'Alphonse-Henriquez, son père. Tous ces Princes acquirent de la célébrité par leurs conquêtes sur les Maures, & par les victoires multipliées qui firent périr une multitude presqu'innombrable de ces infidèles. Ils seroient venus à bout d'en purger entièrement l'Espagne, si les querelles que l'ambition & les droits respectifs qu'ils eurent à régler entr'eux, ne leur eussent pas fait abandonner la poursuite de l'ennemi commun de l'Etat & de la Religion, pour tourner leurs armes les uns contre les autres.

Pendant ces guerres nationales les

XII. SIÈCLE.

Maures travailloient à réparer leurs pertes & se préparoient à repousser les nouvelles attaques que les Princes Chrétiens ne tardoient pas à leur livrer ; sitôt que les intérêts qui les avoient divisés, venoient à se concilier. Dès que les Monarques Espagnols se réunissoient contre les infidèles, la puissance Musulmane s'abaissoit devant eux, ou les Villes de sa domination devenoient leur proie ; expérience qui leur auroit fait sentir le prix de cette union, si le patriotisme & la Religion eussent toujours dirigé leur politique, ou si l'intérêt personnel n'avoit pas coutume d'étouffer tous les autres sentimens, plus encore dans l'ame des Souverains, que chez les simples particuliers. L'Afrique continuoit de fournir des secours aux Sarrasins d'Espagne, & leurs armées étant constamment recrutées par ces nouveaux renforts, on ne s'appercevoit presque pas de ce qu'ils perdoient dans les sièges, dans les batailles & dans les occasions de moindre importance. Le Roi de Maroc étoit l'allié le plus utile que les Mahométans d'Espagne eussent au-delà du détroit. Il avoit toujours les yeux ouverts sur les événemens prospères ou funestes qui intéres-

ſoient la Nation Muſulmane & la Religion qui les uniſſoit. Non content d'envoyer des ſecours, il venoit quelquefois lui-même avec toutes ſes forces, partager leurs dangers & combattre pour eux. Lorſque ces irruptions trouvoient les Princes chrétiens diviſés, les Maures obtenoient l'avantage, & cauſoient de grands maux aux contrées qui éprouvoient le poids de leur vengeanee. Mais quand les Rois Eſpagnols étoient unis ou préparés à recevoir l'ennemi, alors plus la multitude des infidèles étoit conſidérable, & plus le triomphe des chrétiens étoit complet.

On vit quelquefois entre les Chefs des deux Nations diviſées par le Culte religieux & les intérêts politiques, des alliances qui furent le ſcandale de l'Égliſe, ſans contribuer à la proſpérité des Princes & des Etats qui les contractoient. Des Rois chrétiens épouſèrent des Princeſſes Muſulmanes; ſéduits par leurs charmes & par leurs careſſes, ils devenoient moins oppoſés aux compatriotes de celles qui régnoient ſur leurs cœurs par un ſentiment auſſi puiſſant que celui de l'amour. D'ailleurs ces femmes étrangères, portant dans la

XII. SIÈCLE.

famille de leurs époux les préjugés de l'éducation, le zèle du Mahométisme, & l'affection si naturelle & si durable que l'on conserve toujours pour sa patrie & pour le sang dont on est formé, il étoit impossible que l'intérieur des maisons où elles entroient, ne fût troublé par ces unions mal assorties; il étoit rare aussi qu'il n'en résultât de grands inconvéniens relativement au bien public. Une Princesse Maure devenue Reine d'un peuple chrétien, n'en restoit pas moins attachée à son culte & à sa nation; il étoit donc naturel qu'elle profitât de l'ascendant que la tendresse d'un époux lui donnoit sur son cœur, afin de l'engager par des conseils artificieux, ou des sollicitations vives, à faire ce que l'intérêt de l'Etat & celui de la Religion condamnoient également. De plus il naissoit de-là des défiances, des jalousies entre les Princes & les sujets dont les suites étoient toujours nuisibles à l'harmonie qui auroit dû subsister entr'eux, pour travailler avec succès à l'abaissement de la puissance Musulmane.

S'il y eut des rivalités & des guerres entre les Souverains qui régnoient dans les différentes parties de l'Espagne

chrétienne, il n'y en eut pas moins entre les petits Rois Maures qui s'étoient fait des Etats dans les plus belles contrées de ce riche pays. Jaloux les uns des autres, ambitieux, vindicatifs, ils étoient aussi souvent armés pour s'entre-détruire, que pour s'opposer aux progrès de l'ennemi commun. Tantôt ils se liguoient plusieurs ensemble dans le projet d'envahir les possessions d'un voisin qui leur faisoit ombrage, & dont la dépouille devenoit ensuite un nouveau sujet de querelle entre ceux qui avoient contribué à s'en emparer; tantôt ils recherchoient l'alliance des chrétiens contre ceux de leur propre Nation, sauf à rompre avec eux, quand ils auroient obtenu par leur secours ce qui faisoit l'objet de leur ambition; car ces confédérations mal combinées entre des ennemis naturels, ne pouvoient durer long-tems, ni avoir des suites heureuses. Si les Princes chrétiens eussent bien connu leurs véritables intérêts, ils n'auroient jamais pris part aux démêlés des infidéles; mais tranquilles spectateurs des guerres civiles qui s'allumoient entr'eux, & qui suffisoient pour hâter leur ruine, ils auroient attendu qu'ils

XII. SIÈCLE.

se fussent affoiblis réciproquement ; pour achever de les anéantir. Faute d'avoir eu cette politique éclairée, les puissances chrétiennes eurent encore long-tems à combattre les Musulmans, & contribuèrent même à perpétuer l'existence de ces ennemis redoutables, dont ils auroient pu voir bientôt l'entière destruction.

On ne vit en Suéde, en Danemarck, en Russie, en Pologne & en Bohême, pendant tout le cours de ce siècle, que des guerres opiniâtres & sanglantes, des rébellions, des massacres, des Souverains détrônés & fugitifs, quelques Princes belliqueux qui firent la guerre avec succès, & très-peu qui fussent assez sages & assez justes estimateurs de la véritable grandeur, pour préférer la gloire d'une administration paisible & bienfaisante à ce vain éclat qui enorgueillit les Conquérans & ne laisse que des ruines sur leur passage. Il y eut pourtant dans les divers Etats du Nord des Monarques dont les noms ont mérité d'être transmis avec éloge à la postérité. Tels furent en Suéde S. Eric qui rassembla les anciennes Loix du pays en un même corps auxquelles il en ajouta de nouvelles pour

pour suppléer à ce que les premières n'avoient pas prévu, qui abolit les coutumes dangereuses, & punit les crimes avec sévérité sans avoir égard à la qualité des coupables; en Russie Wolodimir II, qui remit sous sa puissance tous les petits Etats qui environnoient le sien, & qui les gouverna avec une prudence qu'on auroit admirée dans des tems plus éclairés; en Danemarck Woeldemar I, qui posséda toutes les qualités du grand homme & du héros, qui arrêta les projets ambitieux de l'Empereur Frédéric, & maintint la dignité de sa Couronne contre les prétentions de ce Prince entreprenant, qui dompta les Rugiens & les Vandales, qui jetta les fondemens de la célèbre Ville de Dantzick, & vit commencer sous sa protection ceux de Copenhague, devenue depuis la Capitale du Royaume.

XII. SIÈCLE.

La Bohême continuoit à former une puissance considérable, & conservoit un ascendant marqué sous les Nations voisines. Ses Princes, parmi lesquels il y eut des guerriers habiles & pleins de valeur, prirent plus de part que tous les autres Monarques du Nord aux affaires d'Allemagne, & aux révolutions de

XII. SIÈCLE.

l'Empire Germanique. Ils furent presque tous, ou les alliés utiles, ou les ennemis redoutables des Empereurs, & souvent ils obligèrent ces Monarques si puissans & si fiers, à les ménager, ou à les craindre.

La Hongrie se maintenoit dans la considération que la sagesse & les talens d'Etienne I lui avoient procurée. Elle eut dans ce siècle des Princes d'un mérite distingué, qui ne furent point distraits des soins du Gouvernement, par les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les étrangers, & par l'attention qu'exigea d'eux le naturel inquiet de ceux qui cherchoient à troubler l'Etat par des factions. Etienne II fut vainqueur des Bulgares & des Grecs; il lutta contre les Vénitiens, leur enleva la Croatie, & mit des bornes à leurs conquêtes. Béla II, quoique privé de la vue, sut dissiper les rébelles qui craignoient son ressentiment, ou qui vouloient profiter de la foiblesse qu'ils lui supposoient. Il montra par la vigueur de son esprit & la sagesse de son gouvernement, que les yeux de raison suffisent pour règner avec bonheur & avec gloire. Géisa, fils de Béla-l'Aveugle, fut digne en tout du

ſang qui l'avoit fait naître. Uniquement occupé à rendre ſon peuple heureux en faiſant régner la juſtice & le bon ordre, il ne prit les armes que quand il y fut contraint par des voiſins jaloux & remuans. Le ſuccès fut le prix de ſa valeur toutes les fois qu'on le força d'entrer en guerre ; & ſa modération l'empêcha de pouſſer plus loin ſes premiers avantages, dès qu'il trouva ſes ennemis diſpoſés à faire la paix. Le dernier Prince qui régna ſur les Hongrois dans ce ſiècle, ſe rendit célèbre par une action de courage & de fermeté dont il y a peu d'exemples dans l'Hiſtoire. Il s'appelloit Emeric. Quoiqu'il fut monté ſur le Trône, du conſentement unanime de la Nation, il eut un compétiteur & un rival dans ſon propre frere. On étoit ſur le point de combattre, & la fureur ordinaire des guerres civiles donnoit déjà le ſignal du carnage, lorſqu'Emeric, pour épargner le ſang de ſes ſujets, s'avança ſeul & ſans armes, du côté des rébelles. Il leur parla avec tant de force, & ſa contenance avoit quelque choſe de ſi noble & de ſi fier, qu'ils mirent bas les armes, & que la paix fut concluë entre les deux freres.

XII.
SIÈCLE.

ARTICLE IV.

Etat de l'esprit humain par rapport aux Sciences & aux Lettres, dans le cours du XIIe. siècle.

Au milieu des révolutions qui agitoient l'Empire d'Orient, & qui donnoient si souvent de nouveaux Souverains au Trône de Constantinople, les Sciences & les Arts étoient toujours en honneur dans cette Capitale. Si la servitude & la corruption avoient fait dégénérer les esprits; si le goût avoit perdu de sa délicatesse & de sa pureté; si les idées du beau & du vrai en chaque genre s'étoient altérées, on aimoit pourtant encore les bons modèles, on les étudioit avec ardeur, on en connoissoit les beautés; & la Langue des Grecs, quoique défigurée par le bel esprit, conservoit encore une partie de ses graces, attachées aux formes primitives, & c'étoit toujours le plus beau langage, le plus varié, le plus fécond, & le plus harmonieux. Les Savans de Constantinople & des autres Villes polies de

l'Empire Grec, à qui l'Europe fut redevable dans la ſuite de la renaiſſance des Lettres & du goût, ſe regardoient comme les poſſeſſeurs & les gardiens du feu ſacré de la ſcience & du génie, dont il ne s'étoit échappé que de foibles étincelles ſur les autres Nations. De-là ce mépris qu'ils avoient pour les peuples d'Occident, auxquels ils n'accordoient ni fineſſe d'eſprit, ni vivacité d'imagination, ni délicateſſe, ni agrément dans la manière d'écrire, s'ils ne pouvoient leur refuſer quelqu'étendue de connoiſſances, & quelque érudition.

Malgré cette bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, les Grecs ne mirent au jour aucune production de génie. Dans l'éloquence & la Poéſie, ils ne furent pas au-deſſus du médiocre. Ils ne brilloient ni par l'invention, ni par la fécondité, ni par la nobleſſe & la vérité des penſées. Quoiqu'ils témoignaſſent une grande eſtime pour les anciens qui portèrent ſi haut la gloire littéraire de la Gréce, & qu'ils ſe fiſſent un mérite de parler la même langue, ils étoient loin de marcher ſur leurs traces, ils ne ſongeoient même pas à les prendre pour modèles, dans les genres

XII. SIÈCLE.

qui exigent du feu, de l'effor, une élévation foutenue & les richeffes d'une imagination vive, fage & abondante. Toutes les conceptions qui tiennent à l'énergie de l'ame, à la force du caractère, à la grandeur des penfées & à cette qualité de l'efprit qui le rend capable d'effort, de courage & d'une chaleur durable, une Nation avilie par l'efclavage, énervée par la molleffe, ne peut y atteindre. Dans cet état, qui étoit celui des Grecs dans ce fiècle; comme dans ceux que nous avons vu s'écouler depuis la décadence de l'Empire, on ne réuffit guère que dans les chofes de fimple agrément, dans les genres où il ne faut que de la fineffe, des traits, des faillies. On ne peut ni embraffer les grands fujets, ni concevoir des plans vaftes, ni les exécuter. On n'écrit plus que par l'infpiration de la flatterie, de la fatyre ou de la volupté.

Ce qu'il y eut de bons efprits parmi les Grecs vers l'époque où nous fommes, s'attachoient à la Grammaire, à la Critique des Anciens, dont ils éclairciffoient les Ecrits par des Scholies & des Commentaires; à la Philofophie &

à l'Histoire. Mais l'esprit de servitude & d'adulation a répandu bien des taches dans leurs Ecrits. On y voit trop souvent que la crainte arrêtoit leur plume, ou que le ressentiment & l'aigreur se mêloient dans leurs écrits & dans leurs réflexions, aux vues du Littérateur & du Philosophe. C'est principalement dans les Ouvrages historiques sur les événemens récents, que cette influence des passions & des sentimens dont les Ecrivains s'étoient laissés prévenir, se montre d'une manière plus sensible; & par cette raison, l'on ne peut être trop circonspect dans l'usage qu'on fait des Histoires publiées sous le règne des Princes dont nous allons parler, & dans le degré de confiance qu'on accorde au témoignage de ceux qui les ont écrites. Il faut examiner leurs inclinations, leurs intérêts personnels, leurs rapports avec ceux qui gouvernoient & qui jouissoient de la faveur, sur-tout dans ce qui regarde l'intérieur de la Cour, les partis qui s'y formoient, le caractère, la conduite & les mœurs privées des Princes & des Ministres. Avec ces précautions on peut tirer de grands secours des Histoires générales & par-

XII. SIÈCLE.

ticulières qui sortirent de la plume des Grecs dans les tems que nous parcourons, sur-tout si l'on a l'attention de les comparer les uns aux autres, & de rapprocher leurs témoignages pour en former un résultat plus sûr & plus avéré.

Les simples Littérateurs qui parurent dans ce siècle parmi les Grecs, n'ont point de rapport à notre objet. Tels sont les Grammairiens, les Scholastiques, les Philologues & les Auteurs d'Ouvrages érotiques, tant en prose qu'en vers. Nous devons nous borner à remarquer que ces Ecrivains rendirent de grands services aux Lettres, en veillant à la conservation des Ouvrages que les siècles éclairés avoient produits. On sait de quelle utilité leurs travaux ont été dans la suite pour l'intelligence des Anciens, lorsqu'on sentit enfin la nécessité de recourir aux sources & d'étudier les chef-d'œuvres de l'antiquité. Eustathe, Evêque de Thessalonique, est le plus habile Critique & le plus savant Philologue dont il soit fait mention dans le XIIe. siècle. Les Commentaires qu'il a laissés sur Homère, sont encore consultés par ceux qui veu-

lent approfondir le vrai ſens de ce Prince des Poëtes, & connoître les uſages des tems reculés. Dans tous les âges qui ſe ſont écoulés juſqu'à la renaiſſance des Lettres en Occident, il n'y a que Servius, Grammairien du IVe. ſiècle, & Commentateur de Virgile, qu'on puiſſe lui comparer.

XII. Siècle

Les Arts qui dépendent du deſſin, tels que l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, l'Orfévrerie, l'Art de graver, de tailler, d'incruſter les pierres précieuſes, & celui de cizeler l'or & l'argent, ou de les aſſembler ſous différentes formes, étoient cultivés avec le plus grand ſuccès à Conſtantinople & dans les autres Villes opulentes de l'Empire d'Orient. Lorſqu'on entreprit en France & ailleurs de grands édifices, comme l'Egliſe de S. Denys, celle de Cluni & d'autres, on fit venir de Conſtantinople des Architectes, des Peintres, des Sculpteurs, en un mot des Artiſtes de tout genre, ſoit pour tracer le plan des ouvrages, ſoit pour les diriger. C'étoit auſſi des Grecs qu'on tiroit les riches broderies & les étoffes de ſoie. La magnificence & la vanité des Grands, des favoris, des hommes

XII. SIÈCLE.

nouveaux, avoient tourné l'induſtrie vers les objets de luxe. Dans un pays où les révolutions étoient ſi fréquentes, les fortunes ſi rapides, où des hommes inconnus la veille, étoient portés tout d'un coup aux places les plus diſtinguées, il falloit qu'on pût trouver dans un inſtant tout ce qui ſert à la repréſentation, aux commodités de la vie & à la volupté. Des parvenus à qui le hazard procuroit tout-à-coup des grandeurs & des richeſſes, n'épargnoient rien pour ſe relever aux yeux du peuple, par tout ce que l'éclat extérieur & la dépenſe ont d'impoſant. Dans l'intérieur de leurs Palais, ils vouloient ſe procurer toutes les jouiſſances qui flattent l'amour-propre, & ce déſir étoit d'autant plus vif, qu'il avoit pour eux tout le piquant de la nouveauté. Rien ne coûtoit lorſqu'il s'agiſſoit de contenter des goûts qui avoient l'ardeur & l'impatience des paſſions les plus vives. De-là venoit que tous les Arts qui marchent à la ſuite du luxe, & qui vivent à ſes dépens, étoient comme fixés dans la Capitale de l'Empire. Les autres Nations chez qui l'induſtrie, faute d'être miſe en action, avoit fait moins

de progrès, alloient chercher dans cette Ville les étoffes de prix, & les autres choses à l'usage des Grands & des Riches, qu'on ne trouvoit pas ailleurs; car la barbarie a aussi son luxe & sa magnificence.

Les disputes qui s'étoient élevées entre l'Eglise d'Orient, & celle d'Occident, sur le dogme & sur les pratiques; le schisme qui en avoit été la suite; les attaques fréquentes qu'on se livroit de part & d'autre, & la nécessité où l'on se trouvoit souvent de se défendre, avoient forcé les Théologiens Grecs à étudier les matières de controverse. Il avoit fallu recourir aux sources, interroger l'antiquité, consulter les Pères qui avoien écrit avant la naissance des questions & des usages sur lesquels on étoit partagé. Pour se mettre en état d'établir son sentiment sur des preuves qui lui donnassent au moins quelque apparence de vérité, pour répondre aux objections de ses adversaires avec quelque avantage & quelque air d'érudition, on ne pouvoit se dispenser de faire des recherches, d'assembler des témoignages, d'écrire, de raisonner. Ces circonstances tournèrent donc l'acti-

XII. SIÈCLE.

vité des Savans dans le Clergé de l'Eglise Grecque, du côté de la Critique ſacrée, de la Controverſe & de la Théologie polémique. La Juriſprudence canonique fut encore un des objets de leur application & de leurs travaux dans ce ſiècle. Les droits des Patriarches & des Métropolitains, les priviléges de certaines Egliſes, & les règles de la diſcipline qui n'étoient pas les mêmes en Orient qu'en Occident, formoient le corps de cette Science qui ſe diviſoit en différentes branches, ſelon les différens rapports ſous leſquels on l'enviſageoit. Nous donnerons une notice de ces Savans, de leurs talens & de leurs Ouvrages, dans l'Article des Ecrivains Eccléſiaſtiques qui ont fleuri dans le douzième ſiècle.

Quoique les Muſulmans fuſſent preſque toujours en guerre, tantôt les uns contre les autres, tantôt contre les Grecs & les Latins, les Sciences & les Arts étoient encore cultivés chez eux avec quelque ſuccès. Les révolutions fréquentes qui faiſoient tomber les Califes, les Sultans, les Viſirs, pour en élever d'autres qui ne tardoient pas à ſe voir précipités, n'intéreſſoient pas la con-

ſidération & le repos dont jouiſſoient les Gens de Lettres dans la plupart des Cours Mahométanes de l'Orient. Les prédéceſſeurs des Princes qui règnoient alors, avoient fait, comme nous l'avons déjà dit, en faveur des Sciences qu'ils aimoient & dont ils s'occupoient eux-mêmes, des établiſſemens fixes; & le ſort des Savans ſe trouvoit aſſuré par de riches fondations que les nouveaux Souverains ſe faiſoient un devoir de ſoutenir & une gloire d'augmenter. Il y eut donc des Philoſophes, des Géomètres, des Aſtronomes, des Chymiſtes, des Poëtes & des Théologiens dans toute l'étendue de l'Empire Muſulman, quelque diviſé qu'il fût dans l'ordre civil & politique. Parmi les Théologiens Arabes, les uns s'appliquèrent à combattre les ſyſtêmes philoſophiques & religieux, dont les principes leur paroiſſoient les plus oppoſés à la doctrine de l'Alcoran; les autres entreprirent de juſtifier le Mahométiſme, & de répondre aux objections des Philoſophes & des Chrétiens; les autres enfin travaillèrent à réfuter ou à concilier les différentes ſectes qui s'étoient formées dans le ſein de l'Iſlamiſme.

XII. SIÈCLE.

Les Arts de luxe & d'agrément étoient aussi très-florissans dans les Cours brillantes & voluptueuses des Califes de Bagdad & du Caire, de même que dans celles des Sultans de Perse, d'Iconium, de Damas, & des Miramolins d'Espagne.

De tous les Savans qui se firent un nom parmi les Arabes, Averroës, Philosophe & Médecin, fut celui dont la réputation s'étendit plus loin, & dura plus long-tems. Il naquit à Cordoue, & mérita la protection des Princes Maures d'Espagne & d'Afrique, qui l'élevèrent à des emplois honorables. Il s'y fit estimer par sa vigilance, sa pénétration, son grand savoir & son exacte probité. L'envie troubla ses jours, comme il arrive ordinairement à ceux qui obtiennent des honneurs & des récompenses par un mérite peu commun. On rendit sa Religion suspecte, à cause de certains principes empruntés des anciens Philosophes sur l'origine du monde & l'ame universelle; qu'il avoit avancés dans ses écrits & développés dans ses leçons. Il fut donc persécuté, privé de ses charges & de ses biens, errant en divers pays, & obligé de se cacher: mais le tems ayant dissipé cet orage, il

recouvra l'estime & la considération dont ses ennemis n'avoient fait que le rendre plus digne, en mettant son mérite & sa vertu dans un plus beau jour. Il mourut au commencement du treizième siècle, avec la réputation d'un homme aussi distingué par ses vertus que par ses talens. Sa Traduction des Ouvrages d'Aristote, & les Commentaires dont il les accompagna, le rendirent célèbre dans tout l'Occident. La vénération qu'il avoit pour ce philosophe alloit si loin, qu'il le regardoit comme l'être qui avoit le plus approché de la divinité, par le privilége de connoître toutes les vérités, & de ne tomber dans aucune erreur. Son enthousiasme se communiqua bientôt à la plupart des Savans de l'Europe, & s'y perpétua longtems.

L'ardeur de l'étude, qui s'étoit allumée en diverses contrées de l'Europe dans le siècle précédent, & le goût des Sciences excité par l'exemple, par l'émulation & les récompenses, amenèrent dans celui-ci des changemens plus heureux, & des circonstances plus favorables aux Lettres. Si l'on ne fit pas de nouvelles découvertes, si l'on ne

XII. SIÈCLE.

recula point les bornes de l'esprit humain par des efforts puissans, ou par d'heureux hasards, on étendit au moins la sphère des connoissances, & la lumière qui se développoit en tout sens par des travaux soutenus, embrassa un horison plus vaste que jamais. Les Ecoles publiques se multiplièrent; il s'en établit de nouvelles en plusieurs endroits où le nom des Sciences & des Lettres étoit presque inconnu; & les anciennes prirent une forme, une consistance qui assura l'état des Savans consacrés à l'instruction, & qui rendit ces établissemens fixes & durables, sous les noms d'Universités, de Collèges, de maisons uniquement destinées à l'étude; car c'est à ce tems qu'on doit rapporter les commencemens certains des compagnies savantes qui présidoient à l'éducation de la jeunesse, & qui conservoient en quelque sorte le dépôt des connoissances & des lumières, quoique leur première origine rémonte beaucoup plus haut.

Il y eut donc en Occident plus d'émulation pour les Lettres, plus d'estime pour les Savans, des Ecoles plus régulières, des Professeurs plus célèbres, un

plus grand concours d'Auditeurs à leurs leçons, & un cours d'études plus méthodique dans ce douzième siècle, que dans tous ceux qui l'avoient précédé. Les anciennes Maisons religieuses ne vouloient pas perdre la réputation qu'elles s'étoient acquise par les Sciences; & les Ordres nouvellement établis, tels que ceux de Cîteaux, de Prémontré, des Chanoines réguliers, ambitionnoient la gloire de produire aussi des hommes de Lettres, & d'avoir des Ecoles florissantes. Le Clergé séculier qui avoit plus souffert que tous les autres corps ecclésiastiques, des effets de l'ignorance & de la dissipation, reprit peu à peu le goût des études, & s'y livra bientôt avec une louable ardeur. Les Princes, les Seigneurs, les gens du monde, commencèrent à rougir d'une ignorance dont on avoit tiré gloire auparavant; & s'ils ne cultivèrent pas tous les Lettres & les Arts, ils les honorèrent au moins de leur protection, ils encouragèrent les talens par leurs bienfaits, ils accordèrent aux Savans des distinctions flatteuses, & les hommes de mérite parvinrent aux places, aux dignités où leurs connoissances,

XII. SIÈCLE.

leur érudition & leurs vertus les appelloient.

Le goût des Lettres pénétra jusques dans les Monastères de filles ; la langue Latine cessant d'être l'idiôme vulgaire, & la règle étant alors établie, de ne point admettre de filles à la profession religieuse, qu'elles ne parlassent, ou du moins qu'elles n'entendissent le Latin. C'étoit pour elles un motif d'apprendre une langue qui étoit celle de la Liturgie & des autres parties de l'Office. L'étude du Latin qui étoit de nécessité pour elles, les conduisoit à celle de l'Ecriture sainte & des Pères de l'Eglise. Plusieurs savans & pieux Ecrivains de ce siècle, leur adressoient des Lettres & des Traités sur la doctrine des Livres saints & des Docteurs révérés dans l'Eglise, comme on le voit dans le Recueil des Œuvres de S. Bernard, de Pierre le Vénérable, d'Abailard, & de quelques autres. Elles s'appliquoient aussi à la Médecine, à la Chirurgie, & à la Pharmacie, tant pour l'utilité de leurs Maisons, que pour le soulagement des pauvres de leur sexe qu'elles soignoient dans leurs maladies. Il y en eut même un assez grand nom-

Digitized by Google

bre, parmi les filles consacrées à Dieu dans les saints asyles de la piété, qui étudièrent la Grammaire, la Rhétorique & ce qu'on appelloit alors les Arts libéraux. D'autres cultivèrent la Poésie avec succès, soit en Latin, soit en langue Romance. On met au rang de ces Religieuses savantes, outre la célèbre Héloïse, Abbesse du Paraclet, Cécile, fille de Guillaume le Conquérant, Abbesse de la Trinité à Caën; Emme, Abbesse de S. Amand à Rouen, & Marsilie qui lui succéda; Mathilde d'Anjou, seconde Abbesse de Fontevrault; Angélucie, Religieuse du même Monastère, & plusieurs autres dont il est inutile de rapporter ici les noms.

Les Religieuses ne furent pas les seules personnes de leur sexe qui s'adonnèrent à l'étude des Lettres. Il y eut des femmes savantes dans le monde, comme dans la retraite. On en vit quelques-unes dans les conditions communes; mais il en parut un plus grand nombre parmi les personnes que leur rang & leur fortune mettoient plus à portée de connoître les hommes versés dans les Sciences, & plus en état de subvenir

XII. SIÈCLE.

aux dépenſes que l'amour de l'étude entraînoit alors, attendu la rareté des Livres, & les ſommes conſidérables qu'il falloit employer à s'en procurer. Ainſi les monumens qui ſervent à l'Hiſtoire littéraire de ce ſiècle, nous ont conſervé les noms d'Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, & femme d'Etienne, Comte de Blois; d'Hermengarde, fille de Foulques, Comte d'Anjou, & femme d'Alain Fergent, Duc de Bretagne; d'Adélaïde, femme de Simon, Duc de Lorraine; de Gisèle, fille du Comte de Mâcon, & première femme de l'Empereur Frédéric I; de Béatrix de Bourgogne, ſeconde femme du même Prince; de Mathilde, fille de Henri I, Roi d'Angleterre, & veuve de l'Empereur Henri V; de Marguerite, fille d'Etienne, Comte de Bourgogne, & femme de Gui, Dauphin de Viennois; & enfin, pour ne pas conduire plus loin cette énumération, celui d'Adèle, épouſe du Roi de France, Louis le Jeune, & fille de Thibaud, Comte de Champagne.

La Poéſie en langue Romance ou Provençale, faiſoit l'amuſement des Grands & de leurs Cours. D'abord

elle ne fut cultivée que par les Trouvères ou Jongleurs, qui étoient par état & par goût, Poëtes, Muſiciens & Farceurs. Ils alloient de Châteaux en Châteaux, déclamant & chantant leurs vers, accompagnant leurs voix du ſon de quelqu'inſtrument & de geſtes expreſſifs, qui approchoient de l'ancienne ſaltation des Grecs & des Romains. La galanterie & les exploits des Chevaliers étoient le ſujet ordinaire de leurs Poëmes, ou pour mieux dire, de leurs Chanſons. Le plaiſir de les entendre fit naître l'idée de les imiter. Les Beaux-Eſprits, & même les gens de qualité qui l'étoient quelquefois, s'en firent un délaſſement, & les hommes les plus diſtingués par leur naiſſance aſpirèrent à la gloire de bien rimer. On vit Frédéric Barberouſſe, Empereur; Richard Cœur de Lion, Roi d'Angleterre; Henri & Geoffroi, ſes frères, & pluſieurs autres Princes; & une quantité de Seigneurs de moindre rang, marcher ſur les traces des Poëtes de profeſſion, & ſouvent les effacer. On ſe raſſembloit à certains jours chez les Comtes & les Châtelains, qui ſe plaiſoient à étaler quelque magnificence & quel-

que politesse dans leurs cours. Les Chevaliers qui se piquoient de joindre les talens de l'esprit à la bravoure & à la loyauté, qui étoient les vertus essentielles de leur profession, y apportoient les pièces qu'ils avoient composées. On les soumettoit à l'examen d'un tribunal dont les Dames étoient les Juges, & le vainqueur recevoit d'elles un prix qui l'excitoit à en mériter d'autres. Si les Arrêts de ce tribunal, & l'émulation qu'ils excitèrent dans la jeune Noblesse, ne firent pas éclore des chef-d'œuvres, elles servirent au moins à tirer les esprits de l'engourdissement où ils avoient été jusques-là, & contribuèrent à dépouiller peu-à-peu la langue Romance de la rudesse & de la grossiéreté qui la défigurèrent trop long-tems. Elle acquit, à force d'être maniée, de la douceur & de la souplesse. Ses élémens devinrent plus simples, ses tours plus élégans, & sa marche, sans avoir encore beaucoup de régularité, suivit de plus près qu'elle n'avoit encore fait, l'ordre naturel de la pensée. Nous ne devons pas oublier de compter parmi les richesses littéraires de ce siècle, l'invention du vers Alexandrin, ainsi nommé, soit

parce qu'il fut imaginé par un Poëte appellé Alexandre, soit parce qu'il fut employé la première fois dans un Poëme dont les victoires d'Alexandre étoient le sujet.

Les Savans qui se dévouèrent à l'étude, soit par un amour pur & désintéressé pour les Lettres, soit par des motifs d'ambition, & le desir de la gloire, ne se bornoient pas aux charmes de la Poésie, ni au mérite de bien écrire dans un langage qui n'étoit pas encore celui des Sciences. Ils s'élevoient à des objets plus graves, plus intéressans & plus dignes de la noble ardeur qui les animoit. L'Histoire générale & particulière; la Philosophie qui ne comprenoit alors que la Dialectique & quelques élémens de morale; la Jurisprudence canonique & civile; la Science de l'écriture, & sur-tout la Théologie, étoient la matière de leurs travaux & l'objet de leur émulation. L'Eloquence ne fut pas non plus négligée, & l'art d'écrire avec élégance n'avoit pas encore été cultivé avec plus de succès, depuis qu'on avoit quitté la trace des bons Ecrivains de l'antiquité. Nous en avons pour témoins les Ecrits de S. Bernard, d'Héloïse, d'A-

XII. SIÈCLE.

bailard, d'Ives de Chartres, de Pierre de Blois & de plusieurs autres qui ont été l'ornement du douzième siècle, & qui sont encore justement estimés dans le nôtre.

Il n'en fut pas de même de la Physique & des Sciences naturelles qu'elle embrasse. Les Savans étoient à cet égard au niveau du peuple; ils partageoient ses préjugés les plus ridicules & ses imaginations les plus absurdes. Une admiration froide & une crédulité honteuse étoient les seuls sentimens que la vue des opérations de la nature excitoit chez les hommes. On croyoit la terre plate; on ne la divisoit qu'en deux parties, l'Europe & l'Asie, & on confondoit avec celle-ci l'Afrique dont on ne connoissoit que les côtes. On ignoroit le cours des Astres, & la cause des éclipses. Les hommes qui passoient pour les plus habiles, n'étoient attentifs aux phénomènes célestes, que pour en tirer des présages de l'avenir. On réduisit en Art la connoissance des pronostics, & on en formoit des Recueils de prédictions pour un certain période de tems; ce qui fut l'origine des Almanachs. On saisissoit avec avidité toutes les absurdités que l'Astrologie étoit capable

capable d'enfanter, & l'on n'avoit pas la moindre ardeur pour étudier la nature, en la prenant elle-même pour guide & pour maître. La Physique & les autres Sciences qui en dépendent, restèrent donc encore long-tems dans cet état, & les erreurs accréditées par un faux savoir, se perpétuerent dans le monde.

XII. SIÈCLE.

Il est trois autres genres d'étude qui tiennent de plus près à notre objet, parce qu'ils forment la Science de la Religion; nous voulons parler de l'interprétation des saintes Ecritures, de la Critique sacrée & de la Théologie. Ces trois branches importantes de l'érudition ecclésiastique, occupèrent les plus savans personnages de ce siècle, mais avec des succès divers, dont il faut donner une idée avant de terminer cet Article. Les Livres saints qui ne sont autre chose que la parole de Dieu écrite par des hommes inspirés, furent toujours regardés comme la source principale où les Docteurs devoient aller puiser les dogmes de la foi, les maximes de la morale, les règles de la vertu, les principes & les modèles de la solide piété, en un mot le véritable esprit du Christianisme, & l'ensemble des vérités qu'il importe aux hommes de connoître.

XII. SIÈCLE.

On sentit dans ce siècle mieux qu'on n'avoit encore fait, qu'il est impossible d'acquérir l'intelligence de l'écriture, sans étudier la langue originale, & sans que la Critique travaille à épurer le texte sacré, des fautes qui s'y sont glissées par le laps du tems & l'inattention des copistes. Plusieurs Savans tournèrent leurs soins & leurs veilles vers ces deux importans objets. La Langue sainte ne leur fut plus inconnue; ils profitèrent pour s'y rendre habiles, du secours des Juifs qui avoient établi, en différentes Villes, des Académies où l'on enseignoit tout ce qui est relatif au sens grammatical & aux difficultés de l'idiome. Tous ceux qui se firent un nom dans l'Eglise par leur savoir, avoient au moins quelque teinture d'Hébreu, & quelques-uns le possédoient assez pour entrer en lice avec les Docteurs Juifs, sur les points les plus épineux de la controverse, & sur les textes dont l'interprétation dépend uniquement de la signification propre & radicale des termes employés par les Ecrivains sacrés. Les premiers Religieux de Cîteaux facilitèrent encore l'étude si essentielle de l'écriture, par le travail qu'ils entreprirent pour donner à l'E-

glise & aux Sciences une édition correcte du texte sacré. Ils s'y livrèrent avec un zèle & une ardeur qui fut suivie du succès qu'on en devoit attendre. C'est la première entreprise de ce genre dont on ait conçu l'idée depuis les tems de S. Jérôme. Les Copistes de leur côté s'occupèrent à multiplier les exemplaires de cette édition, qui devint par-là aussi commune qu'elle étoit utile.

Les interprêtes continuèrent aussi à répandre le goût des Livres saints par le grand nombre de Commentaires qu'on publia sur toutes les parties de l'écriture. Jamais siècle n'en avoit encore vu tant paroître que celui-ci. Mais ils n'étoient pas tous d'un égal mérite & d'une égale utilité. Car dans le grand nombre de ceux qui étudièrent l'Ecriture-Sainte pour en découvrir le sens, plusieurs s'écartèrent de la route que les Pères & les anciens Commentateurs avoient tracée. L'affectation de subtiliser sur les moindres choses, pour se donner un faux air de pénétration & de profondeur, jointe au mauvais goût du tems qui attachoit peu de prix à tout ce qui étoit simple & naturel, jetta la plupart des interprêtes dans un genre

XII. SIÈCLE.

d'explications plus ingénieuſes que ſolides. Le ſens littéral les attacha moins que le ſpirituel & le moral, parce que ſous l'apparence de percer l'écorce de la Lettre, & de pénétrer juſqu'à l'eſprit, on s'ouvrit une libre carrière, pour s'abandonner aux idées nouvelles & arbitraires, aux allégories, aux moralités de pure imagination, & pour ſe permettre une infinité de queſtions auſſi vaines & auſſi frivoles, qu'étrangères au texte dont on prenoit occaſion pour les propoſer. Le plus grand mal qui réſulta des interprétations allégoriques, fut qu'on érigea ces allégories en principes, & qu'on ſe prévalut enſuite de ces faux principes pour en tirer des conſéquences tout-à-fait contraires au vrai ſens de l'Ecriture. Un bon Commentaire qui auroit fixé le véritable ſens des Livres ſacrés, ſuivant la judicieuſe remarque des ſavans Auteurs de l'Hiſtoire Littéraire de la France, auroit empêché la multiplication de tant de mauvais Ouvrages ſur l'Ecriture, qu'on ne lit plus, & qui ſont devenus le rebut des Bibliothèques. Mais chacun croyant ſes idées plus belles ou plus neuves que celles des autres, parce

qu'elles étoient plus singulières, vouloit faire preuve de savoir & de sagacité: de-là ce grand nombre de Commentaires que les Savans se disputoient la gloire de publier à l'envi les uns des autres, & dont la plupart étoient moins propres à donner l'intelligence des Livres divins, qu'à les obscurcir, & quelquefois même à les avilir par des applications profanes.

XII. SIÈCLE.

L'étude des Pères de l'Eglise, seconde source de la saine Théologie, & second objet de la Critique sacrée, ne fut pas à beaucoup près si cultivée que celle de l'Ecriture sainte: cependant il n'y eut point de Bibliothèque ou l'on ne voulût avoir leurs Ouvrages. On les recherchoit avec empressement; on les copioit avec soin; on s'appliquoit même à épurer leur texte, & à distinguer les écrits qui étoient véritablement sortis de leur plume, d'avec ceux qui leur étoient faussement attribués. Mais la recherche de ces Ouvrages si précieux n'étoit le plus souvent qu'un objet de pure curiosité, ou d'une sorte de luxe & d'ostentation littéraire, dont la vanité des Savans se piquoit alors, comme elle s'en est piquée dans tous les tems.

XII. SIÈCLE.

Les bons esprits s'attachoient à cette étude ; ils y cherchoient la connoissance des vérités chrétiennes, & la méthode si solide & si lumineuse que les Anciens avoient employée pour les établir. Ils lisoient les Pères Grecs, soit dans leur Langue originale, soit dans les traductions qu'on en avoit faites. Les Pères Latins leur étoient encore plus familiers ; & entre ceux-ci, S. Augustin & S. Grégoire le Grand étoient d'un usage plus ordinaire, comme on le voit par les Ouvrages de S. Bernard, de Jean de Salisbéri, & des autres Docteurs célèbres de ce siècle. Mais il s'en falloit beaucoup que tous les Théologiens fussent aussi judicieux dans le choix des guides qu'ils suivoient. Le goût dominant des vaines subtilités, des questions curieuses & des raisonnemens humains, entraîna le plus grand nombre dans des routes entièrement opposées à celles de l'antiquité, & leur fit négliger les vraies sources de la science ecclésiastique. La lecture des Anciens demandoit beaucoup de tems, & ne satisfaisoit pas cette passion ardente de tout savoir en peu d'années, de raisonner, de disputer & d'étaler un faux savoir par la mé-

thode que les nouveaux Dialecticiens avoient introduite dans les Ecoles.

XII. SIÈCLE.

Il se forma donc, en conséquence de ces différentes manières d'envisager l'étude de la Religion, deux différentes classes de Théologiens qu'on avoit déjà vu naître sur la fin du siècle précédent. Les uns traitoient la science des vérités divines par l'autorité de l'Ecriture, des Conciles & des Pères de l'Eglise, en y joignant quelquefois des propositions démontrées par la lumière naturelle ; les autres n'y employoient que des raisonnemens philosophiques & l'art des syllogismes, selon les principes de la Dialectique contentieuse. On appella Théologie positive, la première de ces deux méthodes, parce qu'elle se bornoit à exposer & à développer dans un ordre clair & naturel ce qui est contenu dans les deux sources de la révélation ; & l'on donna le nom de Théologie scholastique à la seconde méthode, parce qu'on y avoit adopté les formes & le langage qui s'étoient emparé des Ecoles, depuis que la Dialectique d'Aristote y régnoit en souveraine. Cette dernière méthode, également favorable à la paresse & à la vanité, prévalut tellement,

XII. SIÈCLE.

qu'on faisoit difficulté d'appeller Théologiens le petit nombre de ceux qui suivoient encore la manière des Anciens. On n'en connoissoit point d'autre dans les Ecoles publiques, où les Maîtres & les Étudians procédoient toujours par la forme syllogistique. Le goût de la dispute qui nourrit celui des questions curieuses & des spéculations frivoles, devint si général, qu'il en résulta les plus grands abus. On abandonna les points les plus intéressans de la foi, & les preuves les plus solides de la vérité, pour se jetter dans une foule de recherches aussi étrangères aux dogmes qu'à l'instruction. On se proposoit des questions minutieuses ou ridicules qu'on examinoit gravement, & auxquelles on appliquoit tout l'appareil des subtilités & des raisonnemens sophistiques d'où l'on faisoit tout dépendre. Pour donner un air d'importance à ces puérilités, on les couvrit d'un langage extraordinaire d'abstractions, de distinctions, en un mot de ce jargon ridicule & barbare dont nos écoles ont retenti pendant plusieurs siècles, & qui a tenu lieu de Science à un infinité d'ignorans. Enfin, comme l'esprit humain ne connoît point de bornes, lorsqu'il s'est

une fois abandonné à lui-même, les nouveaux Théologiens allèrent jusqu'à mettre en problême les dogmes les plus incontestables de la foi; ce qui tendoit à soumettre toutes les vérités à l'examen téméraire de la raison, à multiplier les disputes sur tous les objets contenus dans la Révélation, & à diviser les esprits sur les points les plus essentiels de la Doctrine évangélique. Ce fut en effet ce qu'on vit arriver bientôt; & les erreurs d'Abailard, de Gilbert de la Porée, & les autres qui firent tant de bruit dans le cours de ce siècle, n'eurent pas d'autre source que cette funeste manie de ramener tout aux idées de la raison, & aux formes de la Dialectique. S. Bernard & les autres Docteurs catholiques qui ont combattu avec le plus de zèle ces dangéreuses nouveautés, n'ont pas oublié de remarquer l'étroite liaison qu'elles avoient dans leurs principes & dans leurs procédés, avec la méthode abusive des Ecoles; & Abailard détrompé de ses erreurs en fit ingénument l'aveu.

XII. SIÈCLE.

On rapporte à ce siècle les commencemens d'une nouvelle branche de Théologie, qu'on a désigné par le nom de Théologie mystique. Ce nom lui fut donné,

XII. SIÈCLE.

parce que toute occupée des choses spirituelles, elle n'a d'autre but que de conduire les ames à la perfection, & de les unir avec Dieu dans la contemplation de ses attributs, & les ardeurs de son amour. Il y avoit eu dans tous les tems de pieux & sublimes contemplatifs, qui prenant Dieu pour unique Maître, comme pour unique objet de leurs pensées & de leur étude, s'étoient élevés aux plus hauts dégrés de la vertu. Mais ils s'abandonnoient à l'attrait dont ils éprouvoient l'Empire, & à la conduite de l'Esprit saint qui purifioit & enflammoit leur cœur. On ne s'étoit pas encore avisé de réduire en méthode les secrets de la vie intérieure, & de proposer aux ames des règles & des moyens pour diriger leurs pas dans ces routes mystérieuses, où il semble qu'on devroit plutôt entrer par impulsion que par choix. Les anciens maîtres de la vie spirituelle avoient proposé des maximes & des pratiques pour l'avancement des ames; mais toute leur doctrine se réduisoit à combattre les passions, à soumettre les puissances intérieures, & à régler tant les paroles & les actions, que les desirs & les pensées sur la Loi de Dieu dont ils prescrivoient, non l'étude,

mais la méditation, à leurs disciples. S. Basile, S. Pacôme, S. Antoine, & dans une époque plus récente, S. Benoît & S. Bruno, non plus que les autres législateurs de la vie monastique, n'avoient pas d'autres idées sur la spiritualité. Mais il parut dans ce siècle des contemplatifs, qui pour former des disciples & leur transmettre les pratiques dont ils s'étoient servis avec succès, ouvrirent des routes nouvelles, & firent de la Théologie mystique, une Science distinguée de la morale ordinaire, & toute destinée à l'usage de ceux qui aspiroient aux états les plus sublimes de la vie unitive. On écrivit donc sur ces matières abstraites & mystèrieuses, & on publia des traités sur la contemplation, qui furent encore développés & enrichis de nouvelles vues dans la suite. Mais comme l'erreur & l'excès touchent de près à la vérité, dans des matières si délicates, les faux spirituels ne tardèrent pas à déshonorer la Religion par l'abus des règles & des maximes, qu'on n'avoit établies d'abord que pour faciliter les progrès de la piété, en éloignant d'elle les illusions & les écueils que la foiblesse humaine rencontre dans le chemin de la vertu. Cet

XII. SIÈCLE. abus ne fit qu'augmenter avec le tems ; & nous verrons les écarts monſtrueux qui en furent la ſuite.

ARTICLE V.

Etat du Chriſtianiſme dans toutes les contrées du Monde.

SI le ſchiſme renouvellé, ou pour mieux dire, conſommé au ſiècle précédent par Michel Cérulaire, n'eut pas continué de tenir l'Egliſe Grecque ſéparée de l'Egliſe Latine, on pourroit dire que le Chriſtianiſme étoit plus floriſſant à Conſtantinople & dans le reſte de l'Empire d'Orient, qu'il ne l'avoit été depuis long-tems. Le calme y règnoit au-dedans, & aucun trouble nouveau n'agitoit la Société chrétienne. La plupart des Empereurs protégèrent l'Egliſe, & procurèrent l'exécution de ſes Loix. Pluſieurs l'enrichirent par leurs dons, & ſignalèrent leur piété par de nouvelles fondations de Monaſtères. Quelques-uns firent des conſtitutions en ſa faveur, & employèrent leur autorité à l'extirpation des héré-

ſies, & nommément du Manichéïſme qui travailloit à ſe reproduire ſous une forme nouvelle dans quelques Provinces. Enfin preſque tous ces Princes témoignèrent des diſpoſitions pacifiques qui firent eſpérer la réunion des deux Egliſes; & nous ſavons par des monumens authentiques qu'ils vivoient en communion avec le Saint-Siège, qu'ils écrivoient aux Papes, qu'ils en recevoient des Lettres, & qu'ils envoyoient des préſens magnifiques aux Baſiliques de Rome & à d'autres Egliſes célèbres d'Occident.

Les eſprits paroiſſoient moins échauffés, moins aigris; on ſembloit ſe voir avec moins d'averſion; on ſe trouvoit enſemble à la Cour des Empereurs & dans les cérémonies publiques avec moins de défiance réciproque; on ſe témoignoit plus d'égards, & l'on indiquoit par tout cela quelque deſir de ſe rapprocher. Ce deſir qui étoit ſincére dans les cœurs droits, fit croire que la réunion n'étoit pas une choſe ſi difficile qu'on ſe l'imaginoit; & pour en chercher les moyens, on convint d'avoir enſemble des conférences tranquilles, où ceux qui ſeroient chargés des inté-

XII. SIÈCLE.

rêts de chaque Eglise, proposeroient leurs difficultés, & fourniroient leurs moyens. L'offre en fut acceptée de part & d'autre avec un empressement & un zèle pour la paix, qui firent espérer l'issue la plus heureuse. On tint donc, avec l'agrément des Princes, & en présence des Officiers publics, plusieurs Colloques à Constantinople. Tout s'y passa dans le meilleur ordre; & ceux qui parloient pour les Grecs ou pour les Latins, se communiquèrent sans aigreur les raisons sur lesquelles on se fondoit dans les reproches qu'on se faisoit mutuellement. Les Grecs convinrent que le pain azyme, le jeûne du Samedi, & les autres pratiques dont les Auteurs du schisme & leurs plus ardents sectateurs avoient fait un grief aux Latins, étoient indifférentes en elles-mêmes, & que chaque Eglise avoit la liberté de suivre à cet égard ce qui se trouvoit établi chez elle par une ancienne tradition & un long usage. Mais le dogme de la procession du Saint-Esprit, ou plutôt l'addition de la particule *Filioque* faite au Symbole, pour exprimer ce dogme, & le Célibat des Clercs, étoient deux points sur lesquels on paroissoit aussi

loin que jamais de pouvoir s'accorder. Les choses restèrent donc à peu près dans le même état où elles étoient avant les conférences ; & ces heureuses dispositions à la paix dont on se flattoit de retirer quelque fruit, n'aboutirent qu'à faire des vœux pour la célébration d'un Concile général, où les Pasteurs des deux Eglises travailleroient à une réconciliation qu'on avoit jugée plus prochaine.

Mais malgré ces belles apparences, l'ancien levain de haine & de rivalité, qui avoit été le germe de la division entre les Orientaux & les Occidentaux, fermentoit toujours. Il ne falloit qu'une occasion pour le développer, & pour montrer par les plus tristes effets, combien les Grecs étoient au fond des ennemis irréconciliables des Latins. Elle se présenta cette occasion dans les premiers jours du règne de l'usurpateur Andronic. L'Empereur Manuel Comnène, avoit attiré à Constantinople un grand nombre de Latins ; il leur avoit donné sa confiance dans les affaires les plus importantes, & avoit récompensé leurs services par de grandes libéralités. Ils s'étoient maintenus dans cette

XII. SIÈCLE.

faveur pendant la minorité du jeune Alexis, fils & successeur de Manuel. Mais lorsqu'Andronic, par sa dissimulation & par ses crimes, se fut rendu Maître de l'Empire, les Grecs crurent que le tems étoit venu d'exterminer une Nation odieuse dont la prospérité excitoit leur jalousie. Andronic, pour plaire au peuple, seconda sa fureur. Ses troupes attaquèrent les Latins dans leurs quartiers. On massacra sans pitié tous ceux qui ne s'étoient pas dérobés au carnage par la fuite. On mit le feu à leurs maisons; & tout le canton qu'ils habitoient fut réduit en cendres. Ce n'étoient pas seulement la vile populace & les soldats qui se livroient à ces horribles violences; les Prêtres & les Moines étoient les plus acharnés; ils excitoient les gens de guerre & le peuple à ne pas épargner ces malheureuses victimes; & dans la crainte qu'il n'en échappât quelques-unes, ils pénétroient dans les lieux les plus cachés, les en arrachoient & les livroient aux meurtriers. Un Cardinal que l'Empereur Manuel avoit demandé au Pape pour travailler à la réunion des deux Eglises, fut enveloppé dans le massacre avec des circonstances d'atrocité, qui mon-

troient combien la haine des Grecs étoit profondément enracinée. Les plus humains d'entr'eux vendirent aux Turcs & aux infidèles, les Latins qui s'étoient fiés à la promesse qu'ils leur avoient faite de les sauver. Les Historiens du tems font monter à plus de quatre mille, le nombre de ceux qui furent ainsi réduits en esclavage, sans distinction d'âge, de sexe & de condition. Cette horrible boucherie, dans laquelle les Grecs n'épargnèrent pas même ceux d'entre les familles Latines qui étoient devenus leurs parens & leurs alliés par des mariages réciproques, arriva au mois d'Avril de l'an 1182.

XII. SIÈCLE.

Nous avons dit qu'un grand nombre de Latins aux approches de l'orage qui se formoit contr'eux, avoient pris la fuite. Mais lorsqu'ils apprirent le traitement qu'on avoit fait à ceux qui n'avoient pu les suivre, transportés de colère, & animés du desir de la vengeance, ils revinrent sur leurs pas & parcoururent, le fer & la flamme à la main, toutes les côtes de l'Hellespont & de la Méditerranée, & les Isles voisines jusqu'à la Thessalie, égorgeant tout ce qu'ils rencontroient, brûlant & pil-

lant les Monaftères, tuant les Moines & les Prêtres, & fe dédommageant par un immenfe butin, de ce que leur fuite précipitée leur avoit fait abandonner. Telles furent les fuites de l'animofité qui s'étoit allumée depuis long-tems entre les deux Nations, & que le cours des années n'avoit fait qu'augmenter. Exemple effrayant des maux dont les haines nationales font la caufe, fur-tout lorfque le faux zèle de la Religion leur fert de voile & de prétexte.

Du refte l'intérieur de l'Eglife Grecque fut affez tranquille, & l'ordre hiérachique y fut fuivi avec affez de régularité, jufqu'au règne d'Ifaac-l'Ange. Ce Prince d'un caractère impérieux & faux, voulut dominer fur le Clergé avec autant de tyrannie & de dureté, que fur les autres ordres de l'Etat. Il affervit les Evêques à fes caprices, exigea d'eux une aveugle complaifance, fit & défit les Patriarches à fon gré, & rendit les autres Prélatures amovibles felon fa volonté, pour y élever ceux qui lui étoient agréables, & en dépouiller arbitrairement ceux qui lui déplaifoient. Il employa tour-à-tour la rufe & l'autorité pour fe rendre maître

du Siège éminent de Constantinople, le premier de tout l'Orient par l'étendue de son pouvoir & la considération qu'il donnoit à ceux qui le remplissoient. Pendant les dix années qu'il règna, jusqu'à la révolution qui le priva du Trône, on compte cinq Prélats qu'il fit successivement élever sur la Chaire patriarchale, & qu'il en fit descendre, sans que les motifs de ces alternatives de faveur & de disgrace nous soient bien connus. Cependant on ne voit pas que les Evêques & le Clergé se soient plaints d'une conduite si contraire aux Loix de l'Eglise. Nous faisons cette remarque, pour donner une idée de l'état de servitude & de dépendance où l'ordre ecclésiastique étoit tombé en Orient, même dans les pays où la domination des Princes Chrétiens se soutenoit encore.

Entre les Eglises d'Occident, celle de France brilla du plus vif éclat pendant le douzième siècle. Elle produisit un si grand nombre d'hommes illustres par leurs vertus & leurs talens, que les Sciences & la piété sembloient avoir choisi cette portion de la République chrétienne, pour en faire leur séjour.

XII. SIÈCLE.

Les Princes qui règnerent sur les François pendant cette époque, aimerent la Religion, & ne connurent pas de meilleur usage de leur autorité, que de la faire servir à protéger l'Eglise, à seconder le zèle des Pasteurs, & à réprimer autant qu'il dépendoit d'eux, les abus qui intéressoient les mœurs & la piété. On ne doit pas même excepter de cet éloge, Philippe-Auguste, malgré ses démêles avec Rome, & quoique son caractère le portât plutôt vers les entreprises guerrières & vers la politique, que vers la pratique des vertus chrétiennes. Son ayeul, Louis le Gros, fut un Prince religieux, exact observateur de tous les devoirs extérieurs de la piété, libéral envers les Eglises & les pauvres; Louis le Jeune, son père, édifia les peuples par une vie pure & innocente, il éloigna de sa Cour les vices & les scandales; il eut un grand respect pour les hommes de bien, & témoigna toujours une crainte vive & religieuse des jugemens de Dieu. Philippe qui avoit l'ame d'un héros, ne fut pas moins attaché à la Religion, que son père & son ayeul, quoiqu'il n'eût pas autant qu'eux les dehors de

la dévotion. Ce Prince qui fut grand jusques dans ses foiblesses, imprima son caractère à ses défauts, comme à ses vertus. Sa piété dont il conserva toujours le fonds jusques dans les égaremens de son cœur, étoit noble & franche comme ses autres sentimens. Il en donna une preuve bien éclatante, lorsqu'il partit pour la guerre sainte. On le vit dans l'Eglise de S. Denis, prosterné sur le pavé, & fondant en larmes, supplier le Ciel de protéger ses armes dans une cause qu'il regardoit comme celle de la Religion.

XII. SIÈCLE.

La France étoit toujours l'asyle des Gens de bien que l'envie ou la politique persécutoit chez eux. Les Papes s'y refugioient, tantôt pour se dérober aux mauvais desseins de leurs ennemis, & tantôt pour éviter les outrages auxquels auroient pu se porter les Antipapes qu'on leur opposoit. Quoiqu'ils vinssent quelquefois armés de toutes leurs prétentions, & qu'ils présentassent aux François des chaînes odieuses, ils trouvoient chez nous des Princes généreux qui les combloient d'honneurs, & des peuples fidèles qui révéroient en eux les Chefs de la Religion. Les schismes qui

partagerent l'Italie & l'Allemagne, ne causerent aucun trouble en France. La Nation éclairée par ses Pasteurs, & guidée par la sagesse de ses Rois, demeura inviolablement attachée aux Pontifes légitimes. Dans les tems mêmes les plus orageux, ni le ressentiment que Philippe-Auguste avoit dans le cœur contre Innocent II; ni la peine que lui causoit l'interdit mis sur tout le Royaume par le Légat du Saint-Siège; ni la rigueur avec laquelle cet interdit fut gardé par le Clergé de France, ne purent lui faire méconnoître le successeur de S. Pierre dans un Pontife qui le traitoit si mal.

Lorsque S. Thomas de Cantorbéry fuyoit devant la haine du Roi d'Angleterre, ce fut en France qu'il trouva une retraite. Henri II, son Souverain, en fut mécontent, & s'en plaignit à Louis VII, lui reprochant comme une chose contraire au droit commun des Princes, la protection qu'il accordoit à un sujet rébelle; c'étoit ainsi que ce Prince violent & superbe appelloit le saint Archevêque, parce qu'il ne vouloit pas condescendre à ses injustes volontés. Louis répondit au Roi d'Angleterre, que s'il

ne vouloit pas renoncer à des coutumes qu'il disoit avoir reçues de ses prédécesseurs, quoique des hommes très-éclairés & très-pieux les jugeassent contraires à la Loi de Dieu, il ne devoit pas être étonné qu'un Roi de France eût à cœur de conserver un des plus beaux priviléges de son Royaume, où l'innocence opprimée avoit trouvé de tout tems une protection ouverte, & les hommes de bien exilés pour la justice, un asyle assuré contre leurs persécuteurs. Réponse digne tout à la fois & de la piété courageuse de Louis VII, & de la générosité d'un Monarque François.

XII. SIÈCLE.

La querelle des investitures assoupie, ou plutôt suspendue par le traité du Pape Pascal II avec l'Empereur Henri V, se renouvella bientôt, & jetta l'Eglise d'Allemagne dans des troubles dont elle avoit cru voir la fin. Pascal prisonnier de Henri avec une partie du Clergé Romain, avoit été forcé d'accorder à ce Prince une Bulle qui consacroit toutes ses prétentions touchant les investitures. Mais les Evêques de France & d'Italie, qui regardoient ce droit si jaloufé par les Empereurs, comme une usurpation & même comme une héré-

XII. SIÈCLE.

sie, se récrierent contre la Bulle extorquée au Pape. Il étoit manifeste que c'étoit l'ouvrage de la surprise & de la violence. Henri ne pouvoit s'en prévaloir sans rappeller à tout le monde les moyens odieux qu'il avoit employés pour l'obtenir. Elle fut révoquée dans plusieurs Conciles, & l'Empereur frappé d'un nouvel anathême, parce qu'il avoit abusé de la captivité du Pape pour lui arracher un titre dont il n'auroit pas eu besoin, s'il avoit cru lui-même ses droits aussi bien fondés qu'il l'assuroit. Ainsi les maux & les désordres que cette malheureuse affaire causoit depuis si long-tems, continuoient toujours à désoler l'Allemagne & l'Italie.

Dans les dernières années de Henri V, les esprits parurent disposés à une réconciliation solide. Le Pape Calixte II fit avec ce Prince un nouvel accord, qu'on avoit préparé avec plus de réflexion, & où les droits respectifs du Sacerdoce & de l'Empire étoient fixés d'une manière assez juste & assez claire pour prévenir les difficultés qui pouvoient s'élever encore. On y distingua ce qu'on avoit trop long-tems affecté de confondre. L'Empereur rendit aux Eglises

Eglises l'entière liberté des élections, & le Pape reconnut les droits que ce Prince avoit comme Chef de l'Etat, sur le temporel des Ecclésiastiques. On ne voit pas que cet accord ait été rompu ou affoibli par aucun acte, ni aucune entreprise, sous les régnes du pieux Lothaire II & du sage Conrad III. Il paroît que ce fut à S. Bernard, dont l'autorité étoit si grande dans tout l'Occident, & pour qui ces deux Princes en particulier avoient un respect infini, que l'Eglise d'Allemagne dut le calme dont elle jouit tandis qu'ils occuperent le Trône. Du moins est-il certain que Lothaire ayant sollicité le Pape de lui rendre le droit des investitures, le saint Abbé l'engagea par ses exhortations à se désister de cette demande, qui commençoit déja, malgré le désir qu'on avoit de maintenir la paix, à faire impression sur l'esprit des Romains.

Mais lorsque la Couronne d'Allemagne eut passé sur la tête de Frédéric I, les choses changerent tout-à-coup de face. Ce Prince, né fier, emporté, jaloux de la domination, fit revivre toutes les prétentions de ses prédécesseurs, & il employa tous les ressorts de la poli-

XII. SIÈCLE.

tique & toute la terreur des armes pour les soutenir. Il entreprit de soumettre les Romains, & de mettre les Papes sous sa dépendance. Sa hauteur excita d'abord des plaintes, ensuite des révoltes. On ne chercha qu'à s'offenser de part & d'autre, lorsqu'on ne pouvoit pas se nuire. Les anciennes plaies se rouvrirent, de nouvelles injures rappellerent celles qu'on s'étoit pardonnées. L'Allemagne, l'Italie & la Sicile furent en feu. Il s'y commit des violences qu'on auroit peine à pardonner à des peuples barbares qui auroient les plus justes motifs de faire la guerre. Mais le Pape Alexandre III eut la gloire d'humilier ce Prince, qui vouloit donner des fers à toute l'Italie, & dépouiller le Saint-Siège de toutes ses possessions temporelles. Frédéric accepta toutes les conditions qu'on lui imposa, & rendit au Pontife de Rome des honneurs qui devoient coûter infiniment à son orgueil. Le calme sembla renaître, sur-tout après que Frédéric eut pris la résolution d'aller en Orient, joindre son courage à celui des autres Princes Croisés, contre les ennemis du nom Chrétien. Il trouva la mort dans cette expédition; & son

fils, Henri VI, qui adopta toutes ses prétentions, sans avoir ses talens, renouvella les troubles, en réveillant la querelle funeste du Sacerdoce & de l'Empire, qui avoit déja causé tant de scandales & tant d'horribles désordres.

XII. SIÈCLE.

L'Allemagne & l'Italie n'étoient pas les seuls théâtres des tristes scènes, enfantées par la rivalité de puissance civile armée contre les Pasteurs. Ce qui se passoit en Angleterre n'étoit pas moins déplorable. Henri II, Prince qui joignoit plusieurs belles qualités à une violence de caractère qu'il ne sut jamais réprimer, déploya tout son pouvoir contre l'homme le plus vertueux, le plus éclairé de son Royaume, & qu'il estimoit le plus. C'étoit Thomas, Archevêque de Cantorbéry, Prélat d'une sévérité de mœurs, telles qu'on en avoit peu vu depuis les tems apostoliques, & d'un zèle inflexible dans tout ce qui tenoit à ses devoirs & aux droits de sa dignité. La Jurisdiction ecclésiastique & les immunités du Clergé, fondées sur une possession immémoriale, furent le sujet de la division qui se mit entre le Prince & l'Archevêque. Henri s'irritoit toutes les fois qu'il rencontroit de la

résistance, & Thomas étoit incapable de céder dans les choses qu'il voyoit liées avec les intérêts de l'Eglise, qui étoient pour lui la cause même de Dieu. Toute l'Eglise d'Angleterre prit part à cette malheureuse querelle. Les intrigues & les violences, les exils & les confiscations furent mis en usage par le Roi Henri, pour se venger d'un Prélat qu'il regardoit comme un séditieux & un rebelle. Mais rien ne put ébranler la fermeté de celui-ci; & la mort seule qui lui fut donnée par des meurtriers, fit cesser ce combat, dont toute la gloire fut pour celui qui parut succomber.

Cependant le Christianisme faisoit des progrès merveilleux dans les pays voisins de l'Allemagne. La Poméranie que Boleslas, Duc de Pologne, avoit subjugée, fut éclairée des lumières de la foi par la prédication de S. Otton, Evêque de Bamberg, qui se consacra à cette mission avec un zèle vraiment apostolique. Ce ne fut pas sans de grandes fatigues & de grands dangers, que le saint homme réussit dans cette entreprise. Il éprouva de la part des Prêtres Idolâtres, & des zélés partisans du Paganisme, tout ce que l'intérêt

& les préjugés peuvent faire naître d'obstacles à la conversion des peuples. Mais sa patience & sa générosité lui rendirent favorables les Chefs de la Nation, & par eux il parvint à se faire écouter du peuple. Lorsque les Villes principales, savoir Pirits, Camin, Stétin & Wollin eurent abandonné le culte des faux Dieux, les bourgades & les habitans de la campagne ne tarderent pas à suivre cet exemple. Il ne fallut au saint Missionnaire que deux voyages en Poméranie pour conquérir à J. C. toute cette belle Province, d'où la lumière du Christianisme se communiqua aux contrées voisines par les travaux & l'activité des hommes apostoliques qui s'étoient formés sous les yeux de S. Otton.

XII. SIÈCLE.

La Religion Chrétienne devenoit tous les jours plus florissante dans les Etats du Nord. La Suéde eut dans la personne du Roi S. Eric, un Prince juste, pieux, bienfaisant, & un zèlé Missionnaire. Il travailloit lui-même à la conversion des idolâtres, & soutenoit par son exemple l'ardeur des Missionnaires, dont il partageoit les fatigues, sans négliger les devoirs de la Royauté. Ayant remporté une grande victoire sur les Finlandois

XII. SIÈCLE.

encore payens, il se prosterna sur le champ de bataille, moins pour rendre graces au Ciel du succès de ses armes, que pour déplorer la perte des ames à qui son triomphe avoit coûté la vie. Touché de cette pensée, il accorda la paix aux ennemis, à condition qu'ils écouteroient les Prédicateurs chargés de leur annoncer l'Evangile. Ils accepterent avec joie cette condition. On les instruisit, après quoi un grand nombre reçurent le Baptême. On bâtit des Eglises, auxquelles on attacha des Prêtres, & Henri, Evêque d'Upsal, qui s'étoit mis à la tête de cette bonne œuvre, resta avec les nouveaux Chrétiens pour les affermir dans la foi & dans la piété. Le zèle de ce saint Apôtre de la Finlande fut récompensé par la couronne du martyre. Un pécheur scandaleux qu'il avoit voulu soumettre à la pénitence, se révolta contre lui & le tua. Le vertueux Monarque Eric eut aussi le même sort. Il fut percé de coups par des scélérats, pendant qu'il entendoit la Messe, le jour de l'Ascension de N. S. Les miracles qui s'opérerent au tombeau du Prélat & du Prince, consolerent les fidéles de leur perte, & furent

aux yeux du peuple des témoignages authentiques de leur sainteté.

XII. SIÈCLE.

La Livonie, Province voisine de la Finlande, reçut aussi dans ce siècle les premières leçons du Christianisme, par les soins d'un Chanoine de Sigeberg, nommé Meinard. Ce pieux Ecclésiastique, avant d'entreprendre la conversion des peuples de Livonie, fit chez eux plusieurs voyages pour étudier leur langue, leur caractère & leurs mœurs. Quand il fut bien au fait de tout cela, & que les liaisons qu'il avoit formées dans le pays lui firent espérer d'y être favorablement accueilli, il commença à prêcher J. C. & à combattre l'idolâtrie. Dieu bénit tellement son travail, & les ouvriers qui vinrent se joindre à lui le seconderent avec tant d'ardeur, qu'il fut bientôt en état de fonder une Eglise à Riga, Capitale du pays, & de lui donner un Clergé. Le vertueux Missionnaire fut le premier Evêque de cette nouvelle Eglise, qui ne tarda pas à devenir nombreuse. La Nation des Sclaves Rugiens, qui étoit encore idolâtre, embrassa le Christianisme vers le même tems. Elle dut sa conversion aux soins de Valdemar I, Roi de Dane-

XII. SIÈCLE.

marck, Prince religieux, qui s'appliquoit également à procurer la propagation de la foi & la prospérité de l'Etat.

L'état du Christianisme en Espagne étoit tel que nous l'avons vu au siècle précédent. La rivalité des Chrétiens & des Musulmans, qui occasionnoit beaucoup de maux, produisoit aussi quelques bons effets. Elle obligeoit les fidéles à s'instruire, pour se mettre en état de disputer contre les Mahométans, de répondre à leurs objections, & de relever les absurdités de l'Alcoran. Elle mettoit les Pasteurs dans la nécessité de veiller sur leurs troupeaux, pour en écarter la séduction, & de les éclairer par de fréquentes exhortations, afin de les fortifier sur les points qui étoient le sujet ordinaire des controverses entre les sectateurs de Mahomet, & les adorateurs de J. C. Continuellement observés par des ennemis jaloux & clairvoyans, les Chrétiens se trouvoient forcés par-là de vivre dans une plus grande retenue, & d'honorer leur foi par la régularité de leur conduite. C'est sans doute à ces circonstances qu'on doit attribuer le zèle, la lumière & la pureté des mœurs qu'on vit briller dans

les différentes parties de l'Eglise d'Espagne. Les Papes eurent aussi les yeux ouverts d'une façon toute particulière sur cette importante portion de l'Empire Chrétien, où leur autorité avoit acquis une grande influence depuis le pontificat de Grégoire VII. Indépendamment des intérêts de la foi, ils avoient de puissantes raisons pour desirer la conversion ou l'expulsion des Maures. Aussi les verrons-nous y travailler avec ardeur, & tourner dans la suite vers cet objet l'activité des Croisés.

ARTICLE VI.

Considérations sur l'Eglise de Rome; & sur le caractère de quelques-uns de ses Pontifes, au XIIe. siècle.

L'EGLISE n'eut pas la douleur de voir sur la Chaire de S. Pierre dans ce siècle, des Pontifes scandaleux & dissolus qui la déshonorassent, comme il s'en étoit trouvé quelques-uns dans les siècles précédens. Seize Papes occuperent le Saint-Siège dans cet espace de tems;

XII. SIÈCLE.

tous furent irréprochables dans leurs mœurs, plusieurs posséderent des qualités qui les rendoient propres à bien gouverner la République chrétienne, & quelques-uns furent également recommandables par leurs talens & leurs vertus; il y en eut même parmi ces derniers, qui montrerent dans les conjonctures les plus difficiles, une supériorité de lumières & de courage dignes du rang suprême où ils étoient élevés. S'ils ne développerent pas tout le zèle qu'on étoit en droit d'attendre d'eux, contre les abus qui servoient de prétexte aux ennemis de l'Eglise pour s'élever contre elle; s'ils parurent fermer les yeux sur ceux qui règnoient dans la Cour Romaine; ce ne fut pas sans doute faute de sentir ce que les devoirs de leur place exigeoient d'eux à cet égard. Mais le malheur des tems, la nature des circonstances, l'embarras des affaires, & le besoin qu'ils avoient de s'appuyer sur ceux qui les environnoient, & par conséquent de les ménager, les porterent à une condescendance qui leur sembla nécessaire à leurs intérêts & à leur sûreté. On voudroit seulement que ces Pontifes, plus occupés des maux

de l'Eglise, & des obligations essentielles du Sacerdoce, eussent moins donné d'attention aux choses temporelles. Mais depuis Grégoire VII, l'objet de tous les Papes, sans en exempter les plus vertueux & les plus sages, fut la grandeur de leur Siège, & la conservation des droits que leurs prédécesseurs s'étoient attribués.

XII. SIÈCLE.

De-là les contestations perpétuelles des Papes d'une part avec les Empereurs, touchant les investitures & les domaines qu'on appelloit le patrimoine de S. Pierre, & avec les Romains pour la souveraineté de la Ville; d'autre part avec les Princes Normands au sujet de la Pouille, de la Calabre & de la Sicile qu'on regardoit comme des fiefs du Saint-Siège; de-là encore la complaisance qui faisoit dissimuler aux Pontifes les mieux intentionnés, cette foule d'abus qui subsistoient autour d'eux, cette avarice des Cardinaux, ce faste & cette magnificence profane qu'on étaloit à leur Cour. La même indifférence, ou pour mieux dire, la même politique, les rendoit sourds aux plaintes qui s'élevoient de toutes parts contre l'avidité des Officiers Romains. Pour juger

XII. SIÈCLE.

des abus qui s'étoient introduits à la Cour de Rome, du luxe où l'on y vivoit, & des exactions qu'on exerçoit pour entretenir la dépense des Grands, il faut lire les Lettres de S. Bernard au Pape Eugène III, & sur-tout ses Livres de la Considération, adressés au même Pontife. Ce saint Docteur y peint des couleurs les plus fortes & les plus vraies la voracité d'une multitude presque innombrable d'Avocats, de Procureurs, de Greffiers & dautres gens d'affaires qui vivoient aux dépens de ceux qu'on voyoit arriver chaque jour de toutes les parties du Monde chrétien, pour défendre leurs causes au tribunal du Pape. Il entre dans le détail des intrigues, des chicanes & des véxations qui étoient l'unique étude de ces sortes de gens. Il représente leurs cris, leurs mouvemens, le tumulte & la confusion qu'ils occasionnoient. Il décrit la foule des plaideurs & des solliciteurs, empressés autour du Pontife & de ceux qu'il chargeoit sous lui du soin des affaires. Il fait voir toutes les passions actives & frémissantes, qui s'agitent, se heurtent, prennent toutes les formes, & se replient dans tous les sens, pour

surprendre ou pour arracher ce qu'elles désirent. Il conclut de tout cela, que Rome est un séjour de trouble, un théâtre où la brigue, l'intérêt, la vénalité, la mauvaise foi renouvellent à toute heure les scènes les plus révoltantes, & il plaint son disciple d'avoir quitté le calme de la solitude pour vivre dans un lieu où la piété, l'innocence & l'esprit du Christianisme étoient aussi étrangères que le désintéressement, la modestie & la probité.

Tous les saints Personnages de ce tems parloient de même, quoiqu'ils n'entrassent pas dans un examen aussi circonstancié de ce qui se passoit à Rome. Pierre le Vénérable, Abbé de Cluni, Pierre de Blois, & en général tout ce qu'il y avoit alors en Occident d'Ecrivains solides & d'hommes pieux, s'élevoient contre les mêmes abus, & les peignoient à peu près des mêmes couleurs. Mais rien n'est plus remarquable & plus fort en ce genre, que l'entretien de Jean de Salisbéri avec le Pape Adrien IV, son compatriote & son ami. Adrien, mécontent des Romains, avoit mis la Ville en interdit, & s'étoit retiré à Bénévent. Jean de Salisbéri vint l'y

trouver & resta trois mois auprès de lui.
XII. SIÈCLE. Dans une de leurs conversations particulières, Adrien demanda à son ami ce qu'on disoit de l'Eglise de Rome, & de lui-même qui en étoit le Chef. Jean lui répondit avec une franchise & une liberté qui faisoit honneur à leur amitié réciproque : on dit hautement, lui déclara-t-il, que l'Eglise de Rome se montre moins la mère que la marâtre des autres Eglises ; qu'on y voit des gens vains & ambitieux, qui sont plus jaloux de dominer sur le Clergé, que de se rendre l'exemple du troupeau, qui ne sont occupés qu'à amasser beaucoup d'or & d'argent, & qui semblent ne faire consister leur Religion que dans l'amour des richesses périssables ; que tout est vénal dans cette Ville, jusqu'aux choses les plus saintes & à la justice même ; que le Pape lui-même est à charge à toutes les Eglises, par les sommes qu'il en exige pour entretenir le faste de sa Cour, & fournir à l'avidité des hommes insatiables qui l'environnent. C'étoit ainsi qu'un des plus vertueux & des plus savans Prélats de l'Eglise de France, traçoit le tableau de la Cour Romaine, en parlant à un des

Papes de ce siècle qui porta le plus de grandeur d'ame & de qualités estimables sur la Chaire pontificale.

XII. SIÈCLE.

Les schismatiques qui s'attachèrent à l'Antipape Grégoire VIII, & ceux qui suivirent le parti du Cardinal Octavien & de ses deux successeurs, au tems d'Alexandre III, s'autorisoient dans la révolte, en déclamant contre les abus & les désordres que les Pontifes ne réprimoient pas. C'étoit le prétexte dont les ennemis du Saint-Siège couvroient les motifs de haine ou d'ambition qui les faisoient agir. On reprochoit aux Papes leurs vastes Domaines, leur suite nombreuse, leurs Palais remplis de meubles précieux, le faste de leurs Courtisans, la hauteur de leurs Officiers, les manières impérieuses de leurs Légats, & la pompe mondaine qui brilloit autour d'eux. C'étoit le sujet ordinaire des indécentes déclamations d'Arnaud de Bresse & de ses partisans. Les Grecs ne cessoient de répéter les mêmes choses; & dans leurs écrits contre l'Eglise Latine, l'affectation de grandeur & d'autorité par laquelle ils reprochent aux Pontifes Romains de s'égaler aux Rois de la terre, est le

XII. SIÈCLE. sujet ordinaire de leurs plaintes. Les Grands de Rome, de leur côté, à la tête des factions qui déchiroient la Ville, ne cherchoient qu'à susciter chaque jour de nouvelles affaires aux Pontifes, pour retarder les progrès de leur puissance qu'ils jalousoient. Ils s'étoient bâtis des espèces de forteresses dans les divers quartiers de Rome. Ils s'y tenoient en armes avec ceux de leur parti, toujours prêts à faire irruption, pour attaquer les pélerins, piller les Eglises, traverser les élections, lorsque le Saint-Siège étoit vacant, procurer celle d'un sujet qui leur fût agréable, chasser & poursuivre les Pontifes dont ils craignoient le zèle & la fermeté.

Ainsi l'Eglise de Rome, centre de l'unité catholique, chef & maîtresse de toutes les Eglises, par l'étendue de sa Jurisdiction, comme par la pureté de sa doctrine, étoit dans une agitation continuelle. Quelle habileté, quels talens, quelle aptitude aux affaires, quel assemblage des qualités les plus rares ne falloit-il pas avoir, pour occuper un poste exposé à tant d'orages? Comment suffire à tant d'affaires, décider tant de questions, régler tous les diffé-

rends, se balancer contre toutes les Puissances, résister à une foule d'ennemis, embrasser toutes les parties de la République chrétienne à des distances si éloignées, & pourvoir aux besoins de toutes les Eglises, en suivant toujours le même plan, & en affermissant de plus en plus le pouvoir qu'on invoquoit de toutes parts, dans le tems même qu'on cherchoit à lui donner des bornes? Ce chef-d'œuvre de politique, fruit de la sagesse & de la constance, est d'autant plus étonnant, que les autres Gouvernemens n'avoient pas encore de principes fixes & certains dans leur administration intérieure, & dans leur conduite au-dehors. Ce qui augmente encore ici la surprise, c'est de voir un systême si profond, suivi avec tant d'éxactitude par une Cour dont le Chef étoit électif, & changeoit si souvent. Mais s'il y eut quelques Papes moins habiles ou moins attentifs à profiter des circonstances, il y en eut aussi qui par un génie élevé, & par un grand usage des affaires, étoient bien propres à suivre & à perfectionner ce que leurs prédécesseurs avoient si heureusement commencé.

XII. SIÈCLE.

Pascal II qui remplissoit la Chaire apostolique au commencement de ce siècle, s'étoit formé sous Grégoire VII, & avoit pris ses principes. Il ne fut pas moins zélé pour la discipline, qu'habile dans les affaires. Plus fléxible que son maître, ils sut s'accommoder aux circonstances; & un pontificat de plus de dix-huit ans, le mit en état d'affermir & d'étendre par la pratique, des maximes qui étoient devenues en quelque sorte le droit public de l'Europe. L'Empereur Henri V qui le tenoit captif, obtint de lui tout ce qu'il voulut, tant qu'il fut en son pouvoir. Mais quel avantage ce Prince prétendoit-il tirer d'un titre que la force arrachoit à son prisonnier, & qu'il devoit s'attendre à voir contesté, annullé, comme il le fut en effet, dès qu'on pourroit le désavouer & le rétracter impunément? Par cette conduite, Henri ne sembloit il pas annoncer qu'il doutoit lui-même de la légitimité d'un droit qui avoit besoin d'être appuyé par des actes extorqués? Ce qu'Henri devoit prévoir arriva. Le décret que Pascal lui avoit accordé pour prix de sa liberté, ayant été jugé nul & abusif, par le conseil du Pontife, &

par les Evêques, ne servit qu'à montrer la foiblesse d'une cause qui s'étayoit sur de semblables moyens. La rétractation publique & solemnelle qu'on en fit, devint un nouveau préjugé contre les investitures, & la Cour de Rome sut tourner en preuve de ses prétentions, le titre que l'Empereur croyoit avoir acquis contre elle.

Gélase II, successeur immédiat de Pascal, fut un Pontife d'une édifiante piété, d'un caractère pacifique, & d'une patience admirable dans les épreuves qu'il eut à soutenir. La faction des Frangipanes, dévouée à l'Empereur, n'ayant pu empêcher son élection, résolut de troubler son pontificat, par tous les moyens que l'intrigue & la violence purent leur suggérer. Les séditieux, non contens de maltraiter le Pape & les Cardinaux qui l'avoient élu, vinrent à bout de l'obliger à s'enfuir de Rome, & Henri V qui les secondoit, acheva ce qu'ils avoient commencé, en faisant élire un Antipape auquel il donna le nom de Grégoire VIII. Gélase persécuté en Italie, & ayant plusieurs fois couru risque de tomber entre les mains de ses ennemis,

XII. SIÈCLE.

après bien des fatigues & des périls ; trouva, comme plusieurs de ses prédécesseurs, un asyle en France. Il mourut à Cluni dans les sentimens de piété, qu'il avoit toujours fait paroître au milieu des peines dont sa vie n'avoit pas cessé d'être traversée depuis son exaltation.

Calixte II qui monta sur le Saint-Siège dans ce tems de troubles & de factions, sut allier les qualités d'un grand homme, aux vertus d'un sage Pontife. Il étoit Archevêque de Vienne en Dauphiné ; lorsqu'on le choisit pour remplir la Chaire apostolique. Sa naissance étoit illustre, puisqu'il avoit pour parens l'Empereur, le Roi de France, & celui d'Angleterre. Mais son courage & sa fermeté jointes à l'élévation de son ame, le mettoient encore au-dessus d'une si noble extraction. Son entrée dans la Capitale du Monde Chrétien fut un vrai triomphe. La haute idée qu'on avoit de son mérite, l'y fit recevoir comme un libérateur, qui venoit rétablir le bon ordre, & faire rentrer dans le devoir ceux qui le troubloient. Il justifia par sa bonne conduite & son habileté, l'opinion qu'on avoit conçue de

lui. Les factions furent dissipées, l'Antipape fut dépouillé de l'autorité qu'il avoit usurpée, les Frangipanes perdirent leur crédit, avec les tours où ils s'étoient fortifiés; les autres petits tyrans qui les imitoient, apprirent qu'on pouvoit les réduire, & le calme avec la sûreté reparurent dans la Ville, d'où tant de séditieux sembloient les avoir bannis pour toujours.

Les pontificats d'Honorius II, d'Innocent II, de Céleſtin II & de Lucius II, furent courts, & ne nous offrent d'autre événement remarquable, que le schisme de Pierre de Léon, connu sous le nom d'Anaclet II, qui disputa la Chaire pontificale à Innocent II. Mais la plupart des Souverains de l'Europe Chrétienne ayant reconnu Innocent pour légitime Pape, & le successeur d'Anaclet, s'étant volontairement désisté de toute prétention au Saint-Siège, la division qu'il y avoit eu pendant quelque tems dans l'Eglise fut heureusement terminée.

Après ces Papes, un Solitaire formé à la vertu, sous la conduite & par les conseils de S. Bernard, fut porté sur le Siège apostolique; c'étoit Eugène III,

XII. SIÈCLE.

Abbé de S. Anaſtaſe de Rome. Au tems de ſon élection, il eut, comme la plupart de ſes prédéceſſeurs, de grands démêlés avec les Romains, toujours rébelles, & conduits par des factieux qui les entretenoient, dans l'eſpérance chimérique de voir bientôt rétablir le gouvernement républicain. Les Chefs de la rébellion échauffoient les eſprits par leurs diſcours, en rappellant ſans ceſſe au peuple la valeur & les exploits des anciens Romains, auxquels ceux d'alors étoient ſi loin de reſſembler. On ne parloit que de rebâtir le Capitole, de rétablir le Sénat, l'Ordre équeſtre, les Conſuls & les autres Magiſtrats de la République. Les ſéditieux échauffés par les diſcours d'Arnaud de Breſſe, qui prêchoit la révolte avec une audace dont on n'avoit point encore vu d'exemple, remplirent la Ville de troubles & de violences. Ils forcerent les maiſons des Cardinaux & des autres Eccléſiaſtiques, les pillerent comme dans un tems de guerre, obligerent les pélerins à leur livrer les offrandes qu'ils apportoient, & en tuerent un grand nombre. Quoiqu'Eugène par ſa prudence & ſa fermeté eût appaiſé ces deſordres & réduit les

Romains à lui demander la paix, le séjour de Rome lui devint si désagréable, qu'il résolut de s'en éloigner. Il vint en France où il fut reçu par le Roi Louis le Jeune & par les Prélats, avec les marques d'honneur & de respect que les Souverains-Pontifes étoient toujours sûrs d'y trouver. Il visita les Eglises de Notre-Dame & de sainte Géneviève. Il réforma le Clergé peu exemplaire de celle-ci, & y mit des Chanoines Réguliers de S. Victor. Il alla aussi à Clairvaux dont il avoit été Moine, & dans ce saint lieu où il avoit puisé le goût de la piété, il donna autant d'édification à la Communauté par sa modestie & son humilité, qu'il en reçut du recueillement & de la simplicité des Religieux qui la composoient. Les affaires de l'Eglise l'ayant rappellé en Italie, il y passa les dernières années de son pontificat, avec autant de tranquillité que les autres avoient été pénibles & agitées. Il mourut à Tivoli en 1153.

XII. SIÈCLE.

Parmi les successeurs d'Eugène III, la plupart, si l'on en excepte Lucius III, furent des hommes de mérite, qui honorerent la Chaire apostolique par leurs talens & l'exemple de leurs vertus. L'His-

XII. SIÈCLE.

toire nous peint entre autres sous ces beaux traits Urbain III, pieux, charitable, édifiant dans ses mœurs & plein de sagesse dans sa conduite; Grégoire VIII, savant, d'une vie pure & irréprochable, mais qui ne siégea pas assez long-tems pour faire le bien qu'on attendoit de lui; Clément III, habile & sage dans le gouvernement, & qui brûloit de zèle pour le recouvrement de la Terre-sainte; & Célestin III, en qui la plus haute piété se trouvoit réunie à l'expérience la plus consommée dans la conduite des affaires. Mais les plus célèbres & les plus dignes d'être connus à cause de leurs grandes qualités & de leurs génies élevés, furent Adrien IV & Alexandre III.

Adrien, né dans l'obscurité, ne dut son élévation qu'à son merite. L'Angleterre étoit sa patrie; l'extrême pauvreté de ses parens ne lui laissa d'autre ressource dans son enfance, que de se mettre au service d'une Communauté de Chanoines Réguliers de S. Ruf. Ce fut-là qu'il apprit les premiers élémens des Sciences. Au bout de quelques années, ses talens & sa piété le firent admettre au nombre des Religieux, & dans la suite,

fuite, il devint Général de l'Ordre. Eugène III, qui connoiſſoit ſon mérite, le fit Cardinal, & lui donna l'Evêché d'Albano. Pour rendre encore ſes talens & ſa capacité dans les affaires plus utiles à l'Egliſe, ce Pape l'envoya en Danemarck & en Norwège, avec la qualité de Légat. Il travailla dans ces climats éloignés à la converſion des infidéles avec tant de zèle & de conſtance, qu'il en gagna un grand nombre à J. C. De retour à Rome, après avoir rempli ſa miſſion d'une manière glorieuſe, il eſpéroit jouir de quelque repos, lorſqu'il fut choiſi pour remplir le Saint-Siège, vacant par la mort d'Anaſtaſe IV, ſucceſſeur immédiat d'Eugène III. Elevé contre ſon attente & ſes deſirs ſur la Chaire pontificale, il trouva Rome agitée plus que jamais par les factions qui depuis ſi long-tems, rendoient la Capitale du Monde chrétien moins sûre qu'une forêt infeſtée de brigands. Les ſéditieux toujours animés par Arnaud de Breſſe, porterent la violence juſqu'à bleſſer le Cardinal Gérard. Adrien, pour faire ſentir aux Romains combien cette audace lui déplaiſoit, mit la Ville en interdit, juſqu'à ce qu'on eût révoqué le

XII. SIÈCLE.

XII. SIÈCLE. prétendu Sénat qu'on avoit osé rétablir ; & qu'on eût chassé les sectateurs d'Arnaud de Bresse, auteurs de tout le mal. Il montra la même fermeté dans ses démêlés avec Guillaume II, Roi de Sicile, qu'il excommunia, jusqu'à ce que ce Prince eût restitué les biens qu'il avoit enlevés au Saint-Siège ; & avec l'Empereur Frédéric I, qu'il réduisit, malgré toute sa hauteur, à lui servir d'Ecuyer, avant de mettre sur sa tête la Couronne impériale. Dans les conjonctures les plus délicates, il ne se démentit jamais, & quels que fussent les intérêts qu'il eût à concilier, les ennemis qu'il eût à combattre, il soutint jusqu'à la mort ce caractère de force & de sagesse qui fait la véritable grandeur de ceux que la providence choisit pour commander aux autres hommes.

Alexandre III qui monta sur le Siège de S. Pierre, sitôt que la mort d'Adrien l'eut rendu vacant, eut encore de plus grandes affaires à discuter que son prédécesseur, & des adversaires plus formidables à dissiper ou à réduire. Ame forte, génie vaste & puissant, esprit orné des plus rares talens, enrichi par toutes les Sciences, il se montra plus

digne du rang ſublime où il étoit aſſis, qu'aucun de ceux que la Providence y avoit placés avant lui. Sans avoir la fierté dure, & la rigueur inflexible de Grégoire VII, il poſſéda tout ce qu'il y avoit d'eſtimable & de vraiment grand dans le caractère de ce Pontife. Dans des conjonctures plus embarraſſantes, avec des ennemis plus redoutables, traverſé par un ſchiſme puiſſant, qui fourniſſoit un prétexte plauſible à ceux que l'intérêt ou la vengeance portoient à le méconnoître, il fut par ſes déciſions l'oracle de l'Egliſe dont ſes envieux ne vouloient pas convenir qu'il étoit le Chef. Envain trois Antipapes, ſoutenus par l'Empereur & le Roi de Sicile, lui conteſtèrent ſa dignité, envain les droits qu'on oppoſoit au ſien s'autoriſerent du décret d'un Concile nombreux; il diſſipa tous ces orages, & il amena les choſes au point qu'il déſiroit, par ſa patience & ſon habileté; il vit les Princes qui lui refuſoient le nom de Pape, réunis à ceux qui n'avoient jamais méconnu la canonicité de ſon élection; & le dernier de ſes rivaux, abandonné de tout le monde, vint tomber à ſes pieds, s'eſtimant heu-

XII. SIÈCLE.

XII. SIÈCLE.

reux d'être compté parmi les créatures de celui dont il s'étoit fait l'égal. La France qui fut encore l'asyle d'Alexandre, pendant qu'on lui disputoit le Saint-Siège, ne contribua pas peu à son triomphe, par l'exemple de soumission qu'elle donna aux autres Nations Chrétiennes. Le moment le plus glorieux de ce pontificat, fut celui où le superbe Frédéric mit aux pieds d'Alexandre ses prétentions & son orgueil, s'avoua coupable, & reçut une absolution publique de ces mêmes entreprises qu'il avoit regardées comme les plus belles actions de son règne. Cette heureuse fin de tant de troubles, uniquement due aux talens & à la sage politique d'Alexandre, est son plus grand éloge, & la meilleure preuve du mérite éminent que toute l'Eglise admira dans cet illustre Pontife.

La Chaire pontificale ayant été remplie par des hommes si supérieurs en lumières & en capacité, à la plupart des Souverains qui gouvernoient les divers Etats de l'Europe, sa Puissance déja respectable par la Religion, devoit s'élever au-dessus de toutes les autres, & prendre un ascendant marqué sur tous les

Princes Chrétiens. La ſituation des choſes & leur cours naturel, devoient conduire les Papes au point de ſe voir tout à la fois les oracles de la Chrétienté, & les arbitres de la Société politique en Occident. Tout contribuoit à les pouſſer vers ce terme, auquel ils tendoient conſtamment depuis plusieurs ſiècles, par tous les moyens que le hazard & la réflexion leur avoient fournis. Ils y arriverent au milieu des contradictions & des traverſes, parce qu'ils ſurent épier les momens favorables & les ſaiſir, hâter ou ralentir leur marche, ſelon les tems & les conjonctures, & reprendre d'un côté ce qu'ils paroiſſoient avoir cédé de l'autre. Il étoit donc impoſſible que le pouvoir temporel ne vînt s'unir au ſpirituel, dans la main des Pontifes de Rome, & que l'un & l'autre ne priſſent de continuels accroiſſemens.

XII. SIÈCLE.



XII. SIÈCLE.

ARTICLE VII.

Seconde & troisième Croisade. Etat de l'Eglise Latine en Orient.

NOUS avons conduit l'histoire de la première Croisade jusqu'à la fin du onzième siècle. Les affaires des Princes Latins, & la situation des Eglises qu'ils avoient établies n'avoient pas changé au commencement du douzième. Le Royaume de Jérusalem gouverné par Baudoin I, étoit toujours foible; les Principautés qui s'étoient formées en Palestine & en Syrie ne l'étoient pas moins. Ces armées nombreuses qui ménaçoient la Puissance Musulmane d'une ruine prochaine, avoient été englouties par les guerres sanglantes, par les effets du climat & par les débauches. La division qui règnoit entre les Princes Mahométans, étoit presque toute la force des Chrétiens. Mais ils ne surent pas profiter de ces heureuses circonstances, qui, bien ménagées, leur auroient donné le tems d'affermir leurs établissemens & d'étendre leur domination. Livrés eux-

mêmes à de basses jalousies, & déchirés par de funestes discordes, ils tournerent les uns contres les autres, ces mêmes armes que la Religion ne leur avoit mises à la main que pour venger ses injures & détruire ses ennemis.

Ces rivalités, & les guerres qu'elles faisoient naître, étoient trop favorables aux projets des Sarasins, pour qu'ils négligeassent d'en tirer avantage. L'intérêt commun les réunit contre des Princes divisés & affoiblis dont il étoit facile de triompher, tandis qu'ils n'étoient occupés que de leurs querelles particulières & de leurs vengeances. Les Musulmans attaquerent tour-à-tour les possessions des Latins, mal défendues par des troupes épuisées, & qui avoient perdu leur ancienne bravoure, dans le sein de la molesse, & sous un climat brûlant, dont elles ne pouvoient supporter l'extrême chaleur. La plupart des places que la première Croisade avoit soumises au joug des Chrétiens, tombèrent au pouvoir de leurs ennemis. Le Royaume de Jérusalem, sans défense & presque renfermé dans les murailles de la Ville, approchoit chaque jour de sa ruine. La bataille que Bau-

XII. SIÈCLE.

doin I perdit auprès de Joppé, pour s'être engagé témérairement dans un combat, avec des forces inégales, accrut encore la supériorité des infidéles, & les rendit plus hardis dans leurs entreprises. Cependant ce Prince ayant reçu d'Occident quelques nouveaux secours, se remit un peu de ses pertes, & les affaires des Chrétiens commençoient à se rétablir lorsqu'il fut enlevé par la mort en 1178.

Baudoin II qui fut alors élevé sur le Trône de Jérusalem, avoit des talens pour la guerre & pour le gouvernement. Il fut sans cesse armé contre les infidéles; mais le succès de ses expéditions ne répondit pas toujours à sa valeur & à sa capacité. Après quelques avantages remportées sur les Musulmans, il eut le malheur de tomber dans leurs fers, & il ne put recouvrer sa liberté, qu'en épuisant ses Finances. Envain chercha-t-il à effacer la honte de sa captivité par la conquête d'Alep & par d'autres entreprises. Ses armes furent presque toujours malheureuses, & il mourut sans avoir eu la satisfaction de se venger. Cependant il laissa le Royaume de Jérusalem plus étendu & plus en état de

se défendre, qu'il ne l'avoit trouvé à son avénement au Trône. Il y avoit aussi plus d'union, plus de concert entre les Princes Chrétiens, que sous le règne de son prédécesseur, & la cause commune qui les intéressoit plus qu'elle n'avoit fait depuis long-tems, influoit davantage dans leurs résolutions & leur conduite.

Mais cette concorde ne fut pas de longue durée. Foulques, Comte d'Anjou & gendre de Baudoin II, auquel il succéda, fut souvent occupé à réconcilier ou à soumettre les Princes Latins, que la jalousie & l'intérêt divisoient jusqu'à les porter à se faire la guerre, avec un acharnement qui tournoit inévitablement au désavantage de l'Eglise & de l'Etat. Les mésintelligences à peine assoupies, renaissoient presque aussi-tôt sous le moindre prétexte, & c'étoit ordinairement par des insultes & des vengeances qu'elles éclatoient. Ces troubles & les maux qu'ils causoient, étoient la suite nécessaire du systême féodal que les Seigneurs Croisés avoient porté avec eux en Asie. Le Roi de Jérusalem étoit le Chef & le Suzerain des Princes & des Barons qui s'étoient formé de petits

XII. SIÈCLE.

Etats dans ces contrées. En cette qualité, il étoit forcé de prendre part à leurs querelles, en se déclarant pour les uns ou pour les autres, car la voie des négociations étoit rarement heureuse, & il ne pouvoit rien entreprendre contre l'ennemi commun, sans être appuyé de leurs secours. Ainsi le Gouvernement que les Croisés avoient établi dans leurs conquêtes d'Asie, outre les inconvéniens du pays & des autres circonstances locales, avoit encore tous les vices qui rendoient les Etats d'Europe si remplis d'agitations, & si mal administrés.

Le Roi Foulques étoit plein de courage & entendoit parfaitement la guerre. Il se proposoit de rendre la Société Chrétienne en Orient, plus florissante qu'elle n'avoit jamais été, & plus respectable aux Puissances infidéles. Dans cette vue il entreprit de mettre les possessions des Francs à l'abri de toute insulte, & en assurant par-là les anciennes conquêtes, il se préparoit à en faire de nouvelles. Ce Prince auroit réussi dans un aussi beau projet, s'il eût été secondé par les Seigneurs dont la réunion l'auroit mis en état de l'exécuter. Mais il ne trouva pas en eux le zèle

qu'une si bonne cause & des vues si justes devoient leur inspirer. Quelques-uns à la vérité se joignirent à lui pour couvrir & protéger les Villes que les Chrétiens possédoient du côté de l'Egypte, parce qu'elles étoient les plus exposées aux attaques de l'ennemi. Mais les autres, occupés de leurs inimitiés personnelles & de leurs guerres particulières, ne sentirent même pas combien il étoit intéressant pour eux & pour toute la République chrétienne, d'agir de concert avec leur Chef, & d'unir leurs troupes aux siennes, dans une entreprise qui n'avoit pour but que la sûreté commune. Ainsi les armes de ce Prince n'eurent pas tout le succèes qu'elles devoient avoir, & les Musulmans qu'il auroit pu mettre hors d'état de rien entreprendre, se répandirent sur les terres des Francs, & les ravagerent avec impunité. Le peu de résistance qu'ils trouverent, les rendant plus hardis, leurs hostilités se multiplierent de tous côtés, ils attaquerent des Châteaux & des Places, ils se mirent en Campagne, & firent ouvertement la guerre.

Le plus redoutable ennemi que les Chrétiens eussent alors, étoit le célèbre

XII. SIÈCLE. Emad-Eddin-Zenghi, que les Historiens des Croisades ont appellé Sanguin. Ce Prince, fondateur des Atabeks de Syrie, avoit été nommé par le Sultan de Perse Mahmoud, Gouverneur de Mouſſoul & Commandant-Général de ſes armées. Il s'étoit formé au métier des armées ſous les plus habiles Capitaines de ſon tems, & il étoit devenu, par ſa propre expérience, autant que par leurs leçons, le plus grand homme de guerre qu'il y eut alors parmi les Muſulmans. Le zèle de l'iſlamiſme & l'amour de la gloire brûloient tout à la fois dans ſon cœur; animé par ces deux paſſions, il entreprit tout enſemble de mettre un frein à l'indépendance des Emirs, & d'enlever aux Chrétiens leurs plus belles conquêtes. Il réuſſit preſqu'également dans ces deux grands deſſeins, & l'aſcendant qu'il prit ſur tous les autres Souverains de ces cantons, alla juſqu'à donner de l'ombrage au Monarque Perſan qui lui auroit ôté le commandement de ſes troupes, s'il eût eu quelqu'autre Général à oppoſer aux Chrétiens.

Zenghi étoit devenu l'ennemi du Comte d'Edeſſe, Joſcelin de Courtenai,

dont il avoit été l'allié dans la guerre qu'ils avoient faite ensemble à Boëmond, Prince d'Antioche. Le Musulman qui vouloit dépouiller le jeune Comte d'un des principaux Établissemens que les Chrétiens eussent en Syrie, saisit le moment où ce Prince étoit éloigné de sa Capitale, pour en faire le siège. La Ville privée de celui qui étoit le plus intéressé à la défendre, & ne recevant aucun secours des autres Princes Chrétiens, ne put résister aux forces & à l'activité de l'assiégeant. Elle fut emportée d'assaut, & le vainqueur abandonna les habitans, qui étoient presque tous Chrétiens, à la fureur du soldat. Le plus grand nombre fut égorgé sans pitié, les Eglises furent pillées, & les Ministres de la Religion éprouverent tout ce que la barbarie & le Fanatisme peuvent inspirer de cruauté. La perte d'Edesse jetta la consternation parmi les Chrétiens, & leur fit entrevoir de plus grands malheurs encore, qui seroient la suite inévitable de celui-ci.

XII. SIÈCLE.

Le Roi Foulques n'en fut pas témoin. Ce Prince étoit mort quelque tems auparavant d'une chûte de cheval, qu'il avoit faite à la chasse. Baudoin III,

XII. SIÈCLE.

l'aîné de ses fils, âgé de treize ans, avoit été couronné pour lui succéder, sous la tutèle de Mèselinde, sa mère, fille de Baudoin II. Cette Princesse ne manquoit pas d'habileté, mais les embarras d'une minorité, l'épuisement de l'Etat, & le découragement général occasionné par les succès de Zenghi, l'obligerent de se renfermer dans les soins qu'exigeoit d'elle l'administration intérieure du Royaume de Jérusalem.

La prise d'Edesse qui fut bientôt suivie de celle de plusieurs autres Places, alarma les Chrétiens d'Asie, & leur fit craindre de voir en peu de tems toutes les Villes qu'ils possédoient encore, tomber successivement sous la domination des infidéles, à moins qu'ils ne reçussent d'Occident des secours prompts & puissans. Dans ces justes craintes, ils envoyerent à Rome l'Evêque de Gabale en Syrie, pour représenter au Pape le triste état de l'Eglise & de toute la Société Chrétienne, dont la ruine étoit inévitable, si les Princes d'Occident les abandonnoient dans cette extrémité. Eugène III fut vivement affligé des fâcheuses nouvelles que le Prélat d'Orient lui apprit, & de la peinture touchante

qu'il mit sous ses yeux. Ce Pontife écrivit des Lettres pressantes au Roi de France Louis le Jeune, & aux autres Monarques Catholiques, pour les exhorter à une nouvelle expédition contre les oppresseurs du Christianisme. Le pieux Roi ne put se figurer sans attendrissement, les maux auxquels les fidèles étoient exposés de la part des Musulmans enorgueillis de leurs succès. Pour concerter les moyens d'y apporter un prompt reméde & de délibérer sur celui que le Pape proposoit, il indiqua une Assemblée des Grands & des Prélats à Vézelai en Bourgogne. Saint Bernard qu'Eugène avoit chargé de travailler à la réussite du projet, ne manqua pas de s'y trouver. Depuis long-tems on n'avoit pas vu tant d'Evêques & de Seigneurs réunis dans un même lieu. Tout ce qu'il y avoit de considérable en France par la naissance, le rang & la dignité, s'étoit empressé de s'y rendre. La foule du peuple étoit innombrable, & comme il n'y avoit point d'édifice assez vaste pour contenir cette multitude, on dressa en pleine Campagne un échafaud, d'où l'Abbé de Clairvaux ayant le Roi à côté de lui, pût se faire entendre au loin.

XII. SIÈCLE.

S. Bernard, dont le zèle étoit échauffé par l'objet de sa mission, & la présence d'un auditoire aussi brillant que nombreux, répondit à ce qu'on devoit attendre de lui, dans une occasion si propre à faire briller ses talens. Il parla d'une manière si noble, si éloquente, il fit des tableaux si touchans du triste état des Eglises Latines d'Orient, qui avoient coûté tant de fatigues & de sang aux généreux guerriers dont sa bravoure en avoit jetté les fondemens; il remua tellement les esprits & les cœurs, que toute cette multitude reçut les impressions qu'il vouloit lui donner. Tous ceux qui l'écoutoient versoient des larmes, & l'interrompoient avec de grands cris pour demander la Croix. Il n'y eut pas assez d'etoffe pour en donner à tant de monde, & le saint Abbé fut obligé de couper ses habits pour en faire.

L'éloquent Solitaire ne s'en tint pas à ces premiers succès. Il parcourut l'Allemagne, & s'arrêtant dans la plupart des grandes Villes, il inspira aux souverains, à la noblesse & aux peuples la même ardeur pour la Croisade. Il eut cependant beaucoup de peine à

déterminer l'Empereur Conrad à se joindre aux autres Princes qui étoient entrés avec tant de zèle dans les vues du Souverain-Pontife. L'éloquence de Bernard & la véhémence de ses exhortations ne suffirent pas pour vaincre la répugnance qui éloignoit le Chef du Corps Germanique de cette pieuse entreprise. Soit indifférence, soit politique, il se refusa long-tems à tous les motifs de gloire, de générosité, de religion que l'Abbé de Clairvaux employa pour l'ébranler. Mais enfin il ne put tenir contre la voix puissante des Miracles qui se fit entendre. Bernard en opéra sous ses yeux de si éclatans, & en si grand nombre, dans toutes les grandes Villes où il prêcha, qu'il ne fut plus permis de douter que le Ciel n'autorisât, & sa mission, & la guerre sainte qui en étoit l'objet. Ces miracles dont Cologne, Mayence, Francfort, Worms, Spire, Bâle, Constance, & une infinité d'autre Villes d'Allemagne & des pays voisins furent le théâtre, ont été écrits dans le tems même, par des témoins oculaires qui n'ont pu être ni séducteurs, ni séduits. D'ailleurs ces prodiges étoient si différens les uns des autres, si mul-

XII. SIÈCLE.

tipliés, si subitement opérés, & celui qui les faisoit en tiroit si peu de gloire pour lui-même, qu'y soupçonner de la fraude, ou douter de la sincérité de ceux qui nous en ont transmis le récit, ce seroit l'effet d'un Pyrrhonisme capable d'ébranler tous les fondemens de l'histoire. Une entreprise formée sous de tels auspices, ne laissoit envisager que le plus brillant avenir, & les suites les plus heureuses.

Conrad avec les Seigneurs & les autres Croisés qui composoient son armée, partit au mois de Mai 1147. Il traversa la Hongrie, la Bulgarie & la Trace, & arriva au mois de Septembre suivant à la vue de Constantinople. Louis le Jeune qui étoit parti un mois plus tard, suivi d'une Noblesse nombreuse, & d'une foule prodigieuse d'hommes de tout état, prit la même route, & joignit le Prince Allemand sur les terres de l'Empire Grec; c'étoit Manuel Comnène qui occupoit alors le Trône de Constantinople. Ces armées immenses d'Allemands & de François qui venoient fondre sur l'Orient, causèrent de terribles alarmes à ce Prince, naturellement soupçonneux & jaloux de son au-

torité. Malgré leurs proteſtations, de n'avoir pas d'autre deſſein que d'aller viſiter les ſaints lieux, & arracher les Egliſes à l'oppreſſion des infidèles, Manuel leur prêta des vues plus ſiniſtres. Il ne put ſe perſuader que la dévotion & la généroſité fuſſent le mobile qui faiſoit agir tant de guerriers, dont les mœurs & la conduite n'annonçoient pas que la piété & l'humanité fuſſent leurs principales vertus. Il leur ſuppoſa d'autres motifs, & ne vit en eux que des ennemis cachés qui en vouloient à ſa perſonne & à ſes Etats. Dans cette idée, il cacha ſous les dehors de la concorde & de l'amitié la réſolution qu'il avoit conçue de faire échouer leur expédition, & de leur ôter l'envie d'en former jamais de pareille; dût-il pour cela s'unir avec les infidèles, & faire marcher ſes troupes ſous les mêmes étendarts.

Manuel fut également habile à tromper les Croiſés par les démonſtrations d'une feinte amitié, & à ſuivre le plan de perfidie qu'il s'étoit fait pour leur entière deſtruction. Après les avoir comblés de préſens, il leur offrit des guides pour les conduire avec sûreté, & leur épargner une partie des fatigues de la

XII. SIÈCLE.

route, en les menant, disoit-il, par le chemin le plus court. Sur la foi de ces guides perfides, qui avoient reçu l'ordre de leur Maître, & qui ne l'exécuterent que trop bien, les Croisés s'engagerent dans un pays stérile, impraticable, où ils étoient continuellement harcelés par les ennemis. Leur embarras devint encore plus grand, lorsqu'ils s'apperçurent que leurs guides les avoient abandonnés pendant la nuit. Ils ne connoissoient ni le lieu où ils étoient, ni comment ils en pourroient sortir, parce qu'il n'y avoit point de route tracée au milieu de ces plaines désertes & brûlantes. D'un autre côté, le Sultan d'Iconium, averti par Manuel du chemin qu'il avoit fait prendre à l'armée de Conrad, tomba sur elle au moment qu'on s'y attendoit le moins, & la mit en déroute. Les Allemands qui étoient au nombre de soixante mille hommes armés, sans compter une multitude infinie de gens de pied qui marchoient à leur suite, furent si maltraités, qu'à peine en resta-t-il dix mille après cette malheureuse affaire, pour reconduire Conrad à Nicée, d'où il se rendit à Constantinople. Les Grecs qui l'a-

voient mené à la boucherie, mirent le comble à leur noire trahiſon, en racontant au Roi Louis le Jeune, lorſqu'ils furent de retour, que les Croiſés avoient battu les infidèles, & que pourſuivant ces premiers avantages, ils avoient répandu la terreur dans toute la Syrie. Ce récit empêcha le Monarque François d'aller au ſecours du Prince Allemand, & donna le tems aux Turcs de l'affoiblir encore dans ſa retraite par de fréquentes & vives eſcarmouches. Louis fut cruellement détrompé par l'arrivée de Conrad, & l'état affreux où il vit réduite cette armée ſi floriſſante, il y avoit quelques mois. C'étoit pour lui une leçon qu'il ſentit, mais dont il ne ſut pas bien profiter.

Ce Prince s'étant mis en marche, pénétra juſqu'aux bords du Méandre. Les Turcs étoient campés de l'autre côté pour lui diſputer ce paſſage; mais il le tenta heureuſement malgré leur réſiſtance, & il remporta ſur eux un avantage conſidérable. C'étoit l'uſage de partager les armées en trois corps, qui marchoient à quelque diſtance l'un de l'autre, l'avant-garde qui examinoit les mouvemens de l'ennemi, le centre de bataille

XII. SIÈCLE.

où étoient les bagages, & l'arrière-garde qui couvroit la marche & qui veilloit contre les surprises de l'ennemi. Ils s'arrêtoient en des lieux convenus, afin qu'ils fussent à portée de s'entre-secourir en cas de besoin. L'avant-garde des François ne fut pas exacte à suivre cet ordre de marche, dicté par la prudence. Celui qui la commandoit, au lieu de camper dans l'endroit indiqué, poussa plus loin; de sorte que les Turcs ayant attaqué le gros de l'armée où étoit le Roi, & cette avant-garde n'étant point à portée de venir à son secours, la troupe de Louis fut taillée en pièces, & ce Prince eut beaucoup de peine à se sauver. Il se rendit à Antioche avec les débris de son armée, où le Prince Raimond vouloit le retenir, dans le dessein d'employer les troupes françoises à faire le siège d'Alep, & à chasser les Turcs de la Syrie. Mais Louis qui étoit impatient d'accomplir son vœu, voulut avant de rien entreprendre aller à Jérusalem; Conrad l'y suivit, & après avoir satisfait leur dévotion, ces deux Princes unissant leurs forces à celles de Baudoin III, Roi de Jérusalem, & de ses Barons, songerent à se signaler par

quelque entreprise utile & glorieuse.

Les deux Rois avoient indiqué à Prolémaïs une assemblée où se trouvèrent tous les Princes Chrétiens d'Orient. On y résolut de faire le siège de Damas, & le rendez-vous général pour cette expédition, dont on se promettoit une heureuse issue, fut donné à Tibériade. Tous ceux qui devoient concourir au succès du siège de Damas s'y rendirent, & de-là l'armée formant trois corps, s'avança vers la place. Il fallut, avant de commencer les attaques, emporter à la pointe de l'épée différens postes où les Turcs s'étoient retranchés. On les en délogea, malgré leur résistance, & ils perdirent beaucoup de monde. Bientôt la place fut investie & pressée avec une extrême vigueur. Déjà sa perte paroissoit inévitable, & les habitans, sans espérance, songeoient à se rendre, lorsqu'ils trouvèrent moyen de corrompre une partie des Francs, & de les engager à trahir leurs freres. C'étoient les Francs nés en Syrie depuis la première Croisade, c'est-à-dire, ceux qui avoient le plus d'intérêt à la réussite du siège & à la conservation de l'armée chrétienne. Ils persuadèrent aux deux Rois de chan-

XII. SIÈCLE.

ger l'attaque, & de la transporter d'un autre côté. On les en crut, parce qu'étant du pays, ils devoient connoître la Ville mieux que personne. Mais l'endroit qu'ils avoient marqué étoit le plus fort de la place & le mieux défendu. Les assiégeans s'y fatiguèrent inutilement. Rebutés par les obstacles, épuisés de travaux, & manquant de vivres, il fallut abandonner l'entreprise. Les deux Rois dégoûtés par ce mauvais succès, prirent la résolution de repasser en Europe, sans avoir recueilli pour fruit d'un voyage si long & si périlleux, ni gloire pour eux-mêmes, ni avantage pour les Chrétiens d'Orient qu'ils étoient venu secourir. Conrad partit le premier, & Louis VII le suivit de près.

Les Croisés rentrés en Allemagne & en France, s'en prirent à S. Bernard qui les avoit engagés dans cette expédition, en leur donnant les plus fortes assurances de la réussite; mais le saint Abbé rejetta leurs reproches sur eux-mêmes, en alléguant pour sa justification & celle du Pape, dont il avoit été l'organe, les excès de tout genre auxquels les Croisés s'étoient abandonnés, & l'horrible dépravation de mœurs des Chrétiens d'Orient, plus

plus corrompus & moins religieux que les infidèles même. Après la retraite des deux plus puissans Princes d'Occident, & l'inutile tentative qu'ils venoient de faire, la condition des Latins qui restoient exposés à toutes les forces des Musulmans, devint plus fâcheuse qu'elle n'avoit jamais été.

Les reproches de S. Bernard n'étoient que trop bien fondés, & les causes qu'il donnoit de la malheureuse issue de cette Croisade, trop réelles. D'un côté, les Croisés, sans distinction de Chefs & de soldats, s'étoient plongés dans la dissolution & les débauches les plus révoltantes ; & de l'autre, les mœurs des Latins d'Orient étoient si décriées, leur vie si déréglée, & leurs désordres si monstrueux, si publics, qu'ils faisoient horreur aux Musulmans même, & augmentoient la haine de ces infidèles pour la Religion que professoient des hommes si corrompus. Le Clergé des Eglises qui devoient leur rétablissement ou leur fondation aux Croisades, n'étoit en général ni moins dissolu, ni plus réservé dans sa conduite. Le Siège Patriarchal de Jérusalem avoit été d'abord occupé par Arnould, qui de Chapelain

XII. SIÈCLE.

du Duc de Normandie avoit su par ses intrigues se frayer le chemin à cette dignité. Il s'en étoit rendu indigne par sa vie licentieuse, avant d'y parvenir, & quand il y fut élevé il ne changea pas de mœurs. Ses déréglemens étoient si scandaleux, qu'on en porta des plaintes au Pape Pascal II, qui envoya un Légat en Syrie pour le juger. Arnould fut déposé dans un Concile assemblé par le Légat, & tous ceux qui avoient encore quelque amour pour le bien, applaudirent à cette Sentence. Mais le Patriarche étant allé à Rome, trouva moyen de se faire des protecteurs dans cette Cour où l'or & les présens avoient tant de pouvoir. Il fut donc rétabli, & remonta sur son Siège, qu'il continua de déshonorer par le même genre de vie.

Parmi les successeurs d'Arnould, quelques-uns eurent les vertus de leur état, & s'appliquèrent à rétablir la discipline, à ranimer la piété, à faire régner les bonnes mœurs. Tels furent Gormond, dont la vie exemplaire & la noble simplicité rappelloient les plus beaux jours de l'Eglise; Guillaume, qui, pendant un épiscopat de quinze ans, employa

toutes les ressources du zèle & de la charité pour instruire & corriger son peuple ; Foucher, qui porta ses plaintes aux pieds du Trône pontifical contre la vie licentieuse des Templiers ; enfin Monaco, Prélat savant & vertueux, qui soutenoit ses exhortations par ses exemples. Mais on vit aussi sur ce grand Siège quelques hommes de la trempe d'Arnould, entr'autres Amauri, qui dut son élévation aux brigues & à la faveur ; & Héraclius, l'homme le plus corrompu & le plus infame qu'on eût vu depuis long-tems ; & comme un ou deux mauvais Evêques font plus de mal en peu d'années que plusieurs bons Pasteurs ne peuvent faire de bien pendant un demi-siècle, sous l'épiscopat de ces indignes Ministres, les désordres qu'ils autorisoient par un scandale public, se multiplièrent à l'infini, & les vices de toute espèce se montrèrent avec une impudence que rien n'arrêtoit.

XII. SIÈCLE.

Les autres Sièges de la Syrie & de la Palestine n'étoient pas, la plupart du tems, occupés par des sujets mieux choisis & de mœurs plus édifiantes. Accoutumés à la licence des camps où ils avoient vécu, ils se comportoient plutôt en guer-

XII. SIÈCLE.

riers qu'en Evêques, & ils étaloient dans le Sanctuaire des inclinations toutes contraires à la sainteté du Ministère & aux fonctions paisibles qu'ils avoient à remplir. Le Clergé du second ordre imitoit ses Chefs, & les laïcs que de si mauvais exemples rassuroient contre les reproches de la conscience, ne mettoient d'autres bornes à leurs passions que l'impuissance de les satisfaire. Il ne sembloit pas être dans l'ordre de la Providence, que le Ciel bénît les entreprises de ces Chrétiens si éloignés des sentimens qu'ils devoient puiser dans la morale si pure de leur Religion, & S. Bernard avoit raison d'attribuer à leurs déréglemens les malheurs qui fondoient de toute part sur l'Eglise Latine d'Orient.

Elle en éprouva de plus funestes encore que ceux dont elle gémissoit depuis long-tems, lorsque Saladin, vainqueur de tous ses rivaux, eut tourné ses armes contre les Chrétiens. Ce Conquérant qui joignoit toutes les qualités du grand homme, à tous les talens du grand Capitaine, avoit autant de zèle pour la propagation de l'Islamisme, que d'ardeur pour la gloire. Après avoir soumis ou rendu tributaires tous les Princes Mu-

ſulmans qui s'oppoſoient à ſes deſſeins d'agrandiſſement, il ne lui reſtoit plus à ſubjuguer que les Princes Chrétiens, qu'il regardoit comme les ennemis de ſa puiſſance & de ſa Religion. Saladin porta toutes ſes vues de ce côté-là, pour mettre le comble à ſa gloire, & rendre ſes autres ſuccès utiles à la Secte où il étoit né. Le Sultan qui avoit fait plier toutes les Puiſſances Mahométanes de ces cantons devant la ſienne, étoit d'autant plus redoutable aux Chrétiens, que ceux-ci diviſés entr'eux par leurs querelles & leurs démêlés continuels, énervés d'ailleurs par une vie molle & voluptueuſe, étoient auſſi peu verſés dans l'art de la guerre, qu'il y étoit expérimenté par une longue habitude de combattre & de vaincre.

Le Royaume de Jéruſalem, gouverné par Gui de Luſignan, ſucceſſivement affoibli au-dehors par de fréquens avantages que les Muſulmans avoient remportés ſous la conduite d'un héros qui les avoit accoutumés à la victoire, ne l'étoit pas moins au-dedans par les diſſentions qui le déchiroient. Saladin uni avec Raimond Comte de Tripoli, qui étoit devenu ſon allié, pour ſe venger

XII. SIÈCLE.

du Roi de Jérusalem son ennemi, attaqua les Chrétiens avec une armée de plus de cinquante mille hommes. Il assiégea la Ville de Tibériade, dont il se rendit maître sans beaucoup de peine; mais la citadelle fit une si vigoureuse résistance, qu'elle suspendit pour quelque tems les progrès du vainqueur. Gui de Lusignan ayant joint ses forces avec celles de tous les Seigneurs Latins ses vassaux, s'avança pour la secourir. Saladin ayant marché au-devant d'eux, les rencontra auprès d'Acre, autrement appellée Ptolémaïs, & leur présenta la bataille. Ils l'acceptèrent, & les deux armées en vinrent aux mains. Le combat fut opiniâtre & sanglant de part & d'autre; il dura deux jours de suite: mais enfin les Chrétiens excédés de lassitude & abattus par la soif, cédèrent au grand nombre. Le carnage fut horrible, & la perte immense de leur côté. Le Roi Gui de Lusignan, Renaud de Châtillon, le Maître des Templiers, celui des Hospitaliers de S. Jean, & plusieurs autres Seigneurs, avec une multitude d'Officiers & de soldats furent faits prisonniers. La citadelle de Tibériade se rendit après cette défaite, & Saladin s'em-

para sans difficulté de toutes les Villes fortes qui restoient aux Latins. Ascalon même, place importante qui étoit leur boulevard du côté de l'Egypte, passa sous la domination du Sultan, à qui elle fut cédée pour la rançon de Lusignan. Le vainqueur marcha tout de suite vers Jérusalem, & s'en rendit maître, après quatorze jours de siège, le 2 Octobre de l'an 1187. Il changea toutes les Eglises en Mosquées, à la réserve de celle du Saint-Sépulcre, qu'il conserva pour ne pas priver la Ville des avantages que lui procuroit l'affluence des Pélerins que la dévotion y conduisoit. Ainsi la Ville sainte tomba de nouveau sous le joug des Musulmans, après avoir été quatre-vingt-huit ans en la puissance des Chrétiens. Après cette conquête, il ne restoit plus aux Latins que trois places importantes en Orient, Tyr, Antioche & Tripoli; encore se voyoient-ils chaque jour à la veille de les perdre, s'il ne leur venoit pas de nouveaux secours d'Occident.

Lorsqu'on apprit en Europe que Saladin avoit enlevé la Ville sainte aux Chrétiens, & que les Eglises consacrées au vrai Dieu servoient au culte de Ma-

XII. SIÈCLE.

homet, la consternation fut générale. Guillaume Archevêque de Tyr, étoit venu rendre compte au Pape de l'état déplorable où se trouvoient les Chrétiens d'Asie. Urbain III, à ce triste récit, fut pénétré d'une douleur si vive, qu'il en mourut. Ses successeurs, Grégoire VIII & Clément III, envoyèrent des Légats à tous les Princes de la Chrétienté, & écrivirent des Lettres circulaires à tous les fidèles, afin de les exhorter par les motifs les plus touchans, à prendre les armes, & à faire une ligue puissante pour la délivrance des Lieux saints. On ordonna dans la même vue, des jeûnes & des abstinences pendant cinq ans, & on n'oublia rien pour exciter le zèle des Souverains & des peuples, dans une occasion où il s'agissoit de la conservation du Christianisme en Orient. L'Empereur Fréderic I ayant entendu les Légats & l'Archevèque de Tyr dans une Diéte, fut si touché de leurs discours, qu'il résolut de marcher en personne au secours de la Terre-Sainte, & de consacrer le reste de ses jours à la défense de la Religion; pieux dessein qu'il remplit fidélement, comme nous l'avons dit en traçant le caractère de ce Prince.

Philippe-Auguste, Roi de France, & Richard, Roi d'Angleterre, qui étoient en guerre, suspendirent leurs différends, & se déterminèrent à passer en Orient avec toutes leurs forces. A leur exemple, la plupart des Seigneurs de France & d'Angleterre prirent la Croix; & pour ne point confondre les Nations, il fut convenu que les François porteroient une Croix rouge, les Anglois une blanche, les Flamands une verte, que les Allemands l'auroient noire, & les Italiens jaune. On fit des Ordonnances pour maintenir la paix dans les Etats d'Europe dont les Princes alloient s'éloigner, & pour prévenir les désordres qui avoient causé les malheurs qu'on venoit d'éprouver. Il falloit des fonds pour la subsistance des Croisés; les offrandes volontaires ne suffisoient pas à une si grande dépense; d'ailleurs elles étoient casuelles, par conséquent incertaines. On assigna donc, par l'autorité du Pape Clément III, une levée de deniers sur les revenus ecclésiastiques, & le produit de cette taxe fut appliqué aux frais de cette expédition, dont la Religion étoit le motif. Cette imposition, la première de ce genre, fut appellé *Dîme Saladine*. On n'en

XII. SIÈCLE.

exempta que les biens des Croisés, & ceux des Ordres de Cîteaux, des Chartreux & de Fontevraud. Les hommes judicieux & prévoyans en sentirent les conséquences, & Pierre de Blois entr'autres s'éleva fortement contre cette nouveauté, qu'il regardoit comme tout-à-fait contraire à l'immunité des biens ecclésiastiques. L'avenir justifia ses craintes, & les Papes dans la suite, se servirent de ce premier exemple pour demander au Clergé des secours extraordinaires, tantôt à l'occasion des nouvelles Croisades, tantôt sous prétexte des besoins particuliers de l'Eglise Romaine, & quelquefois pour leurs propres affaires.

Les deux Rois Philippe & Richard partirent en 1190. La rivalité qui régnoit entr'eux éclata plus d'une fois dans le cours de cette expédition, & contribua plus que tout le reste à son peu de succès. Ils firent ensemble le siège d'Acre, & s'emparèrent de cette place importante, qui protégeoit les possessions des Latins en Palestine. Ce qui releva le prix de cette conquête, fut le recouvrement de la vraie Croix qui étoit tombée au pouvoir des Mahométans à la malheureuse jour-

née de Tibériade. Le Roi de France borna son entreprise à cette conquête, & repassa en Europe, couvrant du prétexte de sa santé altérée, un retour si précipité, dont la raison véritable étoit sa mésintelligence avec Richard. XII. SIÈCLE.

Celui-ci continua seul la guerre contre les infidèles, & quoique la dureté de son caractère eût déterminé plusieurs Seigneurs à se rembarquer avec leurs troupes, son armée étoit encore d'environ cent mille hommes. Avec ces forces il s'empara de Césarée, de Joppé, & d'Ascalon, à la vue de Saladin qui le cotoyoit, en le harcelant par de vives escarmouches. Enfin ces deux guerriers se livrèrent bataille dans une plaine auprès d'Antipatride. La victoire fut long-tems disputée; mais après un combat furieux & beaucoup de sang répandu, elle se déclara pour le Monarque Anglois. La terreur saisit les Musulmans qui prirent la fuite, parce qu'ils avoient vu Saladin renversé par terre d'un coup que Richard lui avoit porté dans la mêlée, & qu'ils le crurent mort. Si Richard eût su profiter de la consternation des infidèles, après cette déroute, & qu'il eût marché droit à Jérusalem, il auroit immanquablement

XII. SIÈCLE

couronné ses exploits par la prise de cette Ville. Mais il manqua ce coup décisif, en laissant à Saladin & à ses troupes le tems de se remettre, & quand il voulut tenter cette conquête, il trouva une résistance qui le contraignit à l'abandonner. Cette faute, jointe aux intérêts de ses Etats d'Europe, qui demandoient sa présence, lui firent prendre la résolution de repasser la mer, après avoir conclu avec Saladin une tréve de trois ans, dont les conditions étoient utiles aux Chrétiens d'Orient, puisqu'elles leur assuroient la possession des Villes de Césarée, de Jaffa ou Joppé, d'Asouf, d'Acre, d'Hiffa, & de plusieurs autres Places & Châteaux du moindre importance. Telle fut l'issue de la troisième Croisade, dont on avoit espéré tirer de plus grands avantages, tant à cause de la puissance & de l'habileté des Princes qui s'étoient mis à la tête de cette entreprise, qu'à cause des bonnes mesures qu'ils paroissoient avoir prises pour maintenir l'ordre & la discipline dans leurs armées. Cette nouvelle émigration des Chrétiens d'Occident ne produisit en Asie qu'un ébranlement passager, & Jérusalem, dont la conquête étoit l'unique but de l'expédi-

tion, continua d'être soumise au joug des Musulmans.

Article VIII.

Erreurs qui s'élevèrent au XIIe. siècle, tant sur le dogme que sur la morale.

Les erreurs qui s'élevèrent dans le douzième siècle, en Occident sur-tout, & qui causèrent à l'Eglise une secousse si violente, prélude de plus grands maux pour la suite, avoient tout à la fois leur source dans l'ignorance & la corruption des mœurs, qui restoient encore des siècles précédens; dans les lumières que le renouvellement des études & la multiplication des écoles commençoient à répandre; & dans les idées mal digérées de réforme & de perfection dont les esprits inquiets & avides de nouveauté se repaissoient. Les démêlés des Papes & des Empereurs, les désordres du Clergé, la vie fastueuse & toute profane d'un grand nombre d'Evêques, avoient produit plusieurs écrits, où la nature de la puissance ecclésiastique, les droits légitimes du Ministère spirituel,

XII. SIÈCLE.

& les devoirs de l'épiſcopat étoient examinés. On avoit fait auſſi quelques traités ſur la Morale, dans leſquels, en relevant les vices & les ſcandales des Prélats, des Clercs & des Moines, on déclamoit contre leurs richeſſes & contre le mauvais uſage qu'ils en faiſoient. Enfin, l'objet principal de cette foule de Docteurs dont la voix retentiſſoit dans les Écoles, étoit de concilier les dogmes de la Foi avec les principes de la Philoſophie d'Ariſtote, mal entendue & mal expliquée. Les connoiſſances que l'on avoit acquiſes, tenant encore aux préjugés de l'ignorance dont on n'étoit pas tout-à-fait ſorti, n'étoient pas aſſez approfondies, aſſez épurées, pour qu'on fut en état de prendre le bon parti dans tous les objets qu'on entreprenoit de diſcuter, & les eſprits n'avoit pas aſſez de préciſion pour ſaiſir le point fixe & délicat qui ſépare la vérité de l'erreur. Ainſi les nouveautés dangéreuſes dont les germes commencèrent à fermenter dans ce ſiècle, vinrent toutes de ce que le Monde Chrétien n'étant plus ſi groſſièrement ignorant que dans les tems qui avoient précédé, n'étoit pas non plus aſſez éclairé ni aſſez circonſpect dans l'uſage de ſes lumières.

Ce que nous allons dire, servira de preuves à ces réflexions.

XII. SIÈCLE.

Pierre de Bruys, né dans les montagnes du Dauphiné, simple laïc, fut un de ces Prédicans du douzième siècle que les prétendus-Réformés ont mis au nombre de leurs Patriarches. Il enseignoit que le Baptême est inutile avant l'âge de raison; que le Sacrifice de la Messe n'est qu'une cérémonie vuide & inutile, sans objet & sans efficacité; qu'on ne doit point adorer la Croix, ni invoquer les Saints; que les prières, les offrandes & les aumônes pour les Morts ne servent à rien; que les Temples, les Autels & les Cérémonies du Culte catholique sont l'ouvrage de la superstition; & que pour épurer la Religion, on doit les abolir. Ce fanatique s'étant fait des sectateurs, passa de l'enseignement à l'exécution. Il parcourut les Provinces méridionales de la France, déclamant contre le Clergé, censurant avec amertume la conduite des Pasteurs, & traînant à sa suite une foule de peuple qu'il excitoit à la révolte & à la violence. Il abattoit les Eglises, renversoit les Autels, brûloit les Croix, & rebaptisoit ceux qui l'avoient été dans l'en-

XII. SIÈCLE.

fance. Il fit de grands progrès en Provence, en Languedoc & dans les contrées voisines. Mais les Catholiques indignés de ses blasphêmes & de ses emportemens, se saisirent de lui, & le brûlèrent dans la petite Ville de S. Gilles en bas Languedoc.

Dans le grand nombre de ses disciples, Pierre de Bruys en eut un qui fit encore plus de bruit & de ravage que son maître. C'étoit un Hermite ignorant & fanatique, qui s'étoit rempli de la fausse doctrine des Pétrobrusiens, & qui se crut envoyé de Dieu pour la répandre. Pierre de Bruys avoit employé la force & les voies de fait, en attaquant ouvertement le Culte religieux, & les objets consacrés par la vénération publique. Henri, c'étoit le nom de ce fanatique, prit une autre route, plus efficace & plus sûre, l'insinuation & l'hypocrisie. Il étoit jeune, bien fait de taille, & d'une figure où toutes les passions qu'il vouloit exprimer, se peignoient d'une manière frappante. Il avoit une voix de tonnerre, dont les éclats bruyans étoient propres à remuer le peuple & à faire des impressions terribles sur tous ceux qui venoient à ses discours. Il joignoit

à tout cela un genre de vie très-singulier, marchant nu pieds, ne mangeant que ce qu'on lui offroit, couchant à l'air dans des lieux solitaires & élevés. Il n'en falloit pas davantage pour attirer la multitude ignorante après lui, & lui donner la réputation d'un Saint. Son autorité, ses prédications véhémentes, & cet organe sonore que la Nature lui avoit donné, lui procurèrent une grande célébrité : on l'attira dans la Ville du Mans où le Clergé & le peuple s'empressèrent également à l'entendre.

Mais on ne tarda pas à connoître l'esprit qui animoit ce nouveau prédicateur, & les effets dangereux qu'il produisoit sur les imaginations qu'il avoit le talent funeste d'émouvoir & d'enflammer. Le peuple échauffé par ses déclamations contre le Clergé, entra en fureur, & se déchaînant avec des transports violens contre les Ecclésiastiques, il ne parloit que de piller leurs biens, de mettre le feu à leurs maisons, & de les lapider eux-mêmes, ou de les pendre. Envain le Chapitre du Mans ordonna-t-il au séditieux orateur, sous peine d'excommunication, de rentrer dans le silence qui convenoit à son état; il méprisa ses

XII. SIÈCLE.

ordres & ses menaces; il n'y répondit que par de nouveaux emportemens, & la populace qui le regardoit comme un Prophète, secondoit en tout ses excès. La chaleur des esprits & la confusion qu'elle causoit étoient montées au plus haut dégré, lorsqu'Hildebert, Evêque du Mans, arriva de Rome. C'étoit un des plus savans Prélats de l'Eglise de France. Mais ce ne fut pas en réfutant sérieusement les erreurs du Prédicant, que cet Evêque entreprit de dissiper l'espèce de prestige par lequel Henri avoit fasciné les esprits; il se contenta de lui faire, en présence du peuple, quelques questions simples sur les pratiques les plus communes du Culte religieux, & sur les Prières les plus en usage dans l'Eglise. Son ignorance éclata par l'aveu qu'il fut obligé d'en faire lui-même, & ceux qui l'avoient le plus admiré, furent honteux d'avoir été les dupes d'un fourbe si méprisable. Chassé du Mans, l'imposteur se retira vers le Midi de la France, & prêcha ses erreurs en Provence & en Languedoc, où Pierre de Bruys avoit laissé un grand nombre de sectateurs. Ils se rallièrent auprès de Henri, & le fanatisme se ralluma dans

ces Provinces. S. Bernard accompagné d'un Légat du Pape Eugène III, s'y rendit, pour ramener les peuples à la vérité, par des instructions lumineuses & touchantes. Aux approches de ce redoutable adversaire, le Prédicant qui ne se sentoit pas en état de lui résister, prit la fuite : mais on l'arrêta, & il fut conduit dans les prisons de l'Archevêché de Toulouse ; où il mourut quelque tems après. S. Bernard & le vénérable Pierre de Cluni ont réfuté les erreurs des Pétrobrusiens & des Henrisiens, par les mêmes argumens que les Pères avoient employés contre les Donatistes, Vigilance & les Iconoclastes, dont ils renouvelloient les fausses opinions, & que nous employons encore aujourd'hui contre les Protestans qui n'ont pas eu honte d'avouer ces anciens fanatiques pour leurs précurseurs.

Tandis que Pierre de Bruys & Henri troubloient le Midi de la France, un laïc d'Anvers, nommé Tanchelin ou Tanquelme, causoit les mêmes ravages dans la Belgique. Il enseignoit que les Sacremens de l'Eglise Catholique sont des abominations, les Temples des lieux de prostitution, le Sacrifice de la Messe

XII. SIECLE

une cérémonie vuide & ſans utilité; que les Paſteurs de l'Egliſe, Papes, Evêques, Prêtres, n'avoient rien de plus que les ſimples laïcs; que la véritable Egliſe étoit renfermée dans la ſociété dont il étoit le Chef; & qu'il ne falloit point payer la dîme au Clergé. Il ne prêcha d'abord que dans les ténèbres & en ſecret: mais quand il eut formé une ſecte nombreuſe qui le mit en état de ne rien craindre de la part des Puiſſances, il parut en public, & débita ouvertement ſes erreurs. Il avoit commencé par s'élever contre les vices & la corruption des mœurs: alors ſa morale étoit auſtère & ſon extérieur mortifié; mais voyant le peuple courir en foule après lui, & ſon fanatiſme ayant ſéduit une quantité prodigieuſe d'hommes & de femmes, il devint faſtueux, & s'abandonna ſans pudeur à ſon penchant pour le ſexe. Il étoit vêtu ſuperbement, il marchoit eſcorté d'une troupe armée, il faiſoit porter devant lui un étendart déployé & une épée nue, pour marquer ſa puiſſance. Il porta l'effronterie & l'impiété juſqu'à s'égaler à J. C. en diſant qu'il étoit Dieu comme lui, puiſqu'il avoit reçu comme lui la plénitude du S. Eſprit. On lui ren-

doit les honneurs divins, & on recevoit l'eau dans laquelle il s'étoit baigné, pour la boire comme un reméde salutaire à l'ame & au corps. Cet imposteur avoit tellement fasciné les yeux du peuple stupide, que les plus belles femmes de sa secte ambitionnoient l'honneur de recevoir des marques de sa passion, & que les mères, les maris témoins de ses plaisirs, étoient reconnoissans de la préférence qu'il vouloit bien donner à leurs filles & à leurs femmes.

Ce fourbe n'étoit pas moins avide que voluptueux. On ne lui donnoit jamais assez; & pour exciter la libéralité de ceux qu'il avoit séduits, il s'avisa d'une stratagême digne de son impiété. Pendant qu'il prêchoit dans une Place publique, il fit approcher une Image de la sainte Vierge, & mettant la main dans celle de la figure, *Mère de Dieu*, dit-il avec impudence, *je vous prends aujourd'hui pour mon épouse*; puis s'adressant au peuple que cette profanation auroit dû révolter: *vous voyez*, continua-t-il, *que je viens d'épouser la sainte Vierge; c'est à vous de fournir aux frais d'une si belle alliance: voilà deux troncs; que les hommes & les*

XII. SIÈCLE.

femmes apportent séparément leurs offrandes, afin que je puisse juger lequel des deux sexes a plus d'amitié pour moi & pour mon épouse. Les femmes se distinguèrent par leur générosité, & se dépouillèrent de ce qu'elles avoient de plus précieux pour mettre aux pieds de l'imposteur. Par cet empire qu'il s'étoit acquis sur le peuple, il fit de grands ravages dans la Zelande, à Utrecht, dans la Flandre, & sur-tout à Anvers. Le Clergé de ces cantons, ignorant & déréglé, n'étoit point en état de lui résister. S. Norbert fut le seul qui entreprit de le confondre. Mais le peuple étoit trop aveuglé pour souffrir qu'on le détrompât sur le compte de cet imposteur.

Tanchelin joignoit la violence à la séduction. A la tête de ses plus zélés sectateurs, il remplissoit de meutres tous les endroits où on ne recevoit pas sa doctrine. Il osa aller à Rome avec deux de ses disciples en habit de Moine; mais il en sortit promptement, sans doute parce qu'il ne vit pas moyen d'y faire de grands progrès, & qu'il ne s'y crut pas en sûreté. Il fut arrêté à son retour par ordre de l'Archevêque de Cologne & mis en pri-

ſon avec les deux autres prédicants qui l'accompagnoient. Mais il trouva moyen de s'évader. Enfin Dieu ne permit pas qu'il abusât plus long-tems les ames crédules, & il fut tué par un Prêtre, les uns diſent en 1115, & les autres en 1125. Après ſa mort, ſa ſecte qui étoit nombreuſe & fort corrompue, ſe mêla avec les autres fanatiques, dont les Pays-bas étoient inondés, auſſi bien que l'Allemagne & la France.

Après les ſectaires que nous venons de faire connoître, parut Arnaud de Breſſe, Moine ſéditieux, qui marchant ſur leurs traces, attaqua d'après leurs principes l'autorité du Pape, le pouvoir des Evêques, les richeſſes de l'Egliſe & les droits temporels attachés à un grand nombre de Sièges. Quelques notions ſuperficielles de Théologie qu'il avoit acquiſes dans l'Ecole du fameux Abailard, quelque talent pour la prédication, & un deſir immodéré de ſe rendre célèbre, en devenant Chef de ſecte, le portèrent à ſe déclarer auſſi contre les Pontifes. Rome en proie aux factions & luttant à la fois contre les Empereurs & les Papes, lui offroit un théâtre où il pouvoit développer le malheureux talent

XII. Siècle.

qu'il avoit d'inspirer au peuple l'esprit de révolte & de sédition. Vêtu en Moine, & sous un extérieur pauvre & mortifié, il ameutoit la populace qui se rangeoit en foule autour de lui, invectivant contre les Papes & les Cardinaux, excitant les Romains à secouer le joug de ce qu'ils appelloient la tyrannie sacerdotale, & l'exhortant par l'exemple des anciens Romains, à rétablir une forme de Gouvernement qui avoit porté si loin autrefois la puissance & la gloire de la République.

Quoique le Pape Innocent eût condamné cet ennemi du Saint-Siège & du Clergé, dans un Concile de Latran en 1179, & qu'il eût été obligé de se réfugier dans les montagnes de Suisse, il revint dans la Capitale du Monde chrétien sous le même Pontife en 1141, & s'étant joint aux factieux qui déchiroient la Ville, il y causa de nouveaux troubles. Sa doctrine étant favorable à ceux qui s'étoient emparés des biens ecclésiastiques, ou qui songeoient à s'enrichir par cette voie, il avoit pour défenseurs tous les Seigneurs laïcs que l'Eglise traitoit de ravisseurs & de sacrilèges. Avec cet appui, il ne cessa de souffler dans Rome

Rome le feu de la sédition jusqu'au pontificat d'Adrien IV. Ce Pape força les Romains par un interdit général à le chasser de leurs murailles. Il trouva un asyle chez les Seigneurs de la Campanie, qui avoient besoin d'invoquer ses principes, pour couvrir leurs usurpations. Mais enfin l'Empereur Frédéric obligea ces Seigneurs à le livrer aux Cardinaux, qui après l'avoir jugé comme hérétique, l'abandonnèrent au Préfet de Rome pour le punir comme séditieux & perturbateur du repos public. Il fut condamné au supplice du feu en 1155, & l'on jetta ses cendres dans le Tibre, par la crainte que le peuple imbécille ne les recueillît & ne les honorât comme les restes d'un Martyr.

A peine la secte des Arnaldistes étoit dissipée par la juste punition de son Auteur, qu'il s'en forma une autre, produite à peu près du même germe, & animée du même esprit. Nous voulons parler de celle dont Pierre Valdo fut le Chef. Un de ces événemens effrayans pour les imaginations vives & sombres, que le commun des hommes voit tous les jours avec trop d'indifférence, lui donna naissance. Plusieurs bourgeois

XII. SIÈCLE.

de Lyon étoient assemblés dans un endroit, sans doute pour y traiter des affaires de commerce, lorsque l'un d'eux tomba mort à leurs pieds. Pierre Valdo, riche Négociant, fut tellement frappé de cet accident, qu'il prit la résolution de renoncer à tout, & d'embrasser la pauvreté. Il distribua son argent aux malheureux qui s'attroupèrent auprès de lui; ayant quelque teinture des Lettres, il leur expliquoit l'écriture en langue vulgaire, s'attachant sur-tout aux endroits, où le détachement des richesses & le mépris des choses de la terre sont recommandés. A force de prêcher le désintéressement, il en vint à se persuader que sans la pauvreté parfaite & absolue, on ne pouvoit être disciple de J. C. Il suivoit de-là que les Evêques, les Abbés, les Ecclésiastiques & les Moines qui possédoient tous de grandes richesses, & qui vivoient la plupart dans le luxe & la molesse, étoient dans une voie d'égarement, & ne méritoient pas même le nom de Chrétiens. Ainsi Valdo se mit à déclamer contre le Clergé, à censurer les mœurs des Ecclésiastiques, & à inspirer le plus grand mépris pour eux. L'Eglise de Lyon regarda d'abord ces dis-

cours de Valdo & de ses disciples, comme les écarts d'un zèle inconsidéré qu'il seroit facile de ramener au vrai. Mais la secte ne vit dans les avis & les censures du Clergé, que l'usage d'une autorité qui lui étoit odieuse. Elle n'en devint que plus hardie, & prétendant que le Ministère évangélique appartenoit à tous les Chrétiens qui sont appellés dans l'Ecriture, *un Sacerdoce royal*, ces novateurs dont le nombre augmentoit chaque jour, se mirent à prêcher dans les Villes & les campagnes. Ils exhortoient les Chrétiens à la pauvreté, ils invectivoient contre le Clergé, dont ils attaquoient les richesses & la puissance.

Les moyens de prudence & de modération que l'Eglise de Lyon avoit pris d'abord pour les renfermer dans de justes bornes, ayant été inutiles, le Pape Lucius III les condamna comme hérétiques vers l'an 1182 ou 1183. Mais irrités par cette juste sévérité du Pontife, & bravant les foudres de l'Eglise, ils s'élevèrent avec encore plus d'audace contre le pouvoir qui s'appesantissoit sur eux. Ils ajoutèrent de nouveaux articles à leur première doctrine, prétendant

XII. SIÈCLE.

que l'Eglise Romaine avoit cessé d'être la véritable Eglise de J. C. depuis qu'elle possédoit des biens temporels, & concluant de-là qu'eux seuls formoient cette véritable Eglise, qu'eux seuls étoient Prêtres, & avoient le droit d'instruire, droit usurpé ci-devant par les Evêques & les Pasteurs qui s'en étoient rendus indignes, en renonçant à la pauvreté que J. C. & les Apôtres avoient enseignée.

Valdo & ses disciples ayant été chassés de la Ville & du territoire de Lyon, se répandirent dans les contrées voisines, en Dauphiné, en Savoie, en Piémont, dans l'Auvergne, dans le Berri. Ils trouvèrent des protecteurs par-tout où il y avoit des Seigneurs coupables d'avoir usurpé les biens de l'Eglise. Il fallut prendre les armes & recourir à la force, pour les chasser des asyles que ces protecteurs leur avoient donnés dans leurs Terres & leurs Châteaux. Devenus furieux par ces poursuites, & ne respectant plus aucune autorité, ils s'armèrent aussi, & commirent les plus horribles violences dans les pays où ils s'étoient répandus. Ils en vinrent à tout détruire & à tout renverser dans la Religion, les

cérémonies du Culte catholique, l'invocation des Saints, la vénération des Reliques & des Images, la hiérarchie, les Sacremens, le Ministère sacerdotal. Tel étoit à la fin du douzième siècle l'état de cette secte fanatique qui avoit commencé vers l'an 1160. Nous en parlerons encore dans la suite, les nouveaux troubles qu'elle excita dans l'Eglise & dans la Société civile, nous obligeant d'y revenir, jusqu'à ce qu'elle s'unisse & se confonde avec les autres sectes que nous verrons sortir de son sein. On appella d'abord les disciples de Pierre Valdo, pauvres de Lyon. Ils eurent ensuite différens autres noms. Mais celui sous lequel ils sont plus connus, & qui leur est resté, est celui de Vaudois, soit qu'ils le dussent à leur Chef, soit qu'ils le tirassent du Village de Vaud en Dauphiné où il avoit pris naissance.

A peu près dans le même tems, c'est-à-dire, sous le règne d'Alexis Comnène, il avoit paru en Orient une secte de fanatiques dont les principes peu différens de ceux des Pauliciens, tendoient à renouveller le Manichéisme. Un Médecin Bulgare, nommé Basile, en fut le Chef. C'étoit un vieillard d'un

aspect vénérable & d'une vertu austère. Il étoit vêtu en Moine. Il avoit un air grave, & un visage mortifié. On appella ces nouveaux sectaires Bogomiles, nom composé de deux mots esclavons qui signifient implorer la miséricorde; parce qu'une de leurs pratiques ordinaires étoit de réciter sept fois le jour, & cinq fois la nuit l'Oraison dominicale, pour solliciter la miséricorde divine. Ils nioient la Trinité, condamnoient le mariage, & l'usage de la chair, rejettoient l'Eucharistie, & mettoient le culte des Saints au même rang que l'idolâtrie dont J. C. avoit purgé la terre.

XII. SIÈCLE.

Basile ne s'associa d'abord que douze disciples qu'il appella ses Apôtres. Il les instruisit de ses principes & les envoya dans différens pays pour les répandre, mais en leur ordonnant d'être circonspects & de s'assurer de ceux qui s'offriroient pour être initiés, avant de leur découvrir le fonds de sa doctrine. L'Empereur voulut le voir & l'entretenir en particulier. Basile se prêta au desir du Prince, & lui développa librement ses opinions. Mais Alexis avoit fait cacher des Secrétaires à portée d'entendre tout ce que Basile disoit, & de l'écrire. Quel-

ques jours après cet entretien, l'Empereur assembla le Patriarche, le Clergé, le Sénat & les grands Officiers de la Cour. Il fit ensuite appeller Basile & on l'introduisit dans l'Assemblée. On y lut ce qu'on avoit écrit d'après ses propres discours. Basile reconnut sa doctrine & offrit d'en justifier tous les points, déclarant de plus qu'il étoit prêt à tout souffrir plutôt que d'y renoncer. On employa tour-à-tour les raisonnemens & les insinuations pour le détromper, mais ce fut inutilement. Le sectaire persista opiniâtrément dans ses erreurs. On le condamna donc au feu, & l'Empereur approuva ce jugement. Le jour du supplice, on conduisit Basile dans l'Hyppodrome où l'on avoit élevé d'un côté une Croix, & allumé un bûcher de l'autre; on dit à Basile de choisir, & il préféra le bûcher, dans l'espérance que les Anges viendroient le délivrer, ce qui n'arriva point. Ainsi périt ce fanatique dont les sectateurs commençoient à former une société nombreuse.

La doctrine de toutes ces sectes n'étoit au fonds qu'un Manichéisme déguisé & modifié par le mélange de quelques nouvelles erreurs, comme on le

XII. SIÈCLE.

voit dans les Ecrivains qui les ont réfutées, & dans ceux qui nous en ont transmis l'Histoire. Ces différentes sociétés de fanatiques, dont la France étoit inondée, après s'être tenu isolées, chacune sous ses Chefs, se réunirent ensuite & ne firent plus qu'un même corps avec les Albigeois, ou nouveaux Manichéens qui parurent vers la fin de ce siècle. Cette nouvelle secte, la plus formidable qui eût encore paru dans le Monde, par le nombre de ceux qui la composoient, & par la fureur qui l'animoit, arma tout le Royaume pour sa défense ou pour sa destruction, causa des ravages inouis, & produisit une foule de crimes atroces, dont le souvenir fait encore frémir d'horreur. Quoique née dans ce douzième siècle, l'ordre des faits nous oblige d'en renvoyer l'Histoire au treizième où se passèrent les principaux événemens qui la concernent. Par-là nous éviterons l'inconvénient de couper la narration & de séparer des choses qui veulent être envisagées sous un même point de vue.

Passons à des erreurs moins grossières & moins révoltantes. L'abus de la Dialectique & la mauvaise application des

subtilités scholastiques aux objets de la foi, enfantèrent celle d'Abailard & de Gilbert de la Porée, dont nous allons donner une idée aussi claire & aussi exacte qu'il nous sera possible.

Abailard qui fut peut-être le plus beau génie & l'esprit le plus pénétrant du douzième siècle, sans en excepter S. Bernard, naquit au Village de Palais en Bretagne, à trois lieues de Nantes, l'an 1079, d'une famille noble & distinguée. Les égaremens de son cœur, ses infortunes, ses talens, ses démêlés littéraires & ses erreurs l'ont rendu célèbre pour ses contemporains & pour nous. Le goût des Sciences & l'avidité du savoir se manifestèrent de bonne-heure en lui. Il eut pour premier maître Rosselin de Compiégne, dont les sentimens sur le Mystère de la Trinité avoient paru suspects d'hérésie aux Evêques du Concile de Compiégne qui les condamnèrent en 1092. Il vint à Paris dans les premières années du douzième siècle pour s'y perfectionner dans les Sciences, sous Guillaume de Champeaux, l'un des plus illustres Professeurs de cette Capitale. Dès les premiers pas que fit Abailard dans la carrière des Lettres, on remarqua en

XII. SIÈCLE.

lui un esprit curieux, inquiet, & d'une subtilité artificieuse. La Dialectique étoit la Science la plus en vogue alors. Tout le monde s'y appliquoit, parce qu'on y apprenoit en peu de tems, par le moyen de certaines formules générales & d'un usage commode, l'art de la dispute, qui étoit le goût dominant des Ecoles. Abailard qui aspiroit à se faire une réputation parmi les Docteurs dont on vantoit le savoir, en fit l'objet principal de son étude. Il y devint fort habile, & connut mieux que personne de son tems toutes les finesses de cet Art dangéreux. La Théologie, qui par la méthode récemment introduite dans les Ecoles, se trouvoit étroitement liée avec la Philosophie, n'obtint de lui qu'une partie de son application. La beauté de son esprit, sa pénétration merveilleuse, & l'extrême facilité qu'il avoit de s'exprimer, l'avoient déjà fait connoître, lorsqu'il vint ouvrir une Ecole à Paris au Mont sainte Géneviéve, qui n'étoit pas encore enfermé dans l'enceinte de la Ville. Bientôt Abailard se vit entouré d'une multitude prodigieuse d'écoliers, & le produit de ses leçons, car on les payoit alors, lui

procura les deux choses qui lui plaisoient le plus, la fortune & la célébrité. Mais l'une & l'autre furent la cause de ses malheurs, en lui fournissant les moyens de satisfaire le penchant qu'il avoit pour les plaisirs. On sait l'Histoire de ses liaisons avec la célèbre Héloïse, & de la manière barbare dont Fulbert, Chanoine de Paris, oncle de cette fille si connue par les charmes de son esprit & la tendresse de son cœur, vengea l'honneur de sa nièce. Après sa cruelle aventure, Abailard se retira au Monastère de S. Denis, tandis qu'Héloïse alla cacher sa douleur dans celui d'Argenteuil, qui étoit pour-lors une Abbaye de filles.

La solitude & le silence n'étoient pas ce qui convenoit à un homme du caractère d'Abailard. Il falloit à un esprit vif & ardent comme le sien, un objet qui le fixât & un aliment qui le nourrît. Il trouva l'un & l'autre dans la nouvelle Ecole qu'il forma au Prieuré de Deuil, dépendant de l'Abbaye de Saint Denis. Une foule incroyable de disciples s'y rendit, sitôt qu'on sut qu'il avoit repris la fonction d'enseigner. Ce fut alors qu'Abailard se livra tout entier à l'étude

XII. SIÈCLE.

de la Théologie, plus convenable à son état. Son but dans cette nouvelle carrière qu'il s'ouvrit, fut de faire servir la Dialectique à la défense de la Religion, & de réfuter ceux qui empruntoient de cette Science des argumens contre les Mystères. Il écrivit d'après ces vues un Traité de la Trinité, où l'on crut voir des sentimens & des expressions contraires à la foi. Mais on étoit peu d'accord sur la doctrine qu'on lui reprochoit d'enseigner dans cet Ouvrage. Les uns l'accusoient de ne pas assez distinguer les trois Personnes divines, & d'insinuer que ce n'étoient que trois dénominations relatives aux différens aspects sous lesquels on considéroit en Dieu la puissance, la sagesse & l'amour. Les autres prétendoient au contraire qu'il démembroit la divinité, & que sa manière de parler tendoit à faire penser qu'il y a trois Dieux. Cette contrariété de jugement venoit sans doute des termes obscurs & des subtilités recherchées dont il se servoit pour donner à ses idées une tournure philosophique. Quoi qu'il en soit, il fut cité en 1121 au Concile qui se tint à Soissons, en présence de Conon, Evêque

de Paleſtrine, Légat du Pape. Abailard y comparut & offrit d'éclaircir ce qu'on trouvoit d'obſcur dans ſon Ouvrage, & de rétracter ce qu'il auroit pu avancer de contraire à la foi. Malgré ces offres on condamna l'Ouvrage, & on ordonna que l'Auteur ſeroit confié à l'Abbé de S. Médard pour le tenir étroitement enfermé. Au bout de quelque tems il fut renvoyé au Monaſtère de S. Denis dont il étoit Religieux. Il y prit querelle avec les Moines, parce qu'il n'admettoit pas tout ce que l'Abbé Hilduin avoit écrit au neuvième ſiècle, ſur S. Denis, dans ſon Livre, intitulé *Areopagetica*. On en fit un crime à Abailard, & on taxa ſa critique d'incrédulité. Pour éviter cette nouvelle perſécution, il ſe retira dans une ſolitude du Diocèſe de Troyes auprès de Nogent-ſur-Seine. Il y bâtit un oratoire & une cellule qu'il appella le *Paraclet*, parce que c'étoit pour lui, après une vie agitée, un lieu de conſolation & de repos. Héloïſe vint l'y trouver avec quelques Religieuſes, après la réunion du Monaſtère d'Argenteuil à l'Abbaye de S. Denis, obtenue par le crédit de l'Abbé Suger. Il fut tout

XII. SIÈCLE. ensemble le Directeur & le Maître de cette nouvelle Communauté, où l'on vit fleurir par ses soins l'amour de l'étude & la plus exacte régularité : ainsi le Paraclet devint une Abbaye de filles dont Héloïse prit le gouvernement. Les anciens disciples d'Abailard ayant appris le lieu de sa retraite, se rangèrent de toutes parts auprès de lui, & la solitude où il n'avoit cherché qu'à se cacher, contribua plus que tout le reste à augmenter sa célébrité.

La jalousie de deux anciens condisciples vint y troubler la vie paisible qu'il y menoit dans le sein des Sciences & de la piété. Il avoit écrit deux Ouvrages importans & d'une profonde discussion, d'après les principes qu'il s'étoit faits, touchant la manière d'envisager & de traiter les matières théologiques. Il s'y proposoit d'expliquer les Mystères & les vérités de la Religion chrétienne, de les rendre sensibles par des comparaisons tirées de l'ordre naturel, & de combattre par la méthode des Philosophes, les difficultés que les faux Dialecticiens opposoient aux dogmes de la foi. Telle est l'idée générale de l'introduction à la Théologie, & de la

Théologie chrétienne qu'il composa dans sa retraite. Albéric & Lotulphe qui avoient déjà traduit Abailard comme hérétique au Concile de Soissons, examinèrent ces nouveaux Ecrits avec des yeux prévenus & disposés à y découvrir des erreurs. Guillaume, Abbé de S. Thierry, se joignit à eux, sans doute avec des intentions plus épurées. Ce dernier fit un extrait des Ouvrages d'Abailard, en quatorze propositions, dont quelques-unes n'exprimoient que des opinions purement philosophiques. Mais la plupart des autres étoient condamnables, en ce qu'elles renouvelloient en partie les erreurs de Sabellius, de Nestorius & de Pélage. Guillaume envoya cet extrait & l'Ouvrage qu'il avoit fait pour en réfuter la doctrine, à Géoffroi Évêque de Chartres, & à S. Bernard. A la lecture de ces Piéces, le savant Abbé de Clairvaux prit l'alarme, & ne doutant pas de la fidélité de Guillaume, dans l'analyse qu'il avoit fait des Ouvrages d'Abailard, il écrivit à celui-ci pour l'exhorter à se retracter & à corriger ses Livres. Abailard qui ne reconnoissoit point ses vrais sentimens dans les couleurs qu'on s'étoit efforcé de leur donner, loin de déférer

XII. SIÈCLE.

aux avis de S. Bernard, se plaignit de lui, comme d'un ennemi qui décrioit sa doctrine, & qui travailloit à le rendre odieux. Il est certain que le saint Abbé de Clairvaux s'abandonnant à son zèle, ne ménagea pas ses expressions dans les Lettres qu'il écrivit au Pape, aux Prélats de Rome & aux Evêques de France, contre la personne & les Ecrits d'Abailard. Exemple bien propre à nous faire sentir combien nous devons être en garde contre les impressions défavorables aux autres, & lents à condamner ceux dont on travaille à rendre la foi suspecte. « Si dans une » ame aussi pure & aussi éclairée que » celle de S. Bernard, dit un sage Ecrivain que nous avons déjà cité plus d'une fois, « le zèle a été outré, combien ne » devons nous pas nous défier du nôtre, » nous qui sommes si éloignés du désintéressement & de la charité de ce » grand homme ».

La dispute qui s'étoit élevée entre le saint Abbé de Clairvaux & le savant Solitaire du Paraclet, ne pouvoit être terminée que par un jugement ecclésiastique. Elle fut portée au Concile qui s'assembla à Sens en 1140. Les

deux adverſaires s'y rendirent. Abailard étoit dans l'intention de demander à s'expliquer ; mais S. Bernard le preſſa avec tant de vivacité, & il vit les eſprits ſi prévenus contre lui, qu'il prit le parti d'appeller au Pape, tant pour ſa perſonne que pour ſes Ecrits. Le Concile crut devoir ſe borner à ce qui concernoit la doctrine, & condamna les propoſitions extraites des Ecrits d'Abailard, ſans rien prononcer contre lui. L'Aſſemblée écrivit au Pape Innocent II pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé, & ce Pontife confirma le jugement qu'elle avoit porté.

Avant de ſe rendre à Rome pour y ſuivre ſon appel, Abailard publia une apologie dans laquelle il attribuoit à la malignité de ſes ennemis, les erreurs qu'on lui avoit imputées. Il y proteſtoit qu'il n'avoit jamais eu intention d'écrire & de ſoutenir rien de contraire à la foi, & ſe montroit diſpoſé à reformer tout ce qui auroit pu lui échapper de condamnable & d'inexact. La profeſſion de foi, inſérée dans cette apologie, étoit parfaitement catholique ſur tous les points dans leſquels on l'accuſoit d'avoir erré. Ayant ainſi juſtifié ſon

orthodoxie, il partit pour se rendre à Rome. Il s'arrêta en passant au Monastère de Cluni; Pierre le Vénérable qui en étoit Abbé, l'y retint & le réconcilia avec S. Bernard. Il y édifia les Religieux par sa modestie, sa douceur & sa piété. Comme sa santé altérée par ses travaux & ses chagrins, étoit devenue très-foible, on l'envoya pour la rétablir au Monastère de S. Marcel, bâti dans une situation agréable & un air pur sur la Saône. Il y mourut au mois d'Avril 1142, âgé de soixante-trois ans. Son corps fut conduit au Paraclet pour y être inhumé, comme il l'avoit désiré. Héloïse le reçut à la tête de sa Communauté, & l'Abbé Pierre écrivit à cette occasion une Lettre que nous avons encore, adressée à l'Abbesse du Paraclet, où il rend justice aux vertus & à l'érudition d'Abailard. Nous nous sommes étendus sur ce personnage que ses talens & ses malheurs rendent intéressant, parce qu'il est un exemple frappant des fautes où l'on peut tomber avec une imagination vive & un cœur sensible, quand l'une & l'autre ne sont pas réglés par la sagesse & la raison.

L'esprit de système est peut-être ce

qu'il y a de plus contraire à la simplicité de la foi, sur-tout lorsqu'il est guidé par une Dialectique subtile & pointilleuse; alors il n'est rien qu'il ne se permette en genre de suppositions & de conjectures, pour obtenir la gloire de dissiper les ténébres qui enveloppent les Mystères du Christianisme, & qui sont de leur essence. Les erreurs de Gilbert de la Porée sur la nature divine, en sont une nouvelle preuve. Ce Théologien étoit natif de Poitiers. Il fit ses études sous les plus savans Maîtres de son tems. Après les avoir terminées, il enseigna la Philosophie & la Théologie dans sa patrie & dans plusieurs autres endroits, avec une réputation extraordinaire; il devint Chanoine de l'Eglise de Poitiers, & le Siège épiscopal de cette Ville ayant vaqué en 1141, il fut élu pour le remplir. Il avoit écrit plusieurs Ouvrages, entre-autres des Commentaires sur les Pseaumes, sur les Epîtres de S. Paul, sur les Livres de la consolation de Boëce, & un Traité théologique sur la Trinité. La méthode qu'il suivoit étoit celle qui règnoit dans les Ecoles en Occident, depuis qu'on y avoit apporté les Ouvrages d'A-

XII. SIÈCLE.

riſtote & les Commentaires d'Averroës. Cette méthode conſiſtoit, comme on ſait, à réduire les idées ſous certaines claſſes générales, & à rappeller les objets dont on s'occupoit à quelques-unes de ces claſſes qu'on appelloït la Cathégorie, qui n'étoient proprement que des nomenclatures vuides de ſens, des généralités vagues & des notions abſtraites, dont on ne tiroit d'autre utilité que de paroître habile ſans avoir rien approfondi. Cette méthode qu'on regardoit comme la clef des Sciences, égara Gilbert de la Porée, comme elle en avoit égaré tant d'autres. Il appliqua au Myſtère de la Trinité les idées générales d'eſſence, de nature, de ſubſtance, de perſonnes, d'attributs & de propriétés; il examina les rapports & les différences de tous ces objets; & comme chacun d'eux avoit une définition propre, il conclut que l'eſſence divine, la nature, les perſonnes, les attributs & les propriétés étoient autant de choſes diſtinctes, autant de formes, leſquelles priſes ſéparément, n'étoient pas Dieu. Ainſi la ſageſſe, la puiſſance, la bonté, la juſtice & les autres attributs divins, conſidérés en eux-mêmes,

n'étoient pas une même chose avec la nature & l'essence de l'Etre infiniment parfait, mais la seule collection de ces attributs & de ces propriétés, étoit Dieu. Il suivoit de cette façon de voir & d'expliquer le Mystère, qu'il y avoit distinction & composition en Dieu, & que la nature divine étant différente des personnes, elle ne s'étoit point incarnée, lorsque la seconde Personne avoit pris une ame & un corps semblables aux nôtres. C'étoit proprement en ces deux points que consistoit l'erreur de Gilbert de la Porée.

Ce Théologien devenu Evêque, conserva le système qu'il s'étoit formé en étudiant ces matières obscures, & on l'entendit exposer dans ses discours publics, les principes dont il s'étoit rempli dans le cabinet. Les deux Archidiacres de Poitiers, Arnaud & Calon, furent scandalisés de cette doctrine qui tendoit à donner une idée fausse du Mystère de la Trinité, en le présentant sous des expressions & des vues nouvelles, dont l'Eglise ne s'étoit jamais servi, & qui anéantissoient le Mystère de l'Incarnation, en le réduisant à une simple apparence, ou seulement à l'u-

nion des propriétés personnelles du Fils de Dieu avec la nature humaine. Ils déférerent ces erreurs au Pape Eugène III qui étoit sur le point de venir en France. Lorsqu'il y fut arrivé, ce Pontife invita l'Evêque de Poitiers à se trouver à une Assemblée de Prélats qui devoit se tenir à Paris en 1147. Sa doctrine y fut examinée, mais on ne conclut rien encore, & l'on remit à discuter l'affaire plus mûrement au Concile qui fut célébré l'année suivante à Reims en présence du Pape & des Cardinaux de sa suite. S. Bernard s'y trouva & pressa vivement le Prélat accusé, qui ne dissimula point ses sentimens, parce qu'il ne les considéroit que comme une manière d'expliquer le Mystère qui n'avoit rien de repréhensible. Mais le saint Abbé de Clairvaux fit voir avec beaucoup d'éloquence & de sagacité, le danger des propositions que Gilbert avoit avancées, telles que celle-ci; *l'essence de Dieu, sa divinité, sa nature, sa sagesse n'est pas Dieu*; & cette autre; *la nature divine ne s'est pas incarnée.* Après de longues discussions, les Cardinaux qui accompagnoient le Pape, vouloient qu'on laissât la chose indécise, dans le dessein

de s'en réserver le jugement, à l'exclusion des Evêques. Pour empêcher cette usurpation de leurs droits, les Archevêques & Evêques dresserent une profession de foi opposée aux erreurs dont Gilbert avoit été convaincu, & la présenterent au Pape. Eugène l'ayant reçue, obtint aisément une rétractation de l'Evêque de Poitiers, qui souscrivit sincérement à la condamnation de sa doctrine & de ses Ecrits. Sa docilité répara sa faute aux yeux du Concile & de toute l'Eglise. Ses disciples l'imiterent, & ses erreurs n'occasionnerent aucun trouble. La manière paisible dont cette affaire fut terminée, vint sans doute en partie, de ce que les idées de Gilbert étoient trop abstraites, trop subtiles, pour être saisies par un grand nombre de personnes, & pour exciter dans les esprits cette chaleur & cette opiniâtreté, qui forment les sectes & qui les éternisent.



XII. SIÈCLE.

ARTICLE IX.

Personnages illustres par leur sainteté ; fondation de quelques nouveaux Ordres, tant religieux que militaires.

LE douzième siècle, qui fut un tems de renouvellement pour les Siences en Occident, à parler en général, quoique les ténèbres de l'ignorance couvrissent encore une partie de l'Europe, vit aussi paroître avec éclat, plusieurs Personnages illustres par des vertus éminentes & des dons extraordinaires du Ciel. La Providence les opposoit à la corruption du siècle, & à la multitude des scandales dont l'Eglise continuoit d'être inondée. Nous allons donner une idée succincte, comme nous avons déja fait, de quelques-uns de ces hommes rares que la grace prenoit plaisir à former pour la gloire de la Religion, en rapportant les traits les plus remarquables & les plus édifians de leur Histoire.

S. Malachie par qui nous commençons, naquit dans la Ville d'Armach en Irlande, de parens nobles, & fut élevé au même lieu dans les Sciences & la piété,

piété, sous la conduite d'un saint homme, appellé Imarius, dont la vie étoit très-austère. Il inspira l'amour de la retraite, de la pénitence & de la prière à son disciple. Les progrès que Malachie fit dans la vertu, furent si sensibles qu'il mérita d'être élevé au Diaconat, & ensuite au Sacerdoce, avant d'avoir atteint l'âge prescrit par les Canons. Lorsqu'il fut Prêtre, l'Archevêque d'Armach, pour l'attacher plus particulièrement à son Eglise & à sa personne, lui confia une partie de son autorité, sous le titre de Vicaire. Dans cette place, Malachie travailla sans relâche à l'instruction du peuple qui étoit ignorant, grossier, superstitieux & presque barbare. Par ses soins on vit en peu de tems cette Eglise changer de face. La lumière, la piété, la pureté des mœurs, la décence & la ferveur dans les exercices publics de la Religion, y prirent la place des vices, des scandales & des pratiques superstitieuses qui s'y étoient introduites par la négligence des Pasteurs.

Ces désordres avoient pris leur source dans un autre plus condamnable & plus contraire aux saintes règles. Le Siège

d'Armach étoit devenu comme un patrimoine héréditaire dans une famille puissante qui s'y étoit maintenue depuis près de deux cens ans. L'Archevêque qui l'occupoit alors, l'avoit obtenu par une suite de cet abus; & connoissant combien il étoit condamnable, il résolut d'y mettre fin. Dans cette intention, il désigna Malachie pour son successeur, & ordonna, par l'autorité de S. Patrice, dont le nom étoit si révéré dans toute l'Irlande, qu'il fût élu après sa mort. Lorsqu'elle arriva, les volontés de l'Archevêque furent suivies; mais Malachie qui étoit déja Evêque de Concret, ne voulut pas quitter son Eglise, & ne consentit à se charger de gouverner celle d'Armach, qu'autant de tems qu'il en faudroit pour détruire les abus, & rétablir le bon ordre. La famille qui étoit en possession de ce Siège, fit les plus grands efforts pour le conserver, & suscita consécutivement deux Compétiteurs à Malachie; mais les Evêques, les gens de bien, & en général tous ceux qui connoissoient les qualités éminentes de Malachie, dissiperent tous les obstacles qui l'empêchoient de donner un libre cours à son zèle.

Lorsque ce saint homme fut parvenu à réparer les maux qu'une longue suite d'années, sans vigilance & sans application aux devoirs de l'épiscopat de la part des Evêques, avoit laissé naître & enraciner dans cette Eglise, il lui procura un Pasteur capable de continuer la réforme des mœurs qu'il y avoit commencée, & se retira dans sa première Eglise. Il se proposoit d'y vivre dans la retraite, & de se livrer à l'attrait que Dieu lui avoit donné pour les austérités & la mortification; mais la célébrité que ses vertus lui avoient acquise, attiroit auprès de lui une foule prodigieuse de personnes de tout état, qui venoient, les unes pour le consulter sur les besoins de leur ame, les autres pour obtenir par ses prières la guérison de leurs maladies. Il entreprit le voyage de Rome, en partie pour se dérober à ces importunités, & en partie pour rendre compte au Pape de l'état où se trouvoit l'Eglise d'Irlande. En passant en France, il s'arrêta à Clairvaux, & lia une amitié très-étroite avec S. Bernard. Son attachement pour cette édifiante solitude étoit si fort, qu'il demanda comme une grace spéciale au

XII.e SIÈCLE.

Pape Innocent II, la permission d'y finir ses jours. Mais le Pontife connoissant combien le zèle & les exemples d'un homme aussi rempli de l'esprit apostolique, étoient utiles aux Eglises d'Irlande, ne lui permit pas de renoncer à la conduite des ames.

Quand Malachie fut de retour dans sa patrie, le titre de Légat du Saint-Siège qu'Innocent II lui avoit donné, augmentant encore son pouvoir, il redoubla ses travaux & son ardeur pour l'extirpation des vices & le rétablissement des bonnes mœurs. Il avoit laissé à Clairvaux quelques-uns de ses disciples, pour y apprendre les usages de cette sainte maison, & s'y former aux observances monastiques. Lorsqu'ils furent bien instruits, il les rappella auprès de lui, & s'en servit pour établir le Monastère de Millifont, qui forma dans la suite plusieurs Colonies de saints Religieux en Irlande. Malachie toujours plein de ce qu'il avoit vu à Clairvaux, & s'efforçant d'imiter les grands exemples de vertu dont il y avoit été témoin, étoit le modèle des Moines les plus parfaits, par la sainteté de sa vie. Aussi jouissoit-il de toute la considération

attachée à la vertu. On recevoit ses ordres comme ceux du Ciel, & ses paroles étoient recueillies avec soin, comme autant d'oracles.

Dieu soutenoit par le don des Miracles & par l'esprit de Prophétie, l'autorité qu'il avoit procurée à cet excellent Pasteur, pour l'utilité des fidèles. S. Bernard qui a écrit sa Vie, en rapporte un grand nombre d'exemples dont il se donne pour garant, comme témoin oculaire. Il le fut aussi de la sainte mort de ce grand Evêque. Le desir de voir le Pape Eugène III & de prendre son avis sur plusieurs points relatifs au gouvernement des Eglises d'Irlande, le conduisit de nouveau à Clairvaux. C'étoit-là qu'il devoit trouver la fin de sa carrière & de ses travaux. Il y tomba malade quelques jours après son arrivée, & tout le tems que dura sa maladie, fut un continuel exercice de patience, d'humilité, de recueillement, de douceur & de résignation. Il mourut, comme il l'avoit prédit, le deuxième jour de Novembre de l'an 1148. Sa mémoire reçut de la bouche de S. Bernard son ami, le juste tribut de louanges qui lui étoit dû, & tous les habitans de Clair-

XII. SIÈCLE. vaux qui l'avoient connu & admiré, joignirent leurs éloges à ceux de leur Abbé. On a attribué à S. Malachie une Prophétie concernant les Papes, depuis Célestin II jusqu'à la fin du monde ; mais cette pièce est supposée, & l'on sait qu'elle fut fabriquée long-tems après dans un Conclave en 1590, par les partisans d'un Cardinal nommé Simoncelli, qu'on vouloit porter sur le Saint-Siège.

L'Eglise d'Irlande produisit encore, dans ce siècle, un saint Evêque, dont les lumières & les travaux contribuerent beaucoup à épurer la Religion, & à étendre le règne de J. C. dans sa patrie. Il s'appelloit Laurent, & son père nommé Maurice, étoit un des Seigneurs les plus distingués de l'Isle. Maurice qui avoit plusieurs enfans, voulant en consacrer un au service des Autels, pria l'Evêque de Glindalac de les tirer au sort ; mais Laurent s'écria qu'il étoit inutile d'employer cette voie, que son choix étoit fait, & qu'il se dévouoit à Dieu librement, pour n'avoir pas d'autre partage que lui. On éleva le jeune Laurent d'une manière conforme à sa destination, dans l'étude des Lettres & les pratiques de la piété. Ses progrès dans l'une & dans

l'autre furent si rapides, qu'à l'âge de vingt-cinq ans on lui confia la supériorité des Moines qui formoient le Clergé de l'Eglise de Glindalac. Il se conduisit dans cette place avec la prudence & la maturité des vieillards. Cette sagesse & cette expérience anticipée qui le rendoient si propre au gouvernement spirituel, firent jetter les yeux sur lui pour remplir le Siège de Glindalac; mais son humilité lui fit refuser cette dignité si constamment, qu'on en choisit un autre. Quelque tems après, il ne put éviter d'être élevé sur la Chaire épiscopale de Dublin, quelque resistance qu'il fit encore. Chargé de ce fardeau, dont il connoissoit toute la pesanteur, il redoubla de soins & de vigilance, pour être un modéle de toutes les vertus, aux ouailles que Dieu venoit de lui confier. Il réforma son Chapitre, y établit la régularité, & lui-même prit l'habit de Chanoine Régulier, & en embrassa l'Institut. Il assistoit à tous les Offices, même de la nuit, mangeoit à la table commune, & enchérissant encore sur les pratiques de mortification ordonnées par la Règle, il se refusoit l'usage de la viande en tout tems. Tous ses momens étoient si rem-

XII. SIÈCLE.

plis, qu'à peine en trouvoit-il pour donner à la nature un peu de repos. Sa vie étoit partagée entre l'instruction de son peuple, les devoirs de la charité & la prière, qui étoit la source de son zèle & de sa force.

La Ville de Dublin ayant été assiégée, prise & livrée au pillage, ce Pasteur compatissant & zélé, se dévoua, sans épargner ses jours, au service des pauvres & des blessés; il leur procuroit les secours & les consolations d'une charité féconde en ressources; & quand il ne pouvoit les dérober à la mort, suite affreuse & inévitable de leurs blessures ou de leur misère, il les enterroit de ses propres mains. Les affaires de son Eglise le déterminerent à entreprendre le voyage de Rome. Il se fit admirer dans cette Capitale du Monde chrétien par sa profonde sagesse, & par l'esprit de Dieu dont il étoit rempli. Le Pape Alexandre III l'honora du titre de Légat apostolique dans toute l'Irlande, titre que S. Malachie avoit déja porté. L'Evêque de Dublin ne se servit de cette nouvelle dignité & du pouvoir qu'elle lui donnoit, que pour travailler avec plus d'efficacité à corriger les abus, à

détruire les ſuperſtitions populaires, & à réformer le Clergé. De ſon tems l'Irlande fut affligée d'une horible famine, & lui procura une nouvelle occaſion de déployer les effets de ſon immenſe charité. Il nourriſſoit tous les pauvres qui s'adreſſoient à lui. Les femmes qui ne pouvoient donner du pain à leurs enfans, les portoient à ſa porte. Il les faiſoit recueillir, & leur fourniſſoit tout ce qui étoit néceſſaire à leur ſubſiſtance. On lui en porta juſqu'à deux cens, qui furent tous ſoignés & nourris par ſes ordres. Ce ſaint Evêque mourut l'an 1181, en Normandie, où il étoit allé trouver Henri II, Roi d'Angleterre, pour travailler à la réconciliation de ce Prince avec le Roi d'Irlande. Ainſi la dernière action de ſa vie fut encore un effet de cette charité tendre & vraiment paſtorale qui en avoit rempli tous les inſtans.

XII. SIÈCLE.

Nous avons déja parlé de S. Thomas de Cantorbéri, à l'occaſion de ſes démêlés avec le Roi d'Angleterre Henri II; mais c'eſt ici le lieu de faire connoître plus particuliérement ce grand Evêque. Thomas Béquet, c'eſt ainſi qu'il s'appelloit, naquit à Londres en 1117; ſa famille étoit d'une condition médiocre;

XII. SIÈCLE.

& s'il parvint aux premières Charges de l'Etat & de l'Eglise, il ne dut son élévation qu'à son mérite. Il fut élevé par sa mère dans les sentimens de la piété, & d'une tendre dévotion envers la sainte Vierge. Lorsqu'il eut fini ses études à Oxford & à Paris, l'Archevêque de Cantorbéri, qui connoissoit les excellentes qualités de l'esprit & du cœur dont Thomas Béquet étoit doué, lui conféra l'Archidiaconé de son Eglise, pour se l'attacher, & l'employer dans le gouvernement de son Diocèse. Thomas fit plusieurs voyages à Rome par ordre de son Supérieur, pour négocier auprès du Saint-Siège diverses affaires concernant les Eglises d'Angleterre, dont la Primatie, comme on sait, étoit attachée au Siège de Cantorbéri. Il s'attira dans cette Cour beaucoup de considération par sa prudence & sa capacité. Pendant son séjour en Italie, il s'appliqua à l'étude des Loix, & il revint dans sa patrie plus en état de la servir, par les nouvelles connoissances qu'il avoit acquises. La dignité de Chancelier d'Angleterre étant devenue vacante, le Primat qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi Henri II, lui proposa

Thomas pour remplir cette place éminente. Le Roi l'agréa, & le nouveau Chancelier mit tant de sagesse dans sa conduite, il descendit avec tant d'application & de courage dans tous les détails de sa charge, il en remplit tous les devoirs avec tant d'exactitude & d'impartialité, que ses envieux même rendirent justice à ses talens & à sa probité. Vivant à la Cour au milieu des délices, il n'en prit point les mœurs; environné de ce qui peut inspirer l'orgueil & le goût de la volupté, il conserva la modestie, la frugalité, l'éloignement du faste & de la mollesse, sans néanmoins s'écarter de la décence qui convenoit à son rang. Une fermeté inébranlable aux plus puissantes sollicitations, & un amour inviolable de l'équité, caractérisoient toutes ses actions. Ainsi dans l'exercice de la première Magistrature, il montroit les principales vertus d'un Evêque.

Il en eut bientôt les devoirs à remplir. L'Archevêque de Cantorbéri mourut en 1161, & en mourant il avoit demandé au Roi de lui donner un successeur qui pût faire le bien qu'il n'avoit su que désirer, & remédier aux maux

XII. SIÈCLE.

qu'il n'avoit pu guérir. Les Grands, le peuple & toute la Nation jetterent les yeux sur le Chancelier, comme le seul qui fût digne de ce grand Siège. Le Roi pensoit de même, & s'en ouvrit à Thomas. Celui-ci qui connoissoit le caractère entreprenant de Henri, & l'impossibilité qu'il y auroit pour lui de conserver l'amitié de ce Prince en faisant son devoir, s'il devenoit Archevêque & Primat, employa les plus fortes raisons pour l'engager à faire un autre choix. Henri persista, & Thomas fut sacré. Mais ce qu'il avoit prévu ne tarda pas d'arriver. Henri fit des entreprises sur les droits de l'Eglise Anglicane & sur les priviléges du Siège de Cantorbéri. Thomas résista aux injustices du Prince avec tout le courage & toute l'intrépidité d'une ame élevée, qui ne connoît d'autre règle que le devoir. Les envieux & les flatteurs dont les Cours sont remplies, profiterent de ces commencemens de mésintelligence entre le Monarque & le Primat, pour aigrir l'un & perdre l'autre. Bientôt ce fut de la part de Henri une haine implacable, une persécution ouverte, contre Thomas & le petit nombre d'Evêques généreux qui

lui étoient unis. Car la plupart de ses Collégues, esclaves de la faveur ou subjugués par la crainte, l'abandonnerent lâchement. Ils porterent même la bassesse & l'oubli de leurs devoirs, jusqu'à condamner dans les formes, un Prélat qui n'avoit encouru la disgrace du Prince, que pour avoir soutenu les prérogatives & les immunités de l'Eglise, dont l'intérêt leur étoit commun avec lui. Mais la défection des Evêques & les outrages des Courtisans n'ébranlèrent point son courage. Réduit à lui-même, & soutenu par la pensée qu'il souffroit pour la justice, il quitta sa patrie, & alla chercher un asyle dans une terre étrangère. La France le reçut avec la considération due à ses vertus, & l'Abbaye de Pontigni s'honora de lui servir de retraite. Thomas vécut au milieu des pieux habitans de cette solitude, comme s'il n'eût jamais eu d'autres occupations & d'autres devoirs que les exercices de la vie religieuse. Les intrigues des ennemis qu'il avoit à la Cour d'Angleterre, & les menaces du Roi, lui suscitèrent des traverses dans l'Ordre de Cîteaux, qui lui avoit ouvert son sein, & parmi les Cardinaux, dont plusieurs se

XII. SIÈCLE.

déclarèrent contre lui : mais sa fermeté ne l'abandonna jamais, & son espérance étoit en Dieu, plus fort que toutes les Puissances de la terre.

Tout sembloit désespéré, & Thomas proscrit, décrié, sans défenseurs & sans asyle, se voyoit prêt à succomber sous le poids de la vengeance d'un Prince, qui ne savoit pas se défier de lui-même & de ceux qui le conseilloient, lorsque sa paix fut conclue avec le Souverain, par la médiation du Roi de France & de quelques Evêques. La réconciliation parut sincère du côté de Henri, qui donna au saint Archevêque tous les témoignages d'une amitié tendre & d'une estime justement acquise. Mais cette union, dont Thomas comptoit profiter pour réparer les désordres que la division avoit introduits ou fomentés, ne dura pas long-tems. Les mêmes prétentions renouvellées par le Prince, & la même inflexibilité dans la conduite du Prélat, remirent les choses dans un état pire qu'elles n'avoient encore été. Henri, fier & violent, s'abandonna aux emportemens dont il éprouvoit souvent les accès, & dans sa colère il s'écria, qu'il étoit bien malheureux de ne pas

trouver parmi tant de gens comblés de ses bienfaits, un sujet fidèle qui le délivrât de ce Prêtre rébelle, par qui son Royaume étoit troublé. Ce mot dont Henri ne sentoit pas toutes les suites, fut un arrêt de mort pour le Primat. Quatre Courtisans qui crurent assurer leur fortune en secondant la passion du Roi, & en le débarrassant d'un homme odieux, arrachèrent la vie au saint Archevêque, tandis qu'il prioit dans son Eglise, au milieu de ses Clercs. Telle fut la fin de ce grand homme. Sa mort arriva au mois de Décembre 1170. Il étoit dans la cinquante-quatrième année de son âge, & la neuvième de son épiscopat. Dieu justifia son zèle & fit son apologie, si l'on peut s'exprimer ainsi, par les miracles qui s'opérèrent à son tombeau. La patience de ce grand Evêque, & son courage héroïque au milieu d'une tempête qui lui laissoit à peine quelques défenseurs, est un des plus beaux exemples qu'on puisse offrir à la vertu persécutée, & à ceux qui souffrent pour la cause de l'Eglise.

Un des plus grands Evêques de ce siècle a été S. Pierre de Tarentaise. Il

XII. SIÈCLE.

naquit l'an 1102, dans un Village du Diocèse de Vienne en Dauphiné. Ses parens étoient d'une condition obscure, mais d'une éminente vertu. Pierre ayant fait ses études, entra dans le Clergé, mais le desir d'une vie plus parfaite lui fit embrasser l'état monastique à l'Abbaye de Bonnevaux de l'Ordre de Cîteaux, à cinq lieues de Vienne. Ayant passé dix ans dans ce Monastère où il remplit différentes charges avec sagesse & édification, il fut destiné par ses Supérieurs au gouvernement de l'Abbaye de Tamiés dans le Diocèse de Tarentaise. Il exerça dans ce lieu, malgré la pauvreté du Monastère, deux vertus qu'il avoit hérité de ses parens, l'amour des pauvres & la charité envers les malades. Il avoit bâti un Hôpital pour les recevoir, & il leur prodiguoit les soins les plus tendres. Amédée III, Comte de Savoie, qui avoit pour lui une estime singulière, faisoit passer par les mains du saint Abbé une partie de ses aumônes, assuré qu'elles acquéroient un nouveau prix devant Dieu, par le sage emploi qu'il en faisoit. Le Siège épiscopal de Tarentaise étant venu à vaquer, l'Abbé Pierre fut élu pour le

remplir. Mais il fallut toute l'autorité de S. Bernard, & les ordres du Chapitre général de Cîteaux, pour l'obliger à se rendre aux vœux du peuple & du Clergé. La dignité dont il venoit d'être revêtu, ne lui fit rien changer à sa manière de vivre. Ses habits, sa nourriture, ses meubles & tout ce qui lui servoit, étoient les mêmes qu'auparavant; & il se dédommageoit des exercices religieux qu'il ne pouvoit plus pratiquer, par des prières & des mortifications qu'il s'imposoit.

Il trouva son Eglise dans un état déplorable, un peuple mal instruit, un Clergé mal discipliné, les études négligées, les saints Offices presque abolis, les biens ecclésiastiques usurpés & les Temples en plusieurs endroits prêts à tomber en ruine. Tous ces objets exercèrent à la fois son zèle, & en peu de tems il opéra des changemens si merveilleux, que le peuple & le Clergé offrirent l'image d'une Eglise toute nouvelle. Ses soins tomboient plus particuliérement sur les ignorans, les pécheurs, les pauvres & les malades; il instruisoit les uns, il touchoit & convertissoit les autres, & sa charité féconde en ressour-

XII. SIÈCLE.

ces, fournissoit des secours & des consolations à tous ceux qui souffroient. Le saint Prélat ne s'étoit chargé qu'à regret du gouvernement de l'Eglise de Tarentaise, & la frayeur que ce fardeau lui avoit inspiré d'abord, ne fit qu'augmenter avec le tems. La solitude avoit toujours son cœur, & il ne goûtoit de momens agréables que ceux qu'il pouvoit passer loin du tumulte & des affaires. Ce desir de la retraite devint si vif & si pressant, qu'il prit enfin la résolution de quitter son Diocèse pour se cacher dans quelque Monastère éloigné, où il pût espérer de rester inconnu. Il partit donc une nuit, à l'insçu de ses Clercs, pour effectuer ce dessein. On ignoroit ce qu'il étoit devenu, lorsqu'un jeune homme de son Diocèse, voyageant en Allemagne, ayant demandé l'hospice dans un Monastère de l'Ordre de Cîteaux, y trouva le saint Evêque confondu avec les Moines. Ce jeune homme le fit connoître pour ce qu'il étoit; aussi-tôt les Moines tombèrent à ses pieds, le regardant comme un Saint, & pleins d'admiration, ils lui firent comprendre que Dieu ne le vouloit pas au milieu d'eux. Quelque affligé qu'il fut

de cet événement, il ſentit qu'il falloit ſacrifier ſon goût à ſon devoir, & s'arrachant de ce ſaint lieu en verſant des larmes, il ſe rendit à ſon Egliſe. Le Pape Alexandre III avoit tant d'eſtime pour lui, qu'il le fit venir en Italie pour travailler à l'extinction du ſchiſme qui déchiroit alors l'Egliſe. Le ſaint Evêque après avoir répondu aux intentions du Pontife, ſelon toute l'étendue de ſon zèle, voulut retourner à ſon Diocèſe. Il tomba malade en chemin, & mourut l'a 1174 dans le Monaſtère de Belleval au Diocèſe de Beſançon, où il avoit été forcé de s'arrêter. Il étoit âgé de ſoixante-treize ans.

Deux filles conſacrées à Dieu dans l'état religieux, furent célèbres dans ce ſiècle, par les dons extraordinaires dont le Saint-Eſprit ſe plût à les enrichir, & par les lumières précieuſes qu'il leur communiqua. L'une de ces illuſtres Vierges étoit ſainte Hildegarde, Abbeſſe du Mont S. Ruport, au Diocèſe de Mayence, & l'autre ſainte Eliſabeth qui avoit embraſſé la vie monaſtique dans la Communauté de Schnouge au Diocèſe de Trèves. Toutes les deux acquirent une grande réputation par les graces

XII. SIÈCLE.

singulières que Dieu leur accorda, & par des révélations qui firent beaucoup de bruit dans l'Eglise. Celles de sainte Hildegarde, après un mûr examen, furent approuvées par S. Bernard & par le Pape Eugène III, sur le compte que le savant Abbé de Clairvaux lui en rendit. Mais il n'en fut pas de même de celles qui se répandirent sous le nom de sainte Elisabeth. Elles ne soutinrent pas également les regards de la critique, à cause de plusieurs faits contraires à la vérité de l'histoire qui s'y trouvent compris; soit qu'ils eussent été insérés parmi ses révélations par la main étrangère dont elle se servit pour les rédiger, soit qu'elle-même ne sut pas distinguer entre les opérations de l'Esprit Saint, & les effets de l'imagination. Ce fut sans doute par cette considération que dans la réformation du Martyrologe Romain, Grégoire XIII fit supprimer ce qu'on y lisoit, touchant les révélations de cette pieuse fille.

Parmi les saints Personnages que l'Eglise de France enfanta pendant le douzième siècle, il y en eut dont les travaux influèrent sur les âges postérieurs, par les Ordres religieux qu'ils institué-

rent, & les pieux établissemens auxquels ils donnèrent naissance. Nous allons marquer ici, en nous renfermant toujours dans les bornes qui conviennent à notre plan; ceux qui devinrent les plus considérables dans la suite, & les plus utiles à la Religion.

Le Monastère de Molesme au Diocèse de Langres, ne comptoit encore que vingt ans depuis sa fondation, & déjà le relâchement s'y étoit introduit avec les richesses. Robert, Etienne & quelques autres Religieux de cette Maison, affligés de voir que le silence, l'esprit de recueillement & de prière en étoient bannis, résolurent d'aller ailleurs chercher une retraite où ils pussent pratiquer la Règle de Saint Benoît qu'ils avoient embrassée. Ils allèrent donc s'établir dans une forêt à cinq lieues de Dijon, & y bâtirent un Monastère qui fut appellé Cîteaux, nom qui tire, dit-on, son étymologie de plusieurs cîternes que les premiers habitans de cette solitude y creusèrent pour leur usage. Cette fondation est de l'an 1098, & fut consommée par les bienfaits d'Othon I, Duc de Bourgogne, de Hugues, Archevêque de Lyon, & de Gautier,

XII. SIÈCLE.

Evêque de Châlons. Ce nouveau Monastère étant en état de recevoir les vingt-un Religieux qui étoient sortis de Molesme avec Robert, ils le choisirent pour leur premier Abbé. S. Abéric lui succéda, & après celui-ci le B. Etienne qui avoit contribué avec tant de zèle à former ce saint établissement en devint Abbé, douze ans après la fondation, c'est-à-dire, l'an 1110. Ce fut sous le gouvernement de ce saint homme que le Monastère de Cîteaux prit une forme plus solide qu'il ne l'avoit eue d'abord, & que l'Ordre célèbre dont il fut le Chef, jetta les fondemens de cette grandeur où il parvint avec le tems. Dès-lors il commença à s'étendre par quelques Colonies qui en sortirent, & sur-tout par celle de Clairvaux dont S. Bernard fut le guide & le fondateur.

Avant l'arrivée des Religieux conduits à Cîteaux par Robert de Molesme, cette solitude étoit un désert affreux, qui n'avoit pour habitans que des reptiles & des bêtes sauvages. Il changea bientôt de face par le travail & l'activité des Religieux qui l'avoient choisi pour asyle. Mais ce n'étoit pas pour s'enrichir qu'ils le cultivoient; ils ne demandoient

à la terre que le pur nécessaire, & le fruit de leurs sueurs, qui alloit au-delà du besoin indispensable, étoit employé à la nourriture des pauvres. Leur manière de vivre étoit si austère, & leur amour pour la pauvreté religieuse étoit porté si loin, qu'excepté les Calices pour offrir le saint Sacrifice de la Messe, il n'y avoit aucune argenterie dans leur Eglise. Les Croix étoient de bois, les encensoirs de cuivre ou de fer, les ornemens sacerdotaux de laine ou de fil. Pour conserver le précieux trésor de la pauvreté, l'Abbé Etienne avoit rompu tout commerce avec les personnes de dehors, même avec le Duc de Bourgogne, fils de celui qui avoit contribué à la fondation du Monastère. Cette entière séparation du monde, réduisit souvent la Communauté à manquer de pain, & le B. Etienne ayant perdu par la mort un grand nombre de Religieux, il craignit de voir son Institut s'anéantir presque en sortant du berceau, & peut-être ce qu'il appréhendoit seroit-il arrivé, si S. Bernard suivi de trente Compagnons qu'il avoit gagnés à Dieu ne fût venu repeupler le Monastère de Cîteaux en 1113. Tels ont été les foibles com-

XII. SIÈCLE.

mencemens de cet Ordre qui s'eſt propagé depuis dans toute Egliſe, & dont le Chef, malgré beaucoup de ſuppreſſions, étend encore aujourd'hui ſa Juriſdiction ſur dix-huit cens Monaſtères d'hommes, & preſque autant de Communautés de filles.

L'Ordre de Fontevraud qui fut établi dans ce ſiècle ſur un plan nouveau & ſingulier, doit ſa naiſſance à S. Robert d'Arbriſſelles. Ce perſonnage extraordinaire naquit dans un Bourg du Diocèſe de Rennes dont il prit le nom. Après avoir fait ſes études à Paris avec diſtinction, il ſe retira dans la Ville d'Angers où il mena une vie fort auſtère, n'ayant d'autre occupation que la prière & la méditation des ſaintes Ecritures. Il ſe livra enſuite au miniſtère de la prédication, & il l'exerça avec tant de ſuccès, que le Pape Urbain II qui l'entendit, lui ordonna de ſe conſacrer uniquement au talent de la ſainte parole qu'il avoit reçu de Dieu, & de prêcher en tous lieux. Il avoit le don particulier d'intimider les pécheurs & de porter le trouble dans les conſciences les plus endurcies. Il en venoit peu entendre ſes Sermons, qui ne fuſſent touchés & convertis.

vertis. Nul respect humain n'enchaînoit la vérité dans sa bouche. Il reprenoit avec autant de liberté que de force les vices des Prêtres & des Supérieurs Ecclésiastiques, que ceux des laïcs & du simple peuple. Le zèle courageux avec lequel il s'éleva contre les Prélats qui vivoient dans le faste & les délices, lui attira des censures assez vives, qu'un peu plus de ménagement lui auroit épargnées. La foule de ceux qui renonçoient au monde par la force de ses exhortations, le suivoit dans tous les endroits où il alloit, en continuant ses courses apostoliques. Cette suite nombreuse & confuse entraînoit de grands inconvéniens, à cause des deux sexes qu'il étoit souvent très-difficile de séparer, de manière à éviter le scandale. Le pieux Missionnaire le sentit de bonne-heure; & pour obvier au mal qui pouvoit en résulter, il résolut de fixer ses disciples des deux sexes dans un lieu où l'on pût les soumettre à une discipline exacte & à un genre de vie conforme aux Loix de la bienséance & de la vertu. Robert trouva aux confins de la Touraine & du Poitou un endroit propre à l'exécution de ce dessein. C'étoit un lieu désert, appellé Fontevraud,

XII. SIÈCLE.

Robert ayant acheté ce terrein de ceux qui en étoient propriétaires, y jetta les fondemens du célèbre Monaſtère qui fut l'origine & le chef-lieu de ſon Inſtitut. Il ſépara les deux ſexes, de manière que les femmes conſacrées à la prière & aux exercices intérieurs, étoient ſervies par les hommes chargés des ſoins du dehors & de l'adminiſtration temporelle.

Dans les premiers tems le B. Robert gouverna par lui-même les différentes Maiſons de ſon Ordre, car il s'en forma pluſieurs de ſon vivant, ſur le modèle de Fontevraud. Mais dans la ſuite voulant mettre la dernière main à ſon ouvrage, & donner une forme conſtante à ſon Inſtitut, après avoir conſulté pluſieurs Evêques & Abbés qu'il avoit aſſemblés pour prendre leurs avis, il mit à la tête du gouvernement une Abbeſſe, de qui toutes les Maiſons de l'Ordre devoient dépendre. Pétronille de Craon de Chemillé fut choiſie pour cet emploi auquel la ſupériorité générale étoit attachée. Ce qu'il y eut de particulier dans cet Inſtitut, & ce qui le diſtingua de tous les autres Ordres, c'eſt que le B. Robert voulut que les

Religieux fussent soumis aux Religieuses, les regardassent comme leurs mères, & se dévouassent à leur service, à l'exemple de S. Jean qui reçut ordre de Jésus-Christ expirant d'honorer la sainte Vierge comme la sienne. Ainsi la sainte Vierge devoit être le modèle des Religieuses de Fontevraud, & saint Jean celui des Religieux. Après avoir cimenté le plan & la stabilité du nouvel Institut par ces arrangemens, le B. Robert d'Arbrisselles mourut au Prieuré d'Orsan en Berry, au mois de Février 1117. Son corps fut porté à Fontevraud pour y être inhumé, comme il l'avoit désiré.

Une vertu aussi éclatante que celle de Robert d'Arbrisselles, ne pouvoit manquer d'être en butte à la malignité des mondains. Son zèle pour la conversion des personnes du sexe, & le soin qu'il prit de les conduire dans les voies de la piété, fournirent à ses envieux les mêmes prétextes de le calomnier, dont on s'étoit servi autrefois pour décrier S. Jérôme. On répandit même à son sujet des bruits qui ne tendoient à rien moins qu'à le faire passer pour un hypocrite qui cachoit une horrible corruption

XII. SIÈCLE. sous le masque de la vertu. Deux hommes respectables de son tems, Géofroi, Abbé de Vendôme, & Marbode, Evêque de Rennes, lui en écrivirent, non qu'ils le crussent coupable de ce dont on l'accusoit, mais pour l'instruire du ridicule qu'on s'efforçoit de lui donner. Ces Lettres qui sont venues jusqu'à nous, ont donné lieu de renouveller de nos jours les accusations formées de son vivant par des hommes qui étoient à coup sûr, les ennemis de la vertu & de la piété, autant que les siens. Pour faire tomber cette accusation plus absurde encore qu'elle n'est odieuse, il suffit de dire que les plus grands Personnages du siècle où le pieux Fondateur a vécu, Papes, Rois, Prélats, Abbés, Ecrivains distingués, ont tous fait comme à l'envi l'éloge de ses mœurs & de sa conduite.

Le onzième siècle avoit vu naître un autre Ordre dont nous avons différé de parler jusqu'à présent, parce qu'il ne prit une forme régulière que dans le douzième, & ne reçut du Pape Adrien IV le sceau de l'approbation du Saint-Siège qu'en 1156. Etienne, fils du Vicomte de Thiers en Auvergne, en

fut l'instituteur. Ce saint personnage vint au monde au Château de Thiers en 1046. Son père le conduisit en Italie à l'âge de douze ans, & le mit sous la conduite de Milon, Archevêque de Bénévent, Prélat très-vertueux, qui se plut à former le cœur de son Elève, & à développer les heureuses dispositions qu'il remarquoit en lui. Milon destina le jeune Etienne au service de l'Eglise, & le fit passer par tous les degrés de la Cléricature jusqu'au Diaconat. Milon étant mort, Etienne alla à Rome où il resta quatre ans; il revint ensuite dans sa patrie, & après y avoir fait quelque séjour, il se retira sur la montagne de Muret au Diocèse de Limoges. Il s'y fit une cabane de branches d'arbres piquées dans le rocher & entrelacées les unes dans les autres. Il y vivoit seul dans une prière continuelle & dans une pénitence très-austère, oubliant souvent les besoins de la nature, & ne subsistant que d'un peu de pain grossier que les bergers du canton lui apportoient. Sa réputation se répandit peu à peu, & plusieurs personnes touchées de Dieu se joignirent à lui, & se consacrèrent au même genre de vie.

XII. SIÈCLE.

XII. SIÈCLE.

Il les conduisoit moins par des exhortations & des préceptes que par l'exemple de ses vertus. La retraite, le silence & la pauvreté étoient la base de l'édifice de perfection qu'il travailloit à élever, & c'étoit uniquement à ces trois points qu'il ramenoit toujours les avis qu'il donnoit à ses disciples. Il passa près de cinquante ans dans la solitude de Muret sans sortir de sa cellule, & sans rompre le silence, hors les cas d'une extrême nécessité. Vers la fin de sa vie, deux Cardinaux, Légats du Saint-Siège, étant venus le visiter, lui demandèrent s'il étoit Chanoine, Moine ou Hermite. Nous ne sommes, leur répondit l'humble solitaire, que des pécheurs qui travaillons à obtenir la miséricorde de Dieu; nous ne méritons le nom ni de Chanoines, ni de Moines, ni d'Hermites, parce que nous n'en avons pas les vertus; mais ayant fui le monde & sa corruption, nous espérons que J. C. nous traitera avec indulgence au jour du Jugement. Ce saint Fondateur mourut au mois de Février de l'an 1124, âgé de soixante-dix-huit ans.

Peu de tems après la mort de ce saint homme, les Moines d'Ambazac inquié-

tèrent ses disciples, en prétendant que le territoire de Muret leur appartenoit. Ces bons Religieux qui ne tenoient à rien su la terre, se gardèrent bien d'entrer en contestation; mais pour éviter toute difficulté, ils abandonnèrent ce lieu & se retirèrent dans un autre. C'étoit aussi une montagne appellée Grandmont. Ils y emmenèrent avec eux le Corps de S. Etienne, & ce fut de-là que l'Ordre prit son nom. Il paroît que les premiers habitans de cette nouvelle solitude menoient la vie hérémitique, & que dans les commencemens ils n'eurent pas d'autre Règle que les sages maximes & les pieux exemples de leur saint Fondateur, conservés par une tradition vivante. Mais vers l'an 1150, on mit par écrit ce qui s'étoit pratiqué jusqu'alors, & ce recueil d'observances devint la Règle de toutes les Communautés qui se formèrent sur le modèle de celle de Grandmont. Cette Congrégation fut gouvernée par des Prieurs, jusques vers le milieu du seizième siècle, que son Chef obtint le titre & la dignité d'Abbé.

L'Ordre de Prémontré qui se multiplia si promptement dans toutes les Parties de l'Europe cherétienne, & sur-tout

XII. SIÈCLE.

en Allemagne, doit aussi sa naissance au douzième siècle. S. Norbert son Fondateur, étoit d'une famille illustre & possédoit de grands biens. Il naquit à Santen dans le pays de Cléves, vers l'an 1080. Il fit ses études avec distinction, & entra dans le Clergé : mais ses vues & ses inclinations n'avoient rien de conforme à la sainteté de son état, quoiqu'il eût reçu l'Ordre de Soudiacre. Il aimoit le faste, la dissipation & les plaisirs. Cependant il refusa l'Evêché de Cambrai, que l'Empereur dont il étoit parent, lui offrit, non que ce refus lui fût inspiré par désintéressement & par esprit de Religion, mais c'étoit qu'il ne vouloit pas quitter les amusemens du siècle & renoncer à son indépendance. Sa haute naissance, ses richesses, les agrémens de son esprit & ceux de sa figure, qui étoit noble & touchante, lui fournissoient mille occasions de se perdre. Ainsi les douceurs de la vie présente l'occupoient tout entier, & les pensées de la vie future étoient les plus éloignées de son cœur. Cependant la divine Miséricorde avoit de grandes vues sur lui, & les moyens dont elle se servit pour le convertir ont bien du

rapport avec ceux qu'elle employa pour changer S. Paul d'ennemi de J. C. en Apôtre. Norbert voyageoit un jour, suivi d'un seul domestique, & traversoit une riante prairie, lorsque tout-à-coup le Ciel se couvrit de nuages, & le tonnerre gronda d'une manière effrayante. La foudre tomba à ses pieds; son cheval s'abattit. Froissé, à demi-mort d'effroi, il resta près d'une heure sans sentiment. Revenu à lui, il ne pensa qu'en tremblant au danger d'où il venoit d'échapper, moins pour la vie du corps que pour celle de l'ame. Dès ce moment il résolut de se consacrer entiérement à la vertu, & de ne faire servir ses talens qu'à procurer la gloire de Dieu. Ayant fait part de ses nouvelles dispositions à l'Archevêque de Cologne, il lui demanda les saints Ordres, & reçut en même tems le Diaconat & la Prêtrise, par un violement des règles canoniques, que la vive ardeur de son zèle ne lui permit pas de sentir alors, mais qu'il se reprocha toute sa vie, malgré l'absolution que le Souverain-Pontife lui en donna dans la suite.

Norbert devenu par l'heureux changement qui s'étoit fait en lui un homme

XII. SIÈCLE.

tout nouveau, ne voulut rien conserver de tout ce qui l'avoit attaché au siècle. Il se couvrit d'un habit pauvre, & s'abandonnant à l'attrait que Dieu lui avoit inspiré pour la pénitence, il se refusoit presque le nécessaire, pour se punir d'avoir tant abusé du superflu. On le voyoit dans les hivers les plus rigoureux marcher pieds nuds, à peine couvert d'une soutane faite de peaux de moutons mal assemblées, parcourant les Villes & les Campagnes avec quelques Compagnons qui s'étoient joints à lui, & prêchant avec une force à laquelle il étoit rare que les pécheurs les plus endurcis ne se laissassent ébranler. Le saint Missionnaire soutenant sa prédication par toutes les vertus qui pouvoient en assurer le succès, gagnoit tous les jours des ames à Dieu, & cette bénédiction que le Ciel répandoit sur ses paroles, donnoit une nouvelle ardeur à son zèle.

Il menoit depuis plusieurs années ce genre de vie si pénible & si édifiant, lorsque par les conseils de Barthélemi, Evêque de Laon, qui vouloit le fixer dans son Diocèse, il choisit la solitude de Prémontré dans un vallon entouré de bois, pour y demeurer avec ses dis-

ciples. Ce fut-là qu'il jetta les fondemens de son Ordre en 1120. Il avoit alors treize Compagnons, auxquels il s'en joignit bientôt un grand nombre, parmi lesquels il y en eut de la plus haute naissance. Il leur donna la Règle de S. Augustin & des constitutions particulières qui les distinguèrent des autres Chanoines Réguliers. Ils portoient l'habit blanc qui étoit alors celui des Clercs, & qui continua de l'être jusque vers le milieu du seizième siècle. Ils vivoient pauvrement, gardoient un silence rigoureux, & jeûnoient en tout tems. L'Office du Chœur, le travail des mains, la lecture & la prière, partageoient leurs jours, & même leurs nuits, car ils ne donnoient que peu d'heures au sommeil.

XII. SIÈCLE.

Le saint Fondateur voyoit son œuvre prendre tous les jours de nouveaux accroissemens, & il avoit déjà fondé huit Abbayes, outre celle de Prémontré, lorsqu'il fit le voyage de Rome pour obtenir du Pape la confirmation du nouvel Institut. Honorius II qui occupoit le Saint-Siège, la lui accorda en 1126, dans les termes les plus honorables pour lui & pour ses disciples. A

son retour, Norbert ne songeoit qu'à perfectionner de plus en plus son Ouvrage lorsqu'il fut obligé d'aller en Allemagne avec Thibaud IV, Comte de Champagne, qui s'étoit mis sous sa conduite. Etant arrivés à Spire, ils y trouvèrent le Roi Lothaire II avec des députés du Clergé de Magdebourg, qui venoient demander à ce Prince un Evêque pour leur Eglise. La présence de Norbert détermina sur le champ tous les suffrages en sa faveur, & malgré sa résistance & ses larmes, il fut contraint de se soumettre à l'imposition des mains. Dans cette nouvelle carrière, Norbert déploya toute l'activité de son zèle. Il trouva son Eglise dans un état déplorable, un Clergé sans lumières, un peuple ignorant & corrompu, des abus monstrueux, des biens envahis ou dissipés. Il falloit tout son courage & tous ses talens pour entreprendre de remédier à tant de maux, & pour y réussir. La passion, l'intérêt, l'habitude de vivre sans règle & sans frein, lui suscitèrent mille obstacles. On osa même attenter à sa vie, mais rien ne put l'intimider, & pendant près de huit ans que dura son épiscopat, il travailla sans relâche à rem-

plir tous les devoirs d'un bon Pasteur. Il mourut en 1134, âgé de cinquante-trois ans & demi. Son corps fut enterré à Magdebourg dans son Eglise. Mais cette Ville étant tombée au pouvoir des Luthériens dans le dix-septième siècle, il fut transféré à Prague en 1627.

Les souffrances des chrétiens qui tomboient entre les mains des infidèles, & le danger continuel où ils étoient de renoncer à la foi, pour se soustraire aux mauvais traitemens qu'ils enduroient, inspira dans ce siècle à deux hommes vertueux l'idée d'un Ordre religieux, dont le principal objet seroit la rédemption des Captifs. Ces deux hommes en qui le zèle éclairé & conduit par la charité avoit fait naître ce louable dessein, étoient Jean de Matha, né au bourg de Faucon à l'extrémité de la Provence, en 1160, & Félix de Valois, né en 1127, au pays dont il porta le nom. Le Pape Alexandre III auquel ces pieux Collégues allèrent faire part de leurs vues, approuva une œuvre dont le but étoit aussi utile à l'humanité, que glorieux à la Religion. La Bulle d'approbation est de l'an 1198. A leur retour de Rome, Jean & Félix se fixèrent aux environs

XII. SIÈCLE.

de Meaux, dans un lieu nommé Cerfroi, que Gautier de Châtillon IIIe. du nom leur donna pour y bâtir un Monastère qui fut le Chef-d'ordre. On appella ce nouvel Institut l'Ordre des Trinitaires, parce qu'il fut établi sous les auspices de la très-sainte Trinité, & que toutes les Eglises des différentes Maisons devoient lui être dédiées. On ne tarda pas à recueillir les fruits de ce pieux établissement, S. Jean de Matha étant allé en Barbarie la première année du treizième siècle, & en ayant ramené cent vingt Chrétiens, dont il avoit rompu les fers. Ce saint Fondateur fut témoin des progrès de son Ordre, qui s'étendit promptement en France, en Allemagne, en Espagne, & même au-delà des mers. Il mourut au mois de Décembre 1213. S. Félix de Valois avoit fini ses jours l'année précédente.

Pour compléter l'article des Sociétés Régulières qui furent établies dans ce siècle, il nous reste à donner une idée des Ordres militaires qui prirent naissance dans l'Eglise vers cette époque. » Jusqu'au douzième siècle, dit le pieux & savant Abbé Fleury, (Sixième Disc. sur l'Hist. Ecclés. N°. X.) » on s'étoit

» contenté de croire la profession des » armes permise aux Chrétiens, & compatible avec le salut : mais on ne s'étoit pas encore avisé d'en faire un état » de perfection, & d'y joindre les trois » vœux essentiels de la vie religieuse. » En effet, l'observation de ces vœux » demande de grandes précautions contre les tentations ordinaires de la vie ; » la solitude, ou du moins la retraite, » pour éloigner les occasions de péché ; » le recueillement, la méditation des » vérités éternelles, & la prière fréquente, pour arriver à la tranquillité » de l'ame & à la pureté de cœur. Or il » semble bien difficile d'allier ces pratiques avec la vie militaire, toute » d'action & de mouvement, où l'on » est continuellement exposé aux tentations les plus dangereuses, ou du » moins aux passions les plus violentes ». Soit qu'on ne fût pas assez éclairé sur les obligations & le véritable esprit de la vie religieuse, soit que les idées guerrières dont on étoit rempli ne permissent pas de faire attention au peu de compatibilité qui se trouve entre la profession des armes, & les paisibles exercices qui conviennent aux Religieux, on

XII. SIÈCLE.

regarda l'établissement des Sociétés militaires comme une institution dont l'Eglise devoit tirer les plus grands avantages. Ces Ordres qui unissoient les devoirs de la piété & le renoncement au siècle, avec le tumulte des camps & la valeur guerrière, dûrent leur origine aux pélerinages de la Terre-Sainte & aux Croisades.

L'Ordre de S. Jean de Jérusalem est le premier de ce genre, on en fait remonter l'origine au milieu du XIe. siècle. Des Marchands Italiens qui trafiquoient en Syrie & en Palestine, obtinrent des Califes Fathimites, Souverains de Jérusalem, la permission de bâtir auprès du Saint-Sépulcre, un Monastère où les pélerins d'Europe que la dévotion conduisoit à la Terre-Sainte, pussent trouver l'hospitalité. On fit venir d'Occident des Religieux de l'Ordre de Saint Benoît pour occuper ce Monastère qui fut dédié à la sainte Vierge, & appellé sainte Marie des Latins. De pieux laïcs animés de l'esprit de charité, se joignirent aux Moines de cette Maison, & se consacrèrent au service des pauvres, sous la conduite & l'autorité de l'Abbé. Leur nombre ayant augmenté peu à

XII. SIÈCLE.

peu, ils bâtirent un Hôpital ſous l'invocation de S. Jean l'Aumônier, & ſe donnèrent un Supérieur tiré d'entre eux, qui prit le titre de Maître, & qui ceſſa d'être ſous la dépendance de l'Abbé de ſainte Marie. Les hoſpitaliers de S. Jean avoient été obligés de s'armer pour la ſûreté des pélerins que les Arabes & les Sarraſins moleſtoient dans les chemins, autant par amour du butin, que par la haine du Chriſtianiſme. Tel fut le premier état de cette inſtitution. Bientôt les Croiſades donnèrent à ces Religieux guerriers, une importance & un crédit qu'ils n'avoient pas encore eu juſques-là. Ils prirent part à toutes les expéditions des Princes Latins qui venoient d'Occident à la conquête de la Paleſtine. La Nobleſſe la plus diſtinguée ſe fit honneur d'embraſſer une profeſſion dont l'objet avoit tant de rapport avec celui de la Chevalerie, déjà ſi célèbre en Europe. En peu de tems l'Ordre devint fort riche, tant par le fruit de ſes propres conquêtes, que par les biens qui lui furent donnés, & ceux qu'il fut en état d'acquérir. Alors ils obtinrent des Papes divers privilèges, & ſur-tout celui d'être exempts pour le

XII. SIÈCLE.

ſpirituel & le temporel de toute autre Jurisdiction que celle du Saint-Siège. La diſtinction des trois claſſes qui compoſent encore aujourd'hui cet Ordre illuſtre, s'introduiſit dans le même tems, comme on le voit par les Bulles des Souverains-Pontifes. Ces trois claſſes étoient dès-lors, & ſont encore à préſent les Chevaliers deſtinés aux exercices militaires, les Clercs dévoués au Culte divin & au Miniſtère ſpirituel, enfin les Frères ſervans attachés au ſervice des pélerins & des malades.

Après la conquête de Jéruſalem, l'Inſtitut des Hoſpitaliers de S. Jean qui étoit encore dans ſa première ferveur, fit naître à quelques Chevaliers du nombre de ceux qui avoient ſuivi Godefroid de Bouillon, la penſée de ſe conſacrer au ſervice de la Religion, & de travailler à ſa gloire par leurs vertus & leurs exploits, en alliant le cilice & l'épée. L'an 1118 eſt la véritable époque de ce nouvel établiſſement. La conſervation des lieux ſaints conquis par les Croiſés, & la pourſuite des brigands qui infeſtoient les chemins pour enlever & dépouiller ceux que la piété conduiſoit à Jéruſalem, furent ſon objet.

Les premiers Chevaliers qui jettèrent les fondemens de cet Ordre si fameux par sa puissance & sa chûte, n'étoient qu'au nombre de neuf. Le Roi de Jérusalem leur donna un logement dans le Palais qu'il avoit près le Temple, d'où leur est venu le nom de Templiers. On leur assigna quelques revenus pour leur subsistance & leur entretien; car dans ces commencemens leur vie étoit pauvre & mortifiée. Ils firent profession entre les mains du Patriarche de Jérusalem, & aux trois vœux de Religion, ils en ajoutèrent un quatrième, par lequel ils s'engageoient à porter les armes contre les infidèles. Ainsi l'Ordre des Templiers fut militaire par son institution, au lieu que celui des Hospitaliers de S. Jean, ne le devint que par le changement de sa première destination.

Les Chevaliers du Temple ne tardèrent pas à devenir riches & puissans. La première ferveur diminua bientôt. On oublia le service de la Religion, pour ne songer qu'à s'agrandir par des conquêtes, & à se faire des établissemens d'un grand revenu, aux dépens des Chrétiens comme des infidèles. La fierté, l'orgueil, l'indépendance, la

XII. SIÈCLE.

cupidité, toutes les ſuites d'une profeſſion bruyante & licentieuſe firent bientôt perdre de vue à ces Religieux le pieux objet de leur inſtitution. On faiſoit les mêmes reproches aux Chevaliers de S. Jean. Les uns & les autres abuſoient des privilèges qu'ils avoient obtenus. Ils mépriſoient les Evêques & ne profitoient par de leurs remontrances, ſous prétexte qu'ils étoient exempts de leur Juriſdiction. Ils n'étoient pas plus ſoumis aux Papes eux-mêmes, auxquels ils n'obéiſſoient que dans les choſes qui leur étoient favorables. Ils ne gardoient point les traités avec les infidèles, ce qui occaſionnoit ſouvent de la part de ceux-ci des vengeances & des repréſailles bien funeſtes. Quelquefois ils s'allioient avec eux par intérêt, pour faire enſemble la guerre aux Princes Chrétiens qu'ils auroient dû ſecourir, comme ils y étoient obligés par leurs engagemens. A peine le douzième ſiècle étoit-il parvenu à la moitié de ſon cours, que les Evêques juſtement offenſés d'une conduite ſi peu convenable à des Religieux, en portèrent des plaintes amères au Saint-Siège. Foucher, Patriarche de Jéruſalem, âgé de près de

cent ans, fit exprès le voyage de Rome en 1155, avec plusieurs autres Prélats Latins d'Asie. Mais ce fut envain qu'ils se donnèrent tant de peine. Malgré les bonnes intentions & les lumières d'Adrien IV qui remplissoit alors la Chaire pontificale, l'or & les présens des Chevaliers leur firent trouver tant de protecteurs parmi les Cardinaux, que le Patriarche & ses Collégues furent obligés de repasser la mer sans avoir obtenu justice.

Le bruit s'étant répandu en 1158 que les Maures d'Espagne avoient rassemblé une armée formidable, & qu'ils venoient assiéger la petite Ville de Calatrava, dans la nouvelle Castille, les Chevaliers du Temple qui avoient la garde de cette place, désespérant de pouvoir la défendre, la remirent à D. Sanche III, Roi de Castille. Raimond, Abbé de Fitero de l'Ordre de Cîteaux, la demanda au Prince, à la persuasion de Diégo Vélasquez, l'un de ses Moines, qui étoit homme de qualité, & qui avant d'embrasser l'état religieux, avoit porté les armes avec une grande réputation de valeur. Les Maures n'attaquèrent point la Ville; mais parmi le grand

XII. SIÈCLE.

nombre de Chevaliers qui s'y étoient rendus, plusieurs embrassèrent l'Institut de Cîteaux, en joignant aux pratiques de cet Ordre, l'obligation de combattre les Arabes. Ils prirent l'habit des Cisterciens, sous une forme appropriée aux exercices militaires. Ils firent des courses contre les Infidèles, & remportèrent sur eux de grands avantages. Telle fut l'origine des Chevaliers de Calatrava. Les Papes Alexandre III & Innocent III approuvèrent cet Institut, le premier en 1164, & le second en 1169. Cet Ordre subsiste encore avec gloire, & le Roi d'Espagne en est le Chef.

Les Sarrasins infestant les grands chemins de la Province des Asturies en Espagne & des environs, incommodoient les pélerins de S. Jacques de Compostelle, & détournoient les Chrétiens d'en faire le voyage. Treize Gentilshommes s'obligèrent en 1170 par un vœu commun, de prendre les armes pour assurer les routes publiques contre les incursions de ces Infidèles. Cette pieuse association donna naissance à l'Ordre militaire de S. Jacques de l'Epée, l'un des plus illustres qu'il y ait dans l'Eglise. Les Chevaliers qui formèrent cet Insti-

tut, proposèrent aux Chanoines de S. Eloi qui possédoient plusieurs Hôpitaux destinés aux pélerins, de s'unir avec eux, ce qui fut accepté. De-là viennent les deux classes qui composent cet Ordre, l'une des Chevaliers, & l'autre des Clercs. Dans l'origine, les Chevaliers de S. Jacques étoient proprement Religieux. Il paroît que c'étoit l'état de leur Institut, lorsqu'il fut approuvé par Alexandre III en 1175. Depuis ils ont eu la permission de se marier. Cet Ordre posséde des biens considérables, sous les titres de Commanderies & de Prieurés. La disposition en appartenoit au Grand-Maître, ce qui a déterminé les Rois d'Espagne à réunir cette dignité à la Couronne.

L'Ordre des Chevaliers Teutoniques, dont il nous reste à parler, prit naissance en 1190, dans le camp des Allemands, devant la Ville de S. Jean-d'Acre ou Ptolémaïs. Il y avoit déjà eu à Jérusalem un Hôpital destiné aux pauvres malades & pélerins de la Nation Germanique ; mais cet établissement avoit eu le sort des autres du même genre, lorsque la Ville sainte tomba au pouvoir de Saladin. La charité des Alle-

XII. SIÈCLE.

mands ſe ralluma pendant le ſiège d'Acre, en faveur de leurs compatriotes, dont un grand nombre étoient tombés malades, par les fatigues du ſiège & l'influence du climat. Pluſieurs Croiſés conſacrèrent leurs perſonnes & leurs biens au ſoulagement de ces infortunés. Pour cet effet, ils dreſsèrent une tente avec la voile d'un Vaiſſeau, y reçurent tous les malades & les bleſſés Allemands, & les ſoignèrent avec toutes les attentions d'une charité compatiſſante. Des Chevaliers & des Gentilshommes de la même Nation ſe joignirent à ces pieux Hoſpitaliers, & partagèrent le mérite de cette bonne œuvre. Le Roi de Jéruſalem, le Patriarche & les Prélats donnèrent de juſtes éloges à leur zèle. Frédéric, Duc de Souabe, qui commandoit les Croiſés Allemands, écrivit au Roi de Germanie Henri VI, ſon frère, pour l'engager à ſolliciter auprès du Saint-Siége l'approbation de cet établiſſement. Le Pape Céleſtin III, à la ſollicitation de ce Prince, confirma l'Inſtitut des Chevaliers Teutoniques en 1191, ſous le titre de Notre-Dame du Mont de Sion, ou de ſainte Marie de Jéruſalem, avec tous les priviléges accordés

accordés aux Hospitaliers de S. Jean & aux Templiers. Outre le soin des pauvres malades, leur objet étoit aussi la défense de l'Eglise & de la Terre-sainte, & par-là ils devinrent militaires comme les autres. Cet Ordre s'étendit en peu de tems, & s'éleva à une grande puissance, par ses conquêtes sur les Payens du Nord de l'Allemagne, auxquels ils furent autorisés de faire la guerre. Il subsiste encore, mais il est bien déchu de son ancienne splendeur, quoique composé de la plus illustre Noblesse d'Allemagne. Les révolutions que la Religion éprouva dans cette contrée de l'Europe au seizième siècle, l'ont dépouillé de la plus grande partie des vastes domaines qu'il possédoit, & qui le rendoient formidable aux Chefs même de l'Empire Germanique.

XII. SIÈCLE.



XII. SIÈCLE.

ARTICLE X.

Auteurs Eccléſiaſtiques qui ont fleuri dans le douzième ſiècle.

CE ſiècle étant plus éclairé que tous ceux qui l'avoient précédé depuis la dernière décadence des Lettres, fut auſſi plus fécond en Ecrivains de mérite. On étoit encore loin ſans doute de l'état floriſſant d'où l'on étoit déchu vers la fin du ſixième ſiècle, mais on avoit déjà commencé à laiſſer derrière ſoi une partie des ténèbres & de la barbarie qui avoient régné pendant plus de quatre cens ans ſur toute l'Europe. Cependant on n'étoit pas encore arrivé au point de ſecouer totalement le joug de l'ignorance qui s'étoit appéſanti ſi long-tems; mais par les efforts généreux qu'on avoit faits, par les travaux de pluſieurs hommes de Lettres qui ſe feroient peut-être élevés à la plus haute ſphère des connoiſſances humaines dans un âge plus favorable aux talens & au génie, on étoit du moins parvenu à lever une partie du voile épais dont preſque tout

l'univers étoit demeuré couvert pendant un si long cours d'années. Si l'on ne connoissoit pas encore les principes de la critique, les règles du goût, les charmes du style & toutes ses convenances, il est pourtant certain, qu'en général, même à commencer du milieu de l'autre siècle, il y eut plus d'essor dans les esprits, plus de choix dans les connoissances, plus d'ordre dans les Ouvrages, & plus de douceur, plus de correction dans la manière d'écrire. Nous allons, suivant notre méthode, tirer de la foule quelques Ecrivains ecclésiastiques de ce siècle, en nous bornant aux plus distingués, & en tracer une notice, pour servir de preuves à ces réflexions.

Yves de Chartres, ainsi nommé parce qu'il fut Evêque de cette Ville, éclaira successivement le onzième & le douzième siècle. Il appartient à tous les deux : au premier, parce qu'il le vit naître ; au second, parce qu'il fut témoin de sa mort & recueillit le fruit de ses travaux. Cet homme célèbre par sa vertu, son érudition & son zèle pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique, naquit au Diocèse de Beauvais, l'an 1040,

XII. SIÈCLE.

d'une famille noble & riche. Il fut conduit dans l'étude des Sciences divines & humaines, par le fameux Lanfranc, qui donnoit alors tant de lustre à l'Ecole du Bec, comme nous l'avons dit. Sous un Maître si habile & si pieux, Yves fit de grands progrès dans les Lettres & la vertu. Pendant le séjour qu'il fit au Bec, il s'appliqua d'une manière spéciale à l'étude des Pères & des Conciles, & dans la suite, il continua de s'adonner à ce genre d'érudition, pour lequel il avoit un goût tout particulier. Aussi devint-il l'homme de son tems le plus versé dans la science des Canons, & le mieux instruit des règles de la discipline & du gouvernement ecclésiastique. Cette profonde connoissance des Loix canoniques le mit en état de rendre à l'Eglise de grands services, avant & depuis son élévation à l'épiscopat. Gui, Evêque de Beauvais, ayant fondé auprès de cette Ville un Monastère de Chanoines Réguliers en 1075, Yves en fut nommé Supérieur. Il mit en vigueur dans cette maison les anciennes pratiques de la vie canoniale, que le relâchement avoit détruites ou altérées dans la plupart

des Chapitres où la régularité n'étoit plus qu'un vain nom. La Communauté qu'il gouvernoit devint comme un Séminaire dont les sujets, formés suivant les véritables maximes de l'esprit clérical, répandirent en France les sentimens de piété qu'ils avoient puisés dans les leçons & les exemples de leur Supérieur. Yves ne se contentoit pas d'être leur guide pour l'exercice de la vertu, il étoit aussi leur maître dans les sciences convenables à leur état; il leur enseignoit la Théologie, l'Ecriture & les Canons. Ce fut pendant cette époque de sa vie qu'il composa son grand Recueil de Canons, dont nous parlerons bientôt.

En 1091, Pascal II ayant déposé Géoffroi, Evêque de Chartres, convaincu de simonie & de plusieurs autres crimes, Yves fut élu pour remplir ce Siège, & quelques difficultés s'étant élevées de la part du Métropolitain de Sens au sujet de cette élection, le Pape donna lui-même l'onction sacrée au nouvel Evêque. Yves portoit sur la Chaire épiscopale des lumières trop vives & trop épurées, un zèle trop généreux & trop actif, pour n'en pas

XII. SIÈCLE. remplir les devoirs en bon & vigilant Pasteur. Mais son attachement aux saintes règles le fit tomber dans la disgrace de son Souverain, & lui attira le blâme de ses Collégues, moins éclairés & moins fermes que lui. C'est qu'il ne pouvoit approuver, comme l'avoient fait quelques Evêques mal instruits ou lâchement complaisans, le divorce du Roi Philippe I avec Berthe de Hollande son épouse légitime, & le mariage scandaleux de ce Prince avec Bertrade de Montfort. On saisit ses revenus, on le tint enfermé dans un Château, mais rien ne put affoiblir son courage, ni lui arracher une approbation que les règles de l'Eglise ne lui permettoient pas de donner. Remis en liberté, il continua de gouverner son Diocèse selon les mêmes principes, & de répandre l'éclat de sa doctrine sur toute l'Eglise Gallicane dont il étoit l'oracle. Elle le perdit en 1115. Il étoit dans la soixante-quinzième année de sa vie & la vingt-troisième de son épiscopat.

Sa compilation des Canons qu'il publia sous le titre de *Décret*, étoit la plus ample & la plus savante qu'on eût encore faite. Il s'étoit proposé de ras-

sembler dans cet Ouvrage, tout ce que les Pères, les Souverains-Pontifes, les Conciles & les Princes Catholiques avoient établi de maximes, donné de décisions, & formé de réglemens sur la Foi, les Sacremens, la morale, la discipline, la conduite des Clercs & le gouvernement spirituel & temporel de l'Eglise. Il s'aida du travail de ceux qui avoient fait avant lui de semblables Recueils, tels que Réginon au huitième siècle, & Bouchard ou Burchard, Evêque de Worms, au onzième; car il étoit impossible d'avoir à la fois sous les yeux tous les originaux & toutes les sources d'où tant d'autorités étoient extraites. Yves de Chartres cite souvent les fausses décrétales qu'il regardoit comme authentiques, suivant le préjugé de son tems. Il cite aussi le Code & le Digeste que l'on commençoit à connoître en Occident. Outre ce grand Ouvrage du savant Prélat, on lui attribue encore un autre Recueil de Canons, moins considérable, intitulé *Panormie*. Un habile Critique du siècle dernier, (M. Baluse) prétend qu'Yves de Chartres composa d'abord la *Panormie*, & que voyant le succès de cette compila-

XII. SIÈCLE.

XII. SIÈCLE.

tion, il en entreprit une plus étendue, qui fut son *Décret*. Quoi qu'il en soit de cette opinion, l'un & l'autre Ouvrage fait également honneur à l'érudition d'Yves de Chartres, à son goût pour les savantes recherches, & à son zèle pour le maintien des bonnes règles. Nous avons encore de cet Auteur vingt-quatre Sermons, & une Collection précieuse de cent quatre-vingt-huit Lettres, qui sont autant de monumens du courage avec lequel il s'éleva toute sa vie contre les vices & les abus de son siècle.

Jamais nous ne sentons mieux la difficulté de notre travail, que quand nous avons à resserrer dans les bornes d'une notice abrégée, un sujet riche & abondant. Il faut alors choisir les traits principaux, presser les idées & les accumuler, pour ne manquer ni à l'objet que nous avons à peindre, ni au Lecteur que nous voulons instruire. La difficulté nous paroît plus grande encore, s'il s'agit de faire connoître par toutes les qualités qui le caractérisent, & tous les événemens auxquels il a eu part, un homme tel que S. Bernard, dont le nom seul trace à l'esprit l'idée des

vertus les plus ſublimes, des talens les plus rares, de l'éloquence la plus touchante & la plus perſuaſive. Ce Solitaire étonnant, qui fut le prodige de ſon ſiècle & l'admiration de tous les autres, naquit l'an 1091, près de Dijon, au Bourg de Fontaines, dont ſon père étoit Seigneur. Il avoit reçu de la nature tout ce qui peut rendre un jeune homme de ſa condition, propre à paroître avec éclat dans le monde, une figure noble & intéreſſante, un cœur ſenſible & délicat, un eſprit vif & pénétrant, une ame honnête & faite pour la vertu. Les heureuſes diſpoſitions qu'il montra pour les ſciences & la piété, annoncèrent de bonne heure ce qu'il devoit être un jour. Dès ſa première jeuneſſe, il eut du goût pour la retraite & la méditation. Il n'eut pas beſoin d'éprouver les dangers & la corruption du monde, pour le connoître & s'en dégoûter. Rien ne fut oublié de tout ce qui pouvoit le détourner de ces penſées qu'on regardoit comme peu convenables à ſon âge, & moins encore aux vues de fortune qu'on avoit pour lui. On tâcha ſur-tout de lui inſpirer des ſentimens

d'ambition & le desir de la gloire profane. Il faillit à tomber dans ce piège, parce qu'on le tentoit par l'endroit qui le rendoit plus facile à séduire, l'amour des sciences & les talens de l'esprit. Mais Dieu lui fit la grace de résister aux flatteuses espérances qu'on faisoit briller à ses yeux. Il conçut donc le dessein de se dévouer entiérement à la piété dans quelque solitude. Ses frères, ses amis tâchoient de l'en détourner, mais il fit l'heureux essai du talent de persuader, qui le rendit si célèbre dans la suite, en les gagnant eux-mêmes à Dieu, & leur faisant partager sa pieuse résolution. Il partit de la maison paternelle en 1113 avec cinq de ses frères & plus de trente compagnons, pour se rendre à Cîteaux, & demander l'habit religieux au saint Abbé Etienne, qui faisoit alors de cette Maison l'école de toutes les vertus. Bernard n'étoit âgé que de vingt-deux ans, mais il parvint bientôt à la prudence consommée & à la maturité des vieillards.

La terre de Clairvaux ayant été donnée à l'Ordre de Cîteaux par Hugues, Comte de Troyes, deux ans après la

retraite de Bernard, Etienne le jugea assez instruit des voies de Dieu, & assez avancé dans la sagesse, pour le mettre à la tête de ce nouvel établissement. Sous la conduite de Bernard, la solitude de Clairvaux, qui étoit auparavant une retraite de voleurs, devint bientôt une image du Ciel, par la charité qui en animoit tous les saints habitans, & par la vie pure qu'ils y menoient. Bernard étoit moins leur Abbé que leur modèle. Sa modestie, sa douceur, son recueillement, sa prière continuelle, son austère mortification, malgré l'extrême délicatesse de son tempérament, son humilité qui lui faisoit préférer les emplois les plus bas, en un mot toutes ses vertus, étoient un livre ouvert sous leurs yeux, où ils apprenoient tous les secrets de la vie intérieure & tous les moyens par lesquels l'ame religieuse s'unit à Dieu. On s'empressoit à venir de toute part se mettre sous sa conduite, & l'on compta bientôt à Clairvaux plus de sept cens religieux. Cependant le silence de cette heureuse solitude n'étoit point troublé par ce grand nombre d'habitans, ni même par leurs travaux. Il y règnoit jour & nuit un calme profond,

XII. SIÈCLE.

image de celui dont tant d'hommes réunis dans ce ſaint aſyle jouiſſoient au fond de leurs cœurs.

Un mérite pareil à celui de Bernard ne pouvoit être long-tems enſéveli dans la ſolitude de Clairvaux; ſa réputation ne tarda pas à ſe répandre dans toute l'Eglife. On le conſulta de tous côtés ſur les affaires les plus épineuſes, & dès qu'il fut connu, il ne ſe paſſa plus rien d'important à quoi il ne prît part. Sans autre dignité que celle d'Abbé, ſans autre autorité que cette conſidération attachée aux grands talens & aux grandes vertus, conſidération plus impoſante que l'autorité même, ce ſaint homme devint l'oracle de l'Egliſe, l'ame des Conciles, le guide des Papes, des Rois & des Prélats, le fléau des hérétiques, le conciliateur des intérêts les plus compliqués, le mobile des plus grandes entrepriſes. Appellé à toutes les aſſemblées eccléſiaſtiques, il en dirigea les opérations, il en dicta les Jugemens. Il combattit les erreurs, il termina les ſchiſmes, il régla par ſes conſeils l'uſage de la puiſſance eccléſiaſtique & civile. Philoſophe, Théologien, Orateur, Directeur des ames, Négociateur ha-

bile, Ecrivain poli, il eut tous les talens, tous les mérites à la fois, sans perdre celui de la modestie qui convenoit à son état. Ce que la Grace opéra de plus merveilleux en lui, c'est qu'au milieu de tant d'occupations, il conserva toujours l'esprit de recueillement, & qu'avec de si brillans succès, il ne cessa jamais d'avoir l'humilité d'un Religieux. Recherché par les Princes & les Grands, réuni dans les assemblées publiques avec tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans l'Eglise & dans l'Etat, il jouissoit de la même paix & du même repos qu'au fond de sa solitude. On ne doit pas demander si, dans ce haut degré d'estime & de réputation, les Dignités & les Prélatures vinrent s'offrir à lui, sur-tout depuis qu'Eugène III, son disciple & son ami, eut été placé sur le Saint-Siège; mais il résista constamment à toutes les démarches qu'on fit pour le tirer de l'humble état de Moine, qu'il préféra toujours aux premières places de l'Eglise. Ce grand homme, qu'on a justement appellé le dernier des Pères, consumé de travaux & comblé de mérites, mourut au milieu de ses disciples

XII. SIÈCLE.

en 1153, dans la soixante-troisième année de sa vie & la trente-huitième depuis qu'il avoit été fait Abbé de Clairvaux.

Les Ouvrages de St. Bernard sont une des sources les plus pures du dogme & de la morale; tout y respire le goût & l'onction de la piété, tout y porte à Dieu & à l'amour des vrais biens. C'est toujours au cœur qu'il parle, même en traitant des sujets profonds & abstraits. Personne ne connut mieux que lui l'art d'émouvoir, de toucher, d'attendrir, quoique l'art n'eût jamais de part à ce qu'il écrivoit. Je ne sais quel sentiment doux & tendre, qui partoit du fond de l'ame, se répandoit, sans qu'il y pensât, sur tout ce qui sortoit de sa plume. On n'a jamais parlé de Dieu & des choses spirituelles avec plus de feu, d'intérêt, &, si l'on peut user de cette expression, avec plus d'agrément. C'est un cœur sensible & vrai qui s'ouvre sans effort, & qui, plein de son objet, le présente sous mille formes différentes, le peint des plus touchantes couleurs, & n'a d'autre but que de faire partager ses affections, ses desirs & son amour. Si les pensées

de ce Père sont vives & agréables, s'il y a dans son style une douceur & un charme qui attachent, s'il plaît & s'il intéresse par les graces & la délicatesse de son pinceau, lors même qu'il exprime ce que la vérité a de plus sévère, & qu'il dévelope ce que la Loi de Dieu a de plus incompatible avec les passions, c'est toujours par un effet de cet heureux naturel, qui le rendoit éloquent, sans travail. Ingénieux, véhément, profond, affectueux & pressant, il est tour-à-tour ce que le sujet qu'il traite & le but qu'il se propose exigent de lui. Nourri, ou, pour mieux dire, pénétré des saintes Ecritures, les pensées des Ecrivains sacrés sont comme fondues dans les siennes; leurs sentimens paroissent avoir fait naître ceux qu'il exprime, & leurs expressions forment son style. Il n'a point adopté la manière d'écrire séche & aride des Théologiens de son tems; il a suivi celle des Anciens, & on voit qu'il se faisoit un devoir de marcher sur leurs traces. S. Ambroise & S. Augustin étoient de tous les Pères ceux auxquels il s'étoit le plus attaché, qu'il avoit lus & médités avec le plus d'assiduité; aussi en re-

XII. SIÈCLE.

trouve-t-on dans ses Ecrits, l'esprit, la substance & la doctrine.

On recherchoit avec empressement les Ouvrages du saint Abbé, de son vivant même. Après sa mort, les Savans les récueilloient avec soin, & avant l'invention de l'Imprimerie, on les multiplioit par les copies qui s'en faisoient par-tout où le goût des Lettres & celui de la piété s'étoient conservés. Rassemblés par les soins des plus habiles Critiques, on ne peut trop en conseiller la lecture à tous ceux qui sont chargés de l'instruction & de la conduite des ames. Les Orateurs sacrés y trouveront de ces pensées nobles & sublimes, de ces principes lumineux, & de ces détails de morale, qui sont en des mains habiles le germe des plus beaux morceaux d'éloquence ; les Guides spirituels y puiseront les solides maximes de la piété, les sentimens de la charité la plus pure, & les vraies règles de conduite pour tous les états de la vie. Les bornes & le plan de cet Ouvrage ne nous permettent pas d'en donner l'analyse. Ce travail a été fait par de savans Ecrivains, & en dernier lieu par l'Auteur de la Bibliothèque portative des Pères, tom.

VII. Livre excellent, que le nôtre suppose, comme nous l'avons déjà dit, & qu'il faut y joindre, pour avoir sur l'histoire de l'Église tout ce qui est absolument nécessaire. Mais indépendamment de ce qu'on y trouve sur S. Bernard, nous ne croyons pas qu'on doive se dispenser de lire dans le texte même de ce Père, ses Lettres, ses Livres de la Considération, ses Sermons, & son pieux Commentaire sur le Cantique des Cantiques.

Pierre, surnommé le Vénérable, Abbé de Cluni, étoit originaire d'Auvergne & de l'illustre Maison de Maurice, ou Mont-Bossier. On place sa naissance vers l'an 1092, il fut offert au Monastère de Cluni dans son enfance, & reçut, tant dans cette Maison que dans celle de Sancillange, les premiers élémens des Sciences, & les premières leçons de la vertu. Il y fit en peu de tems des progrès si marqués, qu'il fut en état de remplir à Vézelai, les emplois de Prieur & de Professeur. Quoique jeune, il s'en acquitta par sa prudence & ses talens, avec beaucoup de distinction. L'Abbé Hugues étant mort en 1122, Pierre fut élu pour gouverner

XII. SIÈCLE.

l'Ordre de Cluni. Il n'étoit encore âgé que d'environ trente ans, mais il étoit déjà d'une sagesse & d'une expérience consommées. Les premières années de son gouvernement furent troublées par un schisme auquel la légéreté de l'Abbé Pons, prédécesseur de Hugues, & l'inquiétude de quelques Moines mécontens, donnèrent lieu. Mais l'autorité du Pape Honorius II appaisa le feu de la division, & les partisans de Pons étant rentrés dans le devoir, le bon ordre fut rétabli. Pierre n'étant plus traversé, donna tous ses soins à réparer les désordres d'une mauvaise administration, à ranimer le goût des bonnes études, & à faire revivre la piété, la discipline & la régularité, qui avoient beaucoup souffert pendant les troubles excités par l'Abbé Pons & ses adhérans. Les travaux du pieux Abbé ne furent point sans succès, & l'on vit bientôt refleurir, non seulement à Cluni, mais encore dans les autres Monastères de l'Ordre, les Sciences & les vertus qui en avoient fait la gloire pendant plus de deux siècles.

Il étoit en relation avec tous les hommes célèbres de son tems, & sur-

tout avec S. Bernard. Cependant la bonne intelligence de ces deux saints Abbés fut altérée par un démêlé qui s'éleva entre les Religieux de Cluni & ceux de Cîteaux. La diversité des pratiques qui étoient en usage dans les deux Ordres, quoique soumis à la même Règle primitive, la différence même de l'habit qui les distinguoit, soit pour la couleur, soit pour la forme, avoient fait naître cette dispute. Les Cisterciens qui étoient encore dans la première ferveur de leur Institut, reprochoient aux Clunistes d'avoir énervé par des changemens & des mortifications peu louables, l'austérite de la Règle de S. Benoît qui leur étoit commune. On prit la plume de part & d'autre, ceux-ci pour attaquer, ceux-là pour défendre. S. Bernard fut l'aggresseur. L'Abbé Pierre se chargea de soutenir la cause de son Ordre. Les reproches de S. Bernard étoient animés de toute la vivacité de son zèle, pour l'observance rigoureuse des Loix monastiques; les réponses de Pierre le Vénérable détruisoient ces reproches par des raisons pleines de sagesse, en faisant voir que la diversité des usages par rapport à des choses peu

XII. SIÈCLE.

importantes, ne doit pas détruire l'estime reciproque, encore moins altérer la charité, entre deux Ordres sortis de la même source & gouvernés par la même Règle. Il alléguoit l'exemple de l'Eglise universelle où les diverses Nations & les Sociétés particulières gardent leurs différentes pratiques, en ce qui n'est point contraire à la foi & aux mœurs, sans que l'unité ni la charité en souffrent. Il y avoit d'autres points, tels que le relâchement du travail des mains, l'augmentation de la nourriture, les exemptions, la magnificence des bâtimens, les riches Seigneuries, les procès, &c. sur lesquels l'Abbé de Cluni avoit plus de peine à justifier son Ordre. Quoi qu'il en soit, l'estime & l'amitié se rétablirent dans la suite, entre ces deux hommes faits pour se rendre justice l'un à l'autre. Ils concoururent ensemble par leur zèle & leurs lumières à l'utilité générale de l'Eglise, & au maintien de la discipline monastique. L'Abbé Pierre mourut à la fin de l'an 1156, après avoir gouverné l'Ordre de Cluni pendant trente-cinq ans.

Cet illustre Abbé est compté avec raison parmi les plus savans hommes

& les meilleurs Ecrivains de ſon tems. Il parut avec éclat dans pluſieurs Conciles ; il réfuta ſavamment les erreurs de Pierre de Bruys. Il écrivit avec érudition contre les Juifs & les Mahométans. Il rédigea les coutumes de ſon Ordre, & dreſſa de ſages réglemens pour retrancher les abus qui s'y étoient gliſſés. Le plus grand ſervice qu'il ait rendu aux Lettres & à la Religion, eſt d'avoir procuré une Traduction latine de l'Alcoran, Livre qui n'étoit pas encore bien connu en France, & de n'avoir épargné pour cela ni ſoins, ni dépenſes. Parmi les Ecrits qui nous reſtent de lui, ſes Letres ſur-tout ſont eſtimées des Savans. Elles ſont écrites d'un ſtyle pur, facile & agréable. On y trouve de l'eſprit, du jugement, des penſées ſolides, & des raiſonnemens pleins de force. Il n'y a peut-être pas autant de vivacité, de graces & de brillant que dans celles de S. Bernard ; mais au jugement d'un Critique habile de nos jours, le ſtyle en eſt plus mâle, plus égal & plus correct.

Hildebert, d'abord Evêque du Mans, puis Archevêque de Tours, peut à juſte titre être regardé comme un des plus

XII. SIÈCLE.

illustres Prélats & des meilleurs Ecrivains de son tems. Il vint au monde en 1055, dans un lieu du Vendômois, appellé Lavardin, ce qui a fait croire à quelques-uns qu'il étoit de la Maison des Comtes de Lavardin; mais s'il ne sortoit pas d'une famille aussi distinguée, il n'étoit pas non plus d'une condition si commune que d'autres l'ont pensé. Son père, gentilhomme du Vendômois, le destina, dès l'enfance, à l'état ecclésiastique. L'éducation qu'il reçut fut relative à ces vues. Il eut pour maître le fameux Bérenger qui lui inspira l'amour des Lettres, mais dont il ne partagea point les erreurs. Les progrès qu'Hildebert fit dans les Sciences le rendirent capable de les enseigner à son tour. Hoël, Evêque du Mans, qui connoissoit son mérite, le choisit pour diriger l'Ecole de sa Cathédrale qui étoit alors très-florissante. Il joignit à cet emploi la dignité d'Archidiacre, & après la mort d'Hoël arrivée en 1092, il fut élevé sur le Siège épiscopal du Mans. La vie de ce zélé Pasteur étoit conforme à ses devoirs, quoique ses travaux fussent souvent traversés par les Rois d'Angleterre & le Comte du Maine, qui se dispu-

toient la propriété de la Ville du Mans, & le droit d'y mettre des Evêques. Persécuté tour-à-tour par ces Princes, il auroit renoncé à l'épiscopat pour vivre dans la retraite, si le Pape Pascal II y avoit consenti. Cependant il profita de toute la liberté dont il put jouir pour réformer son Clergé, qui étoit tombé dans un grand relâchement. Il se livroit tout entier à ces saintes occupations, lorsque la mort de Gilbert, Archevêque de Tours, l'obligea, comme premier Suffragant de cette Métropole, d'aller prendre soin de l'Eglise vacante. On connoissoit à Tours les grands biens qu'il avoit faits dans le Diocèse du Mans, depuis vingt-huit ans qu'il le gouvernoit. Il fut donc élu pour remplir ce Siège par le consentement unanime du Clergé & du peuple. Il avoit alors soixante-huit ans, & malgré cet âge avancé, il ne cessa de s'acquitter des fonctions les plus pénibles avec un grand zèle, instruisant son peuple, visitant son Diocèse & les Eglises de sa Province, corrigeant les abus, & maintenant avec fermeté les règles de la discipline, jusqu'à sa mort arrivée en 1134.

Hildebert, considéré par rapport aux

XII. SIÈCLE.

talens littéraires, occupe un rang distingué parmi les Auteurs eccléſiaſtiques de ce ſiècle. Il nous reſte de lui des Sermons, des Lettres, des Traités théologiques, & quelques Poéſies. « Le grand » nombre de ſes Sermons, diſent les ſavans Auteurs de l'Hiſtoire Littéraire de France, tom. XI, p. 411, » indépendamment d'un plus grand nombre » encore, qui ſont peut-être perdus, » marquent ſon zèle pour l'inſtruction » de ceux dont Dieu lui avoit confié la » conduite. Ses Lettres, ſes Traités » théologiques, & ſes autres Ecrits, » ſont des preuves de ſa ſcience & de » ſon érudition, & des monumens de » la pureté de ſa doctrine ſur tous les » points de la Religion. On y trouve » tous les dogmes de la Foi Catholique » exprimés de la manière la plus claire... » On voit en les liſant que l'Auteur puiſoit ſes ſentimens dans les ſources » pures de l'Ecriture & de la tradition. » Le texte ſacré lui eſt auſſi familier qu'à » S. Bernard. On pourroit ſeulement lui » reprocher d'en faire des applications » qui s'éloignent trop de leur ſens na- » turel. Il étoit très-verſé dans la lec- » ture des Ouvrages des Pères, ſur-tout » de

» de S. Augustin, de S. Léon & de S. » Grégoire, & tellement rempli de leurs » pensées & de leurs expressions, qu'il » les employoit souvent, sans même » les citer. Quant à son style, on peut » dire qu'il fait honneur à son siècle, » & qu'il y a peu d'Ecrivains de son » tems sur lesquels il ne l'ait emporté, » en écrivant, soit en vers, soit en pro» se. « Ajoutons à ces réflexions qu'Hildebert parle très-correctement de l'Eucharistie, quoiqu'il fût éleve de Bérenger, & que même il est le premier Auteur ecclésiastique qui se soit servi du terme de *transubstantiation*, pour exprimer le changement substantiel du pain & du vin au Corps & au Sang de J. C. dans ce mystère.

L'oracle de la Théologie scholastique dans ce siècle, fut Pierre Lombard, appellé le Maître des Sentences, à cause de son Livre fameux dont nous allons parler. Cet homme célèbre naquit à Novarre en Lombardie, d'où lui vint le surnom de Lombard. Il etoit d'une condition obscure, & sans fortune. Il étudia pendant quelque tems à Bologne, où il y avoit une Ecole de Droit fort renommée, & sans doute il subsista par

XII. SIÈCLE.

les secours de l'Evêque de Lucques son protecteur. Ce Prélat lui donna des Lettres de recommandation pour S. Bernard, lorsqu'il vint en France, le priant de fournir à sa subsistance & à ses besoins, pendant le séjour qu'il y feroit pour étudier la Théologie. Le saint Abbé répondit aux intentions du Prélat, par lui-même, tant que Pierre Lombard étudia à Reims, & par Gilduin, Abbé de S. Victor, lorsqu'il fut à Paris. Pierre Lombard ne comptoit y rester qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour se perfectionner dans la Théologie, & prendre les dégrés académiques; mais il se distingua tellement par sa pénétration, & le genre d'esprit nécessaire pour la Scholastique, qu'il devint le Docteur le plus renommé de cette première Ecole de l'Europe chrétienne. Son mérite lui procura d'abord un Canonicat dans l'Eglise de Chartres: mais vers 1159, l'Evêché de Paris ayant vaqué, & le Chapitre ayant élu, pour le remplir, Philippe Archidiacre de cette Eglise, fils du Roi Louis le Gros & frère de Louis le Jeune, ce Prince refusa la dignité qu'on lui offroit, pour la procurer à Pierre Lombard, montrant

par-là combien le ſavoir & les talens ſont préférables à l'éclat de la naiſſance. Mais il ne jouit pas long-tems de ſon élévation, étant mort en 1164.

Pierre Lombard eſt plus connu par ſon Ouvrage des Sentences, que par ſes autres Ecrits. C'eſt un recueil de paſſages des Pères, dont l'enſemble forme un corps complet de Théologie, dans le goût du tems où l'Auteur vivoit. Il eſt diviſé en quatre Livres, & chaque Livre comprend pluſieurs Diſtinctions. Dans le premier Livre, il traite de Dieu, de ſes attributs & des trois Perſonnes divines; dans le ſecond, de la création des Anges, de l'ouvrage des ſix jours, de la création de l'homme, de ſa chûte, de la grace & du libre-arbitre, du péché originel & du péché actuel. Le troiſième Livre a pour objet l'Incarnation, les perfections de J. C., la Foi, l'Eſpérance, la Charité, les vertus cardinales, les dons du Saint-Eſprit, & les Commandemens de Dieu. Enfin, les Sacremens & tous les objets qui y ont rapport, ſont la matière du quatrième Livre. Dans cet Ouvrage qui devint bientôt le ſeul dont on ſe ſervît dans les Ecoles théologiques, Pierre Lom-

XII. SIÈCLE.

bard ne s'est attaché qu'à recueillir les sentimens des Pères, sur toutes les questions qu'il examine. Il y ajoute peu de chose du sien, si ce n'est pour concilier des passages qui paroissent opposés; & quand il ne peut y réussir, il laisse ordinairement la question indécise. Il évite de traiter les sujets sur lesquels les Pères n'ont point écrit, ayant pour but de ne rien avancer qui ne soit appuyé sur l'autorité des saints Docteurs. Après les saintes Ecritures, il n'y a point eu de Livre dont on ait fait plus de Commentaires que de celui de Pierre Lombard; on en compte jusqu'à deux cent quarante, la plupart très-volumineux, & sortis de la plume des plus fameux Théologiens de chaque siècle, depuis celui de l'Auteur jusqu'à ces derniers tems.

» Quoique l'on eût fait avant le XIIe. » siècle, dit M. Dupin, Biblioth. Eccl. XIIe. siècle, p. 737, » plusieurs Col» lections de Canons, de Décrétales, » de passages des Pères sur le Droit » ecclésiastique, aucune n'avoit été sui» vie, ni enseignée publiquement. Elles » étoient considérées comme des Ouvra» ges de particuliers, & les décisions » qu'elles contenoient, n'avoient d'au-

» torité qu'autant que les monumens » dont elles étoient tirées pouvoient en » avoir. La Collection que Gratien, » Moine de S. Félix de Boulogne, ache- » va en 1151, eut un succès plus bril- » lant; car aussi-tôt qu'elle parut, elle » fut reçue si favorablement, que les » Canonistes l'adopterent, & qu'en peu » de tems on fit quantité de Commen- » taires sur cet Ouvrage. « La Collection de Gratien dont il est ici question, étoit pour le Droit canonique ce que celle de Pierre Lombard étoit pour la Théologie; mais elle eut une destinée plus heureuse & plus durable; car depuis long-tems l'Ouvrage du Maître des Sentences a cessé d'être un Livre classique dans les Universités, au lieu que celui du Moine de Boulogne sert encore de texte aux explications & aux Leçons publiques des Canonistes. Ce recueil fit oublier ceux de Reginon, de Burchard, & même celui d'Yves de Chartres, plus récent encore & plus habilement travaillé. Gratien l'intitula *la Concordance des Canons discordans*, *Concordantia discordantium Canonum*; mais il est plus connu sous le Titre de *Décret* qu'on lui a donné dans les Ecoles, & sous

XII. SIÈCLE.

lequel on le cite ordinairement. Il eſt diviſé en trois parties ; la première comprend cent Diſtinctions. L'Auteur y traite du Droit en général, & enſuite des Miniſtres de l'Egliſe, depuis le Pape juſqu'aux Clercs du dernier rang ; la ſeconde, diviſée en trente-ſix Cauſes, embraſſe pluſieurs queſtions relatives aux loix & à la diſcipline canoniques, & chaque queſtion eſt partagée en divers Chapitres, où il eſt traité de la ſimonie, des appellations, des poſſeſſeurs dépouillés de leurs bénéfices, de la qualité des témoins & des accuſateurs, des élections, du gouvernement des Egliſes, des cenſures, des teſtamens, des ſépultures, de l'uſure, de ce qu'il faut obſerver à l'égard des furieux, des Jugemens rendus contre les formes, des Moines & des Abbés, de leurs droits, de ceux qui frappent les Clercs, des Commandes, des ſermens, de l'infraction des Canons, &c. La troiſième partie ne contient que cinq Diſtinctions, & l'Auteur y parle de la conſécration des Egliſes, de la célébration de la Meſſe & de l'Office divin, de l'Euchariſtie, des Fêtes ſolemnelles de toute l'année, des Images, du Sacrement de Baptême

& des cérémonies qu'on y obſerve, de la Confirmation, des jeûnes, du travail des mains, & de quelques autres points de diſcipline.

Gratien favoriſe par-tout les nouvelles prétentions de la Cour de Rome, fondées ſur les fauſſes Décrétales, & ſon Ouvrage a plus contribué lui ſeul à étendre le pouvoir des Papes, que toutes les entrepriſes des Pontifes qui avoient paru avant ſa publication, ſans en excepter celles de Grégoire VII. Auſſi verrons-nous dans les ſiècles ſuivans, les Chefs de l'Egliſe exercer leur autorité avec plus d'empire qu'ils n'avoient jamais fait & ſe prévaloir des opinions que le Décret, admis dans toute l'Egliſe, accrédita univerſellement. Un autre défaut conſidérable de cette Compilation, c'eſt que Gratien y cite ſouvent, ſous le nom d'un Concile ou d'un Père, des Canons & des textes d'un autre Concile ou d'un autre Père. Mais on étoit alors ſi peu verſé dans la Critique, qu'on recevoit tout ſans examen ſur la parole des Auteurs. C'eſt la même ignorance & la même inattention qui avoient mis en crédit les fauſſes Décrétales, ſi fu-

nestes à la discipline & au repos de la Société chrétienne.

Si les bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer, nous le permettoient, nous pourrions encore ajouter quelques autres Auteurs de ce siècle à ceux dont nous venons de parler. Tels, sont Hugues & Richard de S. Victor, tous les deux habiles Théologiens & savans Ecrivains; Jean de Sarisbéri, Evêque de Chartres, Philologue d'une érudition agréable & variée; Pierre de Blois, connu par ses Lettres, ses Sermons & ses Opuscules sur divers sujets de doctrine & de morale; Otton de Frisingue, dont nous avons une Histoire chronologique depuis le commencement du monde jusqu'au milieu du XIIe. siècle; l'Abbé Rupert, qui a laissé des Commentaires sur l'Ecriture-sainte; le Cardinal Robert Pullus, qui a fait un Livre des Sentences où toutes les questions sont décidées par des raisonnemens déduits du texte sacré des Ecritures; enfin Pierre Comerton, Prêtre de Troyes, dont il nous reste un Ouvrage sous le titre d'Histoire Scholastique, qui a joui de la plus grande réputation pendant

trois cens ans. Sur tous ces Ecrivains, & plusieurs autres d'un mérite inférieur, on peut consulter, si l'on veut acquérir des connoissances plus étendues, M. Dupin, D. Cellier, D. Rivet, & les autres Critiques qui se sont occupés de la partie littéraire de l'Histoire ecclésiastique.

ARTICLE XI.

Mœurs. Usages. Conciles généraux. Discipline.

LES réflexions répandues dans quelques-uns des Articles précédens, ont déja fait connoître l'état des mœurs, tant en Orient qu'en Occident. La dépravation étoit grande par-tout; mais les Grecs plus fins, plus polis & d'une volupté plus rafinée, avoient un genre de corruption analogue à leur caractère & à leur manière de sentir. Ils étoient plus recherchés dans leurs plaisirs, & leurs jouissances tenoient à une certaine délicatesse d'esprit & de sentiment, qui étoit chez eux l'effet d'un naturel vif & sensible, que l'éducation avoit encore

perfectionné. Cependant il y avoit parmi eux, comme dans toutes les Nations polies & dépravées, deux claſſes d'hommes dont les mœurs étoient parvenues à ce point de diſſolution, qui ne fait plus trouver de plaiſir que dans la débauche la plus outrée, ni de joie que dans les ſcènes bruyantes & ſcandaleuſes. C'étoient les Courtiſans, les Seigneurs, les Riches, & ſur-tout les parvenus, qui ſe mettoient au-deſſus des préjugés & des bienſéances, ſe permettant tout, parce qu'ils ne craignoient la cenſure de perſonne, pas même de leurs Souverains, qui étoient leurs complices; & le bas peuple que ſon obſcurité déroboit à la ſévérité des Loix, quand elles vouloient reprendre quelque vigueur, & qui ſe dédommageoit du mépris & de l'oppreſſion, en ſe livrant à tout ce que les vices groſſiers ont de plus infâme & de plus révoltant.

Le Clergé, dépoſitaire des vrais principes de la morale & des intérêts de la vertu, étoit le ſeul qui pût s'oppoſer au déſordre, & travailler efficacement pour les mœurs. Mais le Clergé de l'Egliſe Grecque, quoique plus régulier que celui d'Occident, parce qu'il ne poſſédoit

ni Seigneuries, ni droits temporels, ni pouvoir dans l'Etat, étoit en général tiré des Cloîtres, mal choisi & dévoré d'ambition. Ce n'étoit pas cette ambition noble qui porte aux grandes choses; mais une ambition basse & rampante, qui détruit le courage & la liberté, qui fait craindre de manquer ce qu'on desire ou de perdre ce qu'on a obtenu; en un mot, qui avilit, en rendant le cœur lâche & l'ame timide & dépendante. Les Empereurs qui avoient tant de peine à se maintenir sur le Trône, s'étoient attribués une autorité absolue dans l'Eglise & sur les Evêques; ils y faisoient tout ce qui leur plaisoit, disposant à leur gré des plus grands Sièges, comme des moins importans, & destituant les Patriarches, les Prélats, pour en nommer d'autres, qu'ils chassoient encore selon leur caprice. Assez semblables en cela aux autres Despotes, qui font étrangler leurs Ministres quand il leur plaît, & qui ne peuvent se garantir eux-mêmes du cordon. On voyoit donc à Constantinople & dans les autres grandes Villes plusieurs Evêques chassés de leurs Sièges, réduits à des pensions modiques, quelquefois même privés de toute

XII. SIÈCLE

secours ; on en voyoit d'autres relégués dans les Monastères par ordre du Souverain, ou qui s'y retiroient d'eux-mêmes après avoir perdu leurs Eglises, n'ayant pas d'autre asyle. La dignité épiscopale étoit avilie par cette instabilité; & ceux qui succédoient à ces Prélats destitués, craignant le même sort, vivoient dans une dépendance servile, & n'osoient faire leur devoir.

Chez les Musulmans Turcs ou Arabes, les mœurs étoient un mêlange de politesse & de barbarie, de magnificence & de férocité, de licence & d'une sorte de piété ardente, crédule, qui joignoit à la simplicité des dévots, la fureur des fanatiques. Leurs passions impétueuses ne connoissoient point de frein, & c'étoit toujours par les excès & les emportemens les plus fougueux, qu'ils aimoient à satisfaire leurs desirs. Le commerce des Nations occidentales avec les Grecs & les Sarrasins d'Orient ne fit du bien ni aux uns, ni aux autres, dans l'ordre des mœurs. Ils se communiquerent leurs vices réciproquement, sans profiter des bonnes qualités qu'ils pouvoient imiter les uns des autres. De-là vint que depuis les Croisades, la corruption

ne fit qu'augmenter en Europe, & qu'on y connut des désordres dont cette portion de la terre avoit été préservée jusques-là, par la grossièreté même & la barbarie de ses habitans. XII. SIECLE.

Les déréglemens & l'ignorance qui avoient fait le malheur des hommes dans les âges précédens, règnoient encore dans celui-ci. Nous ne pouvons mieux peindre l'état des mœurs en Occident, & particuliérement en France, dans le cours de ce siécle, qu'en empruntant les paroles d'un judicieux Ecrivain, que nous citons toujours avec une nouvelle complaisance. " On ne voyoit parmi les laïcs, dit-il, (Dictionnaire des » Héréf. T. II. p. 590.) que meurtres, » que pillages, que rapines, que violences. Le Clergé se ressentoit de la » corruption générale. Les Evêques, » les Abbés, les Clercs alloient à la » guerre. L'usure & la simonie étoient » communes, l'absolution étoit vénale, » le concubinage des Clercs étoit public » & presque passé en coutume. Les Bénéfices étoient devenus héréditaires. » Quelquefois on vendoit les Evêchés » du vivant des Evêques; d'autre fois » les Seigneurs les léguoient à leurs

XII. SIÈCLE.

» femmes par testament. Beaucoup d'E-» vêques disoient qu'ils n'avoient besoin » ni de bons Ecclésiastiques, ni de Ca-» nons, parce qu'ils avoient tout cela » dans leur bourse ».

Ces désordres scandaleux dont on voyoit quelques traces plus ou moins considérables jusques dans les Diocèses les mieux gouvernés, étoient portés aux derniers excès dans certaines Provinces, & les coupables, soit par leur grand nombre, soit par leur rang, bravoient les peines canoniques. Ce fut la cause du crédit que tant de Prédicans fanatiques acquirent sur l'esprit du peuple, & des ravages étonnans qu'ils firent en tant de lieux. Ils invectivoient contre le Clergé; ils lui reprochoient son faste, ses richesses, sa somptuosité, sa molesse, sa vie mondaine & voluptueuse. Ces déclamations n'étoient injustes & criminelles, qu'en ce qu'elles avoient pour auteurs des hommes sans mission, qui ne tendoient par-là qu'à surprendre la crédulité du vulgaire, & à lui faire embrasser des erreurs dont le principal but étoit d'anéantir l'autorité des Evêques, en détruisant dans la Religion tout ce qui a rapport au pouvoir spi-

rituel. Il est difficile de se représenter les maux qu'ils causerent dans presque tous les cantons de la France, & surtout dans les pays situés au-delà de la Loire. Ils les parcouroient en troupes les armes à la main. Ils pilloient les Eglises, attaquoient les Monastères, dévastoient les Campagnes, & portoient jusques dans les villes le fer & la flamme. Si on les repoussoit d'un côté, ils se jettoient d'un autre, pour y commettre les mêmes violences. A ces fureurs meurtrières, il étoit aisé de juger que ce n'étoient ni le zèle de la gloire de Dieu, ni l'amour de la Religion qui les faisoient agir.

En effet, le vrai zèle se manifeste par des moyens qui tendent au bien & qui le procurent. Dans les ames droites & vertueuses c'est un sentiment vif & douloureux des maux de l'Eglise, qui ne les peint avec énergie, que pour exciter les remords dans le cœur de ceux qui les causent, & la vigilance de ceux qui doivent y remédier. Tel étoit le zèle qui animoit les grands hommes de ce siècle, les Yves de Chartres, les Pierre de Blois, les Jean de Sarisbéri, & surtout les Bernard. Ils ne dissimuloient

XII. SIÈCLE.

point les désordres qui règnoient dans le Clergé; ils en faisoient les peintures les plus fortes; ils n'épargnoient ni les premiers Pasteurs dont les mœurs étoient répréhensibles, ni les Clercs inférieurs, ni les Abbés qui vivoient en gens du monde, ni les Moines qui oublioient les devoirs de leur état, ni les Papes eux-mêmes & les abus qu'ils souffroient dans leur Cour. Mais ce n'étoit pas le desir injuste de déprimer une autorité légitime, encore moins celui d'inspirer aux fidéles l'esprit d'indépendance & de révolte, qui faisoit parler ces graves Censeurs. Ils n'avoient d'autre vue que d'exciter la sensibilité des cœurs vertueux, d'apprendre aux Chrétiens combien leurs vices étoient déshonorans pour eux & pour l'Eglise, de réveiller le zèle des Pasteurs, ou trop foibles ou trop indolens, de ranimer leur courage, & de leur rappeller ce que l'Eglise attendoit d'eux, soit comme Chefs, soit comme modéles de la Société chrétienne.

Cependant ce fut par la Religion & par ses Ministres, que toutes les erreurs contraires au repos des états, ainsi que les attroupemens & les ravages qu'elles oc-

casionnoient, furent proscrites; que les guerres particulières & tous les actes d'hostilités furent suspendus une partie de la semaine; que l'humanité fut protégée, & que les foibles trouverent un appui contre la force & l'oppression. S'il y eut de grands exemples de piété, de charité, de modestie, de désintéressement, de renoncement à soi-même & aux choses périssables, ce fut dans le sein de l'Église qu'on les vit paroître. Si l'amour du bien public inspira des réglemens utiles, ils furent dictés par les Pasteurs ou par les hommes vertueux dont ils invoquoient le zèle & les lumières. Enfin, si les pauvres, les malades, les infortunés de toute espèce reçurent des secours & des consolations, ce fut la Religion qui les offrit ou qui les prépara. Les Hôpitaux établis en faveur des Pélerins de la Terre-sainte, donnèrent l'idée d'élever en Europe de semblables asyles pour les malheureux. Ils y trouverent des alimens, des remédes, & des hommes charitables qui se consacroient à leur service.

Tandis que la corruption du siècle & l'oubli des devoirs enfantoient des scandales, la ferveur des nouveaux Ordres,

XII. SIÈCLE.

& la vie pure de ceux qui en formèrent les premiers établissemens, offroient au monde un spectacle bien touchant pour les Chrétiens de toutes les conditions. La fondation de Cîteaux & celle de Clairvaux donnerent naissance à une infinité de saints asyles où l'innocence & le repentir trouvoient également ce qu'ils pouvoient desirer : l'innocence des moyens sûrs de conserver son éclat, par la séparation de tout ce qui peut le ternir, & le repentir des secours propres à l'encourager dans les travaux de la pénitence, par l'exercice continuel des jeûnes, des veilles, des privations, & de toutes les pratiques de mortification qui peuvent servir de remédes aux foiblesses de l'ame. La sagesse d'un B. Etienne, d'un S. Bernard & de plusieurs autres saints Abbés que la Providence avoit placés à la tête des Solitaires qui embrassoient la vie monastique sous ces Anges de la terre, leur tendre piété, leur amour pour Dieu, leur expérience dans les voies intérieures, l'exemple de toutes les vertus qu'ils donnoient à leurs disciples, attiroient auprès d'eux une foule d'élèves, qui renonçoient aux espérances du siècle, pour s'ensevelir dans

ces profondes retraites. Le nombre en étoit si grand, que les premiers Monastères devenant trop étroits pour contenir les Religieux, il en falloit bâtir d'autres qui formoient bientôt à leur tour de nouvelles colonies. Ainsi la seule Abbaye de Clairvaux, du vivant de S. Bernard, son Fondateur, étoit devenue mère de soixante-dix-sept Maisons; & en comptant les Communautés dont celles-ci étoient la source, sa Jurisdiction s'étendoit déjà sur plus de cent soixante Monastères.

L'Ordre des Chartreux, si austère dans ces premiers tems, si peu jaloux d'être connu des hommes & de se répandre, étoit aussi la consolation de l'Eglise, & renouvelloit à ses yeux le prodige des anciens Anachorètes de l'Égypte. Les disciples de S. Bruno, pleins de l'esprit qui avoit animé ce nouvel Antoine, se cachoient au monde, & ne vouloient d'autre témoin de leurs vertus que Dieu seul. C'étoit à regret qu'ils voyoient arriver chez eux des personnes du siècle, à moins que ce ne fût pour se dévouer au même genre de vie. Ayant tout oublié, ils souhaitoient qu'on les oubliât de même. Aussi ne voit-on pas qu'ils eussent le

XII. SIÈCLE.

moindre empressement pour former de nouveaux établissemens, & se rendre par-là plus considérables dans l'Eglise, puisque sous le vénérable Guigues, cinquième Prieur de la Grande Chartreuse, près de cinquante ans après la fondation de l'Ordre, il ne comptoit encore que trois Maisons. Notre Institut, disoit ce digne élève de S. Bruno, se soutient par le petit nombre de ceux qui l'embrassent; car s'il est vrai, selon la parole de Notre-Seigneur, que la voie qui mène à la vie est étroite, & que peu la trouvent, l'Ordre religieux qui admet le moins de sujets est le meilleur. C'étoit la maxime du saint Fondateur, qui par cette raison avoit fixé le nombre des Moines à douze pour chaque Maison, non compris le Prieur qui faisoit le treizième, & quelques Frères lais, destinés aux ouvrages qui n'étoient pas compatibles avec la rigueur du silence.

Il se tint pendant ce siècle un grand nombre de Conciles. Nous en rapporterons les principaux Réglemens, rédigés sous un certain nombre de Chefs, à la fin de cet article, comme nous avons déjà fait par rapport aux siècles précé-

dens. Mais il eſt quelques-unes de ces ſaintes Aſſemblées qui exigent de nous une attention plus particulière, à cauſe de l'autorité qu'elles ont acquiſe dans l'Egliſe. De ce nombre ſont les trois Conciles de Latran célébrés dans les années que cette époque embraſſe, & qui ſont comptés parmi les Synodes œcuméniques.

Le premier de ces Conciles, qui eſt le neuvième général, fut tenu à Rome dans la Baſilique de S. Jean de Latran, par le Pape Calliſte II', l'an 1123. Il y aſſiſta plus de trois cents Evêques, & plus de ſix cents Abbés. L'objet principal de cette Aſſemblée étoit de ſtatuer ſur la grande affaire des Inveſtitures, qui troubloit l'Egliſe & l'Etat depuis ſi long-tems. On y confirma le traité que le Pape Caſtille II avoit conclu en 1121 avec l'Empereur Henri V. Par ce traité fameux, il avoit été réglé que la cérémonie de l'Inveſtiture ne ſeroit plus faite par le bâton paſtoral & l'anneau, mais par le Sceptre; que les droits du Prince ſeroient reſtreints aux Régales, c'eſt-à-dire aux Fiefs & aux autres biens dépendans de la Couronne, poſſédés par les Eccléſiaſtiques; & enfin, que les

XII. SIÈCLE.

Evêques ou Abbés qui étoient hors de l'Allemagne, pourroient être consacrés ou bénis avant de s'être soumis à la cérémonie de l'Investiture, pourvu qu'ils la reçussent dans les six mois après leur intronisation. Les Evêques de ce Concile se plaignirent amérement des Abbés & des Moines, les représentant comme des ambitieux qui vouloient s'arroger les honneurs & les fonctions de l'épiscopat, comme des hommes avides qui engloutissoient les terres données à l'Eglise, & les dons des fidèles, & comme des gens qui avoient perdu l'esprit de leur état, & qui ne connoissoient plus ni la modestie, ni l'humilité, dont l'Ordre monastique avoit tiré autrefois toute sa gloire. Malheureusement ces reproches n'étoient que trop bien fondés à l'égard d'un grand nombre de Communautés religieuses, que les richesses & les exemptions avoient fait déchoir en tout point de l'état primitif. On fit aussi dans cette Assemblée vingt-deux Canons de discipline, qui, la plupart, ne font que répéter ceux des Conciles précédens.

Le second Concile général de Latran, qui est compté pour le dixième œcumé-

nique, fut tenu en 1139 par Innocent II. Il y eut environ mille Evêques dans cette Assemblée. Le Pape y fit un long discours pour exposer les motifs qui l'avoient porté à réunir tant de Prélats dans la Capitale du Monde chrétien. C'étoit de travailler à la réunion de l'Eglise, après le schisme qui venoit de la troubler. Les Evêques ordonnés par les auteurs ou les fauteurs du schisme, y comparurent. Innocent II les appella tous par leur nom; & après leur avoir réproché la faute dont ils s'étoient rendus coupables, & le scandale qu'ils avoient donné à toute l'Eglise, ils furent dépouillés des marques de leur dignité usurpée. De plus, on fit dans ce Concile trente Canons, qui sont à peu de chose près les mêmes que ceux du Concile de Reims tenu en 1131. On les cite ordinairement sous le nom du second Concile de Latran, lequel étant œcuménique, a conservé une plus grande autorité dans l'Eglise.

Le schisme commencé par le Cardinal Octavien en 1159, avoit duré jusqu'en 1177. Le Pape Alexandre III, qui, par sa patience & son habileté, avoit forcé le dernier de ses rivaux à venir

XII. SIÈCLE.

tomber à ses pieds, voulut consacrer la paix rendue à l'Eglise par la convocation d'un Concile général, où l'on prendroit de sages mesures pour empêcher qu'il ne survînt dans la suite de pareils sujets de division. Ce Concile, où tous les Evêques de l'Eglise Latine furent appellés, s'assembla dans l'Eglise de Latran en 1179. Il étoit composé d'environ trois cents Evêques. On y fit plusieurs Réglemens, contenus en vingt-sept Chapitres ou Canons. L'objet de ces Réglemens étoit de réformer quantité d'abus qui s'étoient glissés dans l'Eglise; de renouveller les anciennes dispositions des Loix canoniques qui étoient tombées en oubli; de réprimer les excès des Albigeois & des autres hérétiques dont nous avons parlé; & sur-tout de prévenir pour toujours, s'il étoit possible, les troubles qui s'élevoient à la mort des Papes, & qui occasionnoient des scissions dont les ennemis de l'Eglise tiroient seuls avantage. Par rapport à ce dernier point, il fut réglé que, dans l'election des Souverains-Pontifes, lorsqu'il y auroit partage entre les Cardinaux, on reconnoîtroit pour légitime successeur de S. Pierre, celui qui auroit eu pour lui les

les deux tiers des voix. Cette règle est encore suivie quand l'élection se fait par voie de scrutin.

Il ne nous reste plus à présent qu'à mettre sous les yeux du Lecteur un abrégé des usages & de la discipline de ce siècle.

1°. Les Chanoines des Eglises Cathédrales commençoient à s'attribuer les élections des Evêques, à l'exclusion des autres membres du Clergé, & à plus forte raison du peuple. Pour rétablir l'ancien ordre, le second Concile général de Latran menaça d'anathème les Chanoines qui se rendroient coupables de cette entreprise. Ils vouloient en cela marcher sur les traces des Cardinaux, qui s'étoient emparés du droit d'elire seuls les Papes.

2°. Les Ordinations vagues commençoient à s'introduire. On sentit les inconvéniens qui pouvoient résulter de cet usage; & pour le détruire avant qu'il fût plus enraciné, on régla dans le troisième Concile œcuménique de Latran, qu'un Evêque qui auroit conferé les Ordres à un Prêtre ou à un Diacre, sans lui assigner un titre suffisant pour son entretien, lui donneroit de quoi vivre, jusqu'à ce qu'il lui eût procuré un revenu des biens appartenans à l'Eglise, dont il pût subsister,

XII. SIÈCLE. à moins que le Clerc ainsi ordonné ne pût vivre de son patrimoine. C'est la première fois qu'il est fait mention de patrimoine pour les Clercs, au lieu de titre ecclésiastique.

3°. Les exemptions, dont le but étoit de soustraire les Monastères & les Moines à la Jurisdiction des Pasteurs ordinaires, s'étoient déjà introduites, comme nous l'avons vu; mais elles se multiplièrent plus que jamais dans ce siècle. Les Abbés qui les avoient obtenues, en devenoient superbes & arrogans, aussi-bien que leurs inférieurs. Ils méprisoient les Évêques dont ils étoient indépendans, & ne faisoient aucun cas de leurs exhortations, quand ils se plaignoient du relâchement & des abus qui règnoient dans les Cloîtres. Ce mal ne fit qu'augmenter dans la suite, & les Pontifes, qui trouvèrent dans ces privilèges émanés d'eux, une ampliation d'autorité, continuèrent d'en accorder, sans avoir égard aux justes plaintes des Evêques.

4°. Depuis le dixième siècle, les Papes s'étoient attribué le droit de canoniser les Saints. Cependant les Métropolitains se maintenoient encore à cet égard dans l'ancien usage. Mais Ale-

xandre III acheva de les en depouiller, en mettant la Canonisation des Saints au nombre des causes majeures sur lesquelles il n'appartient qu'au Saint-Siège de prononcer. S. Gautier, Abbé de Pontoise, fut canonisé en 1153 par l'Archevêque de Rouen. C'est le dernier exemple que l'Histoire en fournît. Alexandre III est aussi le premier qui ait introduit l'usage des Monitoires.

5°. La pratique de la pénitence publique pour les péchés graves & scandaleux, n'étoit pas entiérement abolie; mais elle devenoit plus rare de jour en jour, parce qu'on pouvoit obtenir la rémission des péchés de toute espèce par d'autres voies, & principalement par les Indulgences attachées aux Croisades & aux Pélerinages. Les confessions publiques à la mort étoient pourtant encore en usage.

6°. On ordonna que personne ne seroit élevé à l'épiscopat avant l'âge de trente ans accomplis. A l'égard des Dignités inférieures & des Bénéfices à charge d'ames, il fut réglé que nul ne pourroit en être pourvu, qu'il n'eût atteint vingt-cinq ans. L'état des Curés devint plus fixe & plus recommandable qu'il n'avoit encore été, par la défense

XII. SIÈCLE.

faite aux Evêques de les déposséder arbitrairement. On statua qu'à l'avenir ils ne pourroient être dépouillés de leur titre que par un jugement canonique de l'Evêque, prononcé dans le Synode diocésain.

7°. Jusqu'à ce tems, les Evêques avoient exercé par eux-mêmes la Jurisdiction contentieuse; mais ils commencèrent dans ce siècle à remplir cette fonction par des Officiers délégués à cet effet. C'est l'origine des Officiaux dont le nom & l'emploi étoient inconnus auparavant. Les Evêques commencèrent aussi, vers cette époque, à communiquer leur autorité à des Ecclésiastiques du second ordre: mais cela fut défendu. Cet usage, qui est l'origine de la commission de Grand-Vicaire, favorisoit trop l'indolence des Evêques; d'ailleurs, elle étoit contraire au droit des Archidiacres.

8°. Il fut défendu aux Ecclésiastiques de tout rang de rien recevoir pour les fonctions spirituelles, comme les Ordinations, l'administration des Sacremens, la collation des Bénéfices, &c. Il fut néanmoins permis de recevoir des fidèles une aumône volontaire pour la célébration des Messes, mais avec défense de l'exiger. C'est l'origine de l'ho-

noraire accordé aux Prêtres pour cet objet.

9°. La pluralité des Bénéfices, qui commençoit à s'introduire, fut proscrite, comme un abus que la cupidité seule avoit fait naître. Elle étoit d'ailleurs nuisible au service de l'Eglise, en ce qu'un même sujet, par la réunion de plusieurs titres, se mettoit hors d'état d'en acquitter les charges & d'en remplir les fonctions avec exactitude.

10°. Jusqu'ici il avoit été défendu à ceux qui étoient dans les Ordres sacrés de se marier; mais quand ils le faisoient on ne les séparoit pas d'avec leurs femmes; ils étoient seulement dégradés, chassés du Clergé, & mis en pénitence. Mais dans ce siècle, on déclara nuls ces sortes de mariages, & on obligea ceux qui les avoient contractés, à se séparer. L'Ordonnance qui le porte est du premier Concile général de Latran. La Loi qui excluoit du Clergé les enfans illégitimes des Prêtres, fut renouvellée & reçue dans toute l'Eglise.

11°. Les mortifications volontaires avoient déjà commencé à s'introduire dans les siècles précédens; mais l'usage en devint beaucoup plus commun dans

XII. SIÈCLE.

celui-ci. C'étoient la haire, le cilice, la discipline qu'on se donnoit ou qu'on se faisoit donner par d'autres. Une autre dévotion s'introduisit encore. Lorsqu'on étoit à l'extrémité, on se faisoit mettre sur un lit de cendre couvert d'un cilice, ou l'on se faisoit revêtir d'un habit de Moine, pour mourir dans cet état. Plusieurs saints Evêques en donnèrent l'exemple, & la dévotion d'expirer sur la cendre, passa en coutume dans quelques Ordres religieux de nouvelle institution.

12°. La Communion sous les deux espèces étoit encore d'un usage ordinaire dans l'Eglise; mais dès le commencement de ce siècle, quelques-uns prenoient les deux espèces à la fois, en trempant celle du pain dans celle du vin; & sur la fin du siècle, quelques-uns n'en recevoient plus qu'une.

13°. On interdit aux Moines dans le premier Concile général de Latran, l'administration des Sacremens & les fonctions curiales. La différence qu'il y avoit entre eux & les Chanoines Réguliers, consistoit principalement en ce que ces derniers étoient capables de posséder des Cures & d'autres Bénéfices, lorsqu'ils y étoient appellés par les Evêques. Mais

dans la ferveur de leur institution, les Chanoines Réguliers ne souhaitoient pas d'être tirés de leur solitude, pour être appliqués à l'exercice extérieur du Ministère. Quelques Prélats se faisoient de leur côté un scrupule de les y employer, sans doute à cause du vœu de pauvreté, par lequel ils étoient liés, comme les autres Religieux. « En effet, dit le docte Abbé Fleury, (Sixième Disc. sur l'Hist. Ecclés. N°. X.) » c'est un étrange renversement de faire vœu de pauvreté, » comme un moyen d'acquérir un jour » des richesses. » Réflexion applicable à tous ceux qui n'entrent dans les Congrégations régulières, que dans la vue d'en sortir promptement par la voie des Bénéfices.

14°. Les fêtes militaires appellées tournois, qui étoient l'image des combats, & qui en avoient souvent les effets sanglans, furent défendues sous les peines les plus grièves, dans plusieurs Conciles, & spécialement dans le second & le troisième de Latran : mais ce fut toujours sans succès. Le goût de la Noblesse Françoise, étant si décidé pour ces sortes d'amusemens, que ni les anathêmes de l'Eglise, ni les accidens funestes qui en

XII. SIÈCLE.

étoient souvent la suite, ne furent pas capables de l'en détourner. Il n'y eut que les changemens arrivés, avec le tems, dans les préjugés & dans les mœurs, qui purent en faire passer la mode. Ce goût tenoit à la Chevalerie, dont l'empire s'étendoit sur toute l'Europe, & il s'écoula plusieurs siècles, il en coûta beaucoup de sang, avant qu'on en fût revenu.

15°. On prescrivit, sous peine d'excommunication, l'observation de la Trève de Dieu, c'est-à-dire, toute cessation d'hostilité offensive & défensive, depuis le soleil couché du Mercredi de chaque semaine, jusqu'au matin du Lundi suivant, depuis l'Avent jusqu'à l'Octave de l'Epiphanie, & depuis la Septuagésime, jusqu'à l'Octave de Pâques. Cette défense d'employer les armes pour attaquer & pour défendre, déjà faite dans un grand nombre de Conciles, fut réitérée par les second & troisième Synodes œcuméniques de Latran. Mais en se soumettant à ces sages réglemens, on y mettoit quelquefois des réserves, c'est-à-dire, qu'on juroit d'observer la Trève, excepté à l'égard de tel ou de tel; & alors, si l'on tuoit celui qu'on avoit excepté, on n'étoit pas censé avoir violé la Trève.

16°. La lépre, maladie contagieuse dont on ne connoissoit ni la nature, ni le remède, avoit été apportée en Europe par les Croisés, & c'étoit un des fruits malheureux des guerres d'outremer. On la regardoit comme incurable, & on rassembloit dans une même habitation ceux qui en étoient atteints. Le troisième Concile général de Latran leur accorda des Eglises particulières, des Cimetières, & des Prêtres pour leur administrer les secours spirituels, à condition toutefois que cette permission ne nuiroit point aux droits des Paroisses. C'est la première Ordonnance qui ait été faite concernant les Léproseries.

XII. SIÈCLE.



CHRONOLOGIE DES CONCILES.

DOUZIÈME SIÈCLE.

XII. SIÈCLE. An de J. C. 1102. ROMANUM, vers la fin du mois de Mars, par Pascal II, de tous les Evêques d'Italie & des Députés de plusieurs Ultramontains. On y anathématisa avec serment toute héréfie, & on y promit obéissance au Pape. On y confirma de plus l'excommunication prononcée contre l'Empereur Henri, par Grégoire VII & Urbain II, & Pascal la publia de sa bouche le Jeudi-saint, 3 Avril, dans l'Eglise de Latran.

1102. *Londinense*, de toute l'Angleterre, vers la fin de Septembre, par S. Anselme. On y condamna la simonie, & on y déposa six Abbés qui en furent convaincus. On fit ensuite plusieurs réglemens.

1103. *Mediolanense*, de Milan. Le Prêtre Liprand y accuse l'Archevêque Pierre Grossolan de simonie, ou s'offre de prouver l'accusation par le feu. Les Evêques

du Concile l'en empêchent. Pressé quelques tems après par Grossolan de sortir du pays ou de faire l'épreuve, il passe entre deux bûchers allumés sans en être endommagé dans ses habits. Mais il lui resta une blessure à la main & une autre au pied, qui rendirent l'épreuve suspecte.

Romanum, par le Pape Pascal II, dans le Carême. Le Pape y fit une sévère réprimande à Brunon, Archevêque de Trèves, de ce qu'il avoit reçu l'investiture de l'Empereur Henri. Brunon donna sa démission, mais trois jours après il fut rétabli. 1104.

Trecense, de Troyes, le 28 Mars, par le Légat Richard, Evêque d'Albane, & plusieurs Evêques. Hubert, Evêque de Senlis, accusé d'avoir vendu les Ordres sacrés, s'y purgea par serment; & Godefroi, Abbé de Nogent, y fut nommé malgré lui, Evêque d'Amiens. 1104.

Balgenciacense, de Baugenci, le 30 Juillet, par le Légat Richard & plusieurs Evêques, en présence du Roi Philippe & de Bertrade, qui, malgré la promesse de se séparer, ne furent point encore absous dans ce Concile. 1104.

Parisiense XIV, le 2 Décembre, où le Roi & Bertrade furent absous, après 1104.

avoir promis par serment de n'avoir plus ensemble aucun commerce criminel.

Romanum, au Palais de Latran, le 26 Mars. Pascal II y excommunia le Comte de Meulan & ses complices que l'on accusoit d'être cause que le Roi d'Angleterre s'opiniâtroit à soutenir les investitures; il y excommunia aussi ceux qui les avoient reçues.

1105. *Romanum*, dans le mois de Mai, où le Pape rétablit Pierre Gossolan sur le Siège de Milan. Mais il ne put jamais faire exécuter le décret de son rétablissement, tant étoit puissant, dit Muratori, le parti qui lui étoit opposé.

1105. *Quintiliburgense vel Northusense*, de l'Abbaye de Quedlimbourg, selon les uns, de Northausen en Thuringe, suivant les autres, dans la semaine avant la Pentecôte. On y condamna la simonie & le concubinage des Prêtres, & on y confirma la paix de Dieu. On promit aussi de réconcilier par l'imposition des mains ceux qui ayant été ordonnés par les schismatiques, avoient été déposés. Le Roi Henri V, révolté contre l'Empereur son père, étant survenu à cette assemblée, y protesta avec larmes qu'il n'avoit accepté le Sceptre que malgré lui, ajoutant qu'il

étoit prêt de le rendre à son père, pourvu qu'il satisfît le Pape. Le Concile parut persuadé de la sincérité de ce discours. XII. SIÈCLE.

Remense, le 2 Juillet, où l'on substitue Odon, Abbé de S. Martin de Tournai, à Gaucher, Evêque de Cambrai, déposé au Concile de Clermont en 1095, pour son attachement à l'Empereur Henri IV. Gaucher se maintint dans son Siège tant que ce Prince vécut. An de J. C. 1105.

Conventus Moguntinus, Diète de Mayence, assemblée le jour de Noël, par le Roi Henri V. Les Légats du Pape y assistèrent avec plus de cinquante-deux Seigneurs laïques de l'Empire & un grand nombre de Prélats. On y renouvella les anathêmes prononcés contre l'Empereur, l'Antipape Guibert & leurs adhérens. 1105.

Florentinum, de Florence, sur la fin de l'année, par le Pape Pascal II. On y disputa beaucoup contre l'Evêque du lieu, qui disoit que l'antechrist étoit déjà né. Le tumulte fut si grand, qu'on ne put rien décider. 1105.

Pictaviense, de Poitiers, le 26 Mai. Boëmond, Prince d'Antioche, y étoit présent, & on y publia solemnellement la Croisade. On y traita aussi diverses matières ecclésiastiques. 1106.

XII. SIÈCLE. An de J. C. 1106. *Lexovienſe*, de Liſieux, vers la mi-Octobre, aſſemblé par Henri I, Roi d'Angleterre. Les réglemens de ce Concile regardent plus le civil que l'eccléſiaſtique. Auſſi les Seigneurs laïques y étoient-ils en plus grand nombre que les Prélats.

1106. *Guaſtallenſe*, de Guaſtalle-ſur-le-Pô, le 22 Octobre. Paſcal II, aſſiſté d'un grand nombre d'Evêques, de Clercs, des Ambaſſadeurs de Henri, Roi d'Allemagne, & de la Princeſſe Mathilde en perſonne, y ordonna que la Province d'Emilie ne ſeroit plus ſoumiſe à la Métropole de Ravenne : ainſi il ne lui reſta que la Province de Flaminie. On y uſa d'indulgence en faveur des Evêques ordonnés dans le ſchiſme, pourvu qu'ils ne fuſſent ni uſurpateurs, ni ſimoniaques, ni coupables d'autres crimes; & on y renouvella les défenſes faites aux laïques de donner les inveſtitures.

1107. *Trecenſe*, de Troyes, vers l'Aſcenſion. Paſcal II exhorta les peuples à la Croiſade, & le Concile excommunia tous ceux qui violeroient la Trève de Dieu. On y rétablit la liberté des élections, & on y confirma la condamnation des inveſtitures ſur leſquelles les Allemands ne

s'étoient point accordés avec les Romains dans la conférence de Châlons, tenue quelques jours auparavant. XII. SIÈCLE. An de J. C.

Londinense, de Londres, le 1 Août, par S. Anselme. On y accorda les hommages au Roi, comme le Pape le permettoit, & on y défendit les investitures par la Crosse & l'Anneau. 1107.

Jerosolymitanum. Gibelin d'Arles, Légat, assisté des Evêques du Royaume de Jérusalem, y ayant déposé Ebremar, intrus sur le Siège Patriarchal, du vivant de Daïmbert, lui donna l'Eglise de Césarée à cause de sa simplicité. Gibelin fut ensuite élu par le Concile, Patriarche de Jérusalem. 1107.

Londinense, de Londres, par S. Anselme, à la Cour de la Pentecôte, 24 Mai. On y fit dix Canons, qui portent, entre autres choses, que les Prêtres qui n'ont pas observé la défense du Concile de Londres tenu en 1102, s'ils veulent encore célébrer la Messe, quitteront leurs femmes & ne pourront plus leur parler que hors de leurs maisons & en présence de deux témoins. 1108.

Beneventanum, le 12 Octobre, par le Pape Pascal II, touchant les investitures & le luxe des habits des Clercs. 1108.

XII. SIÈCLE. An de J. C. 1110. *Romanum*, le 14 Mars. Pascal II y renouvella les décrets contre les investitures & les Canons qui défendent aux laïques de disposer des biens de l'Eglise.

La même année, Richard, Evêque d'Albano, Légat en France, y tint trois Conciles : l'un à Clermont en Auvergne, à la Pentecôte ; le second à Toulouse, peu de tems après la Pentecôte ; (c'est le huitième de cette Ville) & le troisième à S. Benoît-sur-Loire, le 1 Octobre. Il se tenoit alors peu de Conciles sans Légats du Pape.

1110. *Coloniense*, de Cologne, par Frédéric, Archevêque de Cologne, où Sigebert, Moine & Député de Gemblours, célèbre Ecrivain, obtint la Canonisation de Guibert, qui avoit fondé ce Monastère cent quarante-huit ans auparavant. Cette cérémonie se fit solemnellement quelque tems après ce Concile, en levant de terre le corps du Saint.

1110. *Constantinopolitanum*, où l'on condamne l'héréfie des Bogomiles. L'Empereur Alexis Comnène y publie aussi une Constitution sur les élections & sur les devoirs des Prélats.

1111. *Verulanum*, de Véroli, entre Anagni, & Vélétri, par le Pape Pascal, où l'on

obligea Grimald, Archichanoine de S. Paterne, à reconnoître la Jurisdiction de l'Evêque diocesain.

XII. SIÈCLE. An de J. C. IIII.

Lateranense I. Le Roi Henri V étant convenu avec le Pape Pascal II, que le Clergé lui rendroit les Régales, & que lui réciproquement se désisteroit des Investitures, ce Prince vint à Rome pour faire ratifier solemnellement ce traité. On assembla à ce sujet, le 12 Février, le Concile dont nous parlons. Mais lorsqu'on étoit sur le point de conclure, il arriva du trouble, l'assemblée fut rompue, on courut aux armes. Le Pape fut emmené prisonnier par Henri, qui lui fit signer, le 12 Avril, un autre traité, par lequel Henri laissa au Clergé les Régales, & reprit les Investitures.

III2. *Lateranense II*, le 18 Mars & les cinq jours suivans, d'environ cent Evêques. Pascal II y révoqua le privilège des Investitures. Le fameux Gérard, Evêque d'Angoulême, fut chargé de porter à l'Empereur le décret de révocation, contenant qu'il est contre le Saint-Esprit & contre l'institution canonique, d'exiger qu'un Evêque élu, suivant les règles, par le Clergé & le peuple, ne soit pas sacré, qu'il n'ait reçu aupara-

vant l'investiture du Roi. Le Légat s'acquitta de cette commission périlleuse avec une fermeté qui désarma le Prince.

XII. SIÈCLE.

An de J. C. 1112. *Ansanum*, d'Anse. Les Evêques de la Province de Sens appellés à ce Concile par l'Archevêque de Lyon, refusèrent de s'y trouver, ne voulant point reconnoître sa Jurisdiction. Nous avons dans les Collections des Conciles, leur réponse à ce Prélat, avec sa réplique. On n'est point sûr que ce Concile se soit tenu; du moins il n'en reste aucun acte.

1112. *Viennense*, le 16 Septembre, par Gui, Archevêque de Vienne & Légat. Les Evêques y jugent que l'Investiture reçue d'une main laïque, est une hérésie. Ils condamnent le privilège extorqué par le Roi Henri, anathématisent ce Prince & le séparent du sein de l'Eglise, jusqu'à une pleine satisfaction. C'est ce que n'avoit point fait le Pape au Concile de Latran; mais il confirma celui-ci par une Lettre du 20 Octobre.

1112. *Aquense*, d'Aix en Provence. On y fit trois Canons, dont le premier ordonne que l'Archevêque d'Aix percevra la quatrième partie de tous les revenus ecclésiastiques de son Archevêché.

1112, ou environ. *Jerosolymitanum*, par Conon, Légat

en Paleftine. On y excommunia l'Empereur Henri V, pour les mauvais traimens qu'il avoit faits au Pape Pafcal II. XII. SIÈCLE.

Strigoniense, de Gran ou Strigonie en Hongrie, vers le mois de Janvier, par l'Archevêque Laurent, avec dix de fes Suffragans. On y fit foixante-cinq Canons fur la difcipline. An de J. C. 1114.

Vindforienfe, de Windfor, près de Londres, où l'on élut pour Archevêque de Cantorbéri, après cinq ans de vacance, Raoul, Evêque de Rochefter, le 26 Avril. 1114.

Cyperanum ou *Ceperanum*, de Cépérano, petite Ville fur le Garillan, le 12 Octobre, par le Pape Pafcal II. L'Archevêque de Bénévent y fut dépofé pour une affaire purement temporelle; & celui de Caffano remit aux pieds du Pape, du confentement de l'Abbé du Mont-Caffin, l'habit monaftique qu'il avoit été contraint de recevoir dans cette Abbaye, pour obéir à Roger, Comte de Sicile. Dans ce même Concile, Pafcal donna l'inveftiture des Duchés de Calabre & de la Pouille à Guillaume, fils du Comte Roger. 1114.

Legionenfe, de Léon, le 18 Octobre, par Bernard, Archevêque de To- 1114.

lède, & tous les Prélats des Asturies,
XII. de Léon & de Galice. On y fit dix Ca-
SIÈCLE. nons sur la discipline.

An de J. C. *Compostellanum*, le 17 Novembre.
1114. On adopta dans celui-ci les dix Canons qui avoient été dressés dans celui de Léon, & on y en ajouta quinze autres.

1114. *Bellovacense*, de Beauvais, le 6 Décembre, par Conon, Cardinal & Légat, assisté des Evêques de trois Provinces. On y excommunia l'Empereur Henri, & on y renouvella plusieurs décrets des derniers Papes, touchant la conservation des biens ecclésiastiques, & les autres points de discipline les plus nécessaires alors. On y parla aussi de quelques hérétiques que le peuple brûla à Soissons, sans attendre le Jugement des Ecclésiastiques, craignant qu'il ne fût trop doux; & on remit à délibérer, au Concile suivant, sur S. Godefroi, qui avoit quitté son Evêché d'Amiens pour se retirer à la Chartreuse.

1115. *Suessionense*, le 6 Janvier, d'où on envoya aux Frères de la Chartreuse pour les prier & leur ordonner de renvoyer Godefroi, Evêque d'Amiens; ce qui fut exécuté au commencement du Carême.

1115. *Remense*, le 28 Mars, par le Légat

Conon. Il y excommunia encore l'Empereur Henri, & renvoya à son Siège d'Amiens l'Evêque Godefroi. Ce Prélat fut reçu de son peuple avec joie, parce qu'il étoit fort regretté. XII. SIÈCLE. An de J. C.

Le même Légat tint deux autres Conciles cette année : l'un à Cologne, le Lundi de Pâques 19 Avril ; l'autre à Châlons-sur-Marne, le 12 Juillet. Dans l'un & dans l'autre, il réitéra l'excommunication contre l'Empereur. Plusieurs Evêques & Abbés de Normandie ayant refusé de se trouver au Concile de Châlons, Conon les déposa. Le Roi d'Angleterre, Henri I, irrité de cette conduite du Légat, en porta ses plaintes au Pape*, qui rétablit les Prélats déposés.

Trenorchiense, de Tournus,* le 15 Août, par Gui, Archevêque de Vienne, Légat, & depuis Pape sous le nom de Callisté II. Ce Prélat y décide en faveur des Chanoines de S. Jean de Besançon, la contestation sur la dignité de l'Eglise matrice que les Chanoines de S. Etienne de la même Ville leur disputoient. Le Pape Pascal n'approuva pas ce jugement ; il ordonna d'assembler un nouveau Concile qui se tint la même année à Dijon, & par le même Légat ; 1115.

mais sans aucun fruit. Cette contestation ne fut terminée que l'an 1253.

XII. SIÈCLE. An de J. C. 1115. *Trojanum*, de Troyes dans la Pouille, le 24 Août, par le Pape Pascal II. On y rétablit la Trève de Dieu pour trois ans.

1115. *Ovetanum*, d'Oviédo, en présence de la Reine Uraque & de sa Cour. On y fit des réglemens contre ceux qui pilloient les Eglises, & contre ceux qui violoient les asyles sacrés.

1115. *Coloniense*, de Cologne, aux Fêtes de Noël, par le Légat Dictéric, où l'on renouvelle l'excommunication contre l'Empereur Henri.

1115. *Syriacum*, de Syrie, après Noël, par l'Evêque d'Orange, Légat du Pape, où Arnoul, Patriarche de Jérusalem, fut déposé.

1116. *Lateranense*, le 6 Mars. Pascal II y condamna le privilége extorqué par l'Empereur, sous un anathême perpétuel, & tout le Concile qui étoit très-nombreux, s'écria : Ainsi soit-il. Un Evêque ayant dit que ce privilège contenoit une hérésie, le Pape répondit que l'Eglise de Rome n'avoit jamais eu d'hérésie, mais que c'étoit elle qui les avoit toutes brisées. L'Empereur n'y fut point excommunié ; mais le Pape y approuva ce que les Légats

avoient fait dans leurs Conciles, où l'Empereur avoit été plusieurs fois excommunié. On y renouvella la défense de donner ou recevoir l'investiture. Dans ce Concile, Ponce, Abbé de Cluni, qui s'arrogeoit le titre d'*Abbé des Abbés*, fut réfuté par Jean, Chancelier de l'Eglise Romaine, qui lui prouva que ce titre n'appartenoit qu'à l'Abbé du Mont-Cassin.

Salisberiense, de Salisbéri, le 20 Mars, en présence du Roi Henri I. On veut y contraindre Turstain, élu Archevêque d'Yorck, de promettre obéissance à l'Archevêque de Cantorbéri. Il le refuse & aime mieux renoncer à son Siège. Il y monta néanmoins dans la suite, & sans faire l'acte qu'on exigeoit de lui. 1116.

Lingonense, célébré en pleine Campagne entre Luz & Til-Châtel, au Diocèse de Langres, aujourd'hui de Dijon, à une lieue de Béze, le 8 Juin, par Gui, Archevêque de Vienne. On y traita plusieurs affaires particulières, dont le détail n'est point venu jusqu'à nous. 1116.

Divionense, de Dijon, par le même. On y ordonna aux Chanoines Réguliers 1116.

XII. SIÈCLE. An de J. C.

de S. Etienne de retourner à cette Eglise qu'ils avoient abandonnée pour aller vivre dans la solitude. Ce Concile est vraisemblablement le même que celui dont parle la Chronique de Bonneval, sous l'an 1117, sans en marquer aucun détail.

1117. *Mediolanense*, de Milan, par l'Archevêque Jourdain, vers la fin de Février. Ce fut dans une prairie, nommée le Broglio, que ce Concile se tint. On y éleva deux théâtres, sur l'un desquels étoient les Evêques, les Abbés & autres Prélats inférieurs; sur l'autre étoient les Consuls avec les Jurisconsultes, & autour des uns & des autres, une grande multitude de Clercs, de Vierges & de laïques. L'objet de cette Assemblée étoit la réformation des mœurs. C'est tout ce qu'on en sait.

1117. *Beneventanum*, au mois d'Avril, où Pascal II excommunia Maurice Bourdin, Archevêque de Bragué, son Légat, pour avoir couronné l'Empereur à Rome, durant la retraite du Pape au Mont-Cassin.

1118. *Tolosanum*, *IX*, de Toulouse, vers le mois de Février, où l'on conclut le voyage d'Espagne pour le secours d'Alfonse,

fonſe, Roi d'Arragon, qui gagna une grande bataille contre les Maures le 6 Décembre. XII. SIÈCLE.

Capuanum, de Capoue, où Gélaſe II excommunia l'Empereur Henri & ſon Antipape Bourdin qu'il venoit de faire élire. An de J. C. 1118.

Rotomagenſe, de Rouen, le 7 Octobre, (Aſſemblée-mixte.) Henri, Roi d'Angleterre, y traita de la paix du Royaume avec les Seigneurs & Raoul de Cantorbéri, tandis que Géoffroi de Rouen y traitoit des affaires de l'Egliſe avec quatre de ſes Suffragans & pluſieurs Abbés. Conrad, Légat du Pape Gélaſe, s'y plaignit de l'Empereur & de l'Antipape Bourdin, en demandant aux Egliſes de Normandie le ſecours de leurs prières, & encore plus celui de leur argent, dit Ordéric, Auteur du tems. 1118.

Viennenſe, par le Pape Gélaſe. Les Actes en ſont perdus. 1118.

Beneventanum, le 10 Mars, par l'Archevêque Landulphe. On y dit anathême à ceux qui ravageoient le pays & dépouilloient les Egliſes. 1119.

Colonienſe, par le Légat Conon, où l'on publia l'excommunication de l'Empereur Henri V. 1119.

XII. SIÈCLE. An de J. C. 1119. *Fritizlariense*, de Fritzlar dans la Hesse, le 28 Avril, par le Légat Conon. On y renouvella l'excommunication contre l'Empereur. S. Norbert y comparut pour se défendre contre ceux qui l'accusoient de prêcher sans mission. Il se justifia par les termes de son ordination, suivant l'Auteur de sa Vie.

1119. *Tolosanum X*, de Toulouse, le 8 Juillet, par Caliste II, assisté des Cardinaux, des Evêques & des Abbés de Languedoc, &c. On y fit dix Canons, dont le troisième chasse de l'Eglise les Manichéens, & ordonne qu'ils soient réprimés par les Puissances séculières.

1119. *Remense*, de Rheims, par le Pape Caliste II, assisté de quinze Archevêques, de plus de deux cens Evêques, & d'environ autant d'Abbés, depuis le 20 Octobre jusqu'au 30 du même mois. Louis le Gros y porta ses plaintes au sujet de la Normandie, que le Roi d'Angleterre lui enlevoit; mais le Concile n'en jugea point. On y fit cinq décrets contre les principaux abus du tems, tels que la simonie, les Investitures, les usurpations, & l'incontinence des Ecclésiastiques. Dans le quatrième, on défend de rien exiger pour le Bap-

tême, les saintes Huiles, la sépulture, ou l'onction des malades. On y dressa un autre décret pour la Tréve de Dieu; mais on n'y put conclure la paix projettée entre le Pape & l'Empereur. Henri étoit à Mousson où le Pape se transporta pendant la tenue du Concile. Ce voyage fut inutile. L'Empereur ne voulut point exécuter la promesse qu'il avoit faite avec serment de renoncer aux Investitures. Le Pape à son retour prit le parti de l'excommunier avec l'Antipape Bourdin.

Rotomagense, au mois de Novembre, par l'Archevêque Géoffroi. On y défend aux Prêtres tout commerce avec les femmes, ce qui excita une sédition. 1119.

Bellovacense, depuis le 18 jusqu'au 29 Octobre, par le Légat Conon & les Evêques de trois Provinces. On y canonisa S. Arnoul de Soissons. Le reste est ignoré. 1119.

Neapolitanum, de Naplouse en Palestine. On y exhorta le peuple à la conversion de ses mœurs pour appaiser la colère de Dieu, & on y fit vingt-cinq Canons qui ne sont point venus jusqu'à nous. 1120.

Suessionense, après le mois de Jan- 1121.

vier, par le Légat Conon. On y obligea Abailard de brûler de sa propre main son Livre de la Trinité, & on le relégua à S. Médard, d'où il fut peu de tems après renvoyé à S. Denis.

1122. *Wormatiense*, Assemblée de Worms, le 8 Septembre : l'Empereur y renonça aux Investitures, & le Pape lui conserva le droit de donner les régales qui sont les droits royaux de Justice, de monnoie, de péage, ou autres semblables, accordés à des Eglises, ou à des particuliers. C'est ainsi que l'union de l'Empire & du Sacerdoce fut rétablie le 22 ou le 23 Septembre.

1123. *LATERANENSE*, de Latran. IXe. Concile général, & le premier d'Occident, sous Caliste II, depuis le 18 Mars, jusqu'au 5 Avril, (*Mansi.*) Il s'y trouva plus de trois cents Evêques & plus de six cents Abbés, en tout, près de mille Prélats. Il ne nous reste de ce Concile que vingt-deux Canons, dont la plupart sont tirés de plusieurs Conciles précédens.

On rapporte à cette année différens Conciles tenus en France par le Légat Pierre de Léon, qui fut depuis Antipape, sous le nom d'Anaclet. Ces Conciles sont ceux de Chartres, de Clermont,

de Beauvais & de Vienne, mais on ne fait rien de ce qui s'y est passé. XII. SIÈCLE.

Londiense ou *Westmonasteriense*, de Vestminster près de Londres, le 9 Septembre, par Jean de Crême, Légat d'Honorius II, assisté des Archevêques de Cantorbéri & d'Yorck, de vingt Evêques, & d'environ quarante Abbés. On y fit dix-sept Canons qui ne font que confirmer les anciens. An de J. C. 1126.

Wormatiense, par le Cardinal Pierre, en vertu des ordres du Pape Honorius II, où l'on examine l'élection de Godefroi, Archevêque de Tréves, faite près de trois ans auparavant, & taxée de simoniaque par le Clergé de Tréves. On ignore le résultat de cette Assemblée : on sait seulement qu'après qu'elle fut terminée, Godefroi, soit de gré, soit de force, abdiqua. 1127.

Londinense ou *Westmonasteriense*, le 13 Mai, & les deux jours suivans, où l'on fit douze Canons pour la réformation des mœurs. 1127.

Nannetense, de Nantes, sous le Comte Conon, par les Evêques de Bretagne. On y abolit la coutume qui attribuoit au Seigneur tous les meubles d'un mari ou d'une femme, après la 1127 ou environ.

XII. SIÈCLE. An de J. C. mort de l'un ou de l'autre ; & celle qui attribuoit au Prince les débris des naufrages. On y fit quelques réglemens de discipline.

1127. *Trojanum*, de Troyes dans la Pouille, sur la fin de Novembre, où le Pape Honorius II confirme l'excommunication qu'il avoit prononcée à Bénévent contre Roger, pour avoir pris le titre de Duc de Pouille & de Sicile.

1127. & 1128. *Moguntina duo*, où l'on examine l'accusation de simonie intentée contre Othon, Evêque d'Halberstat, que l'on déposa.

1128. *Trecense*, de Troyes en Champagne, le 13 Janvier, par le Légat Mathieu d'Albano, assisté des Archevêques de Rheims & de Sens, de treize Evêques en tout, de S. Bernard & de quelques autres Abbés. On y jugea à propos de donner une règle par écrit & l'habit blanc aux Templiers, dont l'Ordre avoit commencé en 1118.

1128. *Ravennense*, de Ravenne, où le Pape Honorius II déposa les Patriarches d'Aquilée & de Venise ou de Grado, pour avoir été favorables aux schismatiques.

1128. *Rotomagense*, au mois d'Octobre, par le Légat Mathieu d'Albano. Ce Pré-

lat, après avoir conféré avec le Roi d'Angleterre sur les besoins de l'Eglise, assembla par son ordre, les Evêques & les Abbés de Normandie, avec lesquels il fit plusieurs réglemens de discipline en présence du Roi. XII. SIÈCLE. An de J. C.

Papiense, de Pavie, par le Cardinal Jean de Crême, où l'on excommunia Anselme, Archevêque de Milan, pour avoir couronné Roi d'Italie Conrad, Duc de Franconie, rébelle envers l'Empereur Lothaire. 1128.

Parisiense XV, dans l'Abbaye de S. Germain-des-Près en présence du Roi, par Mathieu d'Albano. On y parla de la réforme de plusieurs Monastères, & en particulier de celui d'Argenteuil, dont on dispersa les Religieuses pour y mettre des Moines de S. Denis. Le décret touchant Argenteuil fut confirmé par l'Evêque de Paris, ensuite par le Pape, puis par le Roi. 1129.

Catalaunense, de Châlons-sur-Marne, le 2 Fév. Henri de Verdun y abdiqua l'épiscopat, suivant le conseil de S. Bernard. 1129.

Palentinum, de Placentia, dans la vieille Castille en Espagne, la première semaine de Carême. On y fit dix-sept Canons relatifs aux abus du tems. 1129.

XII. SIÈCLE. An de J. C. 1129. *Londinense*, le 1 Août. Les Evêques y furent trompés par le Roi, qui s'appropria le droit de punir les Prêtres incontinens, dont il tira beaucoup d'argent sans les corriger.

1130. *Aniciense*, du Puy en Vélay, vers le mois de Mars ou d'Avril. S. Hugues de Grenoble & d'autres Evêques y excommunièrent Pierre de Léon, Antipape, dit Anaclet.

1130. *Stampense*, d'Etampes, au mois d'Avril, en présence de Louis le Gros. On s'en rapporta à S. Bernard, qui déclara que le vrai Pape étoit Innocent II, & Pierre de Léon Antipape.

1130. *Herbipolense*, de Wirtzbourg, au mois d'Octobre. Innocent II y fut reconnu Pape en présence de son Légat, & confirmé par l'Empereur Lothaire.

1130. *Claromontanum*, de Clermont en Auvergne, au mois de Novembre, par Innocent II, qui reçut Conrad, Archevêque de Saltzbourg, & Eribert de Munster, Envoyés du Roi Lothaire. On y fit treize Canons.

1131. *Leodiense*, de Liége, le 22. Mars. Lothaire présent avec la Reine, son épouse, & un grand nombre d'Evêques, y reçut le Pape avec honneur, & on y

rétablit Othon, Evêque d'Halberstat, déposé trois ans auparavant au Concile de Mayence.

An de J. C.

Remense, le 19 Octobre, par Innocent II : treize Archevêques, deux cent soixante-trois Evêques & un grand nombre d'Abbés, de Clercs & de Moines François, Allemands, Anglois & Espagnols y assistèrent. Le plus distingué des Abbés étoit S. Bernard. L'élection du Pape Innocent y fut approuvée, & Pierre de Léon excommunié, s'il ne revenoit à résipiscense. On y publia dix-sept Canons qui sont à peu près les mêmes que les treize du Concile de Clermont de l'année précédente. Le Pape y sacra Louis le Jeune le 25 Octobre. Ce Concile dura quinze jours. 1131.

Moguntinum, de Mayence, où Brunon de Strasbourg, accusé d'être intrus dans ce siège, remit sa dignité entre les mains de Mathieu, Légat du Pape. 1131.

Placentinum, de Plaisance, après Pâques, par Innocent II, assisté de plusieurs Evêques de Lombardie. 1132.

Creissonum, de Creixan, dans le territoire de Narbonne, le 5 Décembre, par Arnauld, Archevêque de Narbonne. On y établit une sauve-garde à Crei- 1132.

xan, dont les Evêques marquèrent les limites par des Croix qu'ils y firent planter, avec anathême contre ceux qui donneroient atteinte à cette sauve-garde.

XII. SIÈCLE. An de J. C.

1133. *Jotrense*, de l'Abbaye de Jouarre au Diocèse de Meaux. On y frappa d'excommunication les auteurs du meurtre de Thomas, Prieur de S. Victor, commis le 20 Août de la même année.

1134. *Pisanum*, de Pise, le 3 Juin, à la Pentecôte, de tous les Evêques d'Occident, par Innocent II. S. Bernard y assista. On y excommunia de nouveau Pierre de Léon & ses fauteurs, sans espérance de rétablissement.

1136. *Londinense*, au mois de Janvier, où l'on traita des besoins de l'Eglise & de l'Etat en présence du Roi Etienne.

1136. *Northamptoniense*, en Northumbre, le 29 Mars, convoquée par le Roi Etienne. On y élut l'Archidiacre Robert, son parent ; pour remplir le Siège d'Excester, vacant par le décès de Guillaume de Waravast. On y nomma aussi à deux Abbayes.

1136. *Burgense*, de Burgos, au mois d'Octobre, par Gui, Cardinal-Légat, venu en Espagne pour l'introduction du rit Romain dans les Offices divins, &

pour réconcilier ensemble les Rois de Navarre & de Castille, qui étoient en guerre. XII. SIÈCLE. An de J. C.

Melfense, au lieu nommé Lago-Pésole, près de Melfe, le 18 Juillet, où l'Empereur Lothaire, assisté de plusieurs Evêques, réconcilia l'Abbé & les Moines du Mont Cassin avec le Pape Innocent II. 1137.

Londinense, le 13 Décembre, par le Légat Albéric assisté de dix-huit Evêques & d'environ trente Abbés. On y fit dix-sept Canons, la plupart répétés des derniers Conciles. 1138.

LATERANENSE II, dixième Concile général, sous Innocent II, le 8 Avril. Il s'y trouva environ mille Evêques. Le principal objet de ce Concile étoit la réunion de l'Eglise. On y fit trente Canons qui sont presque les mêmes que ceux du Concile de Reims en 1131, répétés mot pour mot, mais divisés autrement. On y condamna aussi les erreurs d'Arnaud de Bresse, ancien disciple d'Abailard. Il déclamoit contre le Pape, les Evêques, les Clercs, & les Moines, ne flattant que les laïques. 1138.

Vintoniense, de Vinchestre, le 30 Août, contre le Roi Etienne, qui, après 1139.

avoir saisi les Châteaux appartenans aux
XII. Eglises de Salisbéri & de Lincoln, en
SIÈCLE avoit fait mettre les deux Evêques en
An de J. C. prison.

1140. *Constantinopolitanum*, au mois de Mai, par le Patriarche Léon Stipyate. On y condamna les Ecrits de Constantin Chrysomale, mort auparavant, comme étant remplis, non-seulement de nouveautés & d'extravagances, mais d'hérésie manifestes, & principalement de celles des Enthousiastes & des Bogomiles.

1140. *Senonense*, le 2 Juin, par l'Archevêque Henri Sanglier, en présence du Roi Louis le Jeune. Abailard qui avoit demandé ce Concile pour justifier sa doctrine, y est confondu par S. Bernard dès la première interpellation. On censura sa doctrine, en réservant sa personne au Saint-Siège auquel il avoit appellé. Le Pape Innocent le condamna comme hérétique, le 16 Juillet de la même année, fit brûler ses Livres, & ordonna qu'il fût enfermé, ainsi qu'Arnaud de Bresse. Abailard se désista de son appel, & se retira dans l'Abbaye de Cluni, où il consacra le reste de ses jours à la pénitence.

Vintoniense, de Vincheſtre, le 7 Avril. Henri, Evêque de Vincheſtre, & Légat du Pape, y fit reconnoître Mathilde pour Reine d'Angleterre, au préjudice d'Etienne, frère de ce Prélat, qu'elle tenoit alors en priſon. XII. SIÈCLE. An de J. C. 1141.

Antiochenum, le dernier Novembre, par le Légat Albéric, aſſiſté des Evêques de Syrie. On y dépoſa le Patriarche Raoul, & on mit à ſa place ſur le Siège d'Antioche, Aimeri qui en étoit Doyen. 1141.

Weſtmonaſterienſe, de Weſtminſter, le 7 Décembre. L'Evêque de Vincheſtre s'y excuſe d'avoir reconnu Mathilde pour Reine, & détermine les aſſiſtans à fournir des ſecours à Etienne, ſon frère, délivré de priſon, & préſent à cette Aſſemblée, pour ſe maintenir dans ſes droits. 1141.

Latiniacenſe, de Lagny. Les Moines de Marchienne s'y défendent contre Alviſe, Evêque d'Arras, qui ſe prétendoit en droit de leur donner un Abbé. Le Pape Innocent II avoit pris la défenſe des Moines, S. Bernard, celle de l'Evêque. Les premiers gagnèrent leur cauſe. Le Légat Yves qui préſidoit à cette Aſſemblée, reprit, dit-on, l'Abbé 1142.

de Clairvaux de Lettres trop vives qu'il
XII. avoit écrites contre ces Religieux ; &
SIÈCLE. celui-ci, ajoute-t-on, eut l'humilité de
An de J. C. reconnoître son tort.

1142. *Londoniense*, de Londres à la mi-Carême, par le même, en présence du Roi Etienne, contre ceux qui maltraitoient les Clercs & les emprisonnoient.

1143. *Jerosolymitanum*, par le Légat Albéric, aux Fêtes de Pâques. Le Patriarche des Arméniens y assista. On y conféra avec lui sur les articles de croyance où il différoit de l'Eglise Romaine, & il promit de les corriger.

1143. *Constantinopolitanum I*, le 20 Août, contre deux prétendus Evêques, dont les Ordinations faites par le seul Métropolitain, furent déclarées nulles : on les condamna encore comme étant de la secte des Bogomiles.

1143. *Constantinopolitanum II*, le 1 Octobre. Le Moine Niphon y fut enfermé dans un Monastère, en attendant une plus ample information de ce qui le regardoit.

1144. *Constantinopolitanum III*, le 22 Février. Niphon y fut enfin condamné pour avoir dit entr'autres choses, anathême au Dieu des Hébreux. On le renferma

ensuite, & il demeura dans sa retraite forcée pendant tout le patriarchat de Michel Oxite.

XII. SIÈCLE. An de J. C. 1144.

Romanum, où Lucius II soumet à l'Eglise de Tours, comme à leur Métropole, toutes les Eglises de Bretagne, avec restriction pour celle de Dol, portant que tant que Géoffroi, qui en étoit Evêque, la gouverneroit, il auroit le Pallium & ne seroit soumis qu'au Pape. La Bulle est du 15 Mai.

Ce différend entre Tours & Dol ne fut entiérement terminé en faveur de Tours, que par la Bulle d'Innocent III, datée du 1 Juin 1199, & signée par dix-neuf Cardinaux

Vizeliacense, de Vézelai, le jour de Pâques, 31 Mars. Louis le Jeune s'y croisa avec la Reine Aliénor & grand nombre de Seigneurs, à la persuasion de S. Bernard, qui prêcha la Croisade dans cette Assemblée, & appuya sa prédication de plusieurs miracles. 1146.

Carnotense, Assemblée de Chartres, le 21 Avril, pour la Croisade. On y voulut élire S. Bernard pour en être le Chef; mais il le refusa constamment. 1146.

Constantinopolitanum, le 26 Février, où l'on déposa le Patriarche Côme, à 1147.

XII. SIÈCLE. cause de ses liaisons avec l'hérétique Niphon.

An de J. C. 1147. *Parisiense XVI*, après les Fêtes de Pâques, par le Pape Eugène III. On y examina les erreurs de Gilbert de la Porée, Evêque de Poitiers, sur la Trinité. S. Bernard y disputa contre Gilbert; mais le Pape remit la décision à prononcer sur cette dispute, au Concile qu'il devoit tenir l'année suivante à la mi-Carême.

1147 au mois de Décembre, ou dans les premiers jours de 1148. *Trevirense*, par Eugène III, avec dix-huit Cardinaux, plusieurs Evêques & Abbés. On y examina les Ecrits de sainte Hildegarde; le Pape lui-même les lut en présence de tout le Clergé: tous les assistans en rendirent graces à Dieu, & à S. Bernard en particulier. Le Pape en écrivit à la Sainte, lui recommandant de conserver par humilité la grace qu'elle avoit reçue, & de lui déclarer avec prudence ce qui lui seroit révélé.

1148. *Remense*, commencé le 22 Mars, par le Pape Eugène III, assisté de plusieurs Evêques de France, de quelques-uns d'Allemagne, d'Angleterre & d'Espagne. On y fit plusieurs Canons, la plupart répétés des Conciles précédens,

& rapportés diversement en divers exemplaires. On y condamna aussi quatre articles de Gilbert de la Porée; & les Evêques de France y proposèrent, dans leur profession de foi, quatre autres articles entiérement opposés à ceux de Gilbert. Ce Prélat ne fut point condamné personnellement, parce qu'il promit de corriger ce qu'il avoit mal enseigné.

1150. *Banbergense*, de Bamberge, par Eberhart, Archevêque de Saltzbourg, où l'on examine la doctrine de Gérohus, Prévôt des Chanoines Réguliers de Reichersperg sur J. C. qu'il soutenoit devoir être adoré dans son humanité comme dans sa divinité. Cette doctrine fut jugée irrépréhensible, & Folmar, accusateur de Gérohus, rejetté avec mépris.

1151. *Londinense*, de Londres, à la mi-Carême, par Thibaud, Archevêque de Cantorbéri en présence du Roi Etienne. Il fut principalement question, dans ce Concile, des appellations à Rome, & on y appella trois fois pour diverses affaires. Un Historien Anglois (Henri de Huntington,) dit qu'auparavant ces sortes d'appels n'étoient pas en usage, & que Henri de Vinchestre fut le premier

qui les fit valoir dans le tems qu'il étoit Légat du Saint-Siège.

XII. SIÈCLE. An de J. C. 1152. *Balgentiacense*, de Beaugenci, le 18 Mars. Après avoir oui les témoins qui déposèrent de la parenté de Louis VII avec la Reine Aliénor, leur mariage fut déclaré nul du consentement des parties, par les Evêques.

1152. *Hibernicum*, au Monastère de Mellifont, Ordre de Cîteaux, en Irlande, après le mois de Septembre, par le Cardinal Paperon, Légat. On y établit quatre Archevêchés, à Armach, à Dubin, à Cashel & à Thonam, & on leur assigna des Suffragans.

1153. *Wormatiense*, par les Cardinaux Bernard & Grégoire, aux Fêtes de la Pentecôte. Henri, Archevêque de Mayence y est déposé sur les accusations calomnieuses de plusieurs de ses Clercs, & Arnold de Séléhoven, Prévot de cette Eglise, est mis à sa place.

53. *Constantiense*, de Constance, où l'Empereur Fréderic fait divorce avec son épouse Adélaïde, en présence des Légats & par le conseil des Evêques, suivant Othon de Frisingue.

1154. *Londinense*, pendant le Carême. On y fait revivre les anciennes Coutumes

énoncées dans la Charte de S. Edouard, & les privilèges du Clergé. XII. SIÈCLE. An de J. C.

Suessionense, le 10 Juin. Le Roi Louis le Jeune & les Barons y jurent la paix pour dix ans. 1155.

Constantinopolitanum, le 26 Janvier, par le Patriarche Luc Chrysoberge, où l'on décide que le Sacrifice de l'Autel s'offre au Fils, comme au Père & au Saint-Esprit. 1156.

Remense, par l'Archevêque Samson, le 26 Octobre, où l'on fit sept Canons sur la discipline. 1157.

Moguntinum, après le 1 Octobre, par Arnold, Archevêque de Mayence. On ne sait pas l'objet de cette Assemblée, qui fut interrompue par la révolte des Citoyens. L'Archevêque s'étant mis en devoir, l'année suivante, de réprimer ces mutins, fut attaqué par eux dans le Monastère de S. Jacques, & mis à mort le 24 Juin. 1159.

* *Papiense*, de Pavie, commencé le 5 Février, par ordre de l'Empereur. Environ cinquante Evêques avec plusieurs Abbés s'y déclarèrent le 11 Février en faveur d'Octavien, ou Victor III, Antipape, & y anathématisèrent Alexandre III avec tous ses fauteurs, qui avoient refusé de venir à ce Concile. 1160.

XII. SIÈCLE. An de J. C. 1160. *Agnaninum*, d'Anagni, où Alexandre III, assisté des Evêques & des Cardinaux de sa suite, excommunia solemnellement, le Jeudi-Saint 24 Mars, l'Empereur Fréderic, & déclara tous ceux qui avoient juré fidélité à ce Prince absous de leur serment. Il ne paroît pas, dit M. Fleury, que Fréderic ait été moins obéi, ni moins reconnu Empereur, après cette excommunication, que devant.

1160. *Oxoniense*, d'Oxford, où l'on condamna plus de trente hérétiques Vaudois ou Poplicains, qui détestoient le Baptême, l'Eucharistie & le Mariage, & comptoient pour rien l'autorité de l'Eglise. On les abandonna au Prince pour être punis corporellement.

1160. *Nazareth*, vers la fin de l'année. Alexandre y est reconnu Pape.

1160. * *Laudense*, de Lodi, commencé le 19 Juin, & fini le jour de S. Jacques 25 Juillet, par l'Antipape Victor, en présence de l'Empereur. L'élection de Victor y fut confirmée.

1161. *Apud novum Mercatum*, de Neuf-Marché, au Diocèse de Rouen; *Bellovacense*, de Beauvais. Dans l'un & l'autre, tenu au mois de Juillet, on reconnoît Pape Alexandre III.

Tolosanum XI, vers la fin de l'année, où le Roi de France & le Roi d'Angleterre, avec cent Prélats, tant Evêques qu'Abbés des deux Royaumes, reconnurent le Pape Alexandre plus solemnellement qu'ils ne l'avoient fait l'année précédente, dans les Assemblées qu'ils avoient tenues chacun de leur côté, à Beauvais, à Neuf-Marché & à Londres. 1161.

Monspeliense, de Montpellier, le jour de l'Ascension, 17 Mai, où Alexandre III, assisté de dix Evéques, reitéra publiquement l'excommunication contre Octavien, ou l'Antipape Victor & ses Complices. 1162.

Westmonasteriense, de Westminster à Londres, le 26 Mai, veille de la Pentecôte, où Thomas Bequet, Chancelier du Royaume, est élu Archevêque de Cantorbéri. 1162.

Turonense, le 19 Mai, par le Pape Alexandre III, assisté de dix-sept Cardinaux, cent vingt-quatre Evêques, quatre cent quatorze Abbés, &c. Labbe en a publié dix Canons, la plupart répétés d'après les Conciles précédens. Le quatrième est contre les Manichéens, depuis nommés Albigeois, avec lesquels 1163.

XII. SIÈCLE. An de J. C.

il est défendu d'avoir aucun commerce sous peine d'excommunication. Dans le neuvième, les Ordinations faites par Octavien & par les autres schismatiques, sont déclarées nulles.

1164. * *Clarendonense*, Assemblée de tout le Royaume à Clarendon, le 25 Janvier. S. Thomas de Cantorbéri y promit, avec tous les Evêques d'Angleterre, d'observer les coutumes royales de bonne-foi & en vérité. Thomas se repentit de sa complaisance, & en écrivit au Pape, qui lui donna l'absolution de sa faute, refusa de confirmer les coutumes d'Angleterre. Le Roi les soutenant, faisoit poursuivre devant les Juges séculiers les Clercs accusés de vol, d'homicide ou d'autres crimes, afin qu'ayant été convaincus, ils fussent déposés & livrés à la Cour laïque; mais l'Archevêque ne trouvoit point que la puissance séculière eût aucun droit dans une cause ecclésiastique criminelle, ni qu'elle pût punir un Clerc corporellement, à moins qu'il ne commît un nouveau crime après sa deposition.

1164. *Remense*, par le Pape Alexandre. On y traita du secours de la Terre-sainte. Ce Concile se tint après le mois de Mai.

* *Northamptonense*, de Northampton, le 13 Octobre, où S. Thomas de Contorbéri fut accusé & condamné par le Roi, les Seigneurs & les Evêques, comme parjure & traître. Le Saint en appella au Pape, qui cassa la Sentence rendue à Northampton. XII. SIÈCLE. An de J. C. 1164.

** *Herbipolense*, de Virtzbourg, le 23 Mai jour de la Pentecôte. L'Empereur & une quarantaine d'Evêques, en comptant ceux qui n'étoient point encore sacrés, jurerent qu'ils ne reconnoîtroient jamais le Pape Alexandre, & qu'ils demeureroient inviolablement attachés à Pascal qui avoit été nommé Pape par les schismatiques, à la mort d'Octavien. Deux Envoyés d'Angleterre jurerent, au nom de leur Roi, qu'il observeroit inviolablement tout ce que l'Empereur avoit juré. 1165.

Lumbariense, de Lombre, (petite Ville à deux petites lieues d'Albi, qu'il ne faut point confondre avec Lombez en Gascogne) par Pons d'Arsac, Archevêque de Narbonne, contre les Bons Hommes qui étoient Manichéens, appellés dans la suite Albigeois ou Vaudois. 1165.

Aquisgranense. Cour plénière de l'Empereur Frédéric, pour la Canoni-

XII. SIÈCLE. An de J. C.

sation de Charlemagne. La cérémonie s'en fit le 29 Décembre. Aucun Pape n'a contredit cette Canonisation, quoique faite par les schismatiques & par l'autorité d'un Antipape; & depuis ce tems-là, on a fait la Fête de Charlemagne comme d'un Saint dans quelques Eglises.

1166. *Londinense*. Les Evêques d'Angleterre y appellerent au Pape de la légation & des sentences de Thomas de Cantorbéri, réfugié en France depuis le mois d'Octobre 1164.

1166. *Constantinopolitanum*, le 11 Avril, par le Patriarche Luc Chrysoberge & trente Métropolitains. On y condamna l'abus qui toléroit le mariage du sixième au septième dégré, pourvu qu'on n'eût point demandé la permission de le contracter.

1166. *Constantinopolitanum*, de cinquante-six Evêques. On y fit neuf Canons, dont le premier dit anathême à ceux qui ne prennent pas bien les paroles des saints Docteurs de l'Eglise, & qui détournent à de fausses interprétations, ce qu'ils ont nettement expliqué par la grace du Saint-Esprit. Il s'agit particuliérement du sens qu'on doit donner

à

à ces paroles du Sauveur : *Mon Père est plus grand que moi*, que les Canons entendent comme les Pères les ont expliquées, & comme l'Eglise les entend encore aujourd'hui. XII. SIÈCLE. An de J. C.

Lateranum, avant le mois d'Avril, où Alexandre III excommunie de nouveau l'Empereur Frédéric, & absout tous ses sujets du serment de fidélité. 1167.

* *Constantinopolitanum*, par le Patriarche Michel d'Anchiale, où par les artifices de ce Prélat, on rejette les propositions que fait l'Empereur Manuel Comnène pour la réunion des deux Eglises. 1170.

Armachanum, d'Armach en Irlande, où l'on met en liberté tous les Anglois qui se trouvoient réduits en esclavage dans cette Isle. 1171.

Cassiliense, de Cashel en Irlande, au commencement de Novembre. On y dressa sept Canons pour remédier aux maux qui règnoient dans le pays. 1171.

Abrincatense, d'Avranches, le 21 Mai. Henri II, Roi d'Angleterre, après avoir fait un serment tel que les Légats du Pape le demandoient, & après avoir cassé toutes les coutumes illicites qu'il avoit établies de son tems, & reçu la pénitence, fut absous de l'assassinat de S. Thomas 1172.

XII. SIÈCLE. An. de J. C.

de Cantorbéri, arrivé le 29 Décembre 1171. Ceci s'est plutôt passé dans une Assemblée que dans un Concile.

Le vrai Concile d'Avranches de cette année 1172, ne s'est tenu que le 27 & le 28 Septembre. Le 27, le Roi y réitéra son serment, en ajoutant quelques clauses d'attachement & d'obéissance au Pape Alexandre; & le 28, les Légats & les Evêques y firent douze Canons.

1173. *Westmonasteriense*, de Westminster à Londres, le 6 Juillet, où l'on élit Richard, Prieur de S. Augustin, pour Archevêque de Cantorbéri. On y lut aussi la Bulle de Canonisation de S. Thomas, après quoi l'on fit vingt sept Canons sur la discipline.

1175. *Londinense*, de Londres à Westminster, le 18 Mai. On y fit dix-neuf Canons, la plupart tirés des anciens Conciles. Le seizième dit qu'on ne donnera point l'Eucharistie trempée, sous prétexte de rendre la Communion plus complete. C'étoit donc dès-lors l'usage le plus commun de ne prendre que l'espèce du pain.

1175. *Hallense*, de Hall, par Vicman, Archevêque de Magdebourg, contre les Tournois.

Nortamptonienſe, le 25 Janvier, par le Cardinal Hugues, Légat. L'Archevêque d'Yorck veut y contraindre les Evêques d'Ecoſſe préſens, à reconnoître ſa Juriſdiction. Ils s'en défendent, ſoutenant que de tous tems ils étoient immédiatement ſoumis au Saint-Siège. L'Archevêque de Cantorbéri les appuie ſous main par jalouſie, & l'affaire demeure indéciſe. XII. SIÈCLE. An de J. C. 1176.

Tarcenſe, de Tarſe, par ordre de Léon, Roi d'Arménie. Les Arméniens, leur Patriarche Grégoire à la tête, ſatisfont aux propoſitions que les Grecs leur avoient faites pour ſe réunir à eux, & leur en font réciproquement d'autres tendantes à la même fin. On voit par ce Concile que les Arméniens étoient alors très-attachés à l'Egliſe Romaine. 1177.

Venetum, de Veniſe, le 14 Août, par Alexandre III, aſſiſté de ſes Cardinaux & de pluſieurs Evêques d'Italie, d'Allemagne, de Lombardie & de Toſcane. L'Empereur, qui avoit renoncé au ſchiſme & juré la paix le 1 Août, y aſſiſtoit. Le Pape prononça excommunication contre quiconque troubleroit cette paix. 1177.

XII. SIÈCLE. An de J. C. *Saltzburgense*, de Hochenau dans le Diocèse de Saltzbourg, le 1 Février, par l'Archevêque Conrad avec ses Suffragans. Ces Prélats y renoncent à l'obédience de l'Antipape Caliste, & embrassent celle d'Alexandre III.

1179. *LATERANENSE III.* Onzième Concile général, de trois cent deux Evêques de tous les pays catholiques, avec un Abbé qui y assistoit pour les Grecs, sous Alexandre III. La première session se tint le 5, la seconde le 14, & la dernière le 19 Mars. On y fit vingt-sept Canons.

1180. *Tarragonense*, de Tarragone, commencé le 24 Juin, & fini le 18 Octobre, où le calcul de l'Ere d'Espagne est supprimé dans la Catalogne, & l'Ere de l'Incarnation établie avec défense d'employer désormais dans les actes, comme dans le passé, les années des Rois de France. Cependant on voit encore en 1184 un accord du Roi d'Aragon & du Comte de Toulouse, daté du règne de Philippe-Auguste, tant cet usage, dit M. de Marca, étoit profondément gravé dans les esprits.

1181. *Aniciense*, du Puy, le 15 Septembre; *Vasatense*, de Bazas, le 8 Décem-

bre : l'un & l'autre par le Cardinal Henri. XII. SIÈCLE.
On n'en fait point l'objet. An de J. C.

Lemovicense, des deux Provinces de Bourges & de Bordeaux, par le même Légat, le troisième Dimanche de Carême, sur la discipline. 1182.

Signiense, de Signi en Italie, où Bruno, qui en avoit été Evêque, fut canonisé par le Pape Lucius III. 1182.

Veronense, de Véronne, commencé le 1 Août, & continué au moins jusqu'au 4 Novembre. Le Pape Lucius y fit une constitution contre les hérétiques, en présence de l'Empereur, où l'on voit le concours des deux Puissances pour l'extirpation des héréfies. L'Eglise y emploie les peines spirituelles, & l'Empereur, les Seigneurs & les Magistrats, prononcent les temporelles. On vouloit réprimer la fureur des Cathares, Patarins & autres hérétiques du tems ; & l'on jugea que les cruautés inouies qu'ils exerçoient contre les Ecclésiastiques, exigeoient la même sévérité dont les Empereurs Romains avoient autrefois usé contre les Circoncellions. 1184.

Parisiense XVII, au mois de Janvier, où Philipe-Auguste ordonna aux Prélats assemblés d'exhorter tous ses sujets 1185.

à faire le voyage de Jérusalem pour la défense de la foi.

XII. SIÈCLE. An de J. C. 1185. *Londinense*, le 18 Mars. On y jugea qu'il étoit plus sage & plus convenable que le Roi restât dans son Royaume pour gouverner ses Sujets & défendre ses Etats propres, que d'aller exposer sa personne pour la défense de l'Orient.

1185. *Spalatense*, de Spalatro en Dalmatie, par l'Archevêque Pierre, où l'on marque les Eglises soumises à cet Archevêché.

1186. *Constantinopolitanum*, par les Patriarches de Constantinople, de Jérusalem & d'Antioche, avec vingt-trois Métropolitains, en présence de l'Empereur Isaac-l'Ange. Jean, Métropolitain de Cyzique, s'y plaignit de ce qu'on avoit violé à son égard les Canons touchant les élections, en ce que le Patriarche de Constantinople & son Concile avoient élu, sans l'appeller, quoiqu'il fût dans cette Ville, cinq Evêques de sa Province. L'Empereur, à cette occasion, donna une Novelle, par laquelle il déclare nulles ces élections, & ordonne d'inviter, à celles qui se feront dorénavant à Constantinople, tous les Evêques qui s'y rencontreront. Il n'est donc pas vrai que, dès le neuvième siècle, l'E-

glise eût abandonné aux Empereurs les élections, comme l'avance M. de Marca. XII. SIÈCLE. An de J. C.

Hibernicum, d'Irlande, par Jean, Archevêque de Dublin, & ses Suffragans, le 23 Mars, touchant la réformation du Clergé, & sur-tout contre les Clercs concubinaires. 1186.

Karrofense, de Charroux, par Henri de Sully, Archevêque de Bourges, Cardinal & Légat, où l'on fit quelques Réglemens de discipline. 1186.

Coloniense, par Philippe, Archevêque de Cologne. On y publia la Canonisation de S. Annon, l'un des prédécesseurs de ce Prélat. 1186.

Mosoniense, de Mouson, au Diocèse de Rheims, le premier Dimanche de Carême, par Folmar, Archevêque de Tréves, Cardinal & Légat du Saint-Siège, avec les Evêques de la Province, excepté ceux de Toul & de Metz, dont il excommunia le premier, & déposa l'autre. Il prononça des censures & des sentences de déposition contre d'autres personnes, dans le même Concile, avec très-peu de discrétion; ce qui porta le Pape Grégoire VIII à lui défendre d'en user de même par la suite, sans la participation du Saint-Siège. 1187.

Colonienſe, par Philippe, Archevê-
XII. que de Cologne. Ce Prélat y confirme
SIÈCLE. certaines donations faites à l'Abbaye de
An de J. C. Steinfeld, & délibére avec ſes compro-
1187. vinciaux ſur les moyens de réſiſter à l'Empereur Fréderic I, qui menaçoit, pour ſe venger de certains ſujets de mécontentemens que le Pape lui avoit donnés, de faire une irruption à Cologne.

1188. Il y eut cette année pluſieurs Aſſemblées pour la Croiſade. L'une depuis le 13 Janvier juſqu'au 21, entre Giſors & Trie, où les Rois de France & d'Angleterre prirent la Croix. La ſeconde au Mans, peu de tems après, où le Roi d'Angleterre ordonna que chacun donneroit, pendant cette année, la dîme de ſes revenus & de ſes meubles pour le ſecours de la Terre-Sainte. La troiſième à Paris, des Prélats & des Seigneurs du Royaume, où Philippe-Auguſte fit une ſemblable Ordonnance.

1190. *Rotomagenſe*, de Rouen, le 11 Février, par Gauthier, Archevêque de cette Ville. On y fit trente-deux Canons, tirés la plupart des Conciles précédens.

1193. *Cantuarienſe*, de Cantorbéri. Le Roi Richard ayant appris, dans ſa priſon

en Allemagne, que le Siège de Cantorbéri étoit vacant, écrivit aux Suffragans & au Doyen de cette Eglise, de procéder à une nouvelle élection. En conséquence les Evêques, sur la présentation des Moines de Cantorbéri, élurent, le 30 Mai, pour Archevêque, Hubert, Evêque de Salisbéri.

1193. *Compendiense*, Parlement de Compiégne, tenu le 4 Novembre, où l'Archevêque de Rheims, Légat du Saint-Siège, prononça avec les Evêques, que le mariage du Roi avec Ingeburge étoit nul, pour cause de parenté. Ingeburge en appella à Rome, comme elle put, ne parlant ni le François, ni le Latin.

1195. *Eboracense*, d'Yorck, les 14 & 15 Juin, par Hubert de Cantorbéri, Légat du Pape. Il y publia douze Canons, divisés en dix-huit, selon une autre édition.

1195. *Monspeliense*, de Montpellier, au mois de Décembre. Le Légat du Pape, avec plusieurs Prélats de la Province de Narbonne, y publia quelques Réglemens, & un entr'autres en faveur de ceux qui marcheront en Espagne contre les Infidèles.

1196. *Parisiense*, *XVIII*, de deux Légats,

avec tous les Evêques & les Abbés du Royaume, pour examiner la validité du mariage de Philippe-Auguste avec Ingeburge de Danemark. On n'y décida rien, la crainte ayant empêché d'agir sur le vrai sujet de la Légation & du Concile.

1198. *Senonense*, de Sens contre les Poplicains, espèce de Manichéens.

1199. *Dalmaticum*, de Dalmatie, où deux Religieux Légats, assistés de l'Archevêque de Dioclée & de six Evêques ses Suffragans, publièrent douze Canons, qui tendent à retrancher les abus, & à établir en Dalmatie les usages de Rome.

1199. *Divionense*, de Dijon, dans l'Eglise de S. Bénigne. Il commença le 6 Décembre, & dura sept jours. Pierre de Capoue, Légat, assisté de quatre Archevèques & de dix-huit Evêques, y traita du mariage de Philippe-Auguste avec la Reine Ingeburge. Le Roi craignant les censures, en appella au Pape, & le Légat ne décida rien.

1200. *Viennense*, de Vienne en Dauphiné, au mois de Janvier. C'est une continuation du précédent. Le Légat étant sur les terres de l'Empire, déploya son autorité contre le Roi de France. Alors, en

présence de plusieurs Evêques, entre lesquels il y avoit des François, il publia l'interdit sur toutes les terres de l'obéissance du Roi, avec ordre à tous les Prélats de l'observer sous peine de suspense.

Londinense, de toute l'Angleterre, sous Hubert de Cantorbéri. On y publia un Décret de quatorze articles, tirés la plupart du dernier Concile de Latran. 1200.

Romanum, où le Pape Innocent III canonisa sainte Gunégonde, femme de l'Empereur Henri II. 1200.

Negellense, de Néelle en Vermandois, le 7 Septembre. Le Roi ayant repris Ingeburge, & juré qu'il la traiteroit en Reine, le Légat Octavien leva l'interdit, qui avoit duré huit mois. Le Roi éloigna aussi Agnès, qui mourut à Poissi l'année suivante 1201, peu de tems après ses couches. Ses deux enfans furent légitimés par une Bulle du 2 Novembre de la même année. 1200.



CHRONOLOGIE DES PAPES.

DOUZIÈME SIÈCLE.

XII. SIÈCLE.

CLVII. PASCAL II.

PASCAL II, nommé auparavant Rainier, né à Bléda, fut élu Pape malgré lui, le 13 Août 1099, & sacré le lendemain. *Il* vint en France en 1107, où il fut reçu avec beaucoup d'honneur, par le Roi Philippe, & Louis son fils. L'Empereur Henri V le fit prisonnier & le relâcha ensuite, après l'avoir forcé de lui accorder les investitures. Il révoqua, l'an 1112, ce privilège extorqué par violence. Ce Pape mourut à Rome, au mois de Janvier 1118, après avoir tenu le Saint-Siège dix-huit ans & un peu plus de cinq mois.

CLVIII. GÉLASE II.

Gélase II, précédemment nommé Jean de Goëte, du lieu de sa naissance, Car-

dinal-Diacre & Chancelier de l'Eglise Romaine, fut élu Pape le 25 Janvier 1118. Il reçut l'ordre de Prêtre le 9 Mars suivant, & le lendemain il fut consacré Pape. Il vint en France au mois d'Août suivant; il mourut à Cluni le 29 Janvier 1119. Il n'avoit tenu le Saint-Siège qu'un an & quatorze jours.

CLIX. CALLISTE II.

Calliste II, appellé auparavant Gui, Archevêque de Vienne, fut élu Pape le 1 Février 1119. Il étoit fils de Guillaume le Grand, Comte de Bourgogne, & oncle d'Adélaïde, Reine de France, épouse de Louis VI. Ce Pape tint le premier Concile général de Latran en 1123. Il mourut l'année suivante vers le milieu de Décembre, après avoir occupé le Saint-Siège cinq ans & dix mois & demi.

CLX. HONORIUS II.

Honorius II, appellé auparavant Lambert, Evêque d'Ostie, fut reconnu Pape, & intronisé le 21 Décembre 1124. Il tint le Saint-Siège cinq ans & près de deux mois, étant mort le 14 Février 1130.

XII. SIÈCLE.

CLXI. INNOCENT II.

Innocent, appellé auparavant Grégoire, Chanoine régulier de Latran, Cardinal-Diacre de Saint-Ange, fut élu Pape le jour même ou le lendemain de la mort d'Honorius, par seize Cardinaux qui avoient été les plus assidus auprès de ce Pontife pendant sa dernière maladie. La mort d'Honorius n'étoit point encore publique. Dès qu'elle le fut, les autres Cardinaux faisant le plus grand nombre, élurent Pierre de Léon, qu'ils nommèrent Anaclet, ce qui fut l'occasion d'un schisme dans l'Eglise Romaine. Les Monarques de l'Europe se partagèrent entre ces deux concurrens. Innocent se retira en France, où il fut reconnu pour légitime Pape, sur l'avis de S. Bernard. Le schisme finit en 1138, & Innocent II mourut en 1143, ayant occupé la Chaire de S. Pierre treize ans & un peu plus de sept mois.

CLXII. CÉLESTIN II.

Célestin II, appellé auparavant Gui, Toscan de nation, Prêtre-Cardinal du titre de S. Marc, fut élu le 26 Septem-

bre de l'an 1143, & intronisé le même jour. Il ne tint le Saint-Siège que cinq mois treize jours, étant mort le 9 Mars de l'an 1144. XII. SIÈCLE.

CLXIII. LUCIUS II.

Lucius II, nommé auparavant Gérard, natif de Bologne, Chanoine Régulier, Prêtre-Cardinal du titre de sainte Croix en Jérusalem, fut élu & couronné le 12 Mars 1144. Il mourut frappé d'un coup de pierre dans une émeute populaire le 25 Février 1145, après avoir tenu le Saint-Siège onze mois & quatorze jours.

CLXIV. EUGÈNE III.

Eugène III, Moine de Clairvaux, disciple de S. Bernard, fut élu Pape le 27 Février 1145. Les troubles qui règnoient à Rome, l'obligèrent d'en sortir l'année d'après son Ordination. Il vint en France, l'asyle ordinaire des Papes contre leurs persécuteurs. Il rentra dans la Capitale du Monde chrétien en 1149. Il mourut à Tivoli au mois de Juillet 1153, ayant tenu le Saint-Siège huit ans & quatre mois & demi.

XII. SIÈCLE.

CLXV. ANASTASE IV.

Anastase IV, appellé auparavant Conrad, Romain de naissance, Chanoine Régulier, puis Evêque de Sabine, fut élu le 9 Juillet 1153, & mourut au mois de Décembre de l'année suivante, n'ayant pas tenu le Saint-Siège tout-à-fait cinq mois.

CLXVI. ADRIEN IV.

Adrien IV, Abbé de St. Ruf près d'Avignon, Cardinal-Evêque d'Albano, fut élu Pape le 3 Décembre 1154. Il étoit Anglois de naissance. Il mourut le 1 Septembre 1159, après avoir tenu le Saint-Siège quatre ans & neuf mois.

CLXVII. ALEXANDRE III.

Alexandre III, nommé précédemment Roland, Cardinal du titre de S. Marc, Chancelier de l'Eglise Romaine, fut élu Pape le 7 Septembre 1159. Son pontificat fut agité par un schisme qui causa de grands troubles dans l'Eglise, & par l'ancienne querelle des investitures que l'Empereur Frédéric I avoit renouvellée. Ce Pape mourut le 30

Août 1181. Alexandre III mit la Canonisation des Saints au rang des causes majeures, en la réservant au seul Souverain-Pontife. Il est le premier qui ait introduit l'usage des Monitoires.

CLXVIII. LUCIUS III.

Lucius III, appellé auparavant Ubalde, né à Lucques en Toscane, Evêque d'Ostie, fut élu Pape le 1 Septembre 1181. On commença dans cette élection à mettre en pratique le décret du troisième Concile général de Latran, tenu en 1179, qui demandoit les deux tiers des suffrages. Les Cardinaux y commencèrent aussi à concentrer entre eux le droit d'élire le Pape à l'exclusion de tous autres. Lucius mourut le 25 Novembre, l'an 1185, après un pontificat de quatre ans deux mois & dix-neuf jours.

CLXIX. URBAIN III.

Urbain III, appellé auparavant Ubert Crivelli, Archevêque de Milan, sa patrie, Cardinal du titre de S. Laurent, fut élu Pape par le consentement unanime des Cardinaux, vers la fin de Novembre 1185. Ayant appris que la Ville & le

XII. SIÈCLE.

Roi de Jérusalem étoient tombés au pouvoir de Saladin, cette nouvelle lui causa tant de douleur qu'il en mourut au mois d'Octobre 1187, après avoir tenu le Saint-Siège un an & près de onze mois.

CLXX. GRÉGOIRE VIII.

Grégoire VIII, appellé auparavant Albert, natif de Bénévent, Cardinal, Chancelier de l'Eglise Romaine, fut élu Pape le 20 Octobre 1187. Son pontificat ne fut que d'un mois & vingt-sept jours, étant mort le 17 Décembre de la même année.

CLXXI. CLÉMENT III.

Clément III, appellé auparavant Paul ou Paulin, Romain de naissance, parent du Roi de France, Philippe-Auguste, Cardinal, Evêque de Palestine, fut élu à Pise le 19 Décembre 1187, & couronné le lendemain. Il mourut le 27 Mars, après avoir tenu le Saint-Siège trois ans trois mois & demi.

CLXXII. CÉLESTIN III.

Céleftin III, nommé Hyacinthe Bobocard, Cardinal du titre de sainte

Marie en Cosmedin, n'étoit encore que Diacre, lorsqu'il fut élu Pape, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le 30 Mars 1191. Il mourut le 8 Janvier 1198, après six ans neuf mois & dix jours de pontificat.

Nota. Innocent III, successeur de Célestin, en 1198, occupe le Saint-Siège jusqu'à l'an 1226. Nous commencerons par ce Pontife la Chronologie des Papes du treizième siècle.



CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES LATINS D'ANTIOCHE.

XII. SIÈCLE.

DOUZIÈME SIÈCLE.

BERNARD,

Premier Patriarche Latin.

BERNARD, natif de Valence en Dauphiné, fut transféré vers le mois de Juin 1100, de l'Evêché d'Arthasium en Syrie, sur le Siège d'Antioche. Il mourut en 1135, dans la trente-sixième année de son patriarchat.

II. RAOUL.

Raoul, né à Domfront en Normandie, Evêque de Mopsoueste en Cilicie, fut élu tumultueusement pour succéder au Patriarche Bernard. Il fut déposé en 1141 dans un Concile tenu à Antioche par Albéric, Evêque d'Ostie, & Légat du St.-Siège. S'étant échappé de la prison où on l'avoit renfermé, il revient à Rome, fait

sa paix avec le Saint-Siège, reprend le chemin de Syrie, & meurt de poison sur la route.

XII. SIÈCLE.

III. AIMERI.

Aimeri, Gentilhomme Limousin, homme sans lettres, & d'une vie peu régulière, fut substitué, l'an 1142, au Patriarche Raoul. L'an 1154, il est arrêté, mis en prison & cruellement traité par Raymond de Châtillon, Prince d'Antioche. L'an 1180, il est outragé de nouveau par le Prince Boëmond III. L'an 1183, il réunit à l'Eglise Catholique le Patriarche des Maronites. Il meurt en 1187.

IV. RAOUL II.

Raoul II fut, à ce qu'on prétend, le successeur d'Aimeri. L'histoire ne fournit presque rien sur sa personne. Si ce Patriarche est réel, il mourut au plus tard en 1201.



CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES D'ALEXANDRIE.

DOUZIÈME SIÈCLE.

XII. SIÈCLE.

LXXIII. CYRILLE II, *Melquite.*

CYRILLE II est placé immédiatement après Théodose, par le P. le Quien, dans la Liste des Patriarches Melquites d'Alexandrie. On n'a aucun indice pour marquer ni le commencement, ni la fin de son patriarchat.

LXXIV. EULOGE II, *Melquite.*

Euloge II étoit assis sur la Chaire patriarchale des Melquites vers l'an 1120. On ignore le tems de sa mort.

CHAIL V, *Jacobite.*

Chail ou Michel, Ve. du nom, Diacre, succéda au Patriarche Gabriel, aussi Jacobite, l'an 1146, & mourut au mois d'Avril de l'année suivante.

JEAN V, *Jacobite.*

XII. SIÈCLE.

Jean V, Diacre du Monastère de S. Jean, succéda à Chail en 1147. Il abolit la confession auriculaire chez les Cophtes. Il mourut en 1164.

LXXV. SOPHRONE II.

LXXVI ÉLIE, *Melquite.*

Sophrône II étoit Patriarche d'Alexandrie, dès l'an 1161. Il mourut au plus tard en 1180.

Élie, successeur de Sophrône, occupoit le Siège d'Alexandrie en 1180. On ne sait point le tems de sa mort.

LXXVII. MARC II, *Melquite.*

Marc II succéda chez les Melquites, (on ne peut dire en quelle année,) au Patriarche Elie. On ne sait pas mieux l'année de sa mort. Il est cependant vraisemblable qu'elle n'arriva qu'au treizième siècle.

CHRONOLOGIE
DES PATRIARCHES LATINS DE JÉRUSALEM.

DOUZIÈME SIÈCLE.

XII. SIÈCLE.

III. GIBELIN.

Le Légat Gibelin fut élu l'an 1107 pour succéder au Patriarche Daymbert. Il mourut le 6 Avril de l'an 1112.

ARNOUL, *une seconde fois.*

Arnoul, après la mort du Patriarche Gibelin, trouva moyen de remonter sur le Siège de Jérusalem. Il fut déposé une seconde fois l'an 1115, par l'Evêque d'Orange, Légat du Saint-Siège. Il se fit rétablir de nouveau peu de tems après. Il mourut en 1118.

IV. GORMOND.

Gormond, fils de Gormond II, Seigneur de Péquigni dans le Diocèse d'Amiens, fut le successeur d'Arnoul en 1118. Il mourut l'an 1128.

V.

V. ÉTIENNE.

Étienne, Chanoine Régulier, Abbé de S. Jean en Vallée près de Chartres, & parent du Roi Baudouin, fut élu pour ſuccéder au Patriarche Gormond, en 1128. Il mourut en 1130.

VI. GUILLAUME I.

Guillaume I, natif de Malines, & Prieur du Saint-Sépulcre, fut élu pour ſuccéder au Patriarche Etienne en 1130. Il mourut en 1145 ou 1146.

VII. FOUCHER.

Foucher, natif d'Angoulême, Chanoine Régulier, puis Archevêque de Tyr, ſuccéda à Guillaume, l'an 1145 ou 1146. Il mourut en 1157.

VIII. AMAURI.

Amauri, natif de Neêle au Diocèſe de Noyon, & Prieur du Saint-Sépulcre, fut élu contre les règles, Patriarche de Jéruſalem. Il mourut en 1180.

IX. HÉRACLIUS.

Héraclius, Auvergnac de naiſſance, Archevêque Latin de Céſarée, fut élu en 1180, pour ſuccéder au Patriarche

CHRONOLOGIE DES PATRIARCHES DE CONSTANTINOPLE.

DOUZIÈME SIECLE.

XII. SIÈCLE.

LXXXIII. JEAN IX, *dit* HIÉROMNÉMON.

JEAN IX, Diacre de l'Eglise de Constantinople, succéda l'an 1111 au Patriarche Nicolas. Il mourut l'an 1134.

LXXXIV. LÉON, *dit* STYPIOTE.

Léon, surnommé Stypiote, remplaça le Patriarche Jean en 1134. Il abdiqua l'an 1143, après huit ans & demi de gouvernement.

LXXXV. MICHEL II, *dit* CURCUAS.

Michel, dit Curcuas, fut mis l'an 1143 à la place du Patriarche Léon. L'an 1146, il abdiqua pour retourner dans sa solitude.

XII. SIÈCLE.

LXXXVI. COSME II, *dit* L'ATTIQUE.

Cosme II, surnommé l'Attique, Diacre de l'Eglise de Constantinople, fut substitué l'an 1146 au Patriarche Michel. L'an 1147, il fut chassé de son Siège par le jugement d'un Concile.

LXXXVII. NICOLAS IV, *dit* MUZALON.

Nicolas IV, surnommé Muzalon, fut mis sur le Siège de Constantinople après une vacance d'environ dix mois. Il fut obligé d'abdiquer en 1151.

LXXXVIII. THÉODOTE II.

Théodote II, Supérieur d'un Monastère de Constantinople, fut élevé l'an 1151 sur le Siège de cette Église. Il ne le remplit que jusqu'au mois de Novembre 1153.

LXXXIX. NÉOPHYTE.

Néophyte, reclus, fut élu en 1153, pour succéder à Théodote. Il abdiqua en 1154.

XC. CONSTANTIN, *dit* CHLIARÈNE.

Constantin, dit Chliarène, Diacre & grand Sacellaire de l'Eglise de Constantinople, en fut élu Patriarche après la retraite de Néophyte. Il mourut en 1155.

XCI. LUC, *dit* CHRYSOBERGE.

Luc, surnommé Chrysoberge, monta sur le Siège de Constantinople, l'an 1155. Il mourut en 1169.

XCII. MICHEL III.

Michel, Evêque d'Anchiole, devint en 1169 le successeur du patriarche Luc. Il mourut en 1176.

XCIII. CHARITON.

Chariton, Moine de Mangane, succéda, l'an 1176, à Michel. Il mourut l'an 1177.

XCIV. THÉODOSE, *dit* BORRADIOTE.

Théodose, dit Borradiote, natif d'Antioche & Moine de S. Auxence,

XII. SIÈCLE. fut élu Patriarche de Constantinople, l'an 1177. Chassé de son Siège en 1182, par l'Empereur Alexis Comnène, il fut presqu'aussi-tôt rappellé. Il abdiqua de lui-même en 1183. On ignore l'année de sa mort.

XCV. BASILE, *dit* CAMATÈRE.

Basile, surnommé Camatère, fut élevé, l'an 1183, à la dignité patriarchale de Constantinople, par Andronic, pour lors Empereur. L'an 1186, il fut chassé par l'Empereur Isaac-l'Ange, dans la crainte qu'il ne couronnât un autre Empereur à sa place.

XCVI. NICÉTAS II, *dit* MUNTANÉS.

Nicétas, surnommé Muntanés, Diacre & Sacellaire de l'Eglise de Constantinople, fut élu Patriarche en 1186, sur la désignation d'Isaac-l'Ange. L'an 1190, ce Prince le chassa, à raison de son extrême vieillesse & de sa trop grande simplicité.

XCVII. LÉONCE.

Léonce, Supérieur du Monastère du

Mont Saint-Auxence, fut nommé Patriarche après l'expulsion de Nicétas, par Isaac-l'Ange. Ce Prince le fit chasser l'an 1191.

XCVIII. DOSITHÉE.

Dosithée, Vénitien de naissance, fut transféré, l'an 1191, par l'Empereur Isaac, du Patriarchat titulaire de Jérusalem, à celui de Constantinople. Ayant été déclaré intrus, par les Evêques que l'Empereur avoit trompés pour les engager à consentir à cette translation, il fut forcé d'abdiquer au bout d'un an & demi.

XCIX. GEORGE II, *dit* XIPHILIN.

George II, surnommé Xiphilin, Diacre & garde des Vases sacrés de l'Eglise de Constantinople, fut donné pour successeur vers le milieu de 1193 au Patriarche Dosithée. Il fut relégué dans un Monastère en 1199.

C. JEAN X, *dit* CAMATÈRE.

Jean X, surnommé Camatère, garde des Archives de l'Eglise de Constanti-

XII. SIÈCLE.

nople, fut ſubſtitué en 1199 au Patriarche George Xiphilin. L'an 1206, il abdiqua la dignité patriarchale au mois de Février, & mourut au mois de Juin ſuivant.

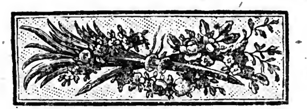


[S M

U Z I

R d'I		ROIS de Hongrie.	PRINCES de Russie.
ALEX succède à gard en sans enfa David le Trône d'Alexan Il meurt MAL cède à D en 1153 1165, à de 12 an GUIL le Lion 1165, Il meurt	d'Ura- islas II Il est urt en a fuite est re- eur. Il ède à 1109. l'an as. Il Ula- 140 à art en ique veur iné. vie, le ica- Pré-	ETIENNE II est élu à l'âge de 8 ans pour remplir le Trône de Hongrie, après la mort du Roi Coloman son père, en 1114. Il meurt en 1131. BELA II, fils d'Almus, succède à Etienne II, l'an 1131. Il meurt en 1141. GEISA II, fils de Béla II, il meurt en 1203 ou 1204.	WLADIMIR II, fils de Wsevolod, succède à Michel Swiatopalx en 1114. Il meurt l'an 1125. MSTILAW, fils aîné de Wladimir, lui succède en 1125. Il meurt en 1132. JAROPALX succède, l'an 1132, à Mstilaw, son frère. Il meurt l'an 1138. VIACZESLAW II succède à Jaropalx son frère, l'an 1138. Il abdiqua peu de tems après. 1177.! WSEVOLOD III, frère d'André & de Michel, succède au dernier en 1177. Il meurt en 1213.





LES SIÈCLES CHRÉTIENS, OU HISTOIRE DU CHRISTIANISME, DANS SON ÉTABLISSEMENT ET SES PROGRÈS;

Depuis J. C. jusqu'à nos jours.

TREIZIÈME SIÈCLE.

ARTICLE PREMIER.

État politique de l'Empire Grec. Conquête de Constantinople, par les Princes Latins. Suite de cet événement.

ALEXIS-L'ANGE qui prit le surnom de Comnène, ne jouit pas plus de cinq ans

XIII. SIÈCLE.

du double crime dont il s'étoit souillé, en détrônant Isaac, son frère, & en lui faisant crever les yeux. Isaac trouva des vengeurs que le jeune Alexis, son fils, amena d'Occident, mais dont les secours dangereux furent également funestes à ces deux Princes & à l'Empire. Il faut donner quelque étendue au récit de ces événemens qui portèrent un coup mortel à la puissance des Grecs, & qui firent passer Constantinople sous un joug étranger.

Alexis-l'Ange s'étoit dérobé à la cruauté de son oncle, par une prompte fuite. Le Pape & les Princes Chrétiens d'Europe lui parurent les seuls protecteurs dont il put implorer l'assistance avec sûreté dans le désastre de sa famille. Il se rendit donc à Rome auprès d'Innocent III, & en Allemagne auprès de Philippe de Souabe, Chef du Corps germanique, qui avoit épousé sa sœur. Il fit le tableau le plus touchant des malheurs de l'Empire, & des pertes sensibles de la Religion. Il peignit son oncle des plus noires couleurs; il représenta son père gémissant dans les fers, & manquant des choses les plus nécessaires à la vie, après avoir été Maître d'un Empire

puissant & d'immenses trésors. Les circonstances ne pouvoient être plus favorables aux desirs du jeune Prince. Une armée de Croisés, destinée au secours des chrétiens de Syrie & de Palestine, étoit assemblée à Zara en Dalmatie, & n'attendoit que le moment de passer en Asie. Alexis y fut conduit par des Ambassadeurs de Philippe, son beau-frère; il y répéta ce qu'il avoit dit au Pape & aux Princes d'Allemagne, sur les maux qui désoloient sa patrie, & sur ses propres malheurs. On ne l'écouta point avec indifférence; mais ce qui acheva de décider en sa faveur les Chefs de l'armée, ce fut l'offre qu'il leur fit de deux cent mille marcs d'argent, s'ils vouloient tourner leurs armes du côté de Constantinople, & l'aider à remonter sur le Trône d'où son père avoit été précipité. Il s'engageoit de plus à fournir des vivres à l'armée des Croisés pendant un an, & cinq mille Chevaliers équipés pour concourir au recouvrement de la Terre-Sainte, avec les Princes Latins. La promesse de faire rentrer l'Eglise Grecque sous l'autorité pontificale, n'avoit pas été moins agréablement reçue du Pape Innocent III. Ainsi tout annon-

XIII. SIÈCLE.

çoit une révolution prochaine, dont la Ville impériale devoit être le théâtre, & l'usurpateur Alexis, la victime.

Après les conventions dont on vient de parler, les Croisés s'avancèrent vers la Capitale de l'Empire. L'usurpateur leur opposa une armée qui fut battue; il prit lui-même la fuite, & sa défaite ayant dissipé ses partisans, Isaac-l'Ange fut tiré de prison sans aucun obstacle, & reporté sur le Trône par le concours du Sénat, du Clergé, des Grands & du peuple. Ce Prince ratifia le traité que son fils avoit conclu avec les Seigneurs auxquels il devoit son rétablissement. Alexis associé à l'Empire, s'occupa des moyens d'acquitter ses engagemens. Mais pour satisfaire à la dette immense qu'il avoit contractée, il n'eut pas d'autres ressources que d'augmenter les impôts, déjà portés au-delà des justes bornes, & de convertir en monnoye l'argenterie des Eglises, & jusqu'aux Vases sacrés. Encore ne put il avec tous ces moyens, remplir entiérement ses promesses. Il chercha donc à les éluder sous divers prétextes, afin de gagner du tems, & de trouver de nouveaux expédiens pour se tirer d'embarras.

Iſaac étoit mort peu de tems après ſon rétabliſſement, & le jeune Alexis devenu ſeul maître de l'Empire ne ſe trouvoit pas dans une ſituation meilleure qu'auparavant. Les Croiſés, mécontens de ſes délais à remplir les conditions du traité fait avec eux, ſe permettoient les vexations & le pillage, tant dans la Ville qu'aux environs, pour ſe payer en quelque ſorte par leurs mains. Le peuple de ſon côté, tourmenté par le Souverain & par les étrangers, irrité d'ailleurs contre Alexis, à cauſe de la promeſſe par laquelle il s'étoit engagé de faire rentrer l'Egliſe Grecque ſous les Loix de Rome, n'attendoit qu'un moment favorable pour ſe révolter. Alexis-Ducas, ſurnommé Murſuphle, à cauſe de ſes ſourcils épais, ſongea à mettre à profit pour ſon avancement, ces diſpoſitions du peuple. La ſédition éclata tout-à-coup d'un bout de la Ville à l'autre. La populace attroupée jettoit de grands cris, & demandoit un autre Empereur. La foule des ſéditieux ſe ramâſſa dans l'Egliſe de ſainte Sophie & dans les alentours, & contraignit le Sénat avec le Clergé de s'aſſembler pour donner un nouveau Maître à l'Empire; on jetta ſucceſſivement les

yeux sur les plus grands Seigneurs, qui tous refusèrent la Pourpre. C'étoit à qui ne se chargeroit pas d'un Sceptre dont le poids devoit entraîner la chûte de celui qui oseroit y porter la main, dans les conjonctures où l'on se trouvoit.

Au bout de trois jours il se rencontra enfin un jeune-homme assez hardi pour ne pas craindre les orages qui grondoient autour du Trône impérial. Il s'appelloit Nicolas Canabé. Mais ce n'étoit pas pour l'élévation d'un autre, que Mursuphle avoit excité le peuple à la révolte. Il courut au Palais informer l'Empereur Alexis de tout ce qui se passoit, & prenant les apparences du zèle & de la fidélité, il lui offrit de le conduire par une route inconnue, dans un asyle où il seroit en sûreté, jusqu'à ce qu'on eût pu rétablir la tranquillité. Alexis, effrayé, se laissa persuader, & ce fut dans sa propre tente que Mursuphle le mena. Lorsqu'il s'en vit le maître, il le chargea de fers, & n'ayant pu s'en défaire par le poison, il eut la cruauté de l'étrangler lui-même; après quoi, il se revêtit des ornemens impériaux, & se fit proclamer. Canabé, dont les partisans, dissipés par la crainte, l'avoient abandonné, fut arrêté sans

peine, & jetté dans un cachot. Murfuphle fe croyoit parvenu à fon but ; mais il n'avoit pas long-tems à jouir du fruit de fes manœuvres & de fes crimes.

Les Chefs de la Croifade de l'armée des Latins, témoins de ces evénemens, ne pouvoient les voir avec indifférence. Deux Princes qu'ils avoient protégés, perdoient le Trône & la vie ; leur bourreau s'affeyoit à leur place ; & fa politique alloit être de rompre les engagemens qu'ils avoient contractés. Ce dernier article, fur-tout, étoit bien intéreffant pour eux, & l'on ne devoit pas s'attendre, qu'après avoir différé l'expédition de la Terre-Sainte, pour aller au fecours des derniers Empereurs, ils renonçaffent aux fommes qui leur étoient dues. Il n'entroit pas non plus dans les idées d'honneur qui les gouvernoient, de fouffrir un ufurpateur jouir impunément du fruit de fon crime, & braver leur puiffance. Mais on n'étoit pas d'accord fur ce qu'on avoit à faire dans la circonftance où l'on fe trouvoit : fe contenteroit-on d'exiger le paiement de ce qui reftoit dû en conféquence du traité fait avec Alexis-l'Ange, & ratifié par fon père ? Prendroit-on les armes

XIII. SIÈCLE.

pour venger la mort des deux Princes alliés, & l'insulte faite aux Seigneurs Latins qui s'étoient déclarés leurs protecteurs? Choisiroit-on quelque Prince de la Maison des derniers Souverains, pour le placer sur le Trône? Enfin s'empareroit-on de Constantinople pour se payer par ses mains, & se venger en même tems? Ce dernier parti fut préféré. Il étoit plus conforme à l'esprit qui animoit les Chefs de l'armée, & s'il fût encore resté quelques doutes sur la légitimité de l'entreprise, ils auroient été levés par la décision des Prélats. En effet, ils ne balancèrent pas à autoriser le projet formé sur l'Empire de Constantinople, & à déclarer, au nom du Pape, que l'indulgence de la Croisade s'étendoit à cette expédition. C'est que dans les préjugés du tems, on ne faisoit pas une grande différence entre des schismatiques révoltés contre le Chef de l'Eglise, & des Infidèles ouvertement déclarés contre J. C.

Le siège de Constantinople étant décidé, les François & les Vénitiens, qui composoient le gros de l'armée, réglèrent entr'eux le partage du butin, & s'avancèrent vers les murs de la Ville.

Murſuphle ſecondé par la crainte qu'avoit le peuple de tomber au pouvoir des Latins, auroit pu ſoutenir le ſiège avec ſuccès; mais, quoiqu'il fût à peine en poſſeſſion d'un Trône qu'il venoit d'envahir, il s'étoit déjà rendu odieux par ſon avidité & par ſes injuſtices. On donna aux tours & aux murailles pluſieurs aſſauts, qui furent d'abord ſoutenus avec vigueur par les aſſiégés; mais enfin la conſtance & la valeur du petit nombre l'emportèrent ſur une multitude mal conduite & diviſée. La Ville fut priſe par eſcalade le 12 Mai 1204, après trois jours d'attaque. Murſuphle, qui s'étoit fortifié dans le Palais de Bucoléon, ſaiſi par la peur, ſe ſauva pendant la nuit dans une barque. Il raſſembla une armée, & paroiſſoit diſpoſé à tout entreprendre pour rétablir ſes affaires, lorſqu'il tomba entre les mains de cet Alexis Comnène qui avoit chaſſé ſon frère Iſaac du Trône impérial, & qui, chaſſé à ſon tour, s'étoit fait un petit Etat, dont Morinople étoit la Capitale. Tous les deux dépouillés de la Pourpre qu'ils avoient tous les deux uſurpée & ſouillée par le crime, il étoit de leur intérêt d'unir leurs forces contre l'en-

XIII. SIÈCLE.

nemi commun. Murſuphle l'offrit à Alexis, & celui-ci parut l'accepter de bonne foi. Mais quelle union pouvoit-il y avoir entre deux ambitieux, dont l'un avoit ſacrifié ſon frère, & l'autre étranglé ſon Maître? Murſuphle fut donc la victime de ſa confiance; Alexis lui fit crever les yeux; & quelque tems après, les Croiſés, auxquels il fut livré, le condamnèrent à être précipité du haut d'une colonne, digne punition de ſa révolte & de ſon parricide.

A peine la Ville impériale fut-elle au pouvoir des Croiſés, que les ſoldats, animés par la haine & l'eſpoir du butin, ſe répandirent dans tous les quartiers, ſans ordre & ſans frein, pour ſatisfaire leur avarice & leur brutalité. Les meurtres & le pillage furent les moindres excès dont ils ſe rendirent coupables. Ils immolèrent indiſtinctement tout ce qui s'offrit à eux, femmes, enfans, vieillards; rien ne fut épargné, pas même les Vierges conſacrées à Dieu, ni les Miniſtres dévoués au ſervice des Autels. La Religion n'a rien de ſi ſacré qui ne devînt l'objet de leurs profanations & de leurs ſacrilèges. Les Temples furent pillés, les choſes ſaintes profanées, l'Eu-

chariſtie foulée aux pieds, & les aſyles de la piété changés en lieux de débauche. Il y avoit à Conſtantinople une prodigieuſe quantité de Reliques renfermées dans des châſſes précieuſes : c'étoit la principale richeſſe des Egliſes ; l'or, l'argent & les pierreries furent la proie du ſoldat. Quand ils eurent enlevé tout ce qui tentoit leur cupidité, les Seigneurs s'approprièrent les ſaints Corps & les oſſemens vénérables, qu'ils traſportèrent en Europe à leur retour. Delà viennent la plûpart des Reliques des Saints d'Orient, que les Egliſes d'Occident ſe font gloire de poſſéder. L'incendie vint ajouter encore aux horreurs du carnage, le feu ayant pris à quelques maiſons, & ne s'étant arrêté qu'après avoir conſumé tout un quartier de la Ville. Si l'on en croit les Hiſtoriens, il n'y a jamais eu de Ville priſe d'aſſaut, dont les malheurs aient été accompagnés de tant d'horribles circonſtances, ni de Conquérans dont la barbarie ſe ſoit abandonnée à tant d'emportement & de férocité.

Quand la fureur des vainqueurs eut commencé à ſe ralentir, les Seigneurs Croiſés ſongèrent à partager la conquête,

XIII. SIÈCLE.

& à donner un Chef à l'Empire. Ce dernier point étoit d'une extrême importance dans les conjonctures où l'on se trouvoit. Il s'agissoit de choisir un Prince qui fût en état de rétablir l'ordre & le calme après tant de secousses violentes. Ce choix étoit difficile, & l'on avoit à craindre qu'il ne devînt un sujet de division entre ceux qui pouvoient y prétendre. Dans la vue de prévenir ce malheur, on nomma douze Electeurs, six François & six Vénitiens, & l'on convint de reconnoître pour Empereur celui qui auroit réuni la pluralité des suffrages. Entre les Seigneurs qui pouvoient aspirer au Trône, deux sur-tout paroissoient avoir des prétentions mieux fondées que les autres, tant par la haute considération dont ils jouissoient, que par le rang qu'ils tenoient déjà parmi les Souverains de l'Europe : c'étoient Baudouin, Comte de Flandres, & Boniface, Marquis de Montferrat. La pluralité des voix tomba sur le premier, & il fut solemnellement couronné dans l'Eglise de sainte Sophie, aux acclamations du Clergé Latin & de l'armée. Tous les événemens que nous venons de raconter répondent aux années 1203 & 1204.

La conquête de Constantinople est une des choses les plus étonnantes dont il soit parlé dans l'Histoire. Vingt mille hommes suffirent pour s'emparer, en peu de jours, d'une Ville immense par son étendue, fortifiée par tous les moyens que l'art de la guerre savoit mettre alors en usage, & remplie d'un peuple innombrable, puisqu'elle comptoit parmi ses habitans environ quatre cent mille hommes en état de porter les armes. On y fit en or, en argent & en effets précieux un butin prodigieux, dont la quatrième partie appartint au nouvel Empereur, suivant le traité de partage; & les trois autres suffirent encore pour enrichir les Barons de l'armée, & jusqu'aux simples soldats.

Tandis que les Croisés assiégeoient la Ville impériale, & que Mursuphle prenoit la fuite, le peuple étoit assemblé dans la grande Eglise, pour se donner un Souverain qui pût le gouverner & le défendre. Théodore - Ducas refusa cet honneur dangereux; mais Théodore Lascaris, gendre d'Alexis-l'Ange, osa l'accepter, sans pourtant se revêtir des ornemens impériaux, peu convenables à la situation présente des choses, &

XIII. SIÈCLE.

aux malheurs de la patrie. Mais après la prise de Constantinople, il se retira dans la Natolie, & ensuite à Nicée où il établit sa résidence. Il prit alors le titre d'Empereur, & fut reconnu pour légitime Souverain par le gros de la Nation, quoique les Grecs fussent partagés entre les différens Princes qui s'entredisputoient les débris de l'Empire. C'étoit le plus grand Capitaine & le plus habile politique de son tems; avec des forces très-inférieures à celles de ses ennemis, & une domination plus étendue, il fut tellement se conduire & menager sa puissance qu'il se maintint toujours avec avantage, malgré les efforts opiniâtres des Latins & des Turcs qui l'attaquoient chacun de leur côté. On le regarda comme le seul Chef de l'Etat & le véritable dépositaire du pouvoir suprême, dont il transmit les droits à ses successeurs; & ceux ci les firent valoir, lorsque les circonstances devinrent plus favorables, comme nous le verrons bientôt.

Baudouin s'occupoit de tous les soins dont sa nouvelle dignité lui faisoit un devoir. Il travailloit à réparer la Ville, à rétablir le bon ordre, à réunir les Provinces démembrées de l'Empire par dif-

férens usurpateurs, & à reconquérir celles que les Turcs & les Bulgares avoient enlevées aux derniers Empereurs. Il avoit tout ce qui étoit nécessaire pour réussir dans ces grands projets, la prudence, la valeur, la justice & la fermeté. Mais son règne fut court & sa fin malheureuse. D'ailleurs il fut mal secondé par les Princes Latins, dont plusieurs, jaloux de son élévation, lui suscitètent des embarras qui partagèrent ses forces & firent échouer ses desseins. A peine avoit-il occupé le Trône de Constantinople l'espace d'un an, qu'il périt de la manière la plus funeste & la plus atroce, à la suite d'une bataille qu'il venoit de perdre contre le Roi des Bulgares. Son courage, son désintéressement & son équité ont reçu des éloges, même de la part des Ecrivains Grecs, qui n'ont pu s'empêcher de reconnoître en lui les vertus du grand Prince & du grand homme.

Sa mort fut suivie de nouveaux troubles, & le nouvel Empire fut sans cesse agité tant par des guerres étrangères, que par des divisions intestines. Les Princes qui lui succédèrent, mal affermis sur le Trône, réduits à une puissance

XIII. SIÈCLE.

très-bornée, & toujours occupés à contenir, ou à se concilier les Seigneurs Latins, qui s'étoient fait de petits Etats dans les îles & dans le Continent, ne furent au vrai que des ombres & de foibles images de ce qu'avoient été les anciens Maîtres de la Ville impériale. C'est l'idée que l'Histoire nous donne de Henri, frère de Baudoin, qui lui succéda en 1206, & des autres Princes qui portèrent le nom d'Empereurs après lui, tels que Pierre, Robert, Baudoin de Courtenai; &, si l'on veut encore, ce Jean de Brienne qui, de Roi de Jérusalem étant devenu Général des armées du Pape Grégoire XI, finit par être tuteur du jeune Baudoin, à qui l'Empire fut enlevé pour toujours. Le système féodal que les Seigneurs Croisés avoient porté en Asie, fut la principale cause du peu de stabilité de ce nouvel Empire & de sa prompte chûte.

Les règnes réunis de tous les Princes que nous venons de nommer, ne s'étendirent que jusqu'à l'an 1261, & ne remplirent qu'un espace de cinquante-sept ans. La révolution qui leur enleva le Sceptre impérial, est encore plus étonnante que celle qui l'avoit fait passer dans

dans leurs mains. Michel - Paléologue, après avoir gouverné quelque tems le petit Etat dont Nicée étoit la Capitale, sous le titre de Régent, pendant la minorité de Jean-Lascaris, légitime Souverain, avoit pris le nom d'Empereur, comme Collégue de son pupille. Il avoit tous les talens dont les ambitieux se servent pour s'élever en opprimant les autres. Il entendoit parfaitement la guerre & n'étoit pas moins habile dans la politique & la science du gouvernement. A un Prince de ce caractère, il ne falloit qu'une occasion favorable pour recouvrer tout ce que les Grecs avoient perdu au commencement du siècle. Un événement imprévu la lui fournit. Alexis Stratégopule, que ses services avoient élevé au rang de César, passoit dans les environs de Constantinople avec un corps de troupes qu'il commandoit. Il avoit ordre de s'informer adroitement de l'état où se trouvoit la place. Il apprit qu'elle étoit presque sans défense, & que toute la garnison se réduisoit à une poignée de François mal armés. Aussi-tôt il forma le dessein de l'attaquer, & après une foible résistance de la part du petit nombre de soldats qui se présentèrent

XIII. SIÈCLE.

XIII. SIÈCLE.

pour le repousser, il s'en rendit maître. Dès que Michel eut appris cette heureuse nouvelle, il vint prendre possession de sa conquête. Son entrée dans la Capitale de l'Empire, qui rentroit enfin sous l'obéissance de ses Maîtres naturels, fut un vrai triomphe. Il en partagea les honneurs avec Stratégopule, à qui toute la gloire de ce grand événemens étoit due. Mais l'ambitieux Paléologue, qui vouloit règner seul, ternit l'éclat de sa victoire par une conduite perfide & cruelle envers le jeune Lascaris, son Collégue. Il lui fit crever les yeux, le dépouilla de la pourpre & le renferma dans une forteresse qui fut peu de tems après son tombeau. Ce crime attira sur Michel une suite de malheurs qui empoisonnèrent le reste de ses jours. Il les termina l'an 1282, dix-huit mois après la réduction de Constantinople : il régna vingt-quatre ans en tout. Nous rapporterons ailleurs ce qu'il fit pour la réconciliation de l'Eglise Grecque avec le Saint-Siège, & le peu de succès des mouvemens qu'il se donna pour y réussir. Andronic II, son fils, qui lui succéda paisiblement, étendit son règne jusqu'à

l'an 1332. Ainſi nous le réſervons pour le ſiècle ſuivant.

La révolution qui fit rentrer Conſtantinople ſous le joug des Grecs, fut le terme de toutes les proſpérités des Latins dans ces contrées. L'Empereur Baudoin II, à qui la fortune venoit d'enlever une Couronne qui avoit toujours chancelé ſur la tête de ceux qui l'avoient portée avant lui, comme ſur la ſienne, fugitif, & mendiant de toute part des ſecours, qu'on lui promettoit, & qu'on ne lui donnoit pas, porta juſqu'à ſa mort le vain titre de ſon ancienne dignité. Des droits plus vains encore, puiſqu'on ne parvint jamais à les faire valoir, furent l'unique héritage qu'il laiſſa à ſa poſtérité. Ce Monarque infortuné eut beau ſolliciter les Papes & les Souverains d'Europe, repréſenter aux uns & aux autres que ſes intérêts étoient ceux de la Religion, & conclure des traités par leſquels il abandonnoit une partie de ce qu'il ne poſſédoit plus, il n'inſpira qu'une compaſſion ſtérile, & n'obtint que des préparatifs de guerre qui n'eurent point d'effet. Son fils paſſa de même ſa vie à conclure des trai-

tés & à former des projets qui ne furent jamais exécutés ; de sorte que les Maisons où ces descendans portèrent leurs prétentions, n'en ont jamais tiré d'autre avantage, que de joindre un titre inutile à ceux dont les Grands affectent de se parer dans les actes particuliers qui les concernent.

ARTICLE II.

État de la puissance Musulmane en Orient. Invasion & conquêtes des Mogols. Révolutions qu'elles occasionnent en Asie.

Au commencement de ce siècle, la puissance Musulmane, toute partagée qu'elle étoit entre différens Princes, ne laissoit pas d'être encore très-formidable. Elle embrassoit toute l'Asie à l'Orient ; à l'Occident & au Midi, la Perse & ses vastes Provinces, une partie de l'Inde, & toute l'Egypte étoient sous ses loix. Avant la révolution qui donna des Princes Latins pour Monarques à Constantinople, l'Empire Grec se voyoit réduit aux bornes les plus étroites, par

lès progrès continuels des successeurs de Saladin, & des autres Sultans de la Nation des Turcs qui règnoient soit à Alep, soit à Damas, ou à Iconium. L'Empire le plus florissant & le plus étendu de tous ceux où la Religion de Mahomet s'étoit établie sur les ruines du Christianisme & des autres cultes, étoit sans contredit celui des Princes Karismins. Mohamed, qui le gouvernoit dans les premières années du XIIIe. siècle, étendoit son pouvoir depuis l'ancienne Médie, jusqu'à la Tartarie, dont plusieurs contrées lui étoient soumises, de même qu'une partie assez considérable de l'Inde. Tous les Souverains qui gouvernoient ces différens États, & le Monarque Persan lui-même, reconnoissoient encore le Calife de Bagdad pour leur Chef dans l'ordre politique & religieux. Ils lui avoient enlevé ses Provinces, ils le dépouilloient même quelquefois de sa dignité, ils lui donnoient des loix suivant leur caprice & leur intérêt, & disposoient arbitrairement de tout; mais ils respectoient toujours le pouvoir sacré du Califat, dans quelques mains qu'il fût déposé. C'étoit le fruit de l'habitude & du préjugé.

XIII. SIÈCLE. Mais le tems approchoit où la puissance Musulmane, & le Califat qui en étoit la source, alloient être engloutis par les Conquérans les plus formidables & les plus cruels qui eussent encore dévasté l'univers. Ils sortirent du Nord, comme les anciens peuples barbares qui s'étoient jettés sur l'Empire Romain, & qui l'avoient détruit. Ils étoient de la race des Scythes, & avoient pris le nom de Tartares, de celui d'un de leurs Princes, appellé Tatar-kan. Ils étoient partagés en différentes hordes, qui avoient chacune leur Chef, sous le titre de Kan, qui répond à celui de Roi, & tous ces Chefs reconnoissoient la souveraineté du Grand Kan, ou Empereur, en qui résidoit l'autorité suprême, & dont les autres Kans n'étoient que les Lieutenans. Parmi ces hordes ou tribus, il en étoit une qui se distinguoit des autres par l'esprit guerrier dont elle se montroit animée. Elle étoit établie au nord du Katai, vers la frontière septentrionale de la Chine. Un de ses Kans, nommé Jésoukai-Bahadout, avoit commencé à lui donner de l'illustration, au milieu du XIIe. siècle; mais la célébrité de son fils effaça bientôt la sienne. Il s'appelloit

Temondgin, & le nom de Gengiskan, sous lequel il eſt connu, qui ſignifie Roi des Rois, lui fut donné, dit-on, comme un préſage de ſa future grandeur, par un Reclus du Turqueſtan, que la ſuperſtition faiſoit paſſer pour Prophête. Sous ce Prince, le plus étonnant des hommes de ſon genre qui aient jamais exiſté, la Nation des Mogols (c'étoit le nom de la tribu dont il étoit le Chef) menaça tous les autres Peuples du monde de l'eſclavage ou de la deſtruction.

Ce Prince, né pour le malheur de la terre n'étoit encore âgé que de treize ans, lorſque ſon père mourut, & dès-lors il avoit déjà la réputation d'un guerrier fameux par ſa valeur. Les autres Princes recherchoient ſon alliance & imploroient ſon ſecours. C'eſt ce que fit entr'autres, le Kan des Tartares Khéraïts, nommé Thogrul-ouk-Kan. Il étoit Chrétien de la ſecte de Neſtorius, & même Prêtre. On lui avoit donné au Baptême le nom de Jean, & c'eſt ce Prêtre Jean ſi connu par les récits des Voyageurs & des Hiſtoriens. Ses ſujets s'étoient révoltés contre lui; il invoqua la protection de Gengiskan, qui punit les rébelles, & le

XIII. Siècle.

rétablit dans ses États. Mais, quelque tems après, Thogrul se brouilla fort imprudemment avec son bienfaiteur ; & Gengiskan ayant tourné ses armes contre lui, n'écouta que son ressentiment. Thogrul fut défait dans une bataille, & son Royaume devint la proie du vainqueur. Ce fut le commencement des conquêtes qui rendirent bientôt Gengiskan la terreur de toutes les Nations. Depuis ce moment, rien ne fut plus capable d'arrêter ses progrès. En peu d'années, toutes les hordes de Tartares, malgré la bravoure de leurs Chefs & leur amour pour la liberté, plièrent sous le joug qu'il leur imposa. Le Nord & l'Orient de l'Asie furent tour-à-tour soumis à ses loix. Ensuite il tourna ses armes du côté de la Chine, dont il enleva plusieurs Provinces : delà, il vint attaquer la Perse, & par des efforts prodigieux de valeur, par une activité presque incroyable, il vint à bout de détruire la puissance redoutable des Karismins. Il méditoit d'autres projets de conquêtes, lorsqu'il fut arrêté par la mort, en 1227. Il n'avoit règné que vingt-deux ans, & ce court espace de tems lui avoit suffi pour enchaîner une mul-

titude de peuples aguerris & puiſſans. On admiroit en lui autant de prudence que de courage ; mais il ſouilloit ces belles qualités par une ambition déméſurée, & par une ſoif du ſang humain, qui ne put être éteinte par le nombre infini des victimes qu'il immola au deſir qui le dévoroit, de ranger tous les Peuples du monde ſous ſon obéiſſance.

Gengiskan laiſſoit neuf fils, les ſeuls qu'il eût eu de cinq cents concubines qu'il entretenoit ; ce qui prouve, pour le dire en paſſant, que la poligamie eſt plus contraire que favorable à la population, ſur-tout lorſqu'elle eſt portée à l'excès, comme on le voit chez tous les Souverains de l'Orient. Oktai, quoiqu'il ne fût pas l'aîné de ces Princes, ſuccéda, ſans obſtacle, à ſon père ; qui l'avoit déſigné pour Chef des Mogols avant de mourir. Ce choix avoit ſans doute été déterminé par la conformité de talens & d'inclinations qu'il y avoit entre le père & le fils. En effet, il eſt difficile de trouver dans l'Hiſtoire deux Princes dont l'un ait ſuccédé à l'autre, & qui aient entr'eux une reſſemblance auſſi marquée pour l'activité, l'ambition & l'ardeur des conquêtes, que

XIII. SIÈCLE.

Gengis & Oktai. C'étoient dans l'un & dans l'autre la même impétuosité, le même éloignement du repos, la même passion de dominer, d'étendre son pouvoir, d'inspirer la terreur, & de voir une foule de Rois & de peuples à ses pieds. Animé du même esprit que son père, & conduit par les mêmes vues, Oktai reprit son plan d'expéditions guerrières où celui-ci l'avoit laissé, & le suivit avec une ardeur infatigable. Il subjugua par lui-même & par ses Généraux ce qui restoit encore à soumettre dans la Chine & la Tartarie. De-là, pénétrant dans les pays situés aux environs de la mer Caspienne, il poussa rapidement ses conquêtes jusques dans la Russie, la Pologne, la Hongrie & les contrées voisines. Tous ces barbares qui combattoient pour satisfaire le desir immodéré qu'ils avoient de tout envahir, sembloient n'avoir d'autre but que de ruiner, de détruire & de changer en déserts tous les lieux où ils se répandoient. Les Historiens nous les peignent comme portant de tout côté le ravage, se faisant un plaisir cruel de saccager les Villes, de se baigner dans le sang des vaincus, & ne se croyant maître

d'un pays, que quand ils l'avoient entièrement dépeuplé. XIII. SIÈCLE.

Tandis que les armées d'Oktai dévastoïent l'Asie, tant au Nord qu'à l'Orient, & faisoient trembler l'Europe, ses Lieutenans, avec d'autres troupes, désoloient la Syrie & les Provinces adjacentes. Les Mogols commirent dans ces cantons les mêmes brigandages & les mêmes cruautés par lesquelles ils étoient accoutumés à marquer leur passage. Les pays qui furent tour-à-tour le théâtre de ces guerres funestes, ne jouirent pas d'un long calme, après la mort d'Oktai arrivée en 1241. Bientôt Mangou-kan, son deuxième successeur, se mit à tourmenter de nouveau les peuples. Son frère Houlagou entra par ses ordres en Perse, pour achever d'en soumettre, ou plutôt d'en exterminer les habitans; car c'étoit-là, comme nous l'avons déjà remarqué, la politique de ces Conquérans, & ils appelloient cela se rendre Maitres d'une Nation. Mais cet Houlagou rendit, sans le savoir, un grand service à l'humanité, en s'abandonnant à l'esprit destructeur qui le guidoit; ce fut d'anéantir la Nation cruelle & redoutable des Bathéniens ou

XIII. SIÈCLE.

assassins de Perse, qui étoit depuis si long-tems le fléau de l'Asie.

Après cette expédition, il alla mettre le siège devant Bagdad, résidence ordinaire des Califes, & unique asyle de ces Chefs du Mahométisme. Il s'en empara au bout de quelques jours, & presque sans résistance, Mortasem, qui règnoit alors, ayant été trahi & abandonné par les siens. Ce Prince crut pourvoir à la sûreté de sa personne & à la conservation de ses jours, en allant de lui-même se remettre à la discrétion du vainqueur; mais il éprouva que la générosité n'est pas la vertu de ceux qui ne sont pas animés par l'amour de la gloire, & que ces hommes féroces se plaisent uniquement à répandre le sang des malheureux que le sort de la guerre fait tomber dans leurs fers. C'est en cela seul qu'ils font consister l'idée qu'ils veulent qu'on ait d'eux dans le monde. La Ville fut livrée à l'avidité du soldat, le pillage dura sept jours, & l'infortumé Mortasem fut mis à mort avec son fils. En lui finit la dynastie des Abassides, & avec elle la dignité du Califat qui avoit été si redoutable dans ces commencemens, par la réunion des droits

ſacrés du Sacerdoce & du Trône dans la même perſonne. Ainſi l'Empire que Mahomet avoit fondé par la force, & que ſes premiers ſucceſſeurs avoient étendu ſi loin par leurs conquêtes, fut détruit par des moyens ſemblables à ceux auxquels il devoit ſon origine & ſa grandeur. Il avoit ſubſiſté l'eſpace de ſix cent cinquante-ſix ans, ſous le gouvernement de cinquante-ſix Califes, dont quatorze étoient ſortis du ſang des Ommiades, & trente-ſept de la Maiſon des Abaſſides.

Mangou-kan dont Houlagou, ſon frère, ne faiſoit qu'exécuter les ordres, avoit embraſſé la Religion chrétienne, à la perſuaſion d'Aſan, Roi d'Arménie, qui lui avoit inſpiré le deſſein d'unir ſes armes à celles des Princes Chrétiens, pour chaſſer les Mahométans de la Syrie, & leur enlever la Terre-ſainte. Mais le Chriſtianiſme de ce Prince & des autres Mogols qui avoient ſuivi ſon exemple, méritoit à peine ce nom. Guillaume de Rubruquis & les autres Religieux de l'Ordre des Frères mineurs, que S. Louis envoya comme Ambaſſadeurs à ſa Cour, les trouvèrent plongés dans une ignorance ſi profonde, qu'ils

XIII. SIÈCLE.

n'avoient aucune idée juste de nos Mystères, & qu'ils ne savoient pas même distinguer la Religion de J. C. des sectes qui lui sont opposées. Cependant ils avoient du zèle contre les ennemis de la Foi, de manière qu'Abaka, neveu de Mangon, & son successeur, après Houlagou, envoya des Ambassadeurs au Concile de Lyon en 1274, pour faire alliance avec le Pape & les Princes Chrétiens, contre les Musulmans qui avoient repris la supériorité sur les Mogols dans la Syrie & l'Asie mineure. Mais ce zèle ne dura pas long-tems & ne produisit rien d'heureux en faveur des Chrétiens d'Orient, puisque Nikondar, sixième Kan des Mogols, depuis Gengis en 1282, embrassa le Mahométisme, & prit le nom d'Hamedkan. Son exemple fut suivi par le plus grand nombre des Seigneurs, & par le peuple qui se traîne toujours sur les pas des Princes & des Grands. Ce changement dédommagea l'Islamisme de ce qu'il avoit perdu par la destruction de l'Empire des Califes.

Le Prince Mahométan qui s'opposoit avec tant d'avantage aux progrès des Mogols dans la Syrie, étoit Bibars de

la race des Mamluks, par qui la famille de Saladin, si puissante & si redoutée, qui les avoit tirés de l'obscurité, venoit d'être chassée du Trône d'Egypte & de ses autres possessions. Les Mamluks des Turcs, originaires du Captchaq, étoient une milice formée par le Sultan Saleth, septième Sultan d'Egypte depuis Saladin, pour en composer sa garde. Il les avoit achetés des Mogols, qui, dans le cours de leurs expéditions, réduisoient en esclavage tous ceux que le fer avoit épargnés; de-là leur vint le nom de Mamluks, qui signifie esclaves. Plusieurs d'entre eux parvinrent par leur bravoure & leur habileté, aux premières charges de l'Etat & au commandement des armées. Leur autorité s'accrut de jour en jour; ils influèrent également dans les affaires politiques, & dans les entreprises militaires. Enfin ils devinrent, pour les descendans de Saladin, ce que les premiers Turcs étoient devenus autrefois pour les Califes qui les avoient appellés à leur service. Ils firent trembler leurs maîtres & les inquiétèrent par de fréquentes révoltes, & plus hardis que les Kurdes n'avoient osé l'être, ils s'emparèrent du Trône autour

XIII. SIÈCLE.

duquel ils ne cessoient de faire gronder l'orage depuis long-tems.

Bibars étoit le quatrième Prince qui l'occupoit depuis la révolution. Il en précipita Koutouz, & lui enleva la tête d'un coup de sabre, pour se venger de l'injustice qu'il lui avoit faite, en donnant à un autre Emir le gouvernement d'Alep, qu'il lui avoit promis. Sa valeur, son expérience dans la guerre, & son extrême activité lui avoient acquis la plus grande réputation sous le règne de son prédécesseur. Il avoit arrêté les progrès des Mogols, tandis qu'il ne commandoit encore les armées Mahométanes qu'en qualité de Général. Ses succès contre eux ne furent pas moins brillans, lorsque la souveraine puissance eut passé dans ses mains. Animé du desir de justifier son élévation, & de se montrer digne du rang où son audace l'avoit porté, il continua la guerre avec tant d'ardeur & de courage, qu'il vint à bout de chasser les Mogols de toutes les Villes dont ils s'étoient emparés, & de leur enlever toutes les conquêtes qu'ils avoient faites dans les pays que Saladin & les Princes de sa Maison avoient possédés. Depuis

qu'il fut monté ſur le Trône d'Egypte jusqu'à ſa mort, il ne quitta point les armes; il attaqua ſucceſſivement & avec un égal ſuccès tous les Généraux du Kan des Mogols, & tous les corps de troupes que les Francs, unis d'intérêt avec eux pour la deſtruction de la puiſſance Muſulmane, avoient mis en campagne. Rien ne lui réſiſta, tant il ſavoit joindre la prudence des meſures à la vigueur de l'exécution. Il força les paſſages dont l'attaque étoit la plus difficile, enleva les forteresſes les mieux défendues, prit une grande quantité de Villes, & ravagea le territoire de celles dont le ſiège l'auroit occupé trop longtems.

Ce Prince, ſeul capable d'oppoſer une barrière aux progrès des Gengiskandides, eut la gloire d'entrer en vainqueur dans l'Arménie où il fit un butin immenſe, & d'où il emmena une foule de captifs, parmi leſquels étoit le Roi des Arméniens, fidèle allié des Mogols, & toute ſa famille. Le Royaume de Nubie, ſitué entre l'Egypte & la mer rouge, dont les peuples n'avoient jamais été ſoumis à aucune Puiſſance étrangère, reconnut la ſienne, & le

XIII. Siècle.

Roi de ce pays fut conduit au Kaire, chargé de chaînes. Enfin les Francs qui avoient espéré se relever de leurs pertes, en s'alliant avec les Mogols, trouvèrent en lui un autre Saladin, qui hâta leur ruine par les victoires qu'il remporta sur eux. Bibars, devenu le plus puissant des Princes Musulmans, termina sa carrière en 1277, après un règne d'environ dix-neuf ans, & laissa l'Empire des Mamluks si bien affermi, qu'il fallut dans la suite les plus violentes secousses pour l'ébranler. Nous aurons encore occasion de raconter les exploits de ce Conquérant, lorsque nous parlerons des dernières Croisades.

Article III.

État de l'Europe & des Puissances politiques en Occident.

L'Europe Chrétienne, qui par l'influence du systême feodal, & par les querelles funestes du Sacerdoce & de l'Empire, étoit depuis si long-tems un théâtre de guerres presque continuelles; fut plus agitée que jamais dans le cours

du treizième siècle. On y vit naître des événemens extraordinaires & des forfaits plus atroces que tous ceux dont les siècles précédens avoient été témoins. Nous avons déjà remarqué que les esprits avoient reçu par la réunion de diverses causes physiques & morales, une impression nouvelle, qui les portoit aux actions périlleuses, aux entreprises où l'opinion trouvoit beaucoup de gloire à acquérir, parce qu'elles offroient de grands obstacles à vaincre, & qu'elles annonçoient du courage & de l'intrépidité dans ceux qui s'y livroient. Le goût de l'indépendance & l'attrait du merveilleux, se combinoient avec les préjugés du tems, les principes de la Chevalerie, & les maximes d'honneur qu'on avoit adoptées en tous lieux; & de tout cela il résultoit un mêlange de grandeur romanesque & de vigueur héroïque, qui nécessairement devoit enfanter des actions intéressantes par leur caractère & leurs effets. Tout ce que nous allons observer en parcourant les différens Etats de l'Europe, servira de preuve à cette réflexion.

XIII. Siècle.

Commençons par l'Allemagne. Elle étoit partagée à la fin du douzième siècle

XIII. SIÈCLE.

entre trois concurrens qui prétendoient à l'Empire, & qui avoient chacun des titres assez imposans pour entreprendre de les soutenir par les armes, & trouver des défenseurs disposés à s'unir d'intérêt avec eux. Le premier de ces prétendans au Trône de Germanie, étoit Frédéric II, fils de l'Empereur Henri VI, que son père avoit fait élire Roi des Romains en 1196, & Roi de Sicile l'année suivante; le second, Philippe, Duc de Souabe, oncle de Frédéric, & son tuteur, élu par une partie des Princes d'Allemagne, & couronné à Mayence en 1198; le troisième enfin, Othon IV, Duc de Saxe, déclaré Roi des Romains par les Grands de l'Empire qui n'avoient point pris part à l'élection de Philippe, & sacré la même année à Aix-la-Chapelle. Le Pape Alexandre III avoit favorisé l'élévation de ce dernier, & paroissoit disposé à le maintenir par tous les moyens que les Pontifes Romains avoient pris la coutume d'employer depuis quelques tems dans leurs démêlés avec les Princes. La cause de ce penchant d'Alexandre pour Othon, & de la préférence qu'il lui donnoit sur ses deux compétiteurs, étoit la promesse

que ce Prince lui avoit faite de restituer au Saint-Siège les biens allodiaux de la Comtesse Mathilde, qui avoient été jusqu'alors le sujet de tant de contestations entre les Papes & les Empereurs. Frédéric qui n'étoit encore que dans la troisième année de son âge, à la mort de son père, ne pouvoit soutenir ses droits sur la Germanie, fondés sur une élection légitime & antérieure à celles de ses concurrens. Le Pape s'étoit déclaré son tuteur pour le Royaume de Sicile, & par-là le Pontife assuroit de plus en plus la suzeraineté du Saint-Siège sur une Couronne dont l'héritier devoit se montrer reconnoissant d'avoir trouvé un protecteur dans le Chef de l'Eglise. Si tel fut le motif de la générosité d'Alexandre à l'égard de son pupille; on verra dans la suite comment Frédéric répondit aux vues de ce Pontife, & de quelle gratitude il paya ses successeurs.

Philippe & Othon qui étoient en état, par leur âge & leur puissance, de faire valoir leurs droits, prirent les armes pour les soutenir. Le Pape, qui s'étoit déclaré d'abord contre Philippe, & qui l'avoit même excommunié, lui étoit

XIII. SIÈCLE.

devenu favorable par un motif d'intérêt personnel, ce Prince ayant proposé de marier une de ses filles à Richard, frère du Pontife, & de lui donner en dot les Terres de la Comtesse Mathilde. Dans ce nouvel état des choses, Othon auroit rencontré des obstacles difficiles à surmonter, si Philippe eût vécu. Mais les jours de ce Prince ayant été terminés par le fer d'un assassin en 1208, son rival affermi dans sa dignité par le suffrage des Princes Allemands, & confirmé par le Pape, se vit pour quelque tems sans adversaire. Cependant Frédéric acquéroit des années, & ses talens pour la politique & pour la guerre, qui le rendirent si célèbre dans la suite, commençoient à se développer. D'un autre côté, Othon malheureux dans ses entreprises, & battu à Bouvines, avec ses alliés, par le Roi Philippe-Auguste, avoit encouru la disgrace d'Alexandre III, parce qu'il différoit de remplir les engagemens qu'il avoit contractés au sujet des biens de la Comtesse Mathilde. Excommunié par le Pape, & bientôt après abandonné de tout le monde, il se contenta de ses Etats héréditaires, & laissa au jeune Frédéric la Couronne de Ger-

manie avec le Sceptre impérial que ce jeune Prince obtint de nouveau par le concours des Seigneurs, des Prélats & du Souverain-Pontife.

Le Pape avoit mis une condition au couronnement de Frédéric, qui reçut l'Onction sacrée à Rome en 1220, des mains d'Honorius III, successeur d'Alexandre; c'étoit d'exécuter sans délai le vœu qu'il avoit fait de passer en Asie, pour travailler avec les autres Princes Chrétiens au recouvrement de la Terre-Sainte. La politique éclairée de Frédéric lui faisoit différer, depuis quelques années, l'accomplissement de ce vœu, prévoyant que ses ennemis, & peut-être le Pape tout le premier, profiteroient de son absence, pour attaquer ses domaines, & lui susciter des embarras, tant en Allemagne qu'en Italie. Cependant, pressé par Honorius, & après lui, par Grégoire IX, qui l'avoit remplacé sur le Saint-Siège, & craignant les armes dont les Pontifes Romains de ces temslà n'étoient que trop prompts à se servir, il se rendit à Brindes avec ses Chevaliers & une armée, pour aller au secours des Chrétiens d'Orient. Mais un mal épidémique ayant attaqué son

XIII. SIÈCLE.

armée, & n'ayant pu lui-même en éviter les atteintes, il revint sur ses pas, & fut contraint de relâcher à Otrante. Grégoire, non moins absolu, & non moins entreprenant que cet Hildebrand dont il avoit pris le nom en montant sur le Siège pontifical, regarda la maladie de l'Empereur comme une feinte, & le traitant de parjure, il lança sur lui les foudres de l'Eglises.

Frédéric crut sans doute que cette excommunication n'étoit qu'une censure comminatoire, dont tout l'effet devoit être de l'empêcher de renoncer à la Croisade; car dès qu'il fut rétabli, il se remit en mer, & vint aborder au port d'Acre, dans le dessein d'employer ses armes à la défense des Chrétiens de la Syrie & de la Palestine. Mais il avoit mal jugé des intentions de Grégoire dont il ne connoissoit pas encore le caractère impérieux. En effet ce Pontife envoya sur ses pas deux Frères Mineurs pour défendre aux Chrétiens d'Asie de s'unir avec lui, & leur ordonner de le traiter en excommunié. Les ordres du Pape furent suivis, & personne n'osa se joindre à lui pour combattre les infidèles. Il apprit même que le Pape avoit fait entrer une armée dans

dans ses Etats d'Italie, tandis qu'il étoit venu si loin pour s'opposer aux progrès des ennemis de la Foi. Cette nouvelle inquiétante l'engagea plus que tout autre motif, à conclure avec Mélédin, Sultan d'Egypte, un traité par lequel la Ville de Jérusalem lui étoit cédée, avec son territoire & quelques autres places. Jean de Brienne, dont il avoit épousé la fille, & que Grégoire IX employoit à commander les troupes qui ravageoient ses Etats en Italie, lui avoit abandonné tous ses droits au Trône de la Palestine. Le traité dont on vient de parler ayant joint la réalité aux prétentions, Frédéric voulut se mettre en possession du nouveau Royaume qu'il venoit d'acquérir. Etant donc venu dans cette intention à l'Eglise du Saint-Sépulcre, & aucun Prélat ne s'étant présenté pour lui donner la Couronne, à cause de l'excommunication dont il étoit frappé, il la prit lui-même sur l'Autel & la mit sur sa tête. Depuis ce tems, il joignit le titre de Roi de Jérusalem à ceux de ses autres dignités.

Ce qui se passoit en Italie ne lui permettoit pas de faire un plus long séjour au-delà des mers. Il repassa donc en Eu-

XIII. SIÈCLE.

rope, & sa présence ayant intimidé ses ennemis qui connoissoient son expérience & son habileté dans le métier des armes, il conclut la paix avec le Pape, fit rentrer dans le devoir tous ceux qui s'étoient prévalus de son absence, & répara les désordres qu'elle avoit causés. L'Allemagne & l'Italie auroient joui du calme qui leur étoit rendu, si l'ambition des Souverains, une fois excitée, savoit se renfermer dans de justes bornes. De nouveaux démêlés s'élevèrent entre le Pontife Romain & l'Empereur, à l'occasion de la Sardaigne, que celui-ci donna au Prince Eutius, son fils naturel, avec le titre de Roi. Le Pape regarda cette disposition comme un attentat contre les droits du Saint-Siège dont il prétendoit que la Sardaigne étoit un fief, ainsi que toutes les autres Isles de la mer d'Italie. La querelle du Sacerdoce & de l'Empire se renouvella plus vivement que jamais, & fut poussée de part & d'autre avec les excès de l'animosité la plus irréconciliable. Les Villes de Lombardie se révoltèrent; les factions des Guelfes & des Gibelins, l'une favorable au Pape, l'autre dévouée à l'Empereur, s'armèrent de toutes parts &

s'attaquèrent avec toute la fureur des guerres civiles ; toute l'Italie fut bientôt en feu, & les autres Etats de l'Europe scandalisés ou troublés par ces divisions funestes, y prirent part, ou comme médiateurs ou comme intéressés. Grégoire & Frédéric étoient également animés l'un contre l'autre : le premier se donnoit pour le défenseur des droits inévitables du Trône, & de la cause commune des Rois ; le second étoit persuadé qu'il combattoit pour les intérêts de Dieu & de l'Eglise. Avec de semblables dispositions, il n'y avoit pas lieu d'espérer que ces deux rivaux également irrités, également jaloux de leur pouvoir, se réconciliassent jamais.

La mort de Grégoire IX, arrivée en 1241, lorsqu'il se préparoit à tenir un Concile à Rome pour déposer Frédéric, n'apporta aucun changement aux affaires. Innocent IV, qui lui succéda après Célestin IV, dont le pontificat ne fut que de seize jours, poussa les choses encore plus loin que Grégoire n'avoit fait. Il excommunia de nouveau Frédéric qui avoit feint de se raccommoder avec lui, & le déposa solemnellement en présence des Pères du Concile de

XIII. SIÉCLE.

Lyon. Cette Sentence ébranla sans retour la fidélité des sujets qui étoient demeurés jusque-là constamment attachés aux intérêts & à la personne de Frédéric dans ses autres épreuves. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une suite de malheurs & de chagrins. Battu, poursuivi de toutes parts, ayant eu de son vivant deux successeurs, Baspou, Landgrave de Thuringe, & Guillaume, Comte de Hollande, & ne voyant autour de lui que des ennemis armés pour sa perte, il mourut au milieu de ces troubles en 1250, âgé de cinquante-six ans. Il ne laissoit à Conrad, son fils, qu'un Trône ébranlé, des droits foulés aux pieds, & des guerres à soutenir contre toute l'Italie & toute l'Allemagne soulevées par le Chef de l'Eglise, & dans Mainfroy, Prince de Tarente, son frère naturel, un ennemi caché, plus à craindre que tous les autres.

Conrad IV, reconnu par quelques Princes d'Allemagne, mais excommunié par le Pape, ne put obtenir l'investiture des Royaumes de Naples & de Sicile, quoiqu'ils fussent le patrimoine de sa Maison. Il se vit obligé de les conquérir; & dans cette guerre où la jus-

tice & la fortune furent pour lui, il montra le courage, l'intelligence & l'activité de son père. Ses succès paroissoient irriter la haine d'Innocent IV contre lui, quoiqu'il méritât à bien des égards de ne pas trouver un ennemi dans le père commun des Chrétiens. Ce Prince qui n'étoit pas sans défauts, avoit des talens & des vertus qui ne sont pas toujours l'apanage de la haute naissance. Les malheurs de sa Maison devoient le rendre intéressant, parce que les infortunes des Grands ont quelque chose qui touche davantage que celles des hommes ordinaires. S'il exerça quelquefois contre ses sujets rébelles, des châtimens dont la rigueur approche de la cruauté, on pourroit lui trouver une excuse dans la nécessité de contenir, par une sévérité plus grande qu'elle n'avoit dû l'être, des peuples que tout sollicitoit à la révolte. Innocent IV, bien éloigné d'avoir pour ce Prince des sentimens dignes d'un Pasteur sensible aux disgraces de son troupeau, n'épargna rien pour le pousser à bout. Il prodigua contre lui les censures & les anathêmes; & en faveur de ceux qui l'attaquoient, les indulgences, les graces & l'argent. Con-

XIII. SIÈCLE.

rad oppofoit à fes ennemis une valeur & une capacité qui les auroit abaiffés tôt ou tard, & fans doute un règne paifible auroit fuccédé à tant d'agitations, s'il eût vécu jufqu'au pontificat d'Alexandre IV, fucceffeur d'Innocent, qui n'eut pas les inclinations guerrières & le caractère inflexible de celui qu'il remplaça fur le Saint-Siège. Mais ce Prince mourut en 1234, après quatre ans de règne. On foupçonna Mainfroy d'avoir abrégé fes jours par le poifon. L'ambition de celui-ci, qui tendoit affez ouvertement à s'emparer du Trône de Sicile, & la conduite qu'il tint à l'égard de Conradin, fon neveu, dont on crut qu'il ne s'étoit déclaré tuteur que pour l'opprimer plus sûrement, ont donné quelque vraifemblance à cette accufation.

Guillaume, Comte de Hollande, qu'on avoit donné pour Chef au Corps Germanique, tandis que Frédéric II vivoit encore, ne furvécut que deux ans à Conrad. Depuis fa mort, jufqu'en 1273, l'Allemagne refta proprement fans Chef fuprême, quoiqu'on eût fait deux élections en 1257, l'une en faveur de Richard, Duc de Cornouailles, fils

de Jean, Roi d'Angleterre, l'autre en faveur d'Aphonse X, Roi de Castille. Richard fut reconnu par le Pape en qualité de Roi des Romains; mais n'étant pas assez riche pour soutenir la dépense qu'exigeoit sa dignité, il parut y renoncer, en retournant dans sa patrie, où il mourut en 1271. Alphonse, de son côté, trop occupé de la guerre qu'il avoit entreprise contre les Maures, ne put se rendre en Allemagne pour y faire valoir son élection. Ainsi l'on regarda tout cet intervalle de tems qui s'écoula depuis la fin de Conrad ou de Guillaume, jusqu'à l'élection de Rodolphe de Habsbourg, comme un interrègne. Pendant cette longue vacance du trône impérial, l'Allemagne fut en proie aux dissentions, aux guerres civiles & à toutes les horreurs de l'anarchie. Alors les Grands de l'Empire travaillèrent à étendre leur puissance en empiétant sur les droits du Souverain. Plusieurs Villes, tant d'Allemagne que d'Italie, se rendirent indépendantes, & quelques autres furent envahies par divers Seigneurs jaloux de s'agrandir, & attentifs à profiter des circonstances, pour les unir à leurs Etats.

Ces troubles, & les ravages qui en

XIII. SIÈCLE.

étoient la suite, cessèrent en 1273, par le choix qu'on fit de Rodolphe, pour le placer sur le Trône de Germanie. Cependant son élection donna lieu à quelques difficultés. Ottocare, Roi de Bohême, prétendit qu'elle n'étoit pas régulière & qu'on n'y avoit pas observé les formalités requises ; & Alphonse, Roi de Castille, soutint qu'on n'avoit pu songer à faire un Empereur, tandis qu'il vivoit. L'un & l'autre envoyèrent des Ambassadeurs au Concile de Lyon, où le Pape Grégoire X présidoit : le premier, pour demander l'Empire ; le second, pour faire valoir les droits qu'il y avoit acquis par une élection légitime, dès l'an 1257. Mais Rodolphe les avoit prévenus, & le Pontife avoit épousé ses intérêts. La promesse de renoncer à toute souveraineté sur la Ville de Rome, & de mettre le Saint-Siège en possession de l'Exarcat de Ravenne, de la Marche d'Ancône, & du Duché de Spolette, étoit un moyen bien sûr de tout obtenir du Pape. Ainsi les compétiteurs de Rodolphe qui n'avoient rien de semblable à offrir, se virent contraints de renoncer à leurs prétentions. Le Roi de Bohême en conserva un ressentiment

qui fut la cause de sa ruine, & qui devint le premier fondement de la grandeur où l'on vit parvenir dans la suite des tems, la maison d'Autriche, dont l'illustration commence à l'Empereur Rodolphe. Ottocare prit les armes pour se venger de la préférence que son rival avoit obtenue sur lui, après avoir été l'un des Officiers de sa Maison, en qualité de Maître-d'Hôtel. Mais Rodolphe que son courage & sa capacité rendoient digne de sa fortune, le vainquit dans une bataille où ce Prince trouva la mort. Entre les biens qu'Ottocare tenoit en fief de l'Empire, & qui tombèrent au pouvoir du Vainqueur, étoit le Duché d'Autriche, dont Rodolphe investit Albert, son fils, qui fut Empereur après Rodolphe de Nassau, déposé en 1298.

De tous les Etats de l'Europe, le Royaume d'Angleterre ne fut pas le moins désolé par les divisions intestines & les guerres étrangères. La cause principale des troubles qui l'agitèrent sous cette époque & dans les tems postérieurs, vint de ce que la succession au Trône n'y étoit pas établie, comme en France, sur des Loix fixes & invariables. Ce fut aussi l'origine de la plupart des guerres

intérieures dont l'Espagne fut le théâtre durant plusieurs siècles; guerres qui ont produit tant de malheurs & tant de crimes, & qui n'ont cessé que par la réunion de différentes souverainetés sous l'empire du même Prince, dont le successeur est toujours marqué par l'ordre de la naissance.

Jean-sans-Terre monta sur le Trône au préjudice d'Artus, son neveu, qui, comme fils de Géoffroi, aîné de Jean, devoit succéder à Richard I, si le droit de représentation dans l'ordre de la primogéniture, eût été établi par les loix ou par l'usage. Jean n'avoit que des travers dans l'esprit, & des vices dans le cœur. Il fit le malheur de ses peuples & le sien, en ne prenant pour guide que ses caprices & ses passions; toute sa vie fut une suite continuelle de revers & de disgraces, parce qu'il ne sut faire que des fautes, des injustices & des cruautés, qu'il crut réparer par des démarches avilissantes, dont la honte le rendit encore plus odieux & plus méprisable. S'étant fait un ennemi personnel du Pape Innocent III, à l'occasion du Cardinal Langton, que ce Pontife avoit porté, contre son gré, sur le Siège

de Cantorbéri, la querelle s'anima de part & d'autre au point que l'Angleterre fut mise en interdit. Jean excommunié & déposé, sa Couronne transportée sur la tête d'un autre, & ne trouvant pas un seul défenseur parmi ses sujets qu'il avoit tous aliénés de lui, ne put sortir de l'abîme qu'il avoit ouvert sous ses pieds, qu'en se déclarant vassal du Pontife Romain, & en assujettissant l'Angleterre à un tribut perpétuel de mille marcs d'argent envers le Saint-Siège. Deux fois il contracta ce honteux engagement; la première, dans l'Eglise de Douvres; la seconde, dans celle de S. Paul de Londres. Il s'y dépouilla de sa Couronne, qu'il reçut ensuite des mains du Cardinal Pandolfe, Légat du Pape, qui la lui donna au nom du Souverain-Pontife.

Avili aux yeux des Grands & du Peuple, par un assujettissement qui dégradoit tout ensemble & sa dignité, & sa personne, ce Prince ne fut plus qu'un objet de mépris pour toute la Nation. Ses Barons se révoltèrent contre lui, & le forcèrent à signer deux Chartes fameuses, qui ont servi de fondement aux libertés de l'Angleterre. Elles sont con-

XIII. SIÈCLE.

nues sous les noms de *Charte des Libertés* & de *Charte des Forêts.* En vain ce Prince voulut-il les révoquer; en vain le Pape auquel il eut recours, comme à son Suzerain, les déclara-t-il nulles; ces tentatives ne servirent qu'à augmenter le mécontentement & l'indignation des Anglois, qui en vinrent jusqu'à le déposer, & à transporter sa Couronne sur la tête de Louis, fils de Philippe-Auguste. Jean mourut au milieu de ces troubles, en 1216, détesté en Angleterre, & méprisé dans le reste de l'Europe.

Mathieu Paris, Historien contemporain, & Anglois de nation, estimé des Savans à cause de sa candeur & de son exactitude, rapporte un trait bien propre à peindre le caractère de Jean-sans-Terre. Il dit que dans le tems où ce Prince se déshonoroit aux yeux de l'univers, en se rendant feudataire du Pape, & en recevant sa Couronne des mains d'un Légat, il envoya des Ambassadeurs au Miramolin des Almohades, Souverain des Maures d'Afrique & d'Espagne, pour implorer son secours, lui offrant de lui payer tribut, & même de se faire Mahométan. L'Historien

ajoute que le Prince Sarrasin rejetta ces offres avec mépris, & déclara de plus, que s'il vouloit changer de Religion, ce seroit celle des Chrétiens qu'il embrasseroit. Matthieu Paris confirme son récit par le témoignage de Robert, qui avoit accompagné les Ambassadeurs de Jean-sans-Terre, en qualité de Secrétaire.

Henri III, fils aîné de Jean-sans-Terre, n'avoit tout au plus que dix ans, lorsqu'il perdit son père. Louis de France, appellé par les vœux presque unanimes des Grands & du Peuple au Trône d'Angleterre, après la déposition du feu Roi; étoit maître de Londres & de la plus grande partie des places fortes; mais le Pape s'étoit déclaré contre lui, & ce Prince, déjà frappé des foudres du Vatican, le fut de nouveau par le Légat. Dans ce siècle, un Prince excommunié avoit contre lui un préjugé dont les esprits les plus sages ne pouvoient se défendre, & la prévention des peuples étoit si forte, qu'elle l'emportoit sur tous les autres sentimens. Le jeune Henri, ou plutôt le Comte de Pembrok, Régent du Royaume, homme d'une prudence & d'une habileté con-

XIII. SIÈCLE.

ſommées, renouvella tous les engagemens que Jean-ſans-Terre avoit contractés avec Rome. A ce prix, le Pape ne pouvoit manquer de prendre ſa défenſe & de faire tout pour lui. Dans ces conjonctures, le Prince François n'avoit d'autre moyen, pour maintenir ſes droits fondés ſur le choix de la Nation, qu'une armée puiſſante, & des fonds conſidérables; mais ces deux choſes lui manquèrent à la fois, parce que le Roi ſon père, qui auroit pu les lui fournir, craignoit de ſe compromettre avec le Pape, & d'attirer ſon courroux, tant les plus grands Monarques étoient ſoumis, comme les autres, aux préjugés du tems, ou forcés du moins à ne les pas heurter ouvertement, lors même qu'ils en ſentoient le peu de ſolidité. Louis ſe détermina donc à combattre avec le peu de forces qu'il avoit, non qu'il eſpérât d'exclure ſon rival de l'héritage paternel, mais afin d'obtenir une paix honorable pour lui même & pour ſes partiſans. Il l'obtint en effet, avec le concours de Rome, qui leva les cenſures, & rendit ſes bonnes graces à tous ceux qui s'étoient déclarés en faveur de Louis.

Henri devoit tous ces heureux succès à la sagesse & à la politique éclairée du Comte de Pembrok. Mais lorsqu'il eut perdu cet habile & vertueux Ministre, & qu'il se fut livré aux conseils des flatteurs, sur-tout à ceux d'Hubert du Bourg, son favori, l'homme le plus avide & le plus fourbe qu'il y eût dans toute l'Angleterre, ces beaux commencemens furent bientôt éclipsés. Le jeune Roi se montra tel qu'il étoit en lui-même, foible, capricieux, inégal, susceptible de toutes les mauvaises impressions, incapable de penser & de se déterminer par ses propres lumières, penchant toujours pour les partis les plus violens, d'une avidité insatiable, & dissipant, sans économie, ce qu'il ramassoit en violant toutes les règles de la prudence & de la justice. Hubert du Bourg, qui le gouvernoit à son gré, lui fit commettre fautes sur fautes. La plus grande, sans contredit, fut de refuser l'exécution des deux Chartes. C'étoit attaquer la Nation dans ce qu'elle avoit de plus cher, dans ce que chaque Anglois préféroit à la fortune & à la vie. Les mécontentemens & les révoltes ne tardèrent pas à éclater. Les Barons

XIII. SIÈCLE. prirent les armes ; & Henri, qui ne ſavoit ni conſerver la paix, ni faire la guerre, reçut la loi de ſes ſujets. Ces démêlés auroient eu des ſuites encore plus fâcheuſes, ſi le Prince Edouard, en qui l'on admiroit autant de ſageſſe & de courage, que ſon père avoit d'imprudence & de lâcheté, ne ſe fût mis à la tête des armées. Tout rentra dans l'ordre, par ſa bonne conduite & ſa valeur. Si le calme, qu'il avoit rétabli, fut encore troublé par quelques orages, l'inconſtance & la légéreté de Henri en furent l'unique cauſe ; car ce Prince ne devenoit pas plus circonſpect & plus réfléchi, en avançant vers le terme de ſes jours. On le vit juſqu'à la mort, ce qu'il avoit été dans le feu de la jeuneſſe. Il ceſſa de vivre en 1272. Il étoit parvenu à l'âge de ſoixante-cinq ans, dont il en avoit règné cinquante-cinq.

A la mort de Henri III, Edouard ſon fils étoit en Paleſtine, où il augmentoit, par ſes exploits & par une conduite pleine de prudence, la réputation de valeur & de ſageſſe dont il jouiſſoit déjà. Les Barons d'Angleterre, dont il avoit gagné l'eſtime & l'amour, jurèrent ſur les

Autels de lui être fidèles, & nommèrent trois d'entr'eux pour gouverner le Royaume, en qualité de Régens, jusqu'à son arrivée. Il ne tarda pas de se rendre à l'empressement qu'ils avoient de le revoir. On espéra de goûter sous son règne les douceurs d'un gouvernement dirigé par la justice & la modération. Edouard auroit certainement rempli cette espérance, s'il n'eût pas ambitionné la gloire d'être Conquérant. Mais l'entreprise qu'il forma sur l'Ecosse, dont il vouloit se faire reconnoître Souverain, fut une source de guerres qui l'occupèrent toute sa vie. Quoiqu'il fût presque toujours vainqueur, & que la supériorité de ses talens lui fournît toujours à propos des ressources pour sortir avec avantage des occasions les plus périlleuses, ses triomphes les plus éclatans furent des malheurs pour l'Angleterre, qu'il épuisa d'hommes & d'argent.

Les difficultés qui s'élevèrent pour la succession au Trône d'Ecosse, après la mort du Roi Alexandre III, donnèrent naissance à ces funestes démêlés. Deux prétendans, qui tiroient leurs droits de la même source, réclamoient cette succession, dont Edouard, qui

XIII. SIÈCLE.

cachoit ses desseins sur les beaux dehors de l'impartialité, avoit résolu de s'emparer. Les deux rivaux étoient Jean de Bailleul & Robert de Brus, tous deux neveux, par leur mère, de David, Roi d'Ecosse, dont le petit-fils, Alexandre III, n'avoit point laissé d'enfans établis dans le Royaume. La neutralité qu'Edouard affectoit, & le desir qu'il faisoit paroître de voir cesser les divisions qui partageoient l'Ecosse, le firent choisir pour terminer ce grand différend. Si le Monarque Anglois se fût contenté du rôle honorable d'arbitre entre les deux Compétiteurs, & si, plus flatté d'être l'oracle des Nations, que d'en devenir la terreur, il eût préféré celui qu'il croyoit plus capable de commander aux hommes, quelle gloire ne se feroit-il pas acquise? Combien de larmes & de sang n'auroit-il pas épargné aux deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse?

La conduite que ce Prince tint dans la suite, a fait croire qu'il ne donna la préférence à Jean Bailleul, sur Robert de Brus, qu'à cause du caractère ferme & des talens militaires de ce dernier, qui le rendoient capable de s'opposer à

ſes projets. L'ambition, qui avoit fait naître dans le cœur d'Edouard le deſir d'envahir les Etats d'un allié qui s'étoit confié à ſa bonne foi, le rendit injuſte & cruel, après l'avoir rendu perfide. Cinq expéditions entrepriſes pour ſoumettre l'Ecoſſe & la dépouiller de ſes privilèges, pluſieurs batailles ſanglantes, des ſièges de Villes & de forteteſſes, ſuivis du pillage des maiſons & du maſſacre des Citoyens, une infinité de combats moins importans que des actions générales, & preſque auſſi meurtriers, des ſupplices ordonnés pour faire périr en coupables, de braves guerriers, qui n'avoient d'autre crime que de s'être dévoués au ſervice de leur patrie; enfin, toutes les violences & toutes les atrocités que les haines nationales ont coutume d'enfanter, voilà ce que nous offrent les hiſtoires d'Angleterre & d'Ecoſſe ſous le règne d'Edouard. Encore ce Prince ne put-il parvenir à l'exécution de ſon deſſein, & les Ecoſſois n'avoient pas encore plié ſous le joug, lorſqu'il mourut en 1307, âgé de ſoixante-huit ans, dont il en avoit paſſé trente-quatre ſur le Trône. Outre ce que nous venons de dire, on lui fait encore un autre

reproche; c'est d'avoir eu recours au Pontife Romain, pour se faire dispenser des engagemens solemnels qu'il avoit pris, sans y être forcé, touchant l'observation de la grande Charte; démarche indigne d'un Roi, dont la simple parole doit être inviolable & sacrée. On appelle ce Prince Edouard I, en datant de Guillaume le Conquérant; & Edouard IV, en comptant ceux qui ont porté le même nom avant la conquête.

Les dernières années du douzième siècle avoient vu le Trône des François occupé par le plus grand Prince que la naissance y eût encore appellé, depuis que le Sceptre avoit passé dans la Maison des Capétiens. Philippe II, surnommé Auguste, à cause de son caractère élevé & de ses belles actions, étoit déjà, depuis plusieurs années, l'admiration de l'Europe & l'idole de son peuple. La réputation de valeur & de prudence qu'il avoit méritée par ses exploits dans la guerre d'outre-mer, ne s'étoit point démentie, lorsqu'il prit les armes pour maintenir les droits de sa Couronne, ou pour abaisser l'orgueil de ses Vassaux. Politique aussi habile qu'excellent Capitaine, il donnoit autant d'application

aux affaires de l'Etat & aux détails de l'administration, qu'à la conduite des expéditions militaires. L'autorité royale fut plus ferme & plus respectée que jamais sous son règne, parce qu'il sut en soutenir les droits avec vigueur, & punir avec sévérité quiconque osa les méconnoître. Paris s'étendit & s'embellit par ses soins; il en fit paver les rues & augmenter l'enceinte. Les autres grandes Villes de son obéissance furent également ornées & réparées par ses ordres. Une police plus exacte y fut établie, & les grands chemins, mieux entretenus, furent purgés des brigands qui les infestoient. Les peuples voisins, & les Princes rivaux de la France, ne formèrent point d'entreprises contre elle, sans avoir lieu de s'en repentir. Tels furent, entre autres, Richard I, Jean-sans-Terre, & Henri III, Roi d'Angleterre; Gui de Thouars, Duc de Bretagne, & sur-tout l'Empereur Othon IV, & son allié Ferrand, Comte de Flandres, qu'il défit à la célèbre bataille de Bouvines, en 1214, avec une armée inférieure des deux tiers à la leur. Philippe, en mémoire de ce glorieux événement, fonda l'Abbaye de la victoire, près de Senlis.

Un autre événement de ce règne, non moins important, & plus utile qu'une bataille gagnée, est cet Arrêt célèbre de la Cour des Pairs, qui réunit pour toujours à la Couronne la Normandie & la plupart des autres Fiefs que les Rois d'Angleterre possédoient en France. Artus fils de Géoffroi, frère aîné de Jean-sans-Terre, devoit, comme nous l'avons dit ailleurs, monter sur le Trône d'Angleterre, à la mort du Roi Richard I, qui n'avoit point laissé d'enfans. Dépouillé par son oncle, il eut recours à Philippe-Auguste, souverain Seigneur de l'un & de l'autre. Ce Prince lui promit son appui, dans une cause où la justice avoit besoin d'être secondée par la force. Avec ce secours, Artus commença la guerre : mais son imprudence le fit tomber entre les mains de son adversaire, qui, foulant aux pieds la nature & les sermens, le poignarda lui-même au refus de tous ceux qu'il avoit sollicités à commettre ce crime. Une atrocité si révoltante fit horreur à tout le monde. C'étoit à Philippe, comme Sûzerain du coupable, qu'il appartenoit de le juger & de le punir. Jean-sans-Terre fut donc cité à la Cour des Pairs.

Il refusa d'y comparoître, & son crime ayant été prouvé, il fut déclaré coupable de parricide, de félonie & de trahison, & tous ses Domaines de France furent saisis & confisqués au profit du Roi, son Seigneur, conformément aux Loix de la féodalité. Une armée donna du poids à cet Arrêt, & en procura l'exécution. Ainsi la Normandie rentra sous l'obéissance de nos Rois, après avoir été près de trois cents ans sous une domination étrangère. La Touraine, l'Anjou, le Maine, le Poitou & une partie du Berri, eurent le même sort. Il ne resta plus que la Guienne au pouvoir des Anglois. Philippe auroit pu confisquer aussi cette Province; mais les troubles du Languedoc, causés par l'hérésie des Albigeois & par la Croisade, lui firent juger sans doute que le tems n'étoit pas venu, & qu'il falloit attendre des circonstances plus favorables. La France perdit ce grand Prince en 1223. Son règne, un des plus beaux qu'on trouve dans notre Histoire, avoit duré quarante trois ans.

XIII. SIÈCLE.

Celui de Louis VIII, fils & successeur de Philippe-Auguste, ne fut que de trois ans. Ce Prince qui avoit de la

XIII. SIÈCLE.

bravoure & des vues justes en matière de Gouvernement, entreprit de consommer la réunion totale des Terres possédées en fief par les Anglois, & il y auroit réussi en peu de tems, attendu le zèle avec lequel les principaux Seigneurs & toute la Nation se portèrent à le seconder. Mais le Pape Honorius III l'exhorta si fortement à tourner ses armes contre les Albigeois, que les préjugés du tems l'emportèrent sur le véritable intérêt de l'Etat. Deux motifs déterminèrent Louis à se prêter aux intentions du Pontife : la première fut une taxe extraordinaire sur le Clergé que Rome lui accorda, la seconde le transport & la concession qui lui fut confirmée de toutes les conquêtes faites par les Croisés sur le Comte de Toulouse. A peine ce Prince se fut-il engagé dans cette guerre, que la mort l'enleva dans la vigueur de son âge, en 1226, les uns disent pendant le siège d'Avignon qu'il avoit entrepris à la sollicitation du Pape, les autres, quelques mois après la conquête de cette Ville. Sa réputation dans les armes auroit égalé, peut-être même surpassé celle de son père, s'il eût fourni une plus longue carrière. Le surnom

nom de Lyon qu'on lui donna, caractérise sa valeur & son intrépidité dans les combats.

XIII. SIÈCLE.

Le règne de Louis IX qui remplit avec gloire plus d'une moitié du treizième siècle, est le plus beau sans doute aux yeux de la politique & de la Religion, dont il soit fait mention dans l'histoire de tous les peuples du monde. Ceux même qui ne regardent pas l'amour de la vertu & le goût de la piété comme des qualités nécessaires aux Souverains, conviennent que ce saint Roi est le plus parfait modèle qu'on puisse proposer aux Princes qui veulent gouverner suivant les règles de la justice & de la raison. Il n'avoit que douze ans, lorsqu'il fut appellé au Trône par la mort prématurée de Louis VIII, son père. Dans un âge si tendre, il montroit déjà l'esprit solide & juste, l'ame droite & honnête, la prudence, la modération, l'horreur du vice & les autres qualités éminentes, dont l'assemblage en firent dans la suite le prodige de son tems. Il dut en partie ce rare assemblage de tout ce qui contribue à former le grand Prince & le grand homme, à l'excellente éducation que la Reine Blanche de Castille, sa mère, lui avoit

donnée. Elle ne souffrit jamais que son fils s'éloignât de ses yeux, & passât même un instant, en des mains étrangères, tant qu'il eut besoin de sa vigilance & de ses soins. Elle craignoit pour lui la contagion de ces ames viles & mercenaires qui ne s'empressent autour des jeunes Princes que pour les corrompre de bonne-heure, afin de les maîtriser un jour, par les vices qu'ils travaillent à leur inspirer.

Le feu Roi avoit nommé Blanche de Castille, sa veuve, tutrice du jeune Louis, & Régente du Royaume, pendant sa minorité. Un Prince encore voisin de l'enfance, & le gouvernement d'une femme dont on ne connoissoit pas alors toute la capacité, parurent aux esprits inquiets & mécontens, des circonstances favorables pour secouer un joug qu'ils portoient avec impatience. La plupart des grands Vassaux se liguèrent ensemble dans la vue de forcer la Régente par leurs armes & leurs intrigues, à leur accorder ce que chacun d'eux vouloit obtenir. C'étoient les Comtes de Boulogne, de la Marche, de Dreux, de Champagne, & le Duc de Bretagne. Le Comte de Champagne,

Thibaut IV, si connu par son talent pour la Poésie, étoit le plus à craindre, comme le plus habile & le plus puissant. Mais sa légéreté jointe à la passion qu'il avoit conçue pour la Reine-mère, le rendit plus facile à gagner qu'il ne l'eût été à réduire. La Régente, sans favoriser son penchant, sut en profiter habilement, pour ramener Thibaut à l'obéissance, & l'attacher aux intérêts de son fils. C'étoit un coup d'Etat dans les conjonctures où l'on se trouvoit. Blanche se conduisit ensuite avec tant de prudence, qu'elle déconcerta tous les projets des autres rébelles, & le jeune Roi la seconda si bien par son courage, qu'ils furent obligés d'implorer tour-à-tour sa clémence, après avoir contribué à établir sa réputation par leur défaite. Le Roi d'Angleterre Henri III, qui vouloit recouvrer les Etats dont son père avoit été dépouillé sous le règne de Philippe-Auguste, entra dans la ligue des mécontens de France; mais il fut tellement humilié par les deux batailles que Louis gagna sur lui, à Taillebourg sur les bords de la Charente, & près de Saintes, qu'il se vit réduit à employer la médiation du Pape auprès du jeune Roi, pour obte-

nir la paix. Les conditions que le Vainqueur lui imposa, ajoutèrent à la gloire qu'il avoit eue de le vaincre, & lui firent mieux sentir la supériorité de Louis, que la victoire même.

Respecté de ses ennemis, adoré de son peuple, choisi par les Nations voisines, pour arbitre de leurs différends, Louis donna toute son attention au gouvernement de l'Etat. Il réforma les abus, & y maintint le bon ordre par de sages ordonnances. On connoît sous le nom *d'établissemens de S. Louis*, le Recueil des Loix que son amour pour le bien public lui avoit dictées. C'est une espèce de Code où il rassembla quelques réglemens des Rois, ses prédécesseurs, avec les siennes. La police intérieure, l'administration de la Justice, la sûreté publique, la distinction des différentes classes de Citoyens qui composent la Société & le maintien de l'autorité royale, en sont les principaux objets. Jaloux, non par orgueil, mais par amour de l'ordre, de cette autorité dont il n'abusa jamais, il en connut également l'étendue & les bornes, & jamais il ne se montra plus ferme que quand il fallut réprimer ceux qui atten-

tèrent à ses droits. Sa piété, qui le distingua entre tous les autres Monarques, & son respect pour les Ministres de la Religion, ne l'empêchèrent pas de s'opposer avec la plus grande vigueur aux entreprises de la puissance ecclésiastique, lorsqu'elle devint rivale de la sienne, & portée au-delà de ses limites. Pour achever de faire connoître ce grand Prince, nous ajouterons qu'il joignoit au courage, à la fermeté, aux lumières de l'esprit, & au talent des affaires, une simplicité de caractère, une candeur d'ame, & une innocence de mœurs qu'on auroit admirées dans un Religieux. Sensible à tous les maux qui affligent l'humanité, il fut aussi libéral à les soulager, qu'industrieux à perpétuer les secours qu'il assuroit à la portion souffrante de ses sujets. Aucun Souverain n'a fait tant d'établissemens utiles & durables en faveur des malheureux. Ce Prince, doué de tous les talens & de toutes les vertus qui font le grand Roi, mourut comme il avoit vécu, en héros & en Saint, sur les rivages d'Afrique, où son zèle, pour la propagation de la Foi, l'avoit conduit. Nous parlerons des deux Croisades qu'il entreprit,

XIII. SIÈCLE.

dans l'Article destiné au récit de ces pieuses expéditions. Il fut enlevé aux vœux de ses sujets en 1270, âgé de cinquante-cinq ans, après en avoir régné prés de quarante-quatre.

Philippe III, surnommé le Hardi, recueillit les derniers soupirs du saint Roi, son père, qui lui donna en mourant des règles de conduite dignes de sa profonde sagesse. Il rapporta ses précieux restes en France, & lui rendit les honneurs dûs à un Prince si justement regretté. Philippe hérita de la valeur & de la piété de Louis IX; sa douceur, sa clémence & son amour pour la justice, adoucirent le sentiment de la perte que les François venoient de faire. Le surnom de Hardi qu'on lui donna, caractérise l'intrépidité de son courage, qui sembloit croître au milieu des plus grands dangers. L'événement le plus remarquable de son règne, est la réunion des Comtés de Toulouse & de Poitiers, qui retournèrent à la Couronne par la mort d'Alphonse, Comte de Poitiers, frère de S. Louis, & de sa femme, fille unique de Raimond VII. La réunion du Comté de Toulouse s'opéra en exécution d'un traité

conclu en 1229, entre S. Louis & Raimond VII, par lequel elle avoit été ftipulée, & celle du Comté de Poitiers, en vertu de la loi des apanages, qui commençoit alors à être connue, & qui devint plus conftante dans la fuite, à mefure que les principes de la vraie politique fe perfectionnèrent. Philippe, rempli de refpect pour la mémoire de fon père, fe fit un devoir de conferver, & même d'augmenter les bons établiffemens qu'il avoit faits. Il ne l'imita pas moins dans fa fermeté à maintenir les droits de la puiffance royale. Il ne lui fallut qu'un feul exemple de févérité pour contenir les grands Vaffaux dans le devoir. Roger Bernard, Comte de Foix, en fut l'objet. Il avoit exigé à main armée l'hommage d'un Seigneur dont le fief relevoit du Comté de Touloufe, hommage qui n'étoit dû qu'au Roi depuis la réunion. Philippe, qui prévoyoit les fuites dangereufes d'une pareille entreprife, affiégea le rébelle dans fon Château, le prit, & le tint en prifon chargé de fers, une année entière. La crainte d'éprouver un pareil châtiment, empêcha les autres Seigneurs de rien faire qui pût le mériter. On

XIII. SIÈCLE.

fait remonter à ce règne l'origine des annobliſſemens en France, & celle du droit de joyeux avénement. Philippe, avoit porté la guerre en Rouſſillon & en Catalogne, contre Pierre III, Roi d'Arragon, l'un des principaux auteurs de cet horrible maſſacre des François du Royaume de Sicile, connu ſous le nom de Vêpres ſiciliennes, & ſes armes y faiſoient de grands progrès, lorſqu'il fut ſurpris par la mort en 1285, âgé de quarante ans & quelques mois. Son règne n'avoit duré qu'un peu plus de quinze ans.

Nous réſervons pour le XIVe. *ſiècle* l'hiſtoire de Philippe-le-Bel, & celle de ſes démêlés avec le Pape Boniface VIII, qui éclatèrent ſous cette époque.

Nous avons vu l'Eſpagne partagée entre pluſieurs Souverains, tant Chrétiens qu'Arabes, & toujours déchirée par des guerres de politique ou de Religion. Les diviſions des Princes entr'eux, & la jalouſie des Nations Eſpagnoles, qui ſe regardoient comme rivales, parce qu'elles formoient chacune un petit Etat gouverné par ſes Rois, & jaloux d'étendre ſes limites, faiſoient naître des intérêts, des prétentions qu'on ne ſavoit

décider que par les armes. Telle étoit, sur-tout au XIIIe. siècle, la situation des petites Monarchies chrétiennes qui occupoient différentes portions, plus ou moins étendues, de ce Continent, depuis les Pyrénées jusqu'à la mer & à l'embouchure du Tage ; car le Portugal étoit aussi devenu un Royaume, ainsi que nous l'avons dit, sous l'époque où il se forma. Les différens Trônes de Castille, de Léon, d'Arragon, de Navarre, étoient possédés par des familles qui se regardoient d'un œil envieux, & qui desiroient de pouvoir envahir réciproquement leurs domaines.

Cependant ces Familles royales, quoique divisées par la rivalité de grandeur & d'intérêts, s'unissoient par des mariages, & se communiquoient par-là leurs droits & leurs titres. La paix & l'union auroient dû être le fruit de ces alliances, & les liens du sang ajoutant une force nouvelle à l'intérêt commun, il devoit en résulter une espèce de confédération dont toute l'activité se seroit tournée contre le seul ennemi qu'elle auroit dû connoître, le Mahométan : mais on vit arriver tout le contraire. Les Princes & les Princesses d'Espagne, en

XIII. SIÈCLE.

passant d'une Maison dans une autre, par des mariages que le desir de s'agrandir faisoit ordinairement contracter, y portoient leurs droits, & en acquéroient d'autres qui devenoient une source intarissable de prétentions & de discordes. Les généalogies étant par cela même confuses & embarrassées, les branches d'une famille, en acquérant de nouveaux rameaux, perdoient souvent de vue le point qui les unissoit à la souche commune; & lorsqu'une succession étoit ouverte il se présentoit un si grand nombre de prétendans, qu'on ne pouvoit presque jamais démêler leurs titres par un examen paisible. Alors la justice & la Loi ne fournissant aucun moyen sûr de terminer les différends, le fer en décidoit. Il arrivoit encore souvent que, dans ces occurrences, la branche la plus puissante écartoit les autres, & que la guerre, qui manquoit rarement de s'allumer à ce sujet, opéroit la ruine totale des plus foibles. Ainsi les dissentions presque continuelles des Princes Chrétiens, furent le salut des Musulmans d'Espagne, & servirent de rempart à leur puissance.

D'un autre côté les divisions intes-

tines, qui ne règnoient pas avec moins d'animosité parmi les Sarrasins de ces contrées, furent très-utiles aux Rois Chrétiens, & leur donnèrent le tems de s'affermir. Depuis la destruction des Almohades & la chûte de leur Empire, les portions de l'Espagne qui leur avoient été soumises, furent déchirées par des guerres civiles, dont le terme ne pouvoit être que funeste. Si les Rois de Castille & d'Arragon, unis à leurs voisins, se fussent entendus, il leur eût été facile de chasser en peu de tems ces Infidèles. Il ne s'agissoit que de former une ligue entr'eux, &, sans abandonner leurs autres desseins particuliers, d'entretenir, à frais communs, un corps d'armée, qui n'auroit eu pour objet que d'attaquer & de poursuivre tous les petits Princes Mahométans dont la puissance s'étoit élevée sur les débris des Almohades. On s'est étonné que les Papes, si attentifs à étendre leur domination, & qui faisoient alors en Europe tout ce qu'ils vouloient, n'aient pas entrepris à cette époque, d'abolir le culte de Mahomet, qu'ils devoient abhorrer & comme Pontifes, & comme Chefs de la République chrétienne. Il n'eût été question

XIII. SIÈCLE.

que d'indiquer une Croisade pour cette entreprise ; une pareille expédition étoit plus facile à concerter, que celles d'outre-mer, & certainement elle eût eu des suites plus heureuses. Il est, dit-on, bien surprenant que ce projet, si conforme aux vues de ceux qui occupèrent le Saint-Siège, pendant ce siècle, & si analogue aux idées du tems, n'ait été proposé qu'en passant & comme au hazard par un seul d'entr'eux, sans que les autres l'ayent suivi, ni même qu'ils ayent paru en sentir l'importance. On ajoute qu'il n'est pas moins difficile à comprendre que les Monarques de l'Espagne chrétienne ne l'aient pas formé d'eux-mêmes. Tout devoit leur faire naître cette pensée, & sur-tout ce qui se passoit en Languedoc contre les Albigeois, d'autant plus que quelques-uns d'entr'eux y prirent beaucoup de part, comme alliés, ou comme ennemis des Comtes de Toulouse.

On a écrit que vraisemblablement les Princes chrétiens d'Espagne ne voulurent point de ce secours dangereux, & qu'ils aimèrent mieux déchirer eux-mêmes leur patrie, & la disputer aux Maures, que de la voir envahie par des

Croifés. Nous ne voyons pas fur quoi cette conjecture peut être appuyée. En effet, ne fait-on pas que les Papes jouiffoient alors d'une autorité fi étendue, fi révérée dans toute la chrétienté, que leurs Bulles y régloient tout? Il dépendoit donc abfolument d'eux, en publiant une Croifade contre les Maures, de prendre telles mefures qu'ils auroient jugé convenables pour affurer la tranquillité des Souverains d'Efpagne, & mettre leurs poffeffions hors d'infulte. Ils pouvoient encore fe borner à réunir tous ces Princes par le projet d'une guerre facrée, fans y appeller d'autres Nations. Dans l'un & l'autre cas, il n'y avoit rien à craindre pour eux, & certainement il eût mieux valu délivrer leur patrie du joug des Maures, que de la leur difputer, comme ils faifoient, par des guerres éternelles, qui les épuifoient prefque fans fruit.

XIII. SIÈCLE.

Quoi qu'il en foit, perfonne n'ignore que ce moyen d'anéantir le Mahométifme en Efpagne, fut tenté vers l'an 1213, par le Pape Innocent III. Il publia une Croifade contre les Maures dans tous les Etats de l'Europe chrétienne, & y attacha les mêmes Indul-

XIII. SIÈCLE.

gences, les mêmes privilèges qu'à celles d'Asie. On se porta d'abord à cette expédition avec une ardeur incroyable, & l'on vint de toute part grossir l'armée qui s'assembloit aux environs de Toléde : mais ce premier feu se ralentit tout-à-coup. Les maladies causées par l'intempérie de l'air & par les chaleurs excessives, firent de grands ravages parmi les troupes étrangères qui n'étoient point accoutumées au climat. La plus grande partie, dégoûtée d'une entreprise dont les difficultés l'effrayoit, repassa les montagnes, de sorte qu'il en resta peu sous les drapeaux. Alphonse IX, Roi de Castille & de Léon, étoit à la tête de cette expédition ; les Rois d'Arragon & de Navarre lui fournirent, conformément à leur promesse, tout ce qu'ils purent rassembler de soldats. Mais l'armée chrétienne étoit bien inférieure à celle du Miramolin, qui traînoit après lui quatre-vingt mille hommes de cavalerie avec une infanterie innombrable. Malgré cette disproportion de forces, les Sarrasins furent battus, & leur perte, au témoignage du Roi de Castille, faisant au Pape le récit de cette action mémorable, approcha de deux cent mille

hommes, tandis qu'il n'en resta que vingt-cinq sur le champ de bataille, du côté des chrétiens. Mais cette victoire, qui tient du prodige, n'eut pas d'autres suites, & cette Croisade fut aussi infructueuse que celle d'Orient. Ce n'est donc pas faute d'avoir excité les Princes chrétiens à la destruction des Mahométans, que leur puissance se soutint encore pendant quelques siècles en-deçà des mers; mais c'est que leur ruine ne pouvoit être opérée que par un concours de circonstances, que la Constitution politique d'Espagne & le génie de ses peuples ne pouvoient faire éclorre, dans les tems dont nous parlons.

Ferdinand III, Roi de Castille & de Léon, dont le nom a été consacré dans les fastes de la Religion, travailla plus efficacement que tous les autres Princes de son tems, à resserrer les bornes de la domination Musulmane. Il remporta sur eux de grands avantages en diverses rencontres; il leur enleva les Villes opulentes de Séville & de Cordoue, & conquit le petit Royaume de Murcie, où les Maures recueilloient la soie dont ils fabriquoient leurs plus belles étoffes. Alphonse X, son fils & son successeur,

le même qu'une partie des Seigneurs Allemands appellèrent à l'Empire de Germanie, après la mort de Conrad IV, conserva ses conquêtes & les accrut encore. Les Sarrasins n'avoient pas vu sur les différens Trônes d'Espagne, de Monarque chrétien qui eût eu sur eux un ascendant si marqué, ni des succès si continus. Ce Prince aima les sciences autant que la gloire; il leur donna tous les momens que les soins du Gouvernement & les devoirs de la Royauté ne remplissoient pas. Ce goût qu'il eut pour la Philosophie & les progrès qu'il y fit, lui méritèrent le nom de Sage. Les Tables astronomiques qu'il fit dresser, & auxquelles on assure qu'il travailla lui-même, sont un monument de l'application qu'il avoit donnée à l'étude du Ciel.

Nous n'avons parlé qu'en passant des affaires d'Italie & du Royaume de Sicile; mais les événemens dont cette partie de l'Europe fut le théâtre, sont trop importans pour les ômettre. Tout ce qui concerne les Papes sera traité en particulier dans l'Article VIII, spécialement destiné à cet objet. Ainsi nous nous bornerons ici à considérer uniquement ce

qui se passa dans les deux portions du Royaume de Sicile, après la mort de l'Empereur Frédéric II. XIII. Siècle.

Les Royaumes de Naples & de Sicile avec leurs dépendances, étoient passés dans la Maison de Souabe, par le mariage de Constance, fille de Roger II, dit le Jeune, héritière de ces États, avec Henri VI. Constance étoit le dernier rejetton de la Famille Royale des Princes Normands qui avoient conquis la Sicile par leur bravoure, au dixième siècle. Par une acquisition de cette importance, la Maison de Souabe devenoit la plus puissante qu'il y eût alors en Europe. Mais le tems de sa chûte approchoit, & l'accroissement de grandeur que lui procura la Couronne de Sicile, en fut la principale cause. Frédéric II fils & successeur de Henri VI, après avoir eu le Pape Innocent III pour tuteur, ne trouva que des ennemis dans tous les Pontifes qui montèrent sur le Saint-Siège après lui. Ce Prince, Souverain des Papes, comme Empereur, & leur Vassal, comme Roi de Sicile, ne put, tout habile qu'il étoit, allier ensemble les droits de la Souveraineté avec les devoirs humilians du vasselage. En effet,

XIII. SIÈCLE.

ces deux choses étoient difficiles à concilier dans une infinité de circonstances, où la majesté du Chef de l'Empire devoit éclipser & faire disparoître la dépendance du Prince soumis à l'hommage & au tribut, tandis que les Pontifes vouloient voir à leurs pieds le Feudataire de l'Eglise Romaine. Il naquit delà des prétentions réciproques, qu'on soutint par des entreprises où la justice ne fut pas toujours prise pour règle. Frédéric, malgré ses talens & sa puissance, fut la victime de ces funestes démêlés. Il mourut excommunié, laissant à Conrad IV, son fils, une guerre désastreuse à continuer, & tous les effets de l'autorité pontificale à redouter. Ce Prince avoit des talens pour la guerre & des troupes aguerries; il eut des succès, quoique les anathêmes lancés sur la tête de son père, fussent retombés sur la sienne. Mais il vécut trop peu, & Coradin son fils n'étoit alors qu'un enfant, livré aux soins d'un tuteur ambitieux & déjà soupçonné de deux parricides.

Ce tuteur, chargé de maintenir les droits du jeune Prince sur qui reposoit tout l'espoir de la Maison de Souabe,

étoit le célèbre Mainfroy, fils naturel de l'Empereur Frédéric II. Il défendit l'héritage de son pupille, de manière à persuader qu'il travailloit pour lui même, & la suite fit bien voir qu'il n'avoit pas d'autre but. Il étoit brave, actif, expérimenté dans l'art militaire, & les trésors de son père qu'il avoit trouvés à Lucéra, aujourd'hui Nocéra, dans le Royaume de Naples, le mirent en état de résister aux Papes & aux ennemis qu'ils lui suscitèrent. Il eut toujours l'avantage, parce qu'il étoit plus habile que les Généraux qu'on lui opposoit, & qu'il avoit de meilleures troupes; mais il étoit excommunié, comme ennemi de l'Eglise, & déclaré rébelle, comme un Vassal armé contre son Seigneur. Il lui devenoit impossible d'accomplir ses desseins, d'après la manière dont on voyoit les choses dans ce siècle, tant qu'il restoit sous les liens de cette double proscription. Il le sentit, & rechercha la paix, mais il ne put l'obtenir. La perte entière de la Maison de Souabe étoit jurée. Quatre Papes avoient négocié tour-à-tour avec la France & l'Angleterre, pour trouver un Prince qui voulût être le ministre de leur vengeance, en recevant de leurs

mains la Couronne de Sicile. Charles, Comte d'Anjou & de Provence, frère de S. Louis, l'accepta. Il vint en Italie avec une armée, & chercha Mainfroy qui ne l'évita point. Une bataille sanglante que ces deux rivaux se livrèrent dans les plaines de Bénévent, décida entr'eux du Trône qu'ils se disputoient. Mainfroy fut tué, & Charles demeura vainqueur : mais il usa mal de sa victoire; & au lieu de gagner l'affection de ses nouveaux sujets par la clémence & la douceur, il les aliéna par les châtimens qu'il exerça contre tous ceux qu'on soupçonnoit d'être attachés aux intérêts de Coradin.

Ce jeune Prince, digne par son courage du sang illustre dont il sortoit, ne put voir son héritage déchiré par un étranger, sans faire tout ce que son âge & ses forces lui permettoient pour le recouvrer. Il rassembla une armée, & passa en Italie avec Frédéric, Duc d'Autriche, son parent. La faction Gibeline, ennemie des Papes, & par conséquent de Charles d'Anjou, se déclara pour lui. Elle le reçut dans Rome, & lui rendit de grands honneurs. Delà il se mit en marche pour entrer dans la Pouille.

Charles s'avança pour l'arrêter. Ils se rencontrèrent près du lac Célano, le 22 Août 1268 : on se battit le lendemain avec un acharnement & une fureur égales de part & d'autre. L'armée de Conradin fut mise en déroute, & ce Prince, accompagné du Duc Frédéric, fut contraint de se déguiser en paysan pour se dérober au vainqueur. Ils alloient échapper aux recherches qu'on faisoit pour les découvrir, lorsqu'ils furent reconnus & arrêtés. Charles, aussi cruel dans ses vengeances, que S. Louis son frère étoit doux & modéré, déshonora sa victoire, en dévouant aux supplices tous les partisans de son adversaire, qui eurent le malheur de tomber dans ses mains. Il préparoit encore un traitement plus barbare à ses deux prisonniers, dont il auroit dû plaindre le sort & admirer le courage. Des Juges dignes d'être les ministres d'un tyran, les trouvèrent coupables, & ces jeunes Princes qui s'étoient comportés en héros le jour de la bataille, périrent sur un échafaud, aux yeux de Charles, qui voulut jouir de cet horrible spectacle.

Le sang des victimes que Charles avoit immolées à sa politique cruelle, ne tarda

XIII. SIÈCLE.

pas à trouver des vengeurs. Les Siciliens gémissoient sous le poids des impôts dont ils étoient accablés, & la dureté des exacteurs ajoutoit encore à la misère publique. D'un autre côté, les femmes & les filles de toute condition étoient sans cesse exposées à l'insolence des Officiers & des soldats François, genre de véxation plus révoltante pour une Nation jalouse à l'excès, que la surcharge même des impositions. Ils avoient beau se plaindre, on dédaignoit de les écouter, & toutes les violences restoient impunies. Poussés à bout, & réduits au désespoir, ils méditèrent les moyens de secouer le joug & d'accabler leurs oppresseurs. Le desir de la vengeance étoit le même dans tous les cœurs. Elle éclata le lendemain de Pâques, 30 Mars 1282, au moment où les cloches donnoient le signal pour l'Office de Vêpres. On fit main-basse sur tous les François, & on les égorgea sans pitié. La Ville de Palerme fut le premier théâtre de cette horrible boucherie, & la fureur se communiqua aux autres Villes, & l'on y commit les mêmes cruautés. C'est ce qu'on appelle *les Vêpres Siciliennes*. Quelques-uns prétendent que cette effroyable conspiration

avoit été préparée de loin, & concertée entre les principaux de la Nation, Pierre III, Roi d'Arragon, & Jean Paléologue, Empereur Grec, & que le ſecret, quoiqu'on eût été obligé de le confier à une infinité de perſonnes, fut gardé avec une fidélité dont il n'y a point d'exemple. D'autres ont écrit qu'une émeute ſubite du peuple de Palerme, excitée par les cris d'une femme qu'un ſoldat brutal outrageoit, avoit produit tout-à-coup cet affreux événement.

Pendant que ces horribles ſcènes rempliſſoient la Sicile de ſang & de carnage, pluſieurs Villes d'Italie ſe formoient en Républiques, à l'exemple de Gènes & de Veniſe. On voyoit que ces deux fameuſes Cités s'étoient rendues puiſſantes par le commerce & la liberté; on voulut participer à la conſidération qu'elles avoient acquiſe, & puiſer l'abondance dans les mêmes ſources. Les circonſtances étoient favorables à ce projet. Les factions Guelfes & Gibelines, en déchirant le ſein de l'Italie, avoient répandu l'eſprit d'indépendance, & les Croiſés, en traitant avec les Vénitiens & les Génois, avoient fait ſentir que de ſimples Villes peuvent s'égaler aux autres Puiſſances, par l'in-

XIII. SIÈCLE.

dustrie, mère des richesses. Ainsi Boulogne, Pise, Florence, secouèrent le joug des Empereurs, pendant les querelles qui armèrent ces Princes contre les Papes, & les Papes contr'eux. On les traita d'abord de rébelles ; mais quand on vit qu'elles étoient en état de se maintenir dans les droits de cette liberté qui leur étoit si chère, on la leur vendit, pour tirer au moins quelque avantage de ce qu'on ne pouvoit plus empêcher.

Il s'étoit déjà formé en Allemagne, sous le règne de Frédéric II, une société de Villes qui s'étoient unies pour la sûreté de leur commerce. Elle commença par Hambourg & Lubec, auxquelles un grand nombre d'autres se joignirent dans la suite. On les appella les Villes anséatiques, d'un mot Allemand qui signifie Ville maritime. On rapporte à l'an 1241, l'origine de cette confédération qui n'embrasse plus aujourd'hui que Brême & Dantzic, avec Lubec & Hambourg, auxquelles elle dut sa naissance.

XIII. SIÈCLE.

ARTICLE IV.

Dernières Croisades entreprises pour la conquête de la Terre-sainte.

NOUS avons vu que la cinquième Croisade destinée au secours des Chrétiens de la Syrie & de la Palestïne, avoit abouti à la conquête passagère de Constantinople. Mais l'armée qui fut employée à cette expédition ne renfermoit pas tous ceux qui avoient pris la Croix en conséquence des pathétiques exhortations de Foulques, Curé de Neuilly près Paris, que le Pape Innocent III employa dans cette occasion, comme ses prédécesseurs avoient employé d'abord l'Hermite Pierre, & ensuite S. Bernard, pour une semblable entreprise. Ceux qui s'étoient embarqués à Marseille, & d'autres qui étoient partis en droiture des ports de Gènes & de Venise pour se rendre en Asie, formoient deux corps d'armée considérables. Ils se joignirent au Roi de Jérusalem, Aimeri de Lusignan, pour marcher contre les Mahométans. Mais deux

XIII. SIÈCLE.

fléaux également redoutables ruinèrent en peu de tems ces bandes nombreuses d'Européens, avant qu'elles eussent rien fait d'utile aux chrétiens de ces cantons qu'elles vouloient venger. Ces deux fléaux étoient la peste & la discorde. Le premier causa tant de ravages parmi les Croisés, qu'il en périt la plus grande partie; le second, plus funeste encore, arma les Chrétiens les uns contre les autres, & le peu qui échappa au feu de ces cruelles dissentions, fut aisé à détruire, lorsque les Musulmans, sous la conduite de Daher, Sultan d'Alep, & l'un des fils de Saladin, s'avancèrent pour dissiper ces malheureux restes.

Le Roi Aimeri de Lusignan, plus connu sous le nom d'Amauri II, mourut dans ces entrefaites, & ne laissa point d'enfans d'Isabelle, fille d'Amauri I; mais cette Princesse avoit eu une fille nommée Marie, de son second mariage avec Conrad, Marquis de Montferrat. C'étoit l'unique héritière du Royaume de Jérusalem. Les Seigneurs ne pouvant s'accorder sur le choix d'un époux auquel cette princesse porteroit ses droits, convinrent entr'eux de s'en rapporter à Philippe-Auguste, Roi de

France. Parmi tous les Barons François qui pouvoient aspirer à l'honneur d'épouser une Princesse dont toute la dot se bornoit à des droits qu'il falloit faire valoir par les armes, Jean de Brienne, Comte de la Marche, fut préféré par le Roi Philippe, comme le plus capable, par sa valeur & sa prudence, de maintenir les Latins d'Asie dans le peu de possessions qui leur restoient.

XIII. SIÈCLE.

Le nouveau Roi ne tarda pas à se rendre en Asie pour épouser la Princesse Marie, & prendre possession de ses Etats. Il avoit du courage & de l'expérience, mais cela ne suffisoit pas; il lui falloit encore une bonne armée, afin d'attaquer, avec quelque espérance de succès, les Musulmans qui étoient maîtres de sa Capitale & des meilleures places du pays. Cette ressource lui manqua dans le tems qu'il en avoit le plus grand besoin, n'ayant pu conduire avec lui que trois cents Chevaliers, & un petit corps de Croisés, que le desir de se signaler par de beaux exploits, avoit déterminés à le suivre. Cependant, avec ce foible secours, il ne laissa pas de remporter quelques avantages, & de prendre quelques forteresses sur les Ma-

XIII. SIÈCLE.

hométans. Leurs divisions & leurs guerres intestines furent la cause de ces premiers succès. Mais ayant reconnu la foiblesse de leur ennemi, ils se réunirent pour tâcher de le détruire. Jean de Brienne se vit donc bloqué dans Acre, Ville forte à la vérité, mais dont les murs & le territoire formoient alors tout son Royaume. Pour surcroît d'embarras, il fut abandonné par le peu de Croisés qui l'avoient suivi. Découragés par leur petit nombre, & ne pouvant tenir contre les efforts réunis des armées Musulmanes, ils remontèrent sur leurs vaisseaux, & retournèrent en Europe.

Telle étoit la situation des affaires, & la fâcheuse extrémité où Jean de Brienne se trouvoit, lorsque Innocent III assembla le quatrième Concile de Latran, en 1215. Il y fut résolu qu'on feroit les plus grands efforts pour le recouvrement de la Ville sainte, & que tous les Princes chrétiens fourniroient des secours destinés à cette expédition. Les Evêques eurent ordre de prêcher eux-mêmes, & de faire prêcher cette nouvelle Croisade dans leurs Diocèses, par les hommes les plus éloquens, & de plus, il fut réglé qu'une partie des reve-

nus eccléſiaſtiques ſeroit appliquée aux frais de l'armement. A la voix des Paſteurs & des Prédicateurs zélés qui les ſecondèrent, l'enthouſiaſme ſe ranima de toutes parts. Les Souverains, les Prélats, les Seigneurs, les Bourgeois, & les gens de la Campagne, venoient en foule demander la Croix. Toute l'Europe s'ébranla, & on ne douta point que cette entrepriſe, mieux conduite & plus heureuſe que toutes les autres, n'aboutît enfin à l'entière deſtruction des Sarraſins. Les imaginations étoient tellement échauffées, que des troupes innombrables de jeunes enfans de diverſes Nations, ſe mirent dans l'eſprit que Dieu vouloit ſe ſervir d'elles, pour retirer la Ville-ſainte des mains infidèles. Ils s'aſſemblèrent avec un zèle & une réſolution de combattre les Muſulmans, au-deſſus de leur âge. Des Clercs, des Prêtres & d'autres perſonnes d'un âge mûr, ſe mirent à leur tête. Ils marchoient en criant tous enſemble, *Seigneur Jeſus, rendez-nous votre ſainte Croix*. Mais leur ſort fut auſſi déplorable, que leur ardeur étoit ſingulière. Ceux qui venoient d'Allemagne, ayant pris différentes routes, périrent de miſère. Ceux qui étoient

XIII. SIÈCLE.

XIII. SIÈCLE.

partis de France arrivèrent en assés grand nombre à Marseille, mais ils furent cruellement trompés par deux scélérats, qui s'étoient engagés à les conduire gratuitement en Palestine, sur leurs vaisseaux. Ces jeunes infortunés, comptant sur la bonne foi de leurs guides, s'embarquèrent avec joie, mais ils furent menés en Egypte, & vendus aux Sarrasins qu'ils espéroient chasser des saints lieux.

L'Empereur Frédéric II devoit prendre la conduite de la grande armée des Croisés. Nous avons vu les raisons qui l'obligèrent à différer; & le peu d'avantage que les chrétiens de Syrie retirèrent de son expédition, par une suite de la mésintelligence qui régnoit entre ce Prince & les Pontifes de Rome. André, Roi de Hongrie, prit sa place. A son arrivée, les Croisés de diverses Nations qui s'étoient rangés sous ses ordres, se mirent en marche pour aller, sans retard, à la rencontre des Musulmans, & profiter de l'effroi que ce puissant armement leur avoit inspiré.

Les Infidèles étoient commandés par le célèbre Coradin, Général habile, qui ne se voyant pas en état de soutenir le choc de l'armée chrétienne, se retira au-

delà du Jourdain, afin que ce fleuve lui servît de rempart. On ne jugea pas à propos de le suivre, mais on résolut le Siège de la forteresse du Thabor. C'étoit un château bâti sur la montagne de ce nom, qui commandoit toute la campagne, & qui empêchoit qu'on ne pût approcher de Jérusalem. Pour emporter ce fort, il falloit parvenir au haut de la montagne, & renverser les Troupes qui en défendoient les avenues, entreprise difficile & périlleuse. Mais les Croisés, animés par l'exemple du Roi de Jérusalem & des Seigneurs qui marchoient à leur tête, franchirent tous les obstacles. On étoit arrivé au sommet du Thabor, & on se préparoit à l'attaque de la forteresse, lorsqu'on s'apperçut d'un nouveau danger, auquel on n'avoit pas pensé d'abord. Coradin campé vers le Jourdain, pouvoit s'avancer en peu de tems au pied de la montagne, l'environner de toutes parts, couper les vivres aux chrétiens, & les faire périr sans tirer l'épée, dans un poste où ils ne pouvoient espérer de secours. Il étoit probable que le Général Sarrasin ne laisseroit pas échapper une si belle occasion de détruire son ennemi; il entendoit trop bien la guerre,

pour n'en pas profiter. Cette pensée, que Bohémond, Comte de Tripoli, d'intelligence, dit-on, avec les infidèles, appuya fortement, jetta la crainte & le découragement dans tous les cœurs. On se hâta de décamper, après quoi l'armée, que les fatigues & les maladies avoient considérablement diminuée, se sépara en plusieurs corps, qui, trop foibles & trop mal disciplinés, pour rien entreprendre d'important, repassèrent l'un après l'autre en Europe. Ainsi l'Asie vit pour la sixième fois, s'écouler & disparoître ces torrens de chrétiens occidentaux, que l'enthousiasme & le goût des aventures excitoient à passer les mers, pour acquérir de la gloire & gagner des indulgences.

On attribue le mauvais succès de cette Croisade, à l'entêtement du Légat, qui, sans expérience & sans capacité pour le métier des armes, vouloit s'attribuer le droit de commander les Troupes, & de régler arbitrairement le plan des expéditions. La Ville de Damiette, sur l'un des bras du Nil, conquise par les Croisés, après des efforts prodigieux de valeur & de patience, leur échappa bientôt par sa faute. Le Sultan Mélédin, frère de Coradin, offroit, pour la ravoir,

de restituer la vraie Croix, de rendre la Ville de Jérusalem, & d'en relever les murs, de remettre en liberté tous les prisonniers chrétiens, & de conclure une trève dont on auroit profité pour mettre ordre aux affaires du Gouvernement. Le Légat fit rejetter ces propositions qu'il regardoit comme un artifice du Prince Musulman, auquel il ne supposoit d'autre vue que d'éloigner les armées chrétiennes, afin de se livrer ensuite avec plus de liberté à l'exécution de ses mauvais desseins. Ce Prélat impérieux, nommé Pélage, Portugais de Nation, Evêque d'Albano & Cardinal, porta ses prétentions, jusqu'à disputer au Roi de Jérusalem la propriété de Damiette, parce que cette Ville étoit, disoit-il, la conquête d'une armée assemblée par les ordres du Pape, qui s'en étoit déclaré le Chef.

Ces disputes & la hauteur que Pélage mettoit dans toute sa conduite, ne pouvoient manquer d'avoir les suites les plus funestes. En effet, ses conseils ayant entraîné les Seigneurs Croisés dans le projet d'aller jusqu'au Caire, Capitale de l'Egypte, & d'en faire le Siège, on ne songea plus qu'aux préparatifs de cette

XIII. SIÈCLE.

grande entrepriſe. Mélédin qui craignoit toujours que la puiſſance Muſulmane ne ſuccombât enfin ſous le poids de ces armées nombreuſes que l'Europe ne ceſſoit de faire paſſer en Aſie, réitéra les offres de paix qu'il avoit déjà faites, y ajoutant la propoſition d'une trève de trente ans. Rien n'étoit plus avantageux, mais le Légat perſiſta opiniâtrément dans ſes idées. Mélédin ne penſa donc plus qu'aux moyens d'arrêter les Croiſés qui s'aveugloient ſur leurs véritables intérêts, & de recouvrer Damiette. Il y réuſſit au-delà de ſes eſpérances, par l'imprudence des Généraux dont Pélage dirigeoit tous les mouvemens. Ils vinrent camper dans une plaine, ſur les bords du Nil, à une égale diſtance du Caire & de Damiette, d'où ils tiroient leurs ſubſiſtances. C'étoit la ſaiſon des débordemens annuels du fleuve. Les eaux commencèrent à s'élever, & croiſſant de jour en jour, tout le camp en fut bientôt inondé. La communication avec Damiette fut coupée en même-tems par les Troupes que Mélédin avoit portées entre cette Ville & l'armée chrétienne. Preſſés par le danger de périr dans les flots, & par le manque de vivres, les

Croisés furent contraints à leur tour de demander la paix au Sultan; mais ils ne purent l'obtenir qu'en rendant Damiette, sans aucun des avantages qu'ils avoient refusés avec si peu de raison.

Le Saint Roi Louis IX, dont l'amour pour la Religion étoit si tendre & si généreux, paroissoit très-sensible à l'état déplorable où les Chrétiens du Levant se trouvoient réduits. Il ne pouvoit penser sans douleur, qu'après tant de sang répandu, les lieux consacrés par les Mystères de la Rédemption, restoient encore au pouvoir des infidèles. Ce vertueux Prince étant tombé malade, fit vœu de passer dans la Terre-Sainte, qui avoit besoin plus que jamais d'être secourue. Lorsqu'il fut hors de danger, on tâcha de lui persuader que son vœu ne l'obligeoit point, attendu qu'il l'avoit fait dans un état où la violence du mal ne lui permettoit pas de connoître toute l'étendue & toutes les suites de son engagement. On lui représenta d'ailleurs que la situation des affaires rendoit sa présence nécessaire dans le Royaume. Mais il ne répondit à ces remontrances qu'en renouvellant son vœu. Néanmoins

deux ans se passèrent avant qu'il pût l'exécuter.

Tous les préparatifs étant faits, Louis partit au mois de Juin de l'an 1248. Trois de ses frères, & un grand nombre de Seigneurs de la plus haute naissance, l'accompagnoient. La Reine son épouse, Marguerite de Provence, Princesse digne, par la solidité de son esprit & par ses vertus, d'être unie au plus grand Roi de son siècle, voulut aussi le suivre. Le trajet fut heureux, & le débarquement s'effectua malgré la résistance d'une armée Turque rangée en bataille sur le rivage. Bientôt après, Damiette défendue par tout ce que les Musulmans avoient de meilleures Troupes, tomba de nouveau au pouvoir des Croisés, qui l'avoient conquise deux fois. De si beaux commencemens annonçoient une suite de triomphes, & l'on ne se promettoit rien moins que la conquête entière de l'Egypte, à laquelle on comptoit ajouter sans peine celle de la Syrie, de la Palestine, & de tous les pays d'où le Christianisme avoit été banni par les sectateurs de Mahomet. Ces espérances furent encore soutenues par deux victoires que le Saint Roi rem-

porta ſur les infidèles, près de Maſſoure. Mais cette Ville devint le terme de ſes ſuccès. Le feu Grégeois conſuma les machines de guerre, les maladies déſolèrent le camp, les vaiſſeaux ennemis enlevèrent une partie des Troupes, & les vainqueurs furent bientôt réduits à demander la paix aux vaincus.

Le Roi leur offrit de rendre Damiette, & de ceſſer les hoſtilités, à condition que le Sultan prendroit ſoin des malades qu'on ne pourroit tranſporter, & qu'il n'inquiéteroit plus les Chrétiens de la Paleſtine. Le Prince Muſulman rejetta ces propoſitions; & malgré le délabrement de l'armée, où la diſette de vivres & les maladies faiſoient d'affreux ravages, il fallut ſe réſoudre à tenter la retraite ſous les traits de l'ennemi. Le Saint Roi ſe mit à l'arrière-garde, pour favoriſer la marche de ſes Troupes. Il étoit malade, & ſi foible, qu'il pouvoit à peine ſe ſoutenir. Les infidèles qui pourſuivoient l'armée chrétienne, en la harcelant, parvinrent enfin à l'envelopper. S. Louis fut pris, & preſque tous ceux qui l'accompagnoient. On évalue à vingt-mille hommes, le nombre de ceux qui tombèrent dans cette malheureuſe ren-

contre au pouvoir des Sarrasins. Saint Louis les racheta presque tous moyennant une somme de huit cent mille besans qu'il s'engagea à payer au Sultan. Les uns évaluent cette somme à cent mille marcs d'argent, & les autres seulement à quatre cent mille livres de notre monnoie actuelle.

Après ces funestes événemens, la Reine Blanche de Castille, qui gouvernoit le Royaume pendant l'absence de son fils, l'exhortoit à revenir en France, où les besoins de l'État le rappelloient. Mais il voulut passer en Palestine, pour satisfaire sa dévotion par la visite des lieux saints. Il y resta quatre ans qu'il employa, selon son caractère généreux & bienfaisant, à réparer les Villes qui restoient aux Chrétiens, & à tirer des fers ceux que les Sarrasins avoient pris dans cette guerre & dans les précédentes. Il partit enfin, mais resolu de revenir encore & de tenter une nouvelle expédition, sitôt que la perte immense d'hommes & d'argent qu'il venoit de faire, seroit réparée.

Cette résolution ne fut exécutée qu'en 1269, treize ans après le retour du Roi en France. Les revers qu'il avoit éprouvés

XIII. SIÈCLE.

en Asie devoient le dégoûter pour toujours de ces guerres lointaines qui n'avoient servi jusques-là qu'à dépeupler l'Europe & à l'appauvrir. Mais cette fois-ci, ce n'étoit pas vers la Palestine que S. Louis se proposoit de tourner ses pas. On a prétendu que le Roi de Tunis lui avoit communiqué par des voies secrètes, le dessein où il étoit d'embrasser la Religion chrétienne, & que l'armée conduite par Louis, devoit se rendre en Afrique pour fournir à ce Prince une occasion d'accomplir son pieux desir. On a dit aussi que Charles d'Anjou, Roi de Sicile, avoit engagé son frère à porter la guerre de ce côté-là, parce que le Roi de Tunis lui refusoit le tribut qu'il payoit à ses prédécesseurs. Quoi qu'il en soit, Louis ayant à sa suite un grand nombre de Seigneurs François, & les Princes ses fils, se rendit à Aigues-Mortes, où l'on devoit s'embarquer. La descente sur les côtes d'Afrique se fit sans obstacle. Dès qu'on fut à terre, on s'empara d'un fort bâti sur les ruines de l'ancienne Carthage, & l'on campa sous les murs de Tunis. Mais au bout de quelques semaines, des fiévres pestilentielles, & la dyssenterie commencèrent à ravager l'ar-

mée. Ce mal fit des progrès rapides ; le S. Roi en fut lui-même attaqué, & sa mort qui suivit de près, jetta la consternation dans tous les cœurs. La Ville de Tunis qui étoit bloquée, ne pouvoit pas tenir long-tems. Mais la perte qu'on venoit de faire, fit évanouir toute idée de conquête, & l'on ne songea plus qu'à s'éloigner d'un rivage que la mort du plus grand Roi qui eût encore gouverné la France, rendoit odieux. Cette Croisade est la dernière de celles qui ont eu pour objet de combattre les Mahométans, destructeurs du culte de J. C. dans les contrées où il avoit été le plus florissant durant plusieurs siècles, & de leur enlever les conquêtes qu'ils avoient faites sur les Chrétiens, par la force & la violence.

Si quelques-unes de ces pieuses expéditions méritoient d'attirer les bénédictions du Ciel, c'étoient assurément celles dont S. Louis s'étoit rendu le Chef. Ce Prince ne les entreprit que par des vues pures & désintéressées. D'ailleurs, ses vertus avoient quelque chose de si touchant, que les infidèles eux-mêmes n'y furent pas insensibles. Les Historiens de son tems ont rapporté que le *Vieux de la*

Montagne, Prince des Assassins, ayant entendu parler du projet qu'il avoit formé de passer en Asie avec une puissante armée, envoya deux de ses sujets pour l'assassiner; mais qu'ensuite apprenant que c'étoit le Monarque le plus juste & le plus religieux qu'il y eût au monde, il l'avoit fait avertir du danger qui le menaçoit. Les mêmes Historiens ajoutent qu'en effet les deux meurtriers furent arrêtés à Marseille, d'où ils comptoient passer en France, pour exécuter leur noir dessein, & que S. Louis les renvoya à leur Maître, chargés de présens. Cette conduite généreuse d'un Barbare qui faisoit trembler tous les Souverains d'Asie au milieu de leur Cour, donne à connoître combien la réputation du Saint Roi s'étendoit au loin, & combien sa personne étoit révérée.

XIII.
SIECLE.

ARTICLE V.

Réflexions sur les Croisades. Leur influence sur les divers états de l'Europe, relativement à la politique & aux mœurs.

LES Chrétiens d'Europe ne manquoient-ils pas à la justice, première Loi des Nations comme des particuliers, en s'armant contre les Sarrasins, qui avoient dépouillé les Empereurs d'Orient de leurs plus belles Provinces, & en venant hostilement de toutes les contrées de l'Occident, enlever à des conquérans inhumains, la Ville de Jérusalem, berceau du Christianisme, dont ils s'étoient emparés par le fer & le carnage ? Les Souverains ne s'écartoient-ils pas des régles de la bonne politique, en permettant ces armemens dont il n'y avoit point d'exemple, ces émigrations qui durerent près de deux siècles, & en se mettant eux-mêmes à la tête de ces expéditions lointaines, dont il étoit si probable qu'ils ne recueilleroient d'autre fruit que l'épuisement de la population

& des finances dans leurs Etats? Les Papes, comme Chefs de la Religion & Ministres de paix, devoient-ils provoquer les fidèles à ces entreprises sanguinaires, les y entraîner par leurs exhortations, & répandre sur eux les trésors spirituels, pour les exciter par un motif de piété à porter la guerre en Asie?

Ces questions ont été souvent proposées depuis quelque tems, par des Ecrivains François & par des Etrangers; & dans le nombre de ceux qui ont entrepris de les résoudre, il en est peu qui aient considéré quels étoient les tems, les circonstances, les préjugés dominans, & l'esprit géneral des siècles où les Croisades ont pris naissance. La plupart n'ont consulté que leurs opinions particulières, ou les idées modernes, & n'ont puisé leurs réponses que dans des maximes inconnues aux hommes & aux siècles qu'ils ont entrepris de juger. Cette manière de procéder dans une discussion dont l'objet est de soumettre ce qui s'est passé dans des tems d'ignorance & de barbarie au Tribunal d'une raison perfectionnée, ne doit aboutir qu'à des résultats faux & hazardés. Les défenseurs de l'antiquité savante veulent que, pour se mettre en

XIII. SIÈCLE.

état d'apprécier avec équité, les grands Ecrivains qu'elle a produits, & le mérite de leurs ouvrages, on se transporte au siècle où ils ont vécu, qu'on en étudie les usages, le génie & les mœurs, & qu'on se rende en quelque sorte contemporain d'Homère, de Pindare, si l'on veut connoître leurs beautés & leurs défauts. Cette règle est juste, & l'on sait combien de jugemens peu réfléchis, combien de décisions peu exactes, ont été mises au jour, faute de l'avoir suivie. Mais si ce principe est vrai en Littérature, il ne l'est pas moins en Morale & en Politique. Vouloir prononcer sur la conduite des Princes & des Nations, que le tems sépare de nous par de si longs intervalles, & ne prendre pour règle de nos arrêts, que les principes & les idées modernes, c'est manquer tout ensemble aux loix du raisonnement & à celles de l'équité. Pour ne pas tomber dans ce double inconvénient, en jugeant les Pontifes, les Souverains & les Peuples, dans le projet & l'exécution des Croisades, & les Croisades elles-mêmes, sortons de notre siècle, écartons les connoissances & les lumières que nous n'aurions point acquises, si les hommes qui

nous ont précédés n'eussent pas fait de grandes fautes ; prenons les préjugés, & même les erreurs de ces tems éloignés, & fermant les yeux sur l'état actuel des choses, plaçons-nous dans les circonstances où se trouvoient nos pères, lorsque l'enthousiasme des Croisades s'alluma tout-à-coup en Europe.

D'abord on n'ignore point qu'avant la première Croisade, les Princes chrétiens d'Occident, trop occupés chez eux, tantôt à réprimer des vassaux inquiets, & tantôt à venger des injures personnelles, étoient dans une profonde indifférence à l'égard de l'Orient, & de tout ce qui s'y passoit. Toute l'Europe étoit alors dans un état de guerre habituel. Attaquer & repousser, méditer une entreprise contre son ennemi, ou se rétablir d'une défaite pour être en état de combattre avec plus d'avantage, c'étoit-là que se bornoient les vues & l'activité de quiconque possédoit un Royaume, un Comté, des Domaines, ou même un simple Fief. Sans les pélerinages que la dévotion rendoit fréquens, on auroit presque entièrement ignoré dans nos climats, les événemens qui changèrent la face de l'Asie, & l'état malheureux de la société chrétienne au-delà des

mers. Toute la communication que les peuples d'Occident entretenoient avec ceux du Levant, se réduisoit aux voyages de la Terre-Sainte, que la piété faisoit entreprendre.

Depuis la conquête des Arabes, on se réunissoit par troupes, dans ces voyages de long cours, pour se défendre contre les petites armées qui se portoient dans les défilés, ou qui parcouroient les plaines, dans le dessein d'attaquer les Pélerins, & de les dépouiller. Ces rencontres occasionnoient de tems en tems des combats entre les pieux Voyageurs & les Mahométans. Ainsi les Chrétiens d'Europe qui alloient visiter les saints-Lieux, remplis d'ailleurs des idées guerrières dans lesquelles ils avoient été nourris, s'accoutumèrent, par le motif de leur propre sûreté, à joindre l'usage des armes aux exercices dévots par lesquels il leur étoit ordonné de sanctifier leur Pélerinage. Pendant la route & le séjour, ils s'instruisoient des révolutions qui changeoient la face des affaires dans l'Orient, des progrès que les Musulmans faisoient chaque jour dans ces contrées, des maux infinis qu'ils causoient aux Chrétiens d'Asie, & des pertes déplorables que le

Christianisme ne cessoit d'éprouver, dans ces mêmes lieux, qui avoient été si long-tems le théâtre de sa gloire. De retour en Europe, ils racontoient ce qu'ils avoient appris ; ils peignoient des couleurs les plus vives, les dangers qu'ils avoient courus, les attaques qu'ils avoient été obligés de repousser par le fer, la barbarie des Sarrasins, & la triste situation des Chrétiens sous des tyrans aussi dépourvus de Religion que d'humanité. Leurs relations faisoient couler des larmes ; on admiroit leur courage, on plaignoit le sort des fidèles exposés à toute la haine des Mahométans & l'on se représentoit ces cruels ennemis du Christianisme, comme une espèce d'hommes aussi féroces, aussi altérés de sang, que les tigres & les lions qui leur disputoient les déserts d'où ils étoient sortis. Mais on n'alloit point au-delà de ces foibles sentimens, & la pensée d'assembler des armées, pour essayer de reconquérir sur les Sarrasins, ce qu'ils avoient enlevé aux Empereurs de Constantinople, ne venoit à personne.

Les impressions d'une piété stérile auroient été sans doute la seule marque de sensibilité, que les Chrétiens d'Occident auroient donnée à leurs frères tyran-

XIII. SIÈCLE.

nisés par les Sectateurs de Mahomet, si les Empereurs Grecs n'eussent imploré leurs secours contre ces voisins redoutables. En effet, malgré les discordes qui s'allumoient entr'eux, & les révolutions qui leur donnoient souvent de nouveaux Chefs, les Musulmans, de quelque Nation qu'ils fussent, Arabes, Curdes, Turcs, Mamelucs poussoient leurs conquêtes en Asie, avec une activité qui sembloit croître au lieu de s'affoiblir, en se développant au loin. Depuis l'Euphrate, jusqu'aux rivages de la mer d'Ionie, ils avoient envahi les plus belles Provinces de l'Empire, sans compter l'Egypte & les autres pays dont ils s'étoient emparés, depuis l'embouchure du Nil jusqu'à l'Océan ; & plus d'une fois leurs armées victorieuses avoient fait trembler les successeurs de Constantin dans les murs de leur Capitale. Affoiblis par tant de pertes, & sans cesse menacés d'en éprouver encore, ces Princes tournèrent leurs regards vers l'Occident ; & malgré les préventions qui avoient jetté des germes de défiance entre les Grecs & les Latins, ils espérèrent que l'Europe chrétienne ne refuseroit pas de prendre leur défense, encore

contre les destructeurs de la Religion qu'ils professoient, les uns comme les autres. XIII. SIÈCLE.

Ils ne se trompoient pas. L'Europe étoit pleine de braves toujours armés, de Chevaliers ennemis du repos, qui cherchoient en tous lieux des occasions d'exercer leur courage, & de se faire un nom, par des exploits qu'on pût citer pour exemples. Ainsi lorsque les Ambassadeurs d'Alexis Comnène parurent au Concile qu'Urbain II célébroit à Plaisance en 1095, la demande qu'ils étoient chargés de faire, au nom de leur Maître, fut accueillie par le Pontife, les Prélats & les Grands, d'une manière qui dût les satisfaire. Ils exposèrent les progrès journaliers des Mahométans, non moins ennemis de la foi chrétienne, que des Souverains de Constantinople; les maux de toute espèce dont ils accabloient, sans relâche, les Chrétiens des pays qu'ils avoient subjugués; & les besoins de l'Empire qui se voyoit à la veille de tomber au pouvoir de ces infidèles, avec les Provinces qu'il possédoit encore; ils conjurèrent le Pape d'employer sa médiation auprès de tous les Rois d'Occident, pour les engager à faire une ligue

XIII. SIÈCLE.

puissante contre des Barbares qui avoient inondé l'Asie du sang chrétien, & ils promirent que l'Empereur uniroit ses armes à celles des Princes Latins pour le recouvrement de la Terre-Sainte, & l'entière destruction du Mahométisme. Ces représentations étoient appuyées sur des motifs si touchans, & les promesses dont on les accompagnoit étoient si avantageuses à la Religion, que le Chef de l'Église auroit cru manquer à son devoir, en refusant au Prince Grec ce qu'il attendoit avec raison de son zèle & de sa charité.

D'un autre côté, les Chrétiens répandus dans la Syrie, la Palestine & l'Asie mineure, qui gémissoient sous le joug des Musulmans, tourmentés, persécutés avec fureur, vexés dans leurs personnes, leurs biens & leur Religion, écrivoient des lettres pathétiques aux Souverains Pontifes, & faisoient passer en Europe des relations touchantes de leurs humiliations & de leurs infortunes. Dans ces tableaux si propres à émouvoir les cœurs sensibles, ils se représentoient, soumis à des Maîtres durs & capricieux, gênés dans leur culte, insultés à cause de leur foi, exposés à perdre d'un instant à

l'autre leurs propriétés, & même leur vie, sur le moindre prétexte, toujours menacés de périr eux & leurs familles par le fer ou par le feu, en un mot, vivans comme les premiers fidèles au milieu des persécuteurs. Ils ne voyoient de soulagement à leurs maux que dans la commisération des Chrétiens d'Occident, dont le zèle pour la foi, & le courage héroïque étoient renommés dans tout l'Univers. Ils les invitoient par leurs souffrances & leurs larmes, à venir les délivrer du honteux esclavage que de cruels usurpateurs rendoient chaque jour plus difficile à supporter.

Ces descriptions & ces plaintes déjà si intéressantes, l'imagination de ceux qui les entendoient, y ajoutoit encore; car cette faculté de l'ame est plus forte chez les peuples indociles & guerriers, tels qu'étoient alors tous ceux de nos contrées, que chez les Nations contenues par le frein des loix, & adoucies par un grand usage de la société. On se figuroit les Eglises pillées ou détruites, le culte divin supprimé faute de Ministres ou de liberté, des Villes incendiées, leurs habitans massacrés, les hommes égorgés par milliers, les femmes & les

filles abandonnées à la brutalité du soldat. On croyoit voir la Ville sainte & tous les lieux honorés de la présence du Sauveur, profanés par les impiétés du Musulman. On pensoit entendre les gémissemens des malheureux Chrétiens livrés sans défense à toute la fureur des Sarrasins, & l'on se peignoit sous les traits les plus horribles, ces destructeurs du Christianisme, qui joignoient tout l'emportement d'un fanatisme aveugle, au droit de la victoire, dont les effets sont si cruels chez les Nations barbares.

Le germe de l'enthousiasme étoit donc tout formé dans les esprits & dans les cœurs, lorsque le Pape Urbain II proposa au Concile de Clermont, en 1095, l'association sainte à laquelle on donna le nom de Croisade. Ce feu qui commençoit à se manifester, n'attendoit plus qu'un choc assez fort pour le faire éclater au-dehors par une explosion soudaine, & propre à le répandre de tous côtés en peu de tems. Quelques auteurs ont assuré (le judicieux Abbé Fleury est de ce nombre) qu'Urbain, réunissant tous les Princes chrétiens dans le projet d'une entreprise commune, pour la conquête de Jérusalem, avoit intention de

faire cesser les guerres particulières qui désoloient toute l'Europe, & dont la trève de Dieu n'avoit pû arrêter le cours. S'il eut en effet ce dessein, sa mémoire doit être chere aux hommes; car il est certain que les Croisades, en proposant un nouvel objet à l'esprit guerrier, qui étoit celui de tous les peuples d'Occident, tournèrent contre les Sarrasins les forces que les Chrétiens employoient à s'entre-détruire. On a dit encore qu'il vouloit par-là mettre l'Italie & les autres parties méridionales de l'Europe à couvert des entreprises que les Mahométans d'Afrique & d'Espagne auroient pu faire, en empêchant ceux d'Asie de leur envoyer des secours. Il est évident que si cette autre vue est entrée parmi les motifs qui ont fait agir l'auteur des Croisades, on doit le regarder comme le politique le plus habile & le plus prévoyant de son siècle. Car depuis l'institution des guerres saintes, la puissance des Musulmans établis au Midi de l'Europe, est toujours allée en décroissant.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, qui ne nous paroissent pas sans fondement, il est certain que d'après les idées qui dominoient alors, & qui servoient de

XIII. SIECLE.

règles à la conduite des hommes, le Chef de l'Eglise ne pouvoit se dispenser de favoriser les demandes si justes de l'Empereur Grec, de seconder les desirs des chrétiens persécutés en Asie par les Mahométans, & de se déclarer le Chef d'une expédition qui tendoit principalement à rétablir la Religion chrétienne dans les pays d'où l'Islamisme intolérant & sanguinaire l'avoit bannie. Dès qu'on regardoit les Sarrasins comme des usurpateurs, & les Chrétiens qu'ils avoient soumis par la force, comme des victimes injustement opprimées, est-il étonnant qu'on ait pris la résolution de repousser les uns, de délivrer les autres, & qu'on ait employé à l'exécution de ce projet les mêmes moyens dont les premiers s'étoient servis pour dépouiller & asservir les seconds? Les armes n'étoient-elles pas alors, comme aujourd'hui, la seule voie dont les Nations puissent faire usage pour reprimer les injustices qu'elles éprouvent, & venger les outrages qu'elles reçoivent.

A considérer la chose dans son principe, cette guerre étoit donc proprement l'affaire des Empereurs d'Orient & des Chrétiens d'Asie. Les peuples d'Occi-

dent n'y entrèrent d'abord que comme auxiliaires. Si dans la suite elle leur devint personnelle, ce fut une conséquence inévitable des conquêtes qu'ils firent sur les infidèles, & des établissemens qu'ils formèrent dans les pays d'où ils les chassèrent. Cette nouvelle patrie qu'on s'étoit faite sous un Ciel étranger, par tant de sang répandu, il fallut bien la défendre contre un ennemi qui étoit toujours sur pied, & dont on ne pouvoit se garantir qu'en travaillant sans relâche à l'affoiblir. Par une suite également nécessaire des événemens de la guerre, les Latins établis dans ces climats essuyèrent des pertes, des malheurs; & pour les réparer, ils implorèrent le secours de leurs frères d'Europe. Ceux-ci, chez qui le même esprit régnoit toujours, accouroient de tous côtés à la voix de leurs frèree d'Orient qui les invitoient. Ainsi les armées se succédèrent les unes aux autres, par un enchaînement de succès & de revers, qui naquirent inévitablement de la première entreprise. L'honneur & la Religion se réunissoient pour exciter le courage, & le zèle de la foi donnoit une nouvelle force à l'amour de la gloire. D'ailleurs on considéroit Jéru-

XIII. SIÈCLE.

salem & la Palestine comme le patrimoine commun de toutes les Nations chrétiennes. Dejà cette ardeur si vive & si opiniâtre de la noblesse & du peuple, que les défaites, la captivité, les maladies pestilentielles, & mille autres accidens fâcheux ne purent ralentir, qu'après deux siècles de tentatives inutiles & de revers continuels.

Les privilèges attachés par les Papes à ces guerres sacrées, n'ont pas peu contribué à perpétuer si long-tems en Europe, la première impulsion reçue & communiquée avec tant d'impétuosité. La Croisade tenoit lieu de toutes les pénitences qu'on avoit méritées, & fournissoit un moyen facile d'expier tous les crimes qu'on avoit commis. Outre ce premier avantage, bien considérable sans doute, pour des hommes qui vivoient depuis long-tems dans la licence & les désordres inséparables de la profession des armes, la personne & les biens des Croisés étoient inviolables tant que duroit leur service; ils ne pouvoient être poursuivis à raison de leurs dettes; les foudres de l'Eglise accabloient tous ceux qui osoient profiter de leur absence pour leur nuire; ils pouvoient aliéner leurs

terres sans la permission du Seigneur féodal dont elles relevoient ; & s'ils, mouroient les armes à la main contre les infidèles, tout concouroit à leur persuader, qu'en qualité de Soldats de J. C. & de défenseurs de la Religion, ils iroient partager la félicité des Saints dans le Ciel.

La politique des Souverains qui épioit les occasions de rappeller dans leurs mains, l'autorité dont tant de vassaux, plus ou moins puissans, les avoient dépouillés, contribua de son côté à la durée des Croisades. En effet, ces vassaux inquiets & toujours mal soumis, qui portoient le trouble & la confusion dans le sein des Etats, qui prenoient souvent les armes contre leurs Maîtres, & qui ne connoissoient de Supérieurs que quand ils avoient besoin d'être secourus, alloient porter au loin & leur ambition jalouse, & leur esprit turbulent, en s'enrôlant dans les guerres saintes. Tant qu'ils étoient occupés au-delà des mers, leurs Suzerains plus tranquilles, avoient le tems de réparer les abus, de faire observer les Loix, & de rentrer sans tirer l'épée dans l'exercice de leurs droits usurpés. Delà-vint que dans presque tous les

XIII. SIÈCLE.

traités conclus vers cette époque, entre les Rois & leurs vassaux, après des guerres où ces derniers avoient succombé, nous voyons que la principale condition imposée aux vaincus, est toujours le voyage de la Terre-Sainte, & la guerre contre les infidèles pendant un certain nombre d'années. Les Princes n'avoient guère de plus grand intérêt que d'éloigner des sujets dont le penchant à l'indépendance étoit la cause ordinaire de tous les maux qui désoloient la Patrie.

La plupart des Historiens & des Critiques attribuent le mauvais succès des Croisades aux mœurs dissolues des Croisés, à leur trop grand nombre, à l'indiscipline de ces armées immenses, au défaut d'union entre les Chefs, & à l'intempérie du climat sous lequel on avoit à combattre. Ces différentes causes ont beaucoup contribué sans doute à la prompte destruction des Troupes innombrables d'Européens qui passèrent en Asie, comme pour l'engloutir, & dont il restoit à peine quelques milliers d'hommes, peu de tems après leur arrivée. Mais elles ne sont pas les seules, & d'autres causes non moins actives, non moins funestes, ont concouru toutes ensemble, ou sépa-

rément, à produire le même effet. Voici les principales : 1°. la perfidie des Grecs, qui, redoutant les Croisés, après les avoir appellés à leur secours, les égarèrent dans des routes trompeuses, leur refusèrent des vivres, empoisonnèrent même le peu qu'ils leur en fournissoient à grand prix, & se lièrent avec les Sarrasins pour les faire périr. 2°. L'ignorance où l'on étoit alors des pays où l'on portoit la guerre : on connoissoit à peine les routes principales, mais on ne savoit rien de tous ces détails de positions locales, qu'une topographie exacte doit mettre sous les yeux des Généraux, s'ils veulent éviter les fausses démarches & profiter de celles de l'ennemi. 3°. La nécessité, par conséquent, de s'en rapporter à des guides ignorans ou gagnés, qui trompèrent souvent par mal-adresse, & plus souvent encore par trahison, ceux qui ne pouvoient faire autrement que de se mettre sous leur conduite. Plus d'une fois les Croisés sans rien soupçonner, se trouvèrent engagés par des chemins inconnus, tantôt dans des déserts arides, où ils ne trouvèrent ni vivres, ni sources d'eau, ni fourrages ; & tantôt dans des gorges de montagnes, où ils furent

XIII. SIÈCLE. écrasés par les Arabes qui s'étoient emparés des hauteurs. 4°. Le défaut de plan raisonné de la part des Chefs, & convenu entr'eux; plan si nécessaire pour fixer l'ordre des opérations militaires, & en assurer le succès. On marchoit au hazard, on combattoit de même, & la valeur mal dirigée, ou victime de sa confiance, alloit presque toujours donner dans les piéges que l'ennemi lui tendoit. 5°. Le manque de magasins & d'approvisionnemens pour la subsistance des armées; le peu de vivres qu'on embarquoit, se trouvoit ordinairement épuisé lorsqu'on arrivoit, de manière qu'on étoit bientôt réduit à la plus affreuse disette, par la multitude infinie de bouches qu'il y avoit à nourrir, & par la précaution que prenoient ordinairement les Sarrasins de ravager les campagnes. 6°. Le systême féodal que les Seigneurs Croisés portèrent avec eux. Il ne connoissoient pas d'autre forme de Gouvernement, & ils assujettirent leurs conquêtes aux usages par lesquels l'Europe entière se régissoit alors. Il en résulta les mêmes inconvéniens & les mêmes désordres qui rendoient les peuples d'Occident si misérables & si vicieux

On vit naître entre les Barons Latins qui se firent des établissemens un peu considérables en Asie, la même indépendance, les mêmes rivalités, les mêmes guerres d'orgueil & de vengeance, en un mot, les mêmes principes de destruction, dont la France & les autres Etats de notre continent éprouvèrent si longtems les funestes effets.* Qu'on réunisse toutes ces causes du mauvais succès des Croisades, qu'on fasse attention aux nouveaux degrés d'énergie qu'elles acquirent en se combinant les unes avec les autres, par les diverses circonstances que les événemens firent éclore, & l'on ne sera point surpris qu'un nombre si prodigieux de Guerriers, conduits en Asie par l'espoir des conquêtes, n'y ait trouvé que des tombeaux.

Ceux qui ont jugé les Croisades avec tant de rigueur, plutôt, comme nous l'avons dit, en les considérant d'après l'événement qui fut malheureux, que d'après les motifs qui étoient respectables, ou du moins spécieux, paroissent mieux fondés lorsqu'ils blâment l'abus qu'on en fit dans la suite. D'abord ces expéditions lointaines n'ayant pour objet que la défense des Chrétiens opprimés

XIII. SIÈCLE.

par les infidèles, & le recouvrement des contrées où le Christianisme avoit pris naissance, envahies sur leurs Maîtres légitimes par d'injustes ravisseurs, elles ne présentoient rien de contraire aux principes de la Religion & de l'équité naturelle. Mais lorsqu'on les étendit aux Hérétiques, aux Payens du Nord de la Germanie, & même aux Princes qui n'avoient pris les armes contre des Pontifes ambitieux, que pour maintenir leurs droits & leur autorité, elles choquoient si ouvertement les maximes de douceur & d'humanité consignées dans l'Evangile, qu'elles devoient inspirer autant d'éloignement, que les premières avoient excité d'émulation. Cependant nous voyons qu'on s'y porta, sur-tout en France, avec le même enthousiasme, que si l'on se fût encore proposé d'arracher Jérusalem au joug des Musulmans, & de venger le sang chrétien, sur les peuples barbares qui l'avoient répandu.

Mais l'empressement avec lequel on prit la Croix dans la guerre contre les Albigeois, & dans celles que les Papes poussèrent avec tant d'opiniâtreté contre les Princes de la maison de Souabe,

avoit auſſi ſa ſource dans les préjugés du tems. On n'avoit pas douté qu'il ne fût permis d'attaquer, les armes à la main, les ſectateurs de Mahomet, ennemis déclarés de la Religion chrétienne, & perſécuteurs impitoyables de ceux qui la profeſſoient. On ne douta pas davantage que l'Egliſe n'eût droit d'exhorter ſes enfans à tirer l'épée contre des hérétiques rébelles à ſes loix, qui attaquoient ſes myſtères, inſultoient ſes Miniſtres, & détruiſoient ſon culte. De cette perſuaſion à celle qui fit regarder comme des hommes odieux & non moins coupables que des hérétiques, les Princes qui s'étoient armés contre les Papes, Chefs de l'Egliſe, & tous leurs partiſans, il n'y avoit qu'un pas. On le fit ſans difficulté, ſans même y refléchir, & l'on ne ſoupçonna point qu'il y eût la moindre différence entre toutes ces guerres, qui parurent également ſaintes, parce qu'elles avoient également le zèle de la Religion pour motif. Ainſi les chrétiens de ces tems déplorables, entraînés par des erreurs dont ils ne pouvoient ſe garantir, s'entr'égorgeoient ſans pitié, en invoquant le Dieu de la paix, dont ils croyoient défendre la cauſe.

XIII. SIÈCLE.

Si les Croisades ont dégénéré en abus; si elles ont causé de vrais maux par l'extension qu'on leur donna, en les portant au-delà des justes bornes, où rien ne nous assure que le Pape Urbain II n'avoit pas dessein de les renfermer, par combien d'avantages n'ont-elles pas compensé ces maux & ces abus ? Nous conviendrons volontiers que les biens de divers genres qu'elles ont produit n'étoient pas prévus, ni même soupçonnés, par ceux qui les premiers proposèrent & firent adopter le projet de ces pieuses expéditions; mais ils ne prévinrent pas non plus les malheurs infinis qu'elles dévoient entraîner, & les désastres qui furent cause de leur funeste issue. Les uns & les autres, comme on ne peut en disconvenir après ce que nous avons dit, furent le résultat des circonstances, & naquirent également de l'état où se trouvoit l'Europe entière, au tems dont nous parlons. On raisonneroit donc aussi mal, en appuyant la censure des Croisades sur les suites malheureuses qu'elles ont eues, qu'en établissant leur justification sur les avantages qui en ont résulté, tout cela étant également arrivé contre l'attente & la prévoyance des hommes.

Les bons effets des Croisades, & leur salutaire influence sur les divers Etats de l'Europe, relativement à la politique & aux mœurs, n'ont point échappé à ceux même qui les ont censurées avec le moins de ménagement. Pour ne pas étendre plus qu'il ne convient cet article déjà long, nous nous contenterons de les indiquer sommairement.

1°. Les Croisades d'Orient réprimèrent, du moins pour un tems, la Puissance Musulmane. Affoiblie par tant de combats, il lui fallut bien des années pour réparer ses pertes; & ce ne fut qu'après avoir fait de grands efforts pour rétablir sa domination dans l'état de supériorité où elle étoit avant les guerres saintes, qu'elle reprit ses anciens projets sur l'Europe.

2°. Elles ouvrirent une communication plus libre & plus suivie entre nos contrées & celles du Levant. Ce fut, pour le commerce & pour l'industrie, la source d'un nouveau principe d'activité. Les Villes commerçantes, qui partageoient l'Empire de la Méditerranée, y trouvèrent un accroissement de richesses & de puissance qui ne fut pas moins rapide qu'avantageux; de sorte que l'argent de

XIII. SIÈCLE.

l'Europe, qui étoit allé s'épancher en Asie, lui fut rendu avec usure par un retour de circulation.

3°. Elles délivrèrent peu à peu la France & les autres Etats, de cette foule de petits tyrans, qui, sous les noms de Comtes, de Barons, de Châtelains, s'étoient arrogés les droits de la Souveraineté par la Loi du plus fort, & qui ne s'en servoient que pour le malheur de l'humanité. Plusieurs périrent au-delà des mers, & d'autres en grand nombre, furent obligés d'aliéner leurs domaines pour subvenir aux dépenses des diverses entreprises dans lesquelles ils s'engagèrent; car il y en eut qui reprirent plus d'une fois la Croix, les uns par inclination, les autres par nécessité.

4°. Elles fournirent aux Souverains les moyens de rappeler à sa source une partie du pouvoir, dont la foiblesse de leurs prédécesseurs s'étoit laissé dépouiller, & de réunir à la Couronne, par différentes voies, les portions du domaine dont tant de vassaux avides & puissans s'étoient emparés dans un tems d'anarchie. Parmi ce grand nombre de Seigneurs féodaux qui passèrent en Asie pendant le cours de deux siècles, les uns

moururent sans héritiers, & dans ce cas la réunion fut opérée par la Loi ; les autres vendirent leurs terres aux Suzerains qui rentrèrent ainsi, pour des sommes communément assez modiques, dans leurs anciennes propriétés.

5°. Elles procurèrent aux habitans des Villes & des Campagnes, une occasion précieuse de s'affranchir, en achetant leur liberté que les Seigneurs leur vendoient, afin de se procurer les fonds dont ils avoient besoin pour paroître avec éclat dans les armées ; car la vanité fut de tous les siecles, & la folie de se ruiner par ostentation n'a pas commencé de nos jours. De cette manière le peuple acquit une existence civile qu'il n'avoit point encore, & les privilèges qu'il obtint dans la suite, le firent compter parmi les membres essentiels de la société, rang que la nature & la raison lui donnent, mais que la tyrannie lui avoit enlevé.

6°. Elles établirent une proportion plus égale entre les différentes classes de Citoyens qui composent le Corps politique ; la Noblesse fut abaissée par la diminution de son pouvoir & de ses richesses ; la Magistrature uniquement dévouée à l'étude des Loix, pour en procurer l'exé-

cution commença à former une profession distinguée, & l'ordre des Plébéiens ou Bourgeois, sorti de l'inertie & de la nullité, entra dans la composition du système social, par le droit de cité dont il fut mis en possession.

7°. Elles contribuèrent à faire connoître les vrais principes du Gouvernement, qui sont l'indépendance du Souverain, le respect des propriétés, l'empire des Loix, la juste répartition des impôts, & l'impartialité de la justice à l'égard de tous les Citoyens. Les idées de l'ordre & du bien public, devenues plus pures & plus familières, procurèrent des réglemens utiles, & facilitèrent l'abolition d'une foule d'abus destructifs.

8°. Elles étendirent les connoissances relativement aux Sciences & aux Arts, par les rapports qu'elles établirent entre les Nations Européennes & les Peuples Orientaux, sur-tout par les liaisons qu'elles obligerent les Latins d'entretenir avec les Grecs, qui avoient conservé le goût de l'élégance & de la politesse, dont l'Occident n'avoit eu jusques-là que des notions imparfaites.

Ne poussons pas plus loin cette énumération. Ce que nous venons d'exposer suffit

pour convaincre tout homme judicieux que les Croisades ont influé d'une maniere utile sur l'Europe, tant dans l'ordre politique & civil, que dans l'ordre moral. XIII. SIÈCLE.

Les observations rassemblées dans cet article, sont l'extrait impartial de tout ce qu'on a écrit sur les Croisades. Les meilleurs Historiens & les Critiques les plus éclairés ont été nos guides. En les analysant, dans ce qu'ils ont dit pour ou contre ces expéditions, qui firent éclorre tant d'exploits héroïques, & tant d'atrocités, nous avons tâché de marcher dans un juste milieu, entre les deux écueils d'une censure outrée qui blâme tout, & d'une prévention superstitieuse, qui ne voit rien que de louable dans les choses où l'on a fait entrer le motif de la Religion.

ARTICLE VI.

Etat de l'esprit humain, par rapport aux Sciences & aux Arts, dans le XIIIe. siècle.

L'EMPIRE d'Orient étoit depuis longtems, comme on l'a vu, le théâtre des

XIII. SIÈCLE.

plus sanglantes catastrophes. La Capitale & les Villes principales étoient déchirées par des factions qui sembloient renaître les unes des autres. Cependant, au milieu de ces troubles & des malheurs publics qui en étoient toujours la suite, les Sciences & les Arts ne se voyoient nulle part dans un état plus florissant qu'à Constantinople. On les cultivoit avec une sorte d'émulation, du moins dans les branches d'agrémens & de luxe, qui ont rapport aux jouissances des hommes riches & voluptueux. Les Grecs étoient toujours, comme autrefois, par comparaison aux autres peuples, la Nation la plus spirituelle, la plus éclairée, & la plus polie qu'il y eût au monde. L'élégance, & même le rafinement dans tous les objets qui flattent les sens, & qui servent au faste, aux plaisirs, aux commodités, y étoient portés si loin, qu'il n'étoit guère possible de rien concevoir au-delà. Ce goût de volupté devoit faire éclorre beaucoup de productions frivoles, mais peu d'ouvrages solides. Ce qui demande un long travail, des recherches pénibles, beaucoup de combinaisons, une application constante & assidue, ne se montre que rarement, & comme les phénomè-

nes dans l'ordre naturel, chez les Nations bornées à l'étude des choses agréables.

XIII. SIÈCLE.

Constantinople étoit la Ville la plus magnifique de l'Univers. Tous les Arts avoient concouru à l'embellir. Ses temples, ses palais, & ses autres édifices publics étoient d'une grandeur & d'une beauté dont on ne trouvoit plus de modèles ailleurs. Elle renfermoit une quantité prodigieuse d'arcs de triomphe, de portiques, de places richement ornées, de fontaines, de statues & de monumens antiques, dont la matière & le travail faisoient également le prix. L'intérieur des palais habités par les Souverains, par les Grands de l'Etat, & par les hommes de fortune, étoient remplis de tout ce que la peinture, la sculpture & les arts qui en dérivent, ont produit de plus rare & de plus exquis. Les meubles, la vaisselle, les jardins répondoient à la somptuosité & à l'élégance qui brilloient dans tout le reste. Les édifices destinés à l'usage du public, tels que les bains, les portiques, les théâtres, étoient autant de chef-d'œuvres où les Souverains qui en avoient ordonné la dépense, & les Artistes qui avoient dirigé la construction, n'avoient rien épargné. On auroit

XIII. SIÈCLE.

peine à se faire une idée juste de la magnificence des Eglises, tant pour la forme & l'étendue extérieure, que pour le nombre & la richesse des vases, des tableaux, des colonnes, des ornemens à l'usage des Ministres, & des autres choses précieuses qu'elles renfermoient. Ce qui reste de la célèbre Eglise de Ste Sophie, changée en Mosquée par les Turcs, n'est qu'une partie de cette illustre Basilique, dont les galeries, les colonnades & les autres bâtimens couvroient un vaste terrein.

Lorsque les Croisés virent pour la première fois cette superbe Capitale, ils ne purent en croire leurs yeux. Tout ce qui s'offroit à leurs regards étoit si nouveau pour eux, qu'ils ne savoient comment exprimer leur surprise & leur admiration. Aucune Ville d'Europe, ni Gênes, ni Venise, ni Rome même, ne les avoit préparés à ce magnifique spectacle. Ainsi les Auteurs Occidentaux de ces tems-là qui en ont parlé, tels que Foulque de Chartres, le Moine Gonthier, Guillaume, Archevêque de Tyr, Villehardouin, Jacques de Vitri & les autres, paroissent-ils embarrassés à trouver des termes pour exprimer la sensation que leurs compatriotes

triotes éprouvèrent à cette vue, & ce qu'ils en pensèrent eux-mêmes. Ce fut bien autre chose encore lorsque les Latins se furent emparés de la Ville Impériale, & que le pillage des temples, des palais, des maisons particulières, leur eût fait connoître en détail tout ce qu'elle renfermoit d'effets riches & précieux en peintures, en statues, en meubles, en diamans, en étoffes, en divers ouvrages d'or & d'argent, tant pour les usages nécessaires que pour la parure & l'ostentation. Ils n'en parloient qu'avec étonnement, & ils avouoient qu'avant de s'être instruits par leur propre expérience, ils ne se feroient jamais imaginés qu'une seule Ville pût rassembler dans ses murs tant d'objets dignes d'admiration.

Ce témoignage unanime des Ecrivains du moyen âge, est une preuve sensible du goût de magnificence qui régnoit chez les Grecs, & du degré de perfection où les arts agréables étoient encore parmi eux, dans le tems de leur décadence. Mais il n'en étoit pas de même des arts qui tiennent au génie, & de ceux qui supposent une grande étendue de connoissances acquises par le travail & la méditation. Les Grecs modernes n'y excellè-

XIII. SIÈCLE.

rent jamais; & dans les tems dont nous parlons, comme dans les siècles précédens, toute leur littérature se bornoit à quelques Ouvrages d'Histoires bien inférieurs à ceux que les beaux âges de l'ancienne Grèce avoient produits. Il y avoit pourtant encore à Constantinople & dans les autres grandes Villes de la domination des Empereurs, quelques Littérateurs versés dans la connoissance de l'antiquité, quelques Philologues d'une érudition variée, & quelques Philosophes occupés à étudier les systêmes fameux des anciennes Ecoles d'Athènes & d'Alexandrie. Mais cette étude des anciens ne leur donnoit point d'imitateurs. Elle ne produisoit que des commentaires ou des recueils d'extraits dont le tems ne nous a transmis que la moindre partie. Si le peu qui nous en reste fait regretter ce qui n'est pas venu jusqu'à nous, ce n'est pas assurément par rapport à la partie du goût, puisqu'elle y est traitée d'une manière aussi pesante que peu solide; mais c'est plutôt parce que ces commentaires & ces recueils contenoient des fragmens précieux de plusieurs Ouvrages estimables qui ont péri.

Les Mogols qui avoient commencé,

comme tous les autres conquérans barbares & ignorans, par détruire les monumens des arts dont ils ne connoissoient pas le prix, perdirent insensiblement leur férocité. Leurs mœurs s'adoucirent quand ils furent las de verser du sang, & d'immoler des victimes à l'ambition qui les dévoroit, de dominer seuls sur la terre. Les sciences & ceux qui les cultivoient trouvèrent des protecteurs dans quelques-uns des successeurs de Genghis-Kan. Houlagou-Kan, qui, le quatrième après lui, monta sur le Trône des Mogols, attira des Philosophes & des hommes de Lettres à sa Cour, les traita avec distinction, & leur procura des établissemens honorables. Ainsi l'on a vu les Califes & les Sultans Seljioucides se plaire avec les Savans & fonder des Académies, tandis que leurs prédécesseurs avoient brûlé les Bibliothèques & renversé tous les chefs-d'œuvre des arts qui s'étoient rencontrés sous leur main. Mais cette faveur passagère de quelques Souverains d'Asie, ne produisit pour les sciences que des instans de gloire, & dura trop peu pour leur assurer un règne solide & florissant. Le gros des Nations belliqueuses qui envahirent tour à tour

l'Orient, demeuroit grossier, féroce, ignorant, & ne faisoit cas que des talens militaires, & des arts qui fournissent aux conquérans, des moyens plus sûrs & plus prompts d'arriver à leur but.

Les Croisades ayant établi des relations habituelles & un commerce suivi entre les Latins, les Grecs & les Arabes, il fallut apprendre la langue de ces peuples, pour se mettre en état de traiter avec eux. Cette première connoissance que les Nations Occidentales acquirent d'abord par nécessité, les conduisit insensiblement à celle des sciences, des arts & des écrits qu'on estimoit le plus en Orient. Ainsi les Croisades, par un nouvel avantage dont nous n'avons point fait mention dans l'article précédent, tournèrent au profit des Lettres, & procurèrent aux Européens des sources inconnues jusqu'alors de lumière & d'instruction. On apporta donc en Occident, sur-tout après la prise de Constantinople, un grand nombre de Manuscrits grecs & arabes, sur les divers objets d'étude qui avoient occupé les Savans de ces deux Nations. On les traduisit, & on les commenta, on prit tous les moyens d'en comprendre la doctrine, & de la rendre

accessible à ceux qui fréquentoient les Ecoles publiques.

XIII. SIÈCLE.

Parmi ces Ouvrages transportés en Europe, on donna la préférence à ceux d'Aristote. Sa Logique étoit déjà connue; on l'avoit reçue des Arabes d'Espagne, & on l'enseignoit publiquement dans les Universités. Mais sa Physique & sa Métaphysique n'avoient pas la même vogue. Les Savans de ce siècle n'oublièrent rien, pour mettre en réputation dans le monde lettré, ces Ouvrages du Philosophe Grec. On se pénétra de ses principes, on adopta ses idées, on crut trouver chez lui tous les secrets de la Divinité, tous les mystères de la Nature, & l'on fut persuadé que toutes les connoissances humaines, toutes les vérités avoient été découvertes à ce grand génie, par une faveur insigne du Ciel.

Cependant on ne pouvoit pas choisir de plus mauvais guide dans la nouvelle carrière que les hommes studieux vouloient s'ouvrir. On ne cessoit de s'égarer à sa suite, depuis qu'on puisoit dans sa dialectique ces notions abstraites, ces idées subtiles, qui, en s'appliquant à tout, n'éclaircissent rien, & qu'on ramenoit avec effort tous les raisonnemens,

XIII. SIÈCLE. aux formes techniques dont il étoit l'inventeur. Ce fut bien pis encore, lorsqu'on l'eut érigé en oracle, pour la Métaphysique & les Sciences naturelles. En canonisant ses opinions dans les Ecoles, en les regardant comme autant de vérités dont il n'étoit pas permis de douter, on s'engagea dans un cercle d'erreurs, où l'on tourna durant plusieurs siècles avant de pouvoir en sortir. La raison s'y trouva comme enchaînée ; & l'esprit humain captivé par le préjugé, qui ne permettoit pas de penser qu'on pût rien apprendre qu'Aristote neût consigné dans ses écrits, s'interdisoit tout essor vers la lumière, par la crainte même de se précipiter dans les ténèbres.

Si la prévention qu'on avoit conçue pour le Philosophe Grec, si l'admiration exclusive qui lui avoit acquis l'Empire des Ecoles, n'eût influé que sur les matières purement philosophiques, elles n'auroient produit d'autre mal que de retarder les progrès de la raison. Mais les Théologiens se rangèrent aussi sous les drapeaux de cet homme divin, que tous ceux qui s'étoient fait un nom dans les Sciences depuis plus d'un siècle, se glorifioient d'avoir eu pour Maître. On

travailla donc, non à concilier sa doctrine avec la Religion, mais à découvrir des moyens d'accommoder la Religion à sa doctrine. On ne se borna plus, comme auparavant, à proposer d'un air mystérieux des questions frivoles & puériles, à les discuter gravement, & à les revêtir de cet appareil scientifique qui leur donnoit une fausse importance. La curiosité n'étoit plus stimulée par des objets devenus communs & familiers. On rougit en quelque sorte d'avoir été jusqu'alors trop timide; & les sentimens du Maître (c'est ainsi qu'on appelloit Aristote) n'eurent plus rien de si hardi qu'on n'osât soutenir, en Théologie, comme en Philosophie. Ainsi l'éternité du monde, l'ame universelle, la fatalité absolue, & plusieurs autres opinions non moins dangereuses, non moins contraires à la foi, pénétrèrent dans les Ecoles théologiques, & trouvèrent des professeurs accrédités qui les proposèrent comme des dogmes. Il arriva delà que la science de la Religion perdit son auguste simplicité, qu'elle dégénéra dans ce qu'elle avoit de plus essentiel, qu'elle fut mêlée d'une infinité de principes étrangers à la foi, & que son langage

XIII. SIÈCLE.

XIII. SIÈCLE.

s'éloigna tellement de ce qu'il avoit été dans les beaux âges du Christianisme, que les anciens Docteurs de l'Eglise entrant dans les Ecoles chrétiennes de ce siècle & des suivans, n'auroient rien compris à ce qui s'y enseignoit. Nous verrons dans l'article des erreurs qui s'élevèrent en France & ailleurs pendant ce siècle, les fâcheux inconvéniens qu'entraîna ce mélange de questions fausses ou dangereuses, avec la doctrine de la Foi.

Vers le milieu du XIIe, le hasard avoit fait découvrir à Amalfi, dans le Royaume de Naples, les Pandectes de Justinien. Les Pisans ayant pris & saccagé cette Ville, en rapportèrent ce précieux recueil des Loix Romaines, & des décisions émanées des plus célèbres Jurisconsultes; auxquelles l'autorité impériale avoit donné force de Loi. Cette découverte importante avoit fait naître une nouvelle branche d'étude. Quoique l'Occident fût encore bien loin d'avoir des idées justes sur les vrais principes de la législation, la raison, la vérité, l'équité qui caractérise celle des Romains, ce peuple fait pour gouverner les autres Nations, comme pour les vaincre, frappa

vivement les esprits. On se mit à puiser dans cette source, & bientôt il y eut dans les Ecoles des Maîtres établis pour expliquer le droit Romain, comme pour enseigner les autres Sciences. Cette étude fit, en peu de tems de grands progrès, & dans la suite elle donna l'idée de recueillir en un corps les coutumes qui régissoient chaque contrée, & de les rappeller autant qu'elles en étoient susceptibles, à des points fixes qui pussent servir de règles dans les jugemens.

Les démêlés qui s'étoient élevés entre les Papes & les Souverains, avoient déjà tourné les esprits vers l'étude du Droit canonique; soutenus avec une extrême vivacité tant de part que d'autre, ce siècle les vit porter à de si étranges excès, qu'on sentit combien il étoit à desirer, pour le repos des Etats & pour l'honneur de la Religion, qu'il y eût des principes certains, d'après lesquels on pût régler les prétentions qui donnoient lieu à ces querelles éclatantes qui troubloient depuis si long-tems la Société chrétienne. On s'appliqua donc à la recherche de ces principes, dont on espéroit que la découverte seroit bientôt suivie d'une solide paix entre le Sacerdoce & l'Em-

XIII. SIÈCLE.

pire. Mais il n'y avoit pas d'autre source connue où l'on eût appris à puiser la connoissance des Loix ecclésiastiques & du Gouvernement spirituel, que le décret de Gratien, tout fondé sur les fausses décrétales, dont personne ne s'avisoit de soupçonner l'authenticité. Ainsi l'étude qu'on en fit, loin de conduire à ces principes vrais & précieux qu'on cherchoit, n'aboutit qu'à fortifier les préjugés favorables aux prétentions des Pontifes, & à leur fournir de nouveaux motifs d'appesantir le joug qu'ils étendoient impérieusement sur la tête des Souverains. Plusieurs Papes de ce siècle & des suivans durent leur élévation sur le Trône Pontifical, à la réputation d'habileté dans la Science du droit canonique, & au crédit qu'ils avoient acquis par-là dans le Collége des Cardinaux. Lorsqu'ils furent parvenus à cette dignité suprême de l'Eglise, ils ne se servirent de leur savoir, que pour donner un air de justice à leurs entreprises, & couvrir ce qu'elles avoient de révoltant, sous l'appareil d'érudition qu'ils se plaisoient à étaler dans leurs Bulles. On ne vit point de Papes plus entêtés de la chimère du pouvoir universel, résidant tout entier dans le

Chef de l'Eglise, que ces Canonistes assis en divers tems sur la Chaire de S. Pierre. Grégoire VII qui fraya la route que ses successeurs étendirent si loin, avoit fait une étude particulière de la science canonique.

Les Universités, dont celle de Paris, la plus ancienne & la plus illustre de toutes, étoit la mère & le modèle, devinrent plus célèbres que jamais dans ce siècle, par les privilèges honorables qui leur furent accordés, & par l'importance qu'on attacha aux degrés académiques dont elles revêtoient leurs Elèves. Il s'en forma de nouvelles sous cette époque. L'Empereur Frédéric II, au milieu des troubles dont son règne fut agité, donna des preuves de son amour pour les sciences, en fondant celle de Vienne. Celle de Toulouse dut sa naissance au zèle & aux libéralités de S. Louis; & celle de Montpellier, établie, dit-on, dans le XIIe. siècle par quelques Disciples d'Averroës, fut renouvellée avec éclat vers la fin de celui-ci. On enseignoit dans ces Ecoles toutes les sciences qui exerçoient alors la curiosité de l'esprit humain; la Grammaire qui renfermoit les humanités, la Philosophie & ses diverses branches, la

Théologie, le Droit civil & le Droit canonique, la Médecine & tout ce qui a rapport à l'art de guérir. Le nombre des Etudians étoit prodigieux. On en comptoit près de dix mille dans l'Université de Boulogne, vers la fin de ce siècle, quoiqu'on n'y enseignât alors que le Droit civil; & dans le siècle suivant il y eut dix mille voix à recueillir, sur une question qui partageoit les esprits, quoique les seuls Gradués eussent droit de suffrage. Dès les premières années de ce siècle, l'ordre & la nature des épreuves qui conduisoient aux honneurs académiques, étoient fixés de même que les différens titres par lesquels on récompensoit le travail des Candidats. Ces épreuves étoient longues & rigoureuses; la faveur n'y entroit pour rien, & les grades auxquels on arrivoit par cette route pénible, élevoient ceux qui les avoient mérités à la plus haute considération.

La fondation du Collége de Sorbonne due aux soins & à la pieuse libéralité de Robert, Chapelain & Confesseur du Roi Saint Louis, ne contribua pas peu à augmenter la splendeur des Ecoles de Paris. Trois Villages du même nom se

disputent l'honneur d'avoir été le berceau de cet homme illustre ; l'un situé en Artois, l'autre au Diocèse de Sens, & le troisième dans celui de Rheims, tous les trois appellés *Sorbon* ou *Sorbonne.* Ainsi dans les plus beaux tems de la Littérature Grecque, dix Villes s'envièrent la gloire d'avoir vu naître le divin Homère. Si Robert de Sorbonne n'eût pas le génie sublime du Chantre d'Achilles, on peut dire du moins qu'en jettant les fondemens de la première Ecole du Monde chrétien, il s'est acquis des droits incontestables sur l'estime & la reconnoissance de la postérité.

L'introduction des Religieux Mendians dans le Corps de l'Université de Paris, y causa de grands troubles. Nous réservons l'Histoire de ces démêlés pour le siècle suivant. Nous examinerons à cette époque, dans un article séparé, l'influence de ces ordres nouveaux sur l'état des Lettres & de la Société, & nous mettrons nos Lecteurs en état de juger avec impartialité des biens & des maux dont ils ont été la source.

La Poésie fut la partie la plus brillante de la Littérature Françoise pendant le XIIIe. siècle. Les Troubadours

XIII. SIÈCLE.

étoient arrivés au plus haut point de leur célébrité. On leur faisoit l'accueil le plus distingué dans les Cours des plus grands Princes. Ils y étoient comblés d'honneurs & de richesses. La galanterie, la satyre & les événemens publics du tems étoient le sujet ordinaire de leurs pièces. Les Chevaliers, les Seigneurs & les Souverains eux-mêmes ne croyoient pas manquer à leur dignité en se mettant au nombre des Poëtes qui s'entre-disputoient le prix du talent. La Langue Provençale étoit l'idiôme commun de tous ces favoris des Muses; & cette langue expressive & gracieuse seroit peut-être devenue celle de l'Europe, si le centre de la Monarchie Françoise eût été fixé dans les contrées où elle s'étoit naturalisée. On la trouve en partie dans la plupart des jargons qui se parlent encore dans les Provinces situées au-delà de la Loire. Les Poésies célèbres de Thibaut, Comte de Champagne, Roi de Navarre, & le fameux Roman de la Rose, commencé par Guillaume de Lorris, & continué par Jean de Meun, sont des productions de ce siècle. On peut voir dans l'Histoire Littéraire des Troubadours, publiée par M. l'Abbé Millot, d'après les Manuscrits

de M. de Ste Pallaye, tout ce qui concerne l'État de la Poésie en France dans l'époque où nous sommes. On y trouve, outre la notice des Poëtes Provençaux, un grand nombre d'anecdotes curieuses & des remarques intéressantes sur les mœurs, les usages & les révolutions de ces tems, où l'esprit de la Nation faisoit effort pour secouer le joug de la barbarie. Ce morceau précieux de notre Histoire Littéraire ne pouvoit pas être traité d'une manière plus agréable & plus utile. Nous avons aussi dans l'Ouvrage du Président Fauchet, sur la Poésie Françoise, l'extrait de 127 Poëtes qui ont écrit avant la fin du XIIIe. siècle.

ARTICLE VII.

Etat de l'Eglise Grecque. Tentatives inutiles pour sa réunion avec l'Eglise Latine. Consommation du Schisme.

A MESURE que la domination des Empereurs de Constantinople étoit plus resserrée par les conquêtes des Musulmans, l'Eglise Grecque perdoit aussi de son étendue, & par conséquent de son

XIII. SIÈCLE

éclat & de sa force au-dehors, mais elle conservoit l'un & l'autre dans toutes les Provinces d'Europe & d'Asie, qui n'étoient pas encore soumises au joug des infidèles; & même les Sociétés chrétiennes qui subsistoient dans les pays qu'ils avoient forcés de recevoir la Loi, se donnoient des Pasteurs, qui les gouvernoient avec la même autorité spirituelle, dont ils avoient joui sous leurs anciens Maîtres. Delà vient, que dans quelques Assemblées ecclésiastiques tenues en Orient pendant ce siècle, pour les affaires de la Religion, on trouve encore un grand nombre d'Evêques, sous le nom des Villes, qui n'obéissoient plus aux Princes chrétiens. Ces Evêques regardoient toujours les Empereurs comme leurs vrais & légitimes Souverains, & les Souverains Mahométans n'étoient à leurs yeux que des usurpateurs plus ou moins odieux, suivant qu'ils mettoient des bornes plus ou moins étroites à leur liberté.

Les Empereurs Grecs, moins puissans au-dehors qu'ils ne l'avoient jamais été, leur domaine se resserrant de jour en jour, n'étoient pas moins absolus dans les contrées qui formoient encore leurs Etats.

Ils dominoient sur les Eglises & sur les Prélats, avec le même pouvoir, ou, pour mieux dire, le même despotisme que nous leur avons vu exercer dans les siècles antérieurs. Le choix des Evêques, sans excepter ceux des plus grands Sièges, ne dépendoit réellement que de leur volonté, quoique les élections fussent toujours en usage, & parussent se faire avec une sorte de liberté. Ils dirigeoient les suffrages à leur gré, & la dépendance du Clergé, dans les choses où il devoit en avoir le moins, étoit si grande, que jamais un sujet proposé par le Prince n'étoit refusé, quelque dépourvu qu'il fût des talens nécessaires pour la place qu'il s'agissoit de remplir. Cette domination des Empereurs, sur toutes les Classes de l'ordre ecclésiastique, étoit si arbitraire, que ni l'élection canonique, ni l'ordination faite suivant les règles, ni même la possession la plus longue & la plus tranquille, ne pouvoient assurer l'état des premiers Pasteurs. Au moindre mécontentement, disons mieux, au moindre caprice du Prince, les Métropolitains & les Patriarches, à plus forte raison les simples Evêques, étoient dépossédés, exclus de leurs Sièges, ren-

fermés dans des Monastères, ou relégués au loin; & d'autres, facilement élus, ordonnés, intronisés, s'asseyoient dans la Chaire épiscopale, comme si elle eût été vacante, jusqu'à ce qu'une pareille disgrace les en fit chasser à leur tour.

Sous des Maîtres dont la volonté changeoit souvent, parce que leurs intérêts & leurs passions changeoient aussi, les Prélats toujours incertains dans la possession de leur dignité, toujours dans la crainte de déplaire à la Cour, se bornoient à jouir des honneurs du sanctuaire, mais ils négligeoient tous les devoirs du Ministère épiscopal, qui exigent du zèle & de la fermeté. S'ils en montroient quelquefois, ce n'étoit que pour s'opiniâtrer dans le schisme qui les séparoit de l'Eglise Romaine, & pour s'affermir dans la haine qu'ils nourrissoient depuis si long-tems contre le Clergé Latin : sentiment profond, dont le préjugé faisoit un devoir, & dans lequel il entroit autant de mépris que d'aversion. C'étoit le seul objet sur lequel on ne vit jamais les Evêques de l'Eglise Grecque condescendre aux volontés de leurs Souverains. Dociles, & même rampans dans tout le reste, ils n'osèrent leur résister que par rapport aux

différens projets de réunion qui furent successivement proposés & rejettés.

XIII. SIÈCLE.

Dès les dernières années du XIIe. siécle, l'usurpateur Alexis l'Ange avoit entamé cette grande affaire. Ce Prince envoya des Ambassadeurs au Pape Innocent III, avec de riches présens. C'étoit pour le complimenter sur son élévation à la Chaire de S. Pierre, & le prier de le visiter par ses Légats. Sans doute Alexis n'avoit d'autre intention d'abord que de se rendre le Pape favorable, & par-là d'empêcher que les armées destinées au secours de la Terre-Sainte, ne vinssent troubler les commencemens de son régne, & peut-être se joindre à ses ennemis, comme il arriva dans la suite. Innocent répondit à ces avances, en envoyant deux Legats à Constantinople. Ils portèrent à l'Empereur & au Patriarche (Jean Camathère, successeur de Xiphilin,) des lettres où le Pape entroit dans la discussion des points de doctrine & de discipline qui divisoient les deux Eglises; savoir, la procession du S. Esprit, la primauté du Pape, l'usage du pain azime dans le sacrifice, les appellations à Rome, & d'autres articles moins importans. Ces lettres occasionnèrent des repon-

XIII. SIÈCLE.

ſés où le Prince & le Patriarche tâchoient de juſtifier la foi & les pratiques de leur Égliſe, & rejettoient ſur les Latins les cauſes de la rupture, en les accuſant d'innovation dans leurs uſages, de hauteur & de dureté dans leur conduite, & en ſe plaignant des ravages que les Croiſés avoient commis ſur les terres de l'Empire. Du reſte, on demandoit au Pape la célébration d'un Concile, où les objets concernant le dogme ſeroient diſcutés, & les plaintes réciproques éclaircies, conformément aux règles eccléſiaſtiques; on promettoit de concourir en eſprit de paix à procurer l'heureuſe iſſue de ce Concile, & d'en faire exécuter les décrets.

Le Pape ne crut pas devoir laiſſer ces réponſes d'Alexis & de Camathère ſans réplique; flatté d'ailleurs par quelques expreſſions du Patriarche, qui ſembloient être un aveu de ſes ſentimens touchant la juriſdiction du Souverain-Pontife & l'obéiſſance qui lui eſt due, Innocent III s'imagina ſans doute, qu'il ſeroit aiſé d'applanir les difficultés qui s'étoient oppoſées à la réunion, ſous les Papes qui l'avoient précédé. Il ſentoit, & les Grecs ne le diſſimuloient pas, que la crainte d'être

vexés par les Pontifes Romains, & plus encore par leurs repréſentans, étoit le motif qui inſpiroit aux Grecs tant d'oppoſition pour une autorité dont ils redoutoient les effets. Dans cette perſuaſion, il auroit dû, ce ſemble, travailler à guérir leurs craintes en leur montrant que l'Egliſe Romaine, éloignée de toute domination tyrannique, n'employoit que des voies de juſtice & de modération, dans l'uſage de ſon autorité ſur les autres Egliſes. Mais les faits l'auroient démenti, s'il eût donné à ſa réplique ce tour qui paroiſſoit bien convenable aux circonſtances. Il prit donc le parti d'exalter ſans reſtriction le pouvoir pontifical, & au lieu de raiſonnemens ſolides, il s'étendit, comme on faiſoit alors, ſur des comparaiſons & des allégories qui paſſoient pour des preuves; car la critique & l'analyſe étoient inconnues, & le furent encore long-tems.

Alexis fut détrôné peu de temps après, comme nous l'avons rapporté (article premier), & la révolution qui le renverſa eut des ſuites, qui n'étoient pas propres à faire ceſſer les diſpoſions peu favorables des Grecs à l'égard des Latins. La promeſſe faite aux Croiſés par le

jeune Alexis l'Ange, & confirmée par son père, de soumettre l'Eglise Grecque au Pape, ne fut point exécutée. La conquête de Constantinople par l'armée des Occidentaux, les excès de cruauté, le pillage des maisons & des Eglises, les outrages, les profanations, en un mot, toutes les horreurs qui précédèrent, accompagnèrent & suivirent ce mémorable événement, rendirent plus que jamais les Latins odieux à toute la Nation, qui ne pouvoit s'en prendre à d'autres des maux qu'elle souffroit. Nicétas, célèbre Historien Grec qui vivoit dans ces tems malheureux, fait une peinture affreuse des désordres dont il a été témoin. Il termine son récit en reprochant aux auteurs du désastre de sa Partie, les crimes dont ils se souillèrent. Il les accuse d'avoir outragé tout à la fois la Religion & la nature, d'avoir surpassé en barbarie les plus furieux ennemis du Christianisme, & d'être enfin le peuple le plus féroce & le plus impie qui ait encore paru sur la terre. Ces sentimens fondés sur des faits trop certains, étoient gravés dans tous les cœurs. Tant que les Latins demeurèrent maîtres de Constantinople, chaque jour fournissoit aux

Grecs de nouveaux motifs de les haïr davantage. Dans cet état des choses, proposer la réunion, ç'auroit été soulever inutilement tous les esprits, & déchirer des plaies qui n'étoient déjà que trop envenimées.

Plusieurs années se passèrent donc, sans que les deux Eglises fissent aucune démarche pour se rapprocher. On en paroissoit même plus éloigné que jamais; & pour y mettre, ce semble, de nouveaux obstacles, on ne cessoit de part & d'autre de s'offenser & de s'aigrir. Les choses restèrent dans cet état pendant tout le règne de Théodore Lascaris, qui s'étoit fait couronner Empereur à Nicée, & pendant les premières années de Jean Ducas-Vatace, son gendre & son successeur, jusqu'à l'an 1232. Alors Germain Nauplius, Patriarche Grec de Constantinople, qui résidoit aussi à Nicée, députa de concert avec l'Empereur, vers le Pape Grégoire IX, qui tint le Saint-Siège après Honorius III. L'Envoyé du Patriarche étoit chargé d'une lettre de ce Prélat, qui avoit pour but de renouveller la négociation entamée sans fruit, sous le Pontificat d'Innocent III. Cette lettre de Germain porte l'em-

preinte de la candeur & de la sincérité.
XIII. Le Patriarche y reconnoît la primauté
SIÈCLE. du Siège apostolique. Il s'exprime sur ce point dans les termes les moins équivoques. On ne parleroit pas mieux aujourd'hui. Il témoigne le plus grand desir de parvenir à la réunion ; il va même jusqu'à dire qu'il la demande à mains jointes. Mais en même tems il ne dissimule pas ce qui empêche la plupart des Grecs de concourir à une chose dont la Religion retiroit de si grands avantages. C'est, dit-il, la crainte où l'on est parmi nous d'être exposés à l'oppression, aux taxes, aux recherches inquiétantes, & à tout ce que les Officiers de la Cour Romaine exigent de ceux qui lui sont soumis. Germain écrivit une autre lettre adressée aux Cardinaux. Il s'y exprimoit encore avec plus de liberté sur l'abus qu'ils faisoient de leur pouvoir, & sur la manière pleine de hauteur avec laquelle ils traitoient les Eglises où ils étoient envoyés. Il ne leur épargnoit même pas le reproche de leur faste & de leur avidité. Cependant il imploroit leur médiation auprès du Pape, & les conjuroit de s'unir à lui pour consommer le grand ouvrage de la réunion.

Grégoire

Grégoire IX répondit à ces avances du Patriarche, comme il le devoit ; c'est-à-dire, qu'en se prêtant aux desirs de réunion que les Grecs faisoient paroître, il prit de justes mesures pour assurer le dogme, maintenir les droits incontestables de son Siège, & terminer d'une manière durable tous les objets de contestation qui servoient de prétextes aux ennemis de la paix pour entretenir le schisme. Ce plan étoit sage, & les Nonces de Grégoire avoient ordre de ne s'en point écarter. C'étoient quatre Religieux fort instruits & fort zélés pour les vrais intérêts de l'Eglise ; deux de l'Ordre des F. F. Prêcheurs, Hugues & Pierre, & deux de l'Ordre des F. F. Mineurs, Aimon & Radulphe. Ils étoient également envoyés à l'Empereur & au Patriarche. Dès qu'on sut à Nicée qu'ils approchoient de la Ville, on envoya pour les recevoir, des personnes considérables du Sénat & du Clergé. On les conduisit d'abord dans l'Eglise où le premier Concile général s'étoit assemblé, & delà au logement qui leur avoit été préparé. Ils y trouvèrent en abondance toutes les choses qui étoient nécessaires & convenables, tant pour les besoins de la vie

que pour la décence & l'honneur du caractère dont ils étoient revêtus. Pendant tout le tems de leur séjour ils furent traités de même. Ces marques extérieures de considération & de respect, sembloient garantir la sincérité des Grecs dans l'affaire importante qu'on alloit traiter. Les Nonces n'en doutoient pas; & si l'événement ne répondit point à leurs espérances, ce ne fut pas leur faute, car toute leur conduite fut pleine de sagesse, d'égards, de circonspection & de douceur.

La discussion des points de foi & de discipline qui divisoient les deux Eglises, fut d'abord entamée dans des conférences peu nombreuses, & continuée dans un Concile assemblé à Nimphée, Ville de Bythinie où l'Empereur s'étoit rendu, & composé d'un grand nombre d'Evêques. Les Nonces y réduisirent toute la question à deux objets, la procession du S. Esprit & l'usage du pain azime dans la célébration du sacrifice. Les Grecs firent de vains efforts pour s'envelopper dans leurs subtilités ordinaires. Ils furent suivis pied-à-pied dans tous leurs détours, & forcés de s'expliquer nettement. Au commencement ils avoient paru con-

XIII. SIÈCLE.

venir que le S. Esprit procéde également du Père & du Fils, & que l'Eglise Romaine consacroit validement avec le pain azime. Mais ensuite ils tâchèrent de modifier ce qu'ils avoient dit, par des chicanes qui réduisoient à rien leurs premiers aveux. Obligés enfin par les instances des Nonces de parler sans déguisement, ils déclarèrent en termes formels qu'ils regardoient comme un hérésie le sentiment des Latins sur la Procession du S. Esprit, & que l'Eucharistie consacrée avec du pain sans levain, n'étoit pas le vrai Sacrement ni le vrai Sacrifice institué par J. C. Les Nonces n'eurent pas de peine à réfuter ces deux assertions. Ils avoient pour eux la tradition, aussi clairement attestée par les Pères Grecs que par les Latins; & quant à l'addition des paroles *Filioque* faite au Symbole par les Eglises d'Occident, ils firent voir que ce n'étoit point une innovation condamnable, mais une explication & un developpement du dogme, nécessaires pour rendre l'exposition de la foi plus claire, plus sensible au peuple; qu'on pouvoit bien professer hautement ce dogme dans la récitation du Symbole, puisqu'on devoit le croire avec toute l'Eglise.

XIII. SIÈCLE.

Les deux points contestés se trouvant éclaircis de manière à lever toute difficulté, il falloit en venir à une conclusion. C'étoit l'article le plus important; c'étoit aussi le plus délicat. Les Grecs offrirent d'approuver la consécration de l'Eucharistie avec du pain azime, pourvu que les Latins consentissent à retrancher du Symbole l'addition qui rendoit la profession de foi des deux Eglises si différente. Cette étrange proposition montre tout à la fois, & que les Grecs, pour éloigner la conciliation, cherchoient tous les moyens d'y faire naître de nouveaux obstacles, & qu'ils ne tenoient au schisme que par opiniâtreté. Quoique la paix des Eglises soit un bien très-précieux & très-désirable, on ne doit jamais l'acheter aux dépens de la vérité; ainsi l'offre des Grecs ne pouvoit être admise; & ce que les Nonces leur proposèrent étoit bien plus conforme à l'esprit qui avoit toujours dirigé l'Eglise, dans les affaires de cette nature; c'étoit d'approuver le Sacrement des Latins dans lequel ils ne trouvoient rien de répréhensible, & d'enseigner que le S. Esprit procéde du Fils comme du Père, puisqu'ils convenoient que ce point de doctrine appartient à la

foi. A ces conditions, les Nonces, au nom du Saint-Siège, offroient la paix aux Grecs, promettant d'ailleurs qu'on ne les forçeroit pas de chanter dans le Symbole l'addition *Filioque*, s'ils refusoient toujours de l'adopter. Il semble qu'on ne pouvoit pas réduire l'accommodement à des termes plus doux & plus raisonnables. Cependant les Grecs & l'Empereur lui-même se récrièrent contre la dureté de ces conditions, & déclarèrent expressément qu'on ne pouvoit à ce prix conclure la réunion. Tout projet de conciliation fut donc rompu, & les Nonces retournèrent à Rome sans avoir rien terminé.

Sous le règne de Theodore Lascaris II, fils & successeur de Jean Vatace, & le Pontificat d'Alexandre IV, la négociation fut reprise en 1256, mais ce fut encore avec aussi peu de succès. Le Légat que ce Pape chargea de cette affaire, n'eut même pas la liberté de remplir sa commission : arrivé à Bérée en Macedoine, on le renvoya sans l'entendre. Les circonstances parurent plus favorables, lorsque Michel Paléologue eut recouvré la Ville de Constantinople de la manière que nous l'avons raconté, (article pre-

XIII. SIÈCLE.

mier.) Ce Prince craignoit avec raiſon que les Papes n'armaſſent de nouveau tout l'Occident, pour ſoutenir les droits de l'Empereur Latin, Baudouin II; il voulut écarter cet orage dont il auroit eu peine à ſoutenir le poids dans les premiers momens d'une poſſeſſion encore mal affermie. Sa politique ne lui offroit pas de moyen plus sûr d'éloigner ce danger, que de renouer avec le Saint-Siège les négociations entamées & rompues tant de fois pour l'extinction du ſchiſme. Ce fut pendant quelques années le ſujet de pluſieurs ambaſſades à Rome de la part de Michel, & à Conſtantinople de la part des Papes Alexandre IV, Urbain IV, & Clément IV. Mais dans le commencement l'affaire fut conduite avec beaucoup de lenteur. Michel régloit ſes démarches ſur les apparences, plus ou moins grandes, du danger dont la crainte en étoit le motif. Ce Prince, l'un des plus habiles de ſon tems, animoit ou ralentiſſoit l'ardeur qu'il faiſoit paroître pour la réunion, ſelon qu'il croyoit le projet d'une nouvelle irruption des Latins dans ſes Etats, plus prochain ou plus éloigné.

Enfin ſous le Pontificat de Grégoire X,

l'affaire de la réunion fut traitée sur un nouveau plan, & l'Empereur montrant un desir très-sincère de la consommer heureusement, on espéra cette fois de voir tomber les barrières qui s'étoient élevées entre les deux Eglises. Néanmoins c'étoit toujours la crainte de voir fondre sur l'Empire toutes les forces de l'Occident, qui faisoit agir Michel Paléologue. Il savoit que Charles d'Anjou, Roi de Naples, Prince connu par son ambition, qui avoit marié sa seconde fille à Philippe, fils & héritier de Baudouin II, sollicitoit vivement le Pape & les Princes d'Europe de concerter une expédition pour reconquérir la Ville & l'Empire de Constantinople. Le Pape n'ignoroit pas les motifs secrets de Michel, mais il crut ne pas devoir se refuser aux desirs de paix dont ce Prince couvroit ses véritables intentions. Dieu fait souvent servir les vues politiques des Grands & des Rois à l'exécution des desseins cachés de sa providence. Il s'agissoit d'opérer un grand bien dans l'Eglise; c'en étoit assez pour que Grégoire, Pontife aussi pieux que modéré, y déployât toute l'activité de son zèle.

Ce Pape ne cherchoit que le bien de

XIII. SIÈCLE.

la Religion. Ainsi, pour mettre à l'écart toutes les difficultés qui avoient fait échouer jusque-là l'utile projet de la réunion, il se contenta d'exiger que les Grecs souscrivissent la profession de foi dressée par Clément IV, son prédécesseur, dans laquelle ni Michel, ni ses Evêques n'avoient rien trouvé qui ne fût conforme à l'écriture & à la tradition. Cette profession de foi envoyée par Clément IV à Paléologue même, n'étoit qu'une explication développée du Symbole, conçue dans les termes les plus clairs. Tous les points qui avoient souffert difficulté, y étoient mis dans le plus beau jour, & cette explication faite avec méthode, ne laissoit subsister aucun nuage. Grégoire X fit remettre à l'Empereur une copie fidelle de cette exposition dogmatique, & l'accompagna d'une lettre pressante, par laquelle il l'exhortoit à conclure l'accommodement pendant son Pontificat, dans la crainte qu'il ne vînt après lui des Papes qui ne fussent pas si concilians & si faciles. Il l'invitoit en même-tems à se trouver au Concile qu'il se proposoit d'assembler, & qui fut en effet tenu à Lyon en 1274.

Soit que Michel Paléologue eût conçu

pour Grégoire X l'estime & la confiance que ce Pape méritoit, & qu'en conséquence il desirât véritablement de consommer la réunion tandis qu'il vivoit, soit qu'il continuât de regarder la cessation du schisme comme le seul moyen qui pût le mettre en sûreté contre les entreprises des Princes Latins, il pressa de tout son pouvoir la conclusion du traité, aux conditions que le Pontife avoit proposées. La chose n'étoit pas sans difficulté, malgré tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors pour éclarcir les points controversés, & dissiper la prévention des esprits. La plupart des Prélats, le Patriarche de Constantinople à leur tête, & les personnes les plus considérables du Clergé ne vouloient point d'accommodement. Jean Veccus, Trésorier de l'Eglise de Constantinople, homme d'une érudition profonde & généralement estimé, étoit un de ceux qui s'y opposoient avec le plus de chaleur. Michel souhaitoit vivement de le gagner, persuadé que s'il entroit dans ses vues, l'exemple d'un homme si éclairé en entraîneroit beaucoup d'autres. Il employa donc tour-à tour les caresses & la rigueur pour triompher de sa résistance; mais il ne put

rien obtenir. Veccus étoit un de ces hommes fermes & droits qui ne cédent qu'à la raiſon. Il étoit en priſon. Michel eſpéroit l'ébranler par les incommodités & l'ennui de ce triſte ſejour ; mais il en fit un meilleur uſage, en profitant de ſon loiſir pour étudier à fond les matières controverſées, avec le deſſein de renoncer à l'erreur, s'il y étoit. Il entreprit donc ſans préjugé, la lecture des Ouvrages publiés ſur les queſtions que les Grecs & les Latins agitoient depuis ſi long-tems. Il vérifia dans les écrits des Pères tous les paſſages cités en faveur de l'Egliſe Romaine, relativement au fond de la conteſtation & aux divers objets qu'elle embraſſoit. Il reconnut par cet examen qu'il n'y avoit aucune difficulté réelle, aucun motif tiré des intérêts de la foi, qui dût être un obſtacle à la réunion, & que l'opiniâtreté ſeule, ou des vues purement humaines, avoient pu traverſer ſi ſouvent un projet dont tout homme éclairé, tout Chrétien bien intentionné pour la paix, devoit ſouhaiter l'heureuſe fin. Veccus affermi dans cette penſée, & deſirant l'extinction du ſchiſme avec autant d'ardeur & peut-être plus de bonne

foi que l'Empereur même, communiqua ſes lumières & ſes ſentimens à beaucoup de perſonnes. Mais un plus grand nombre encore perſévéroit dans l'opinion contraire, & ce parti des oppoſans, qui ſe refuſoit à toute voie de conciliation, n'avoit d'autre deſſein que d'éterniſer le ſchiſme.

Cependant l'Empereur avoit réſolu de terminer cette affaire par quelque moyen que ce fût. Employant tout-à-tour les prières & les reproches, la douceur & les menaces, il obtint enfin de la plupart des Evêques qu'ils ſignaſſent la profeſſion de foi de Clément IV, & l'acte de renonciation au ſchiſme qui ſeroit préſenté au Concile de Lyon. Les Ambaſſadeurs de Michel Paléologue munis de cette pièce & des lettres du Prince, ſe mirent en route pour ſe rendre au Concile, avec le député des Evêques Grecs. C'étoit Germain, ancien Patriarche de Conſtantinople, qui avoit abdiqué pour ne ſe pas compromettre avec la Cour. Ils furent reçus par le Pape, les Cardinaux & les Pères du Concile, avec de grandes démonſtrations de joie. On leur rendit tous les honneurs qui étoient dûs à leur caractère & à l'objet de leur miſ-

XIII. SIÈCLE.

sion. Ils communiquerent avec le Pape & les Latins dans la célébration des Saints Mystères, où l'on chanta le Symbole en Grec avec l'article qui concerne la procession du S. Esprit, tant du Fils que du père, article qui fut répété trois fois, pour marquer une adhésion plus forte & plus solemnelle. Enfin, le six Juillet, le Concile étant assemblé pour la quatrième cession, les Grecs y furent introduits en grande cérémonie, & placés par distinction à la droite du Pape après les Cardinaux. Ils présenterent les lettres de l'Empereur & des Evêques avec la formule de Clément IV, que Michel, son fils Andronic, & un grand nombre de Prélats avoient souscrite. Lecture faite de ces pièces, les Grecs, tant au nom de leurs Princes que de leurs Collègues, prononcerent le serment par lequel ils abjuroient le schisme, reconnoissoient la primauté du Saint-Siège, acceptoient la profession de foi de l'Eglise Romaine, & promettoient de ne s'en jamais écarter. Après cela, le Pape entonna le *Te Deum*, qui fut continué par les Pères du Concile; & quand il fut achevé, on chanta le Symbole d'abord en Latin, puis en Grec, avec l'article *qui procède*

du Père & du Fils répété deux fois. Ainsi fut conclue la réunion tant désirée des deux Eglises; & cet événement dont les suites ne devoient pas durer, fut pour le Pape & pour les Prélats de l'Eglise Latine le sujet d'une grande joie.

Les Grecs s'en retournerent comblés d'honneurs & très-satisfaits, emmenant avec eux des Nonces que le Pape envoyoit à l'Empereur pour affermir l'ouvrage de la paix si heureusement achevé. Le premier soin de Michel, après l'arrivée des Ambassadeurs & des Nonces, fut de donner un successeur au Patriarche Joseph. Ce Prélat qui s'étoit toujours opposé à la réunion, avoit signé un acte par lequel il promettoit de renoncer à sa dignité, si la négociation se terminoit par un traité d'union entre les deux Eglises; & en attendant, il s'étoit retiré dans un Monastère pour ne point donner d'ombrage à l'Empereur & à ceux qui desiroient la fin du schisme. La paix étant conclue, l'acte dont nous venons de parler devoit avoir son effet. Le Siège Patriarchal de Constantinople fut donc déclaré vacant, & le célébre Veccus fut choisi pour le remplir. L'Empereur sçavoit tout ce qu'il devoit attendre du zèle

& des lumières de ce nouveau Prélat, pour consolider l'union de la nouvelle Rome & de l'ancienne. Dans l'intention d'y mettre la dernière main, le Patriarche Veccus assembla consécutivement deux Conciles à Constantinople en 1277. On ratifia dans le premier tout ce qui avoit été fait à Lyon relativement à l'extinction du schisme ; & le second excommunia tous ceux qui persévéroient dans leur ancienne opposition à la pacification des deux Eglises. Les Nonces du Pape, accompagnés de nouveaux Ambassadeurs, porterent à Rome les actes de ces Conciles avec des lettres de l'Empereur Michel, de son fils Andronic, associé à l'Empire, & du Patriarche Veccus. Elles contenoient une nouvelle confirmation des engagemens contractés au Concile de Lyon de la part des Grecs, & de nouvelles promesses d'exécuter fidèlement toutes les conditions du traité qu'on y avoit conclu.

Le Saint-Siège n'étoit plus rempli par Grégoire X. Ce Pape si zélé pour la paix étoit mort en 1276 ; & les deux Pontifes qui lui avoient succédé sous les noms d'Innocent V & de Jean XXI, n'avoient occupé la Chaire apostolique que treize

mois & quelqnes jours en tout. Nicolas III, élu au mois de Novembre 1277, reçut les envoyés de Michel Paléologue & de Veccus. Ce Pontife étoit bien éloigné d'avoir les intentions pures & désintéressées de Grégoire X. Dans le desir peu convenable de procurer à son Siège des avantages temporels que Grégoire avoit négligés, il fit renaître d'anciennes prétentions qui devoient être oubliées pour toujours, du moment que la réunion avoit été consommée sous les yeux & par l'autorité d'un Concile œcuménique. Cette conduite étrange du Pape Nicolas III, à qui les Historiens accordent de grands talens pour les affaires, & les rigueurs que l'Empereur Michel employa pour achever de soumettre les partisans du schisme, firent bientôt perdre le fruit d'un si long travail. Les Nonces de Nicolas indisposerent par leurs discours & leurs démarches indiscrètes, les esprits de ceux qui s'étoient montrés jusques-là plus favorables à l'union; les coups d'autorité que Michel frappoit pour se faire obéir, ulcéroient les cœurs; & Veccus, malgré toute son érudition, tous ses talens, ne pouvoit empêcher le parti des Schismatiques de

XIII. SIÈCLE.

grossir tous les jours. Enfin, le Pape Martin IV, successeur de Nicolas, s'étant laissé persuader que les Grecs manquoient de bonne foi, & qu'ils avoient trompé le Saint-Siège dans tous le cours de la négociation, excommunia l'Empereur Michel Paléologue, comme fauteur du schisme, tandis que ce Prince excitoit contre lui la haine de son peuple, par les moyens violens qu'il employoit pour l'éteindre. Indigné de ce traitement, Michel défendit qu'on nommât davantage le Pape dans la liturgie, comme on avoit commencé de le faire depuis la réconciliation; & s'il eût vécu plus long-tems, on ne peut guère douter qu'il n'eût lui-même renversé son ouvrage; mais il mourut en 1282, & son fils Andronic qui n'avoit concouru avec lui à ce qui s'étoit fait pour l'union, que par complaisance ou par crainte, ne tarda pas à remettre les choses au même état où elles étoient avant les premières négociations. Veccus fut déposé & promené de prisons en prisons pendant quinze ans qu'il survécut à sa disgrace. Le Patriarche Joseph, cassé de vieillesse, fut porté dans son palais, & les partisans du schisme qui le regardoient comme leur Chef,

s'autoriserent de son nom pour commettre les plus grands excès. On réconcilia par l'eau bénite & les autres cérémonies ordinaires, la grande Eglise de Constantinople, comme si elle avoit été profanée. Ceux qui avoient participé à l'union & communiqué avec les Latins, furent mis en pénitence, comme s'ils eussent commis les plus grands crimes; & les Prélats qui avoient concouru avec le Patriarche Veccus au traité de réconciliation entre les Grecs & les Romains, furent déposés sans que personne osât prendre leur défense. Si tout cela ne se faisoit pas expressément par l'ordre d'Andronic, au moins ce Prince l'autorisoit par son silence, & plus encore par les faveurs qu'il répandoit sur quelques-uns des plus zélés partisans du schisme. Devoit-on attendre autre chose d'un Prince qui avoit empêché qu'on ne rendît à son père les honneurs de la sépulture qu'on avoit coutume de rendre aux Empereurs, parce que les Schismatiques le tenoient pour excommunié, comme auteur de la réunion des Grecs & des Latins? Telle fut l'issue des peines que tant de Pontifes, tant de Princes & de savans Personnages s'étoient données

XIII. Siècle.

pour détruire le mur de séparation qui rendoit les deux moitiés de l'Eglise étrangéres l'une à l'autre. Dieu sans doute ne voulut pas bénir une entreprise, qui n'avoit peut-être été conseillée que par des vues humaines & des intérets politiques.

Article VIII.

Etat des principales Eglises d'Occident.

Lorsqu'on jette les yeux sur l'état des principales Eglises d'Occident au siècle dont nous analysons l'Histoire, on y voit tout ensemble, & de grands abus, & de grands sujets d'édification, comme dans la plupart des autres siècles que nous avons déjà parcourus. Les abus tenoient aux erreurs du tems, au génie des Nations, à la forme des Gouvernemens, à la situation des sociétés politiques, les unes à l'égard des autres, & aux préjugés où les hommes puisoient les maximes générales sur lesquelles ils fondoient leurs principes de morale, & les règles de leur conduite. Les actions édifiantes naissoient d'un fond de reli-

gion & de piété, que la corruption des mœurs & les effets contagieux de l'exemple n'avoient pas encore entièrement détruites. Elles étoient la consolation des gens de bien, au milieu des désordres & des maux publics qui les faisoient gémir.

L'Eglise de France continuoit d'être le centre des lumières, & la portion la plus florissante du Christianisme. Elle fut troublée au commencement de ce siècle par une suite des démêles qui s'éleverent entre la Cour de Rome & le Roi Philippe-Auguste, au sujet d'Ingeburge de Danemarck, sa deuxième femme, qu'il avoit répudiée, sous prétexte de parenté, mais dans le vrai, par dégoût, pour épouser Agnès de Méranie. L'aversion que Philippe avoit conçue pour la Reine Ingeburge, étoit si forte, qu'il avoit mieux aimé voir tout son Royaume dans les liens d'un interdit pendant plus de sept mois, que de se déterminer à la reprendre; & lorsqu'il eut pris le parti d'éloigner Agnès de Méranie, cause du scandale, Ingeburge fut encore long-tems détenue au Château d'Etampe, avant que son époux pût se résoudre à la rappeller auprès de lui. Elle

XIII. SIÈCLE.

ne revint à la Cour qu'en 1213, après seize ans de séparation. L'interdit que ce divorce avoit attiré sur le Royaume, y causa beaucoup de confusion, par la cessation du culte divin & de tous les actes publics de la Religion, auxquels le peuple est ordinairement plus attaché, qu'à la Religion même, dont il est rare qu'il connoisse le véritable esprit. Au reste, cet interdit fut gardé avec tant d'exactitude, que le mariage de Louis VIII, fils aîné de Philippe-Auguste, avec Blanche de Castille, fut célébré à Fontevrauld, dans le Comté d'Anjou, ne pouvant l'être dans les pays de la domination du Roi. Quand l'histoire ne nous fourniroit pas d'autres exemples du même genre, c'en seroit assez pour nous faire juger, & du respect infini qu'on avoit alors pour les censures de Rome, & de l'étendue que les Papes avoient donnée à leur pouvoir, sans que les Evêques s'y fussent opposés; car c'étoit un Légat qui avoit jetté l'interdit dont il s'agit ici, & les Evêques eux-mêmes s'y étoient soumis.

Tous les Princes qui régnèrent en France pendant ce siècle, sans en excepter Philippe-Auguste, malgré les fautes

que son attachement pour Agnès de Méranie lui fit commettre, furent des Monarques très-religieux & très-zélés pour la gloire de l'Eglise. Ils ont tous laissé des monumens de leur amour pour elle, tant par les loix qu'ils ont publiés afin de procurer l'observation des siennes, que par les exemples de piété qu'ils ont donné à leur peuple. Philippe-Auguste en est lui-même une preuve, puisqu'il sacrifia sa tendresse & ses répugnances pour faire cesser le scandale des nœuds illégitimes qu'il avoit contractés, & les maux spirituels dont ils avoient été la source. Mais aucun de nos Rois, avant cette époque, ni depuis, n'a porté plus loin l'amour de la Religion & la pratique de toutes les vertus chrétiennes, que S. Louis. Il fut le prodige de son tems; magnanime à la tête des armées, d'une prudence admirable & d'une politique sûre dans les conseils, habile dans le grand art du gouvernement, ne se conduisant en tout que par les principes de la justice & de la bonté, consultant dans toutes ses entreprises les règles & les maximes de la Religion, dont personne ne sut mieux concilier les intérêts avec ceux du bien public; enfin,

XIII. SIÈCLE. laissant aux siècles avenir l'exemple unique d'un Monarque accompli & d'un parfait Chrétien.

Sous le règne de ce Prince, plus encore que sous ceux de son aieul, de son pere & de son fils, la Religion fut très-florissante en France. Ses loix étoient maintenues par l'appui que leur prètoit le pouvoir souverain; ses ministres honorés, & leur autorité, tantôt excessive, & tantôt bravée par les Grands, resserrée dans ses justes bornes, & protégée contre l'audace des hommes puissans. Ce Saint Roi n'étoit pas le seul modèle de piété qu'il y eût à sa Cour. Blanche de Castille sa mère, Princesse aussi pieuse qu'habile, mériteroit nos éloges, quand elle n'auroit fait d'autre bien que de former à la vertu le cœur du jeune Roi qu'elle éleva pour la gloire & le bonheur de la France. Marguerite de Provence, son épouse, réunissoit à un si haut degré toutes les belles qualités de l'esprit & du cœur, qu'on a fait son éloge en disant, que le Ciel sembloit s'être plû à la rendre digne d'un tel époux. Isabelle sa sœur vécut dans la pratique des bonnes œuvres, & mourut saintement dans le Monastère de Longchamp

qu'elle avoit fondé. Alphonse, Comte de Poitiers & de Toulouse, son frère, qui l'accompagna dans ses deux Croisades, & qui mourut au retour de la seconde, marcha sur ses traces, imita sa bravoure, & plus encore ses vertus. Jean Tristan, son troisième fils, qui fut enlevé par une mort prématurée devant Tunis, faisoit admirer en lui, à l'âge de vingt ans, une sagesse de conduite & une pureté de mœurs, qui, jointes à sa valeur intrépide, firent regarder sa perte comme un malheur public. Enfin, Philippe-le-Hardi, son successeur, sans avoir le caractère élevé, ni toutes les vertus du Saint Roi, ne laissa pas d'honorer le Trône & la Religion par plusieurs qualités estimables que l'expérience auroit perfectionnées, s'il eût vécu plus long-tems.

Plusieurs Saints Evêques illustrerent la France dans ce siècle, & travaillèrent avec zèle à la sanctification des fidèles confiés à leurs soins. Tels furent entr'autres S. Guillaume, Archevêque de Bourges, de la Famille des Comtes de Nevers; S. Etienne, d'abord Abbé de Sainte Geneviève de Paris, & ensuite Evêque de Tournai, qui fit revivre en lui la sim-

plicité, la charité & le désintéressement des hommes apostoliques; un autre Etienne, qualifié de bienheureux, qui fut tiré de la Chartreuse des Portes, pour être élevé sur le Siège de Die, & qui porta dans l'exercice du ministère épiscopal l'esprit de mortification & de prière auquel il s'étoit formé dans la solitude; & S. Guillaume Pinchon, Evêque de S. Brieux, qui signala son amour pour les pauvres par d'abondantes aumônes. L'Eglise de France possédoit encore dans le Clergé, tant séculier que régulier, plusieurs personnages également recommandables par leurs lumières & leurs vertus. Nous en avons déja fait connoître quelques-uns; nous parlerons des autres dans les articles XIe. & XIIe.

L'Espagne eut dant ce siècle l'avantage de compter, comme la France, un grand Saint parmi ses Rois. Nous parlons de S. Ferdinand qui réunit les deux Couronnes de Castille & de Léon. Ce vertueux Prince fut presque toujours en guerre contre les Musulmans, & fit sur eux plusieurs conquêtes importantes. Il leur enleva les Villes d'Ubéda, de Cordoue, de Jaën, de Séville, & un grand nombre d'autres moins considérables.

rables. Il y rétablit le Christianisme, rebâtit ou fit réconcilier les Eglises, donna de bons Evêques aux Siéges de ces Villes que sa valeur venoit de rendre à la Religion, & s'appliqua, comme s'il eût été lui-même Evêque, à faire fleurir les bonnes mœurs & la piété au milieu de ces nouvelles sociétés chrétiennes. Dans le cours de ses expéditions contre les Mahométans, ce Saint Roi qui prenoit moins les armes pour sa propre gloire que pour l'accroissement de la foi, reçut souvent des marques signalées de la protection du Ciel. S'il est d'un esprit foible & trop crédule d'admettre indistinctement tous les faits marqués au coin du merveilleux, il est aussi d'un homme sage & judicieux de ne pas rejeter ceux qui sont munis de témoignages authentiques, multipliés, & qu'aucune raison solide ne rend suspects. Ce que les Historiens du tems ont raconté, touchant les prodiges que Dieu opéra, pour rendre plus complettes les victoires de S. Ferdinand & de quelques autres Rois d'Espagne, armés pour la même cause, entre dans la classe des faits avérés, dont il n'est pas possible de douter, sans renverser toutes les règles de la saine critique.

XIII. SIÈCLE.

Si Jacques I, Roi d'Aragon, l'un des plus grands Capitaines de ce siècle, n'imita point S. Ferdinand dans la pratique des vertus chrétiennes, il fut du moins son rival de gloire dans les guerres qu'il entreprit contre les Maures. Les avantages qu'il remporta sur ces infidèles, furent si continuels & si importans, qu'ils lui firent donner le surnom de conquérant. Ces victoires ne tournoient pas moins à l'utilité de la Religion qu'à celle de l'Etat. L'île de Majorque, délivrée du joug Musulman en 1237 par les armes de ce Prince qui n'avoit encore que vingt ans, rentra sous celui de J. C. La Ville de Valence, Capitale d'un petit Royaume de ce nom, eut le même bonheur l'année suivante; la grande Mosquée de cette Ville fut changée en Eglise, & l'on y mit un Evêque, des Chanoines & un Clergé, pour y célébrer le service divin. On avoit fait la même chose à Majorque, aussitôt que cette île étoit rentrée sous la domination des Chrétiens.

Il y avoit dans les Villes d'Espagne & d'Afrique soumises aux Mahométans, un grand nombre de Chrétiens; il y en avoit même à Maroc & à Tunis. Quelquefois ils jouissoient d'une assez grande

liberté pour faire publiquement les exercices de leur Religion, sous des Evêques qui les gouvernoient. Mais souvent ils étoient véxés & outragés par les infidèles d'une manière si violente, qu'on peut regarder ces orages, quoique passagers, comme de véritables persécutions, & la plupart de ceux que les sectateurs de l'Alcoran firent mourir alors, comme des Martyrs. C'étoit ordinairement lorsqu'ils avoient éprouvé quelque grande perte à la guerre, & que les Princes Chrétiens avoient gagné sur eux des batailles sanglantes, qu'ils s'irritoient contre les adorateurs de J. C. établis dans les Villes ou les Terres de leur obéissance, pour venger la mort de leurs freres & leur propre défaite. Le Roi d'Aragon Jacques I leur donnoit souvent sujet d'exercer sur les Chrétiens ces cruelles représailles. On a écrit que ce Prince leur livra trente-trois batailles, qui furent autant de victoires, & qu'il bâtit ou répara jusqu'à mille Eglises, en y comprenant sans doute les Mosquées qu'il fit consacrer au culte de J. C. Nous ne faisons cette remarque, que pour montrer combien le Christianisme s'étendit en Espagne, sur les ruines de la loi Musulmane.

XIII. SIÈCLE.

Nous avons donné une idée de la guerre funeste qui se ralluma entre le Sacerdoce & l'Empire au commencement de ce siècle, & qui dura jusqu'à ses dernières années. Les maux qu'elle causa dans tous les pays exposés à l'action de ce feu dévorant, ne sont pas concevables. L'Eglise d'Allemagne, agitée dans toutes ses parties par ces troubles civils, y perdit son repos & sa gloire. Les Prélats qui étoient pour la plupart Princes de l'Empire & Membres du corps politique, à raison des fiefs qu'ils possédoient, ne pouvoient se dispenser d'entrer dans ces querelles dont les tristes effets se faisoient sentir par-tout. Plusieurs abandonnoient le gouvernement de leurs Eglises, pour se mettre à la tête de leur Vassaux, & tenir la campagne, en faveur du parti qu'ils avoient embrassé. D'autres qui se sentoient plus de talens pour les affaires que pour la guerre, intriguoient dans les diètes, & ne contribuoient pas moins à fomenter les troubles. Ainsi presque tous les Pasteurs étoient sortis de leur état, & avoient abandonné leurs fonctions, pour se livrer au métier des armes & à la discussion des intérêts politiques. Au milieu de ces *cruelles*

dissensions qui changeoient les Evèques & les Abbés en guerriers ou en factieux, il étoit impossible qu'on ne vît pas renaître les anciens abus, & que la Religion conservât son empire sur les esprits & sur les cœurs. Elle perd toujours au dehors, lorsque ses Ministres ne méritent plus l'estime & la considération qui donnent au ministère une force extérieure, sans laquelle le caractère sacré d'où il tire son autorité ne suffit pas.

Rien ne fait mieux connoître le triste état où l'Eglise d'Allemagne étoit tombée par une suite des malheurs publics, que le Mémoire envoyé au Pape Grégoire X par Brumon ou Brunon, Evêque d'Olmutz. Il représente au Souverain Pontife, que la plupart des Eglises sont dépouillées de leurs revenus, de manière que n'ayant pas de quoi fournir aux dépenses qu'exige le service divin, elles demeurent abandonnées ; que ce mal est encore plus sensible dans les Eglises paroissiales des Villes & des campagnes ; que le peuple ne les fréquente plus ; qu'il méprise la voix des Curés, & qu'il court en foule après des Ministres étrangers, attiré par l'attrait ordinaire de la nouveauté ; que le nombre

XIII. SIÈCLE.

de ceux qui entrent dans l'état eccléſiaſtique eſt ſi grand, qu'il n'eſt pas poſſible de leur donner à tous des bénéfices pour les faire ſubſiſter, de ſorte qu'on les voit recourir à des moyens qui aviliſſent leur état, pour ſe procurer les beſoins de la vie; que l'oiſiveté de ces Clercs indigens eſt la ſource de mille déſordres, qui déshonorent l'ordre ſacerdotal, & le rendent mépriſable aux Laïques. L'Evêque d'Olmutz ſe plaint encore d'un grand nombre d'autres abus, qu'il ſupplie le Pape de faire ceſſer par ſon autorité. C'étoit aux Paſteurs ordinaires à travailler, chacun dans ſon Diocèſe, à déraciner ces abus & les vices dont ils étoient l'effet, au lieu de recourir au Pape, déjà ſurchargé de tant d'affaires. Mais de quel zèle, de quelle vigilance étoient capables des Évêques factieux, qui dédaignoient les ſaintes fonctions de leur miniſtère, pour vivre dans la diſſipation & dans les intrigues?

Faut-il s'étonner après cela ſi l'autorité paſtorale tomboit dans le mépris? Il eſt rare, diſons mieux, il eſt preſque impoſſible que les peuples la reſpectent, lorſque la perſonne de ceux qui en ſont revêtus ne ſe fait pas reſpecter. Ce mé-

pris de l'autorité spirituelle & des censures ecclésiastiques qui en émanent, fut porté en Allemagne jusqu'à l'hérésie. On y prêchoit publiquement que le Pape étoit un usurpateur & un tyran; que les Evêques, la plupart simoniaques & scandaleux, avoient perdu par leurs péchés le pouvoir de lier & de délier, & que les Prêtres, dont la vie n'étoit pas plus édifiante, ne méritoient pas davantage d'être écoutés. Ces discours que l'indocilité des pécheurs ne manquoit pas de saisir comme un moyen de se soustraire aux peines canoniques, tendoient ouvertement à secoüer le joug des Pasteurs légitimes, & à rompre tous les liens de la dépendance dans l'ordre spirituel. Nous verrons les progrès que ces dangereux principes firent dans la suite, & les troubles qu'ils causèrent lorsque le fanatisme les adopta, & que les Princes les favorisèrent, dans l'espérance d'accroître leur puissance, par la ruine de celle qu'on vouloit arracher au Clergé.

L'Eglise d'Angleterre fut agitée par de violens orages pendant la plus considérable partie de ce siècle. Le caractère emporté, capricieux & foible du Roi Jean-sans-Terre, la politique intéressée

des Papes qui profitoient de toutes les circonstances pour étendre leurs droits & en acquérir de nouveaux, la conduite impérieuse & dure des Légats, la manière pleine de hauteur dont ils traitoient le Prince & le Clergé, leurs exactions, leur avidité; enfin, les murmures de la Nation, ses attroupemens, ses révoltes contre les Romains, auteurs de mille vexations criantes, contre le Roi, qui les avoit attirés en leur livrant l'Etat & le peuple, tels sont les objets que met sous nos yeux, dans l'époque où nous sommes, l'histoire de cette île fameuse qui goûta rarement les douceurs de la paix. Jean, toujours inégal & toujours contraire à lui-même, après avoir bravé Rome & menacé de repousser les outrages qu'il en recevoit, en chassant de ses Etats les Ecclésiastiques & les Moines, s'abaissa jusqu'à se rendre tributaire du Pontife dont il avoit défié le pouvoir. Les suites d'un orgueil si mal soutenu, & d'une bassesse si méprisable, furent telles qu'on devoit les prévoir. Le Roi, en achetant la protection du Pape, par le sacrifice de tous ses droits les plus précieux, & même de la souveraineté dont il ne lui resta plus que l'ombre, ne remé-

dia point au mal déjà fait, & il ouvrit une nouvelle source de désordres. Les troubles & les malheurs augmentant chaque jour, les plaintes augmentèrent aussi. Le Clergé lui-même qui, par une suite des préjugés du siècle, s'étoit prêté en esclave aux vues de la Cour Romaine, sentit bientôt l'imprudence de ses démarches. Il plioit en murmurant sous le joug qu'il s'étoit imposé. Il s'en prenoit au Roi, dont les fautes avoient occasionné les siennes. D'un autre côté, le Cardinal Etienne de Langton, dont l'élévation au Siège de Cantorbéri, contre le gré du Roi, avoit été l'occasion de toutes ces brouilleries, voyant que les Agens de Rome s'emparoient de tout, & réduisoient à rien l'autorité des Evêques, sans ménager davantage celle du Primat, s'opposoit aux entreprises du Légat; & celui-ci, que la résistance rendoit encore plus impérieux, remplissoit de plein droit les Sièges vacans, sans consulter personne, & décidoit arbitrairement toutes les affaires ecclésiastiques, souvent même au préjudice des loix & des usages observés de tout tems dans cette Eglise.

Les Ministres de la Cour de Rome,

XIII. SIÈCLE.

gens d'une avarice insatiable, formoient tous les jours de nouvelles demandes au Roi, au Clergé, à la Nation. Non contens du denier de S. Pierre, ancienne imposition qui se levoit en Angleterre au profit du Pape, ni des mille marcs de sterlings que Jean-sans-Terre s'étoit obligé de payer annuellement au Saint-Siège, lui & tous ses successeurs, en se déclarant son Vassal, les Commissaires Romains exigeoient encore d'autres sommes pour eux, sous divers prétextes; car ils n'étoient pas moins occupés de leur propre intérêt, que de la conduite des affaires qui leur étoient confiées. Ils produisoient sans cesse de nouvelles bulles pour autoriser leurs exactions. Ils demandoient au nom du Pape, tantôt le revenu de deux prébendes dans chaque Eglise, & de deux places dans chaque Monastère; tantôt la dîme de tous les biens-meubles possédés par les Seigneurs, les hommes libres & les gens d'Eglise; tantôt, enfin, le cinquième des revenus ecclésiastiques d'Angleterre & d'Irlande. On savoit que tout l'argent qui sortoit des deux Royaumes par ces différens canaux, étoit employé à soutenir la guerre que les Papes avoient entre-

prise contre l'Empereur, & à entretenir le faste des Cardinaux, faste qu'ils décoroient des beaux noms de splendeur & de dignité de l'Eglise Romaine. Cet emploi des sommes levées sur les grands comme sur le peuple, & que la crainte de l'excommunication ou de l'interdit empêchoit de refuser, rendoit encore le poids des exactions plus insupportable, & la personne des exacteurs plus odieuse. On en vint jusqu'à rendre la Religion elle-même responsable des maux dont ses Ministres étoient les auteurs ou les instrumens. Conséquence injuste, mais que les peuples ne manquent jamais de tirer, lorsqu'ils se croyent en droit d'attribuer leurs malheurs, à ceux qui devroient être pour eux des sources de bienfaisance, & des modèles du plus parfait désintéressement.

La guerre civile qui s'étoit allumée sous le règne orageux de Jean-sans-Terre, & qui continua quelque tems sous celui de Henri III son fils, accrut encore les désordres. Les Citoyens qui s'entr'égorgeoient, mettoient le comble à leurs maux, en s'abandonnant à toutes les fureurs dont le peuple devient capable, lorsqu'il est armé contre ses Maî-

XIII. SIÈCLE.

tres. Ces tems de crimes & d'atrocités sont toujours ceux où la Religion a le moins d'empire sur les esprits & sur les cœurs. Sa voix n'est pas plus écoutée que celle de la raison. Quand on foule aux pieds sans remords la nature & l'humanité, on ne connoît plus rien de sacré. Cependant, au milieu de ces convulsions, il y avoit encore des hommes estimables & même vertueux en Angleterre. Ce Cardinal Langton, par qui les troubles avoient commencé, étoit un Prélat très-éclairé pour son siècle, & très appliqué aux devoirs de sa place. Dans un tems plus calme, il auroit travaillé avec succès au rétablissement du bon ordre dans la Société chrétienne. Il avoit du savoir & des talens. Il s'appliquoit, autant que les circonstances pouvoient le permettre, à l'instruction de son peuple. Il a laissé des commentaires sur l'écriture sainte & quelques autres écrits qui ne sont pas sans mérite. On les a conservés manuscrits dans quelques Bibliothèques d'Angleterre.

Richard, son successeur au Siège Primatial de Cantorbéri, étoit aussi un personnage savant & vertueux. Mais S. Edmond, qui monta sur le même Siège

Digitized by Google

après Richard, fut le plus recommandable des Prélats d'Angleterre, par son zèle, sa prudence & sa piété. Il étoit Trésorier de l'Eglise de Salisbéri, lorsque le Clergé de Cantorbéri jetta les yeux sur lui pour l'élever à une dignité que les Anselme, les Lenfranc & tant d'autres grands hommes avoient illustrée. Ce fut sous son épiscopat que commença l'imposition du cinquième sur tous les revenus ecclésiastiques. Il ne s'y opposa point, dans la crainte qu'un refus ne causât de plus grands maux. Dans cette vue, qui est une preuve de sa sagesse & de sa modération, il donna l'exemple aux autres Evêques, & paya pour sa part huit cents marcs d'argent aux Collecteurs de cet impôt. On voit par cette somme quelle étoit la richesse des Eglises d'Angleterre, & combien les Romains tiroient d'argent de ce Royaume. Affligé des maux qui désoloient sa patrie, Saint Edmond se retira au Monastère de Pontigni, de l'Ordre de Cîteaux, dans le Diocèse d'Auxerre. Il acheva de s'y sanctifier par la pratique de toutes les vertus, dont cette solitude offroit alors autant de modèles, qu'elle renfermoit d'habitans. Son corps y repose, & la vénération publique

dont ces restes précieux ont toujours été l'objet, s'est conservée jusqu'à notre siècle.

S. Richard, Evêque de Chichester, & Séval, Archevêque d'Yorc, tous deux Disciples de S. Edmond, furent encore l'ornement de l'Eglise d'Angleterre dans ces tems d'agitation, de même que Robert, Evêque de Lincoln. Ce dernier, homme d'un grand zèle & d'une vie irréprochable, gémissoit hautement sur les maux de l'Eglise en général, & sur ceux dont l'Eglise d'Angleterre, en particulier, ressentoit les tristes effets. Il en parloit avec beaucoup de liberté dans les instructions qu'il faisoit à son peuple & dans ses écrits. Il en attribuoit la cause au défaut de pasteurs éclairés & vigilans. C'est, disoit-il ordinairement, par les bons Pasteurs que la foi de l'Evangile & la Religion chrétienne se sont étendues dans toutes les parties du monde; c'est aussi par les mauvais Pasteurs que la foi & la Religion se sont éteintes en plusieurs endroits, & qu'on a vu le schisme, l'hérésie, la corruption des mœurs, ravager l'univers. Cette réflexion du pieux & savant Prélat peut s'appliquer à tous les tems.

Le Christianisme faisoit de nouveaux progrès dans les Royaumes du Nord, où l'on voyoit depuis long-tems des Eglises florissantes. La Suède, le Dannemarck, la Norvège, la Pologne & la Bohème qui étoient Chrétiennes, fournissoient aux Nations voisines, encore plongées dans les ténèbres du paganisme, des Missionnaires zélés & courageux qui travailloient à les convertir. Les Papes de leur côté, qui exerçoient par leurs Légats une autorité absolue sur ces nouvelles Eglises, ne les perdoient pas de vue, & prenoient tous les moyens possibles de les étendre sur les ruines de l'idolâtrie. Ils y envoyoient des Religieux pour prêcher l'Evangi'e, & ils dirigeoient les travaux des hommes apostoliques qui se consacroient d'eux-mêmes à cette pieuse entreprise. Ils écrivoient aux Princes, aux Evêques, aux Villes, pour les engager à favoriser de tout leur pouvoir, & les nouveaux Chrétiens de ces contrées, & les Ministres charitables qui se dévouoient à leur instruction. Ainsi la Livonie, la Prusse, la Curlande, la Lithuanie, la Silésie, & d'autres pays du Nord, reçurent dans ce siècle la lumière de la foi

sés qui ne pouvoient pas aller combattre les Sarrasins en Orient, ce moyen d'accomplir leur vœu. Les Allemands & tous les peuples d'au-delà du Rhin, préféroient ces expéditions plus voisines & moins périlleuses, au voyage de la Terre-sainte, qui entraînoit beaucoup de dépense, & qui joignoit les dangers du climat aux risques ordinaires de la guerre. Ils tournerent donc contre les Payens du Nord leur zèle & leur épée. Ces Croisades ne paroissoient pas moins légitimes que les autres, parce qu'il s'agissoit de même dans celles-ci d'étendre l'empire de l'Eglise, & de lui soumettre des peuples qu'on regardoit aussi comme ennemis de la Religion, parce qu'ils étoient infidèles. Tels étoient les préjugés du tems, & personne alors n'avoit la pensée de soupçonner, que ces préjugés fussent une erreur. On institua même à cet effet un nouvel Ordre de Religieux Militaires qu'on appella les Chevaliers de Christ ou de l'Épée, parce qu'ils portoient sur leur manteau la figure d'une épée avec celle de la Croix. On les réunit ensuite avec ceux de l'Ordre Teutonique, qui étant d'une institution plus

ſi oppoſée au véritable eſprit du Chriſtianiſme, ce n'eſt donc pas à lui qu'on doit l'imputer, mais au peu de lumière des tems poſtérieurs & aux écarts de l'eſprit humain.

XIII. SIÈCLE.

Fin du cinquième Volume.

TABLE DES ARTICLES.

Contenus dans ce cinquième Volume.

DOUZIÉME SIÉCLE.

TREIZIÉME SIÉCLE.

Fin de la Table.

Digitized by Google






005670100

